LE PÈRE MARTIN DE COCHEM
DES FRÈRES MINEURS CAPUCINS

LA
Sainte Messe

OUVRAGE SOIGNEUSEMENT REVU ET PUBLIÉ EN FRANÇAIS

Par Mgr BOUTRY

ÉVÊQUE DU PUY

APPROUVÉ PAR SON EXCELLENCE Mgr FERRATA, NONCE APOSTOLIQUE,
LL. EE. LES CARDINAUX BOURRET ET LECOT
NN. SS. LES ARCHEVÊQUES ET ÉVÊQUES DE LYON, GRENOBLE, MOULINS,
MEAUX, NIMES, VERDUN, AGEN, BELLEY, TROYES, ETC.

PRÉFACE

Par le T. R. P. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS

Douzième édition

PARIS (VIe)
LIBRAIRIE VIC ET AMAT
CHARLES AMAT, ÉDITEUR
11, RUE CASSETTE, 11



Bibliothèque Saint Libère

http://www.liberius.net

© Bibliothèque Saint Libère 2008.
Toute reproduction à but non lucratif est autorisée.

PROPRIÉTÉ DU TRADUCTEUR

Reproduction rigoureusement interdite.

LA SAINTE MESSE

AVANT-PROPOS DE LA ONZIÈME ÉDITION

I

L'excellent livre du P. Martin de Cochem (1), *dont nous offrons aujourd'hui aux âmes pieuses la onzième édition française, a été publié pour la première fois dans notre langue en 1891. Nous avions entrepris de l'introduire chez nous sur l'avis et la recommandation de l'illustre évêque de Moulins, Mgr de Dreux-Brézé, mais sans mentionner notre personne. Le succès a pleinement répondu aux encouragements du vénéré prélat et surpassé notre attente, puisque trente mille exemplaires se sont rapidement écoulés et qu'on nous presse de faire réimprimer l'ouvrage.*

Depuis la publication de la dixième édition, la divine Providence a daigné jeter les yeux sur nous pour nous confier le gouvernement de l'Église du Puy, dont

(1) Le P. Martin, religieux capucin, naquit à Cochem, petite ville de l'électorat de Trèves. Il mourut en 1712, à un âge fort avancé, après avoir écrit un grand nombre d'ouvrages de dévotion qui, sans atteindre la valeur de celui que nous publions ici, ont beaucoup contribué à entretenir la piété parmi les populations catholiques de l'Allemagne.

les fêtes jubilaires ont été cette année même si consolantes.

La charge épiscopale ne nous permet guère de vaquer à d'autres travaux qu'à ceux qui intéressent directement notre administration. Nous n'avons pas cru néanmoins pouvoir nous refuser aux vœux qui nous sont venus de toute part, et nous nous sommes remis à l'œuvre. Notre tâche a été facile, car les revisions successives du texte ne laissaient lieu à aucune retouche sérieuse; et nous avons eu à cœur de conserver au style ce caractère de simplicité qui rend la lecture de l'ouvrage aussi accessible à l'humble paysanne qu'aux esprits les plus cultivés.

Le travail du P. de Cochem, très allemand dans sa facture originelle, a pu prendre ainsi une physionomie française, sans rien perdre, nous l'espérons, de l'espèce d'attrait qu'offrent, en raison de leur nouveauté, les produits étrangers aux pays qui les reçoivent.

Les premières éditions ont exigé un labeur considérable. Il a fallu dégager les idées d'un luxe de synonymes et de redondances qui nuisaient parfois à la clarté, et les revêtir de phrases sobres, nettes, qui en exprimassent cependant toute la vérité et toutes les nuances. Outre cela, le vénérable auteur paraît avoir eu l'habitude de rapporter de mémoire les textes qui lui servent d'arguments; de là de fréquentes inexactitudes, sinon dans le sens, au moins dans les termes. Nous nous sommes appliqué à remonter aux sources, et partout où il a été possible de saisir les documents allégués, nous les avons rétablis dans leur teneur authentique. C'est à peine si quatre ou cinq citations ont échappé à cette minutieuse collation de la copie avec l'original, encore ne s'agit-il que de détails sans importance.

L'ouvrage abonde en exemples. Plusieurs sont très émouvants, très suggestifs. D'autres appelleraient quasi par leur naïveté un sourire sur les lèvres. Nous n'avons eu garde de toucher à ces derniers, sous prétexte qu'ils n'ont point subi le contrôle de la critique moderne. C'eût été défleurir le livre. Il se dégage, en effet, de ces vieux récits une saveur exquise, pleine de charme, que ne manqueront pas d'éprouver les lecteurs plus soucieux d'édifier leurs âmes dans une foi simple et confiante que d'épiloguer sur tout et à tout propos.

II

Les éditions allemandes de l'ouvrage du P. Martin de Cochem antérieures à 1886, au moins celles que nous connaissons, portent pour titre : « Explication de la sainte Messe ».

Cet en-tête nous a semblé trop long. Convaincu qu'en pareille matière les dénominations les plus courtes sont les meilleures, nous avons appelé notre livre « La Sainte Messe ». *C'est sous ce nom qu'il s'est répandu en France. Il paraîtrait que le mot est heureux, car certain auteur, venu plusieurs années après nous, a jugé bon de le prendre..... simple rencontre sans doute. Le P. Martin a-t-il gagné ou perdu à cette confusion ? C'est un point délicat où nous sommes trop personnellement intéressé pour donner notre avis.*

Disons maintenant quelques mots de l'ouvrage lui-même.

III

Le livre du P. de Cochem n'est pas, à rigoureusement parler, un traité scolastique, bien qu'on y trouve exposées abondamment toutes les vérités doctrinales

qu'il est d'usage d'établir dans les cours de théologie. La nature du saint Sacrifice, les mystères qu'il rappelle ou qu'il reproduit, son caractère latreutique et eucharistique, sa vertu impétratoire et propitiatoire, ses admirables effets dans le triple département de l'Église militante de la terre, souffrante du purgatoire et triomphante du ciel, tout cela est décrit avec précision, mis en relief et quasi revêtu d'une forme sensible au moyen de citations de la sainte Écriture et des Pères et de traits d'histoire. Jamais les vérités catholiques les plus hautes ne furent rendues plus visibles aux yeux des simples, tout en gardant leur sublimité aux yeux des sages, — nous ne croyons pas d'autre part qu'on puisse enseigner aux fidèles une méthode plus rationnelle et plus pieuse, plus dogmatique et plus attrayante, d'entendre la messe.

C'est sous ce dernier rapport surtout que cet ouvrage est appelé à rendre d'immenses services ; et tel a été le motif principal qui nous a décidé à le publier.

Entendre la messe ! Avouons franchement qu'un grand nombre d'âmes très pieuses savent à peine ce que c'est. Elles entrent à l'église, se signent dévotement avec l'eau bénite, se rendent à leur chaise et s'agenouillent pour adorer le Saint-Sacrement, quand elles n'ont pas, habitude assez fréquente, commencé par aller saluer la statue d'un saint favori. A part cette dernière incorrection, qui consiste à mettre le serviteur avant le maître, tout est très bien. La suite est moins louable. Le prêtre sort de la sacristie, monte à l'autel, la clochette sonne, et voici qu'au lieu de s'associer à l'œuvre merveilleuse qui va s'accomplir, on tire de sa poche un chapelet ou un livre de méditation ! Certes ! rien de mieux que de dévider des Pater *et des* Ave, *ou de réfléchir sur un fait*

évangélique, un devoir d'état, une vertu. Mais est-ce bien l'heure? Que diriez-vous d'un disciple de Jésus qui, au pied de la croix, au moment du drame par lequel le monde a été sauvé, sans même jeter un regard sur le divin crucifié, sans écouter les paroles qui tombaient de ses lèvres, sans recueillir une seule goutte de son sang précieux, aurait passé son temps à faire oraison sur la création des anges?

Nous sommes certain que le saint Sacrifice serait plus fréquenté, et que les fidèles en retireraient des fruits autrement abondants, s'ils étaient plus instruits des ineffables mystères qui s'y reproduisent. On les verrait alors tantôt pénétrés de sentiments de repentir au souvenir de leurs fautes, tantôt suivant des yeux et de la pensée les scènes de la vie et de la mort de Jésus qui se succèdent de l'introït à la communion.

Ils s'intéresseraient à cette représentation, qui est tout à la fois une figure du passé et une réalité présente ; ils s'y acquitteraient de la part qui leur est attribuée dans l'oblation de la sainte Victime : autant de choses dont ils ne se doutent même pas, bien loin de s'y associer. Ils y sont et n'en sont pas, telle est *la formule par laquelle on ne pourrait que trop souvent définir leur présence.*

Le livre du P. Martin de Cochem est, à notre avis, le manuel le plus propre à fournir aux âmes toutes les lumières dont elles ont besoin pour assister, avec cette intelligence et dans cet esprit de foi, au saint Sacrifice.

Dernière observation. — *L'éditeur de la onzième édition allemande, imprimée à Landshut en 1886, a inscrit en tête de son travail cette réflexion : « Un livre qui en peu d'années arrive à sa onzième édition et s'est répandu par milliers et milliers d'exemplaires, n'a plus*

besoin de recommandation. Il se présente comme un ami bien connu dans la famille catholique et réclame à bon droit un affectueux accueil. »

Arrivé nous-même à la onzième édition française, nous faisons nôtre cette remarque. Aussi n'avons-nous pas cru devoir solliciter de nouvelles approbations — celles obtenues dès le début et qui remplissent trente pages du volume sont plus que suffisantes. Elles resteront attachées au livre comme un précieux acte de baptême et de catholicité, mais nous nous en tiendrons là, persuadé, comme l'éditeur allemand, que la « Sainte Messe » peut se présenter sans crainte et recevra partout, comme un ami déjà connu, un accueil aussi bienveillant qu'empressé.

Le Puy, ce 28 avril 1910.

✝ Thomas-François BOUTRY,
Évêque du Puy.

A S. G. M[gr] DOUTRELOUX, ÉVÊQUE DE LIÈGE

MONSEIGNEUR,

Vous avez mis le comble à vos bontés en acceptant la dédicace de cette cinquième édition française de « la Sainte Messe ».

Pour rendre l'œuvre moins indigne d'un si haut patronage, j'en ai revisé avec soin le fond et la forme. Plus heureux que l'éditeur allemand, j'ai pu retrouver dans les originaux la plupart des citations du Père Martin de Cochem, et je me suis appliqué à en rétablir le texte, souvent altéré soit par les remaniements successifs, soit par l'auteur lui-même, qui semble avoir plus d'une fois écrit de mémoire.

Votre nom, Monseigneur, est la meilleure garantie du succès de mes efforts. Pouvais-je mieux placer ce travail que sous la protection de l'évêque du diocèse de Liège, berceau de la Fête-Dieu, du pieux prélat, président du Comité de nos congrès eucharistiques, chaque fois honorés de l'approbation et des encouragements du Saint-Père?

Après le Christ, rien ne m'est plus cher que son Vicaire sur la terre.

J'ose espérer que, grâce à vous, Monseigneur, Sa Sainteté daignera agréer l'hommage de mon dévouement absolu à sa personne sacrée et à la cause de la sainte Eglise.

Le traducteur.

15 novembre 1898.

APPROBATIONS EPISCOPALES DE LA 1RE ÉDITION

APPROBATION DE MGR PAGIS, ÉVÊQUE DE VERDUN

---

†

ÉVÊCHÉ

DE

VERDUN

VERDUN, le 25 mars 1891.

Nous avons parcouru avec un vif intérêt l'ouvrage traduit de l'allemand et intitulé : *la Sainte Messe*. La doctrine en est sûre, le style simple et clair ; il nous a touché par ce ton de piété vraie, capable de ranimer et d'entretenir dans les âmes la dévotion au Sacrifice adorable de nos autels. Nous croyons que cet ouvrage, déjà très répandu en Allemagne, est appelé à faire beaucoup de bien, et nous en recommandons la lecture.

† JEAN-PIERRE,

évêque de Verdun.

APPROBATION DE Mgr DE DREUX-BRÉZÉ, ÉVÊQUE DE MOULINS

†

ÉVÊCHÉ

DE

MOULINS

Moulins, le 21 avril 1891, en la fête de S. Pierre, martyr.

Ayant eu le regret de ne pouvoir prendre nous-même attentivement connaissance de la traduction française de l'ouvrage allemand intitulé *la Sainte Messe*, nous avions chargé de son examen un prêtre de notre diocèse, aussi digne de notre confiance par sa science théologique que par sa piété.

Son suffrage s'est trouvé confirmé par celui de Monseigneur l'évêque de Verdun. Nous ne saurions donc que nous unir à une pareille recommandation, remercier le zélé traducteur de son patient et utile travail, et former le vœu de l'en voir trouver sa récompense dans les heureux fruits de science et de vertus chrétiennes dont l'espoir le lui a fait entreprendre.

Puisse ce livre, grâce à son langage désormais accessible chez nous à toutes les familles, y trouver un aussi favorable et universel accueil que dans son pays d'origine, où son apparition avait été accompagnée des meilleures bénédictions de notre divin Prêtre et Sauveur.

† PIERRE, *évêque de Moulins.*

APPROBATIONS ÉPISCOPALES DE LA 2E ÉDITION

Extrait de la lettre de son Éminence le Cardinal LECOT au traducteur.

---

†

ARCHEVÊCHÉ

DE

BORDEAUX

BORDEAUX, le 26 octobre 1896.

..... Je connais ce bon livre et je serai heureux d'y refaire de temps à autre ma méditation préparatoire au Saint Sacrifice. Il existe, en effet, peu d'ouvrages de ce genre qui, avec un fond de doctrine complet, abordent d'une façon si intéressante et si utile les détails concernant les églises, les prêtres sacrificateurs, les fidèles.

Je vous remercie donc de m'avoir fait parvenir ce petit trésor où tant d'âmes pourraient puiser utilement, pour la gloire de Notre-Seigneur et pour leur salut...

† VICTOR-LUCIEN, card. LECOT,
arch. de Bordeaux.

Extrait de la lettre adressée au traducteur, par S. G. Monseigneur COULLIÉ, *archevêque de Lyon et de Vienne, Primat des Gaules.*

---

†

ARCHEVÊCHÉ

DE

LYON

LYON, le 12 mars 1894.

Je joins volontiers mon suffrage à ceux que *la Sainte Messe* a recueillis si nombreux et si honorables.

Je n'ai pu me procurer l'édification de la lire moi-même, mais, sur le rapport que je m'en suis fait rendre, je sais que la doctrine en est sûre, largement appuyée sur les Pères et les Docteurs de l'Eglise ; je sais aussi que vous avez revêtu cette doctrine d'un style clair et limpide et qui ne se ressent point du tout de la langue d'origine, dont le génie est si différent du génie de la nôtre.

Je bénis donc votre livre et le recommande aux fidèles, convaincu qu'il leur apportera une lumière nouvelle et une estime plus grande pour l'auguste Sacrifice de nos autels.

Recevez, avec ces bénédictions pour votre œuvre et pour vous-même, l'assurance de mon respect et de mon dévouement.

† PIERRE, *archevêque de Lyon et de Vienne, primat des Gaules.*

Extrait de la lettre adressée au traducteur, par Son Excellence Mgr FERRATA, Nonce apostolique à Paris.

PARIS, le 10 novembre 1893.

..... Je ne veux pas tarder à vous remercier de l'aimable envoi du livre intitulé : « *la Sainte Messe* » par le R. P. Martin de Cochem, seule traduction française autorisée.

Au milieu de mes nombreuses occupations, je me ferai un plaisir de lire cet excellent ouvrage, que vous avez bien fait d'introduire en France et auquel je souhaite tous les succès et les fruits de piété qui ont été le but de votre patient et zélé travail de traducteur.....

† D., *archev. de Thessalonique,*
Nonce apostolique.

Extrait de la lettre adressée au traducteur, par Mgr FAVA, évêque de Grenoble.

---

† ÉVÊCHÉ DE GRENOBLE

GRENOBLE, le 25 août 1891.

..... Notre-Seigneur Jésus-Christ n'est pas assez connu du monde, surtout dans son immolation sur nos autels. Travailler à répandre la lumière sur ce point capital de la religion, c'est une bonne œuvre entre toutes. Un jour, expliquant la sainte Messe à un personnage avec lequel je voyageais sur mer, je reçus de lui cette réponse : « *J'ai su cela, je l'ai oublié!* et sur cinquante hommes de notre société, il y en a pour le moins quarante-cinq qui sont comme moi. »

Expliquons donc souvent la Messe.

† AMAND-JOSEPH, *évêque de Grenoble.*

APPROBATION DE Mgr DUBOURG ÉVÊQUE DE MOULINS

✝

ÉVÊCHÉ

DE

MOULINS

Moulins, le 18 mars 1893

Notre vénéré prédécesseur a bien voulu, en 1891, approuver et recommander la traduction française du livre allemand *la Sainte Messe*. En moins de deux années, la première édition de cet ouvrage, ainsi traduit, a été épuisée, ce qui démontre péremptoirement le réel succès qu'il a obtenu auprès du public français. Nous venons nous-même de le lire avec une grande attention. Cette lecture nous a profondément édifié et vivement intéressé. Nous ne sommes pas surpris que ce livre, vieux de deux siècles (du moins quant au fond, car la forme en a été rajeunie), ait conquis en Allemagne une immense popularité et se trouve dans toutes les mains. Comme la vérité, il y a des livres qui ne vieillissent jamais.

Avant la publication d'une deuxième édition qui, sans aucun doute, sera suivie de plusieurs autres, nous sommes heureux de joindre notre humble approbation à celle de Mgr de Dreux-Brézé, de Mgr Paris, évêque de Verdun, et du R. P. Monsabré, l'illustre orateur de Notre-Dame de Paris.

Nous bénissons avec bonheur le traducteur courageux qui, dans une pensée toute de foi et de piété, n'a pas reculé devant ce travail ardu et pénible.

En popularisant ce livre, en mettant davantage en relief l'excellence, la beauté de la sainte Messe, les fruits merveilleux de l'assistance au divin Sacrifice, il fait œuvre d'apôtre et il aura ainsi une grande part dans le bien que la lecture de ces pages réconfortantes produira dans les âmes. Ce sera sa récompense : on ne peut en souhaiter de plus belle.

† AUGUSTE, *évêque de Moulins.*

APPROBATION DE Mgr DE BRIEY, ÉVÊQUE DE MEAUX

---

†

ÉVÊCHÉ

DE

MEAUX

Meaux, le 9 Octobre 1893.

Nous sommes heureux de joindre notre suffrage à ceux qui, déjà, recommandent cet excellent livre.

Afin de compenser l'oubli et la désertion du grand nombre, il faut aujourd'hui que les Chrétiens d'élite aient pour Notre-Seigneur Jésus-Christ un amour plus fidèle et pour ses autels un culte plus empressé. Ce livre les y aidera puissamment, en éclairant leur foi et en nourrissant leur piété. Daigne le divin Maître bénir le zélé traducteur et lui accorder le seul succès qu'il ambitionne : faire du bien aux âmes.

† EM., *évêque de Meaux.*

APPROBATION DE MGR GILLY, ÉVÊQUE DE NIMES

✝
ÉVÊCHÉ
DE
NIMES

Nîmes, le 20 octobre 1892.

J'ai reçu en son temps l'ouvrage sur la sainte Messe du R. P. Martin de Cochem, bien connu en Allemagne, et traduit en français par un tertiaire dominicain.

La préface que le R. P. Monsabré a mise en tête de cette publication aurait suffi à attirer mon attention sur ce précieux ouvrage, si je ne l'eusse déjà connu.

J'ajouterai que la traduction française me paraît excellente. Tout en respectant, avec un scrupule qui l'honore, le sens de l'auteur, le traducteur s'est si bien assimilé la pensée du livre que l'on se croirait en présence d'un original. C'est, à mon humble avis, le meilleur éloge que l'on en puisse faire.

Je bénis le livre et je souhaite qu'il se répande beaucoup en France pour l'édification et le bien des âmes qui se nourriront de l'excellente doctrine qu'il renferme.

✝ JEAN-ALFRED, *évêque de Nîmes.*

APPROBATION DE MGR CŒURET-VARIN, ÉVÊQUE D'AGEN

†

ÉVÊCHÉ

D'AGEN

PENNE, en visite pastorale,
le 10 mars 1894.

L'ouvrage du R. P. Martin de Cochem, dont la doctrine est si sûre, et qui est devenu si populaire en Allemagne, méritait d'être traduit en notre langue, afin d'être accessible à tous. Nous louons donc le pieux enfant de saint Dominique qui a consacré ses loisirs à cette œuvre de zèle ; et nous bénissons sous cette nouvelle forme le livre de *la Sainte Messe*, persuadé qu'il fera mieux connaître l'adorable Sacrifice de nos autels et produira dans tous ceux qui le liront d'heureux fruits de lumière et de sainteté.

† CHARLES, *évêque d'Agen.*

APPROBATIONS DE LA 3ᵉ ÉDITION

APPROBATION DE S. E. LE CARDINAL BOURRET

†

ÉVÊCHÉ

DE

RODEZ

ET DE

VABRES

RODEZ, 30 novembre 1894.

Nous avons lu avec une satisfaction particulière le livre intitulé : *la Sainte Messe*, du Père Martin de Cochem, des Frères Mineurs capucins, traduit récemment pour être vulgarisé dans notre pays.

Ce livre, qui depuis deux siècles porte l'édification dans les pays chrétiens de l'Allemagne, est aussi remarquable par la doctrine sûre qu'il résume sur l'auguste Sacrifice de nos autels que par la piété pleine d'onction dont son auteur a marqué chacune de ses pages.

Il faut savoir gré au traducteur de l'avoir adapté au génie de notre langue. Tous nos chrétiens pourront désormais apprendre avec lui la dignité du saint

Sacrifice qu'ils négligent beaucoup trop ; les âmes pieuses y trouveront les considérations les plus propres à leur faire aimer la sainte Messe où elles vont tous les matins alimenter leur piété.

Que Notre-Seigneur bénisse les apôtres de nos autels et de ces divins mystères !

† ERNEST, cardinal BOURRET,
évêque de Rodez et de Vabres.

APPROBATION DE Mgr LUÇON, ÉVÊQUE DE BELLEY

---

†

ÉVÊCHÉ

DE

BELLEY

BELLEY, le 24 novembre 1894.

Nous recommandons avec confiance aux fidèles le livre du Père Martin de Cochem sur la sainte Messe. Cet ouvrage, composé en allemand il y a deux siècles, obtint un grand succès dès son apparition. Traduit en français pour la première fois en 1891, il a eu déjà plusieurs éditions en notre langue : une si rapide diffusion est le meilleur éloge de l'œuvre du traducteur.

Utile aux prêtres comme aux fidèles en leur rappelant l'excellence du saint Sacrifice, les mystères qu'il renouvelle, l'hommage qu'il rend à Dieu, les fruits qu'en retire l'Eglise de la terre et du purgatoire, il enseigne aux ministres du saint autel à célébrer avec ferveur, aux fidèles à assister à la sainte Messe dans les dispositions les plus parfaites.

L'exposition détaillée des rites de la liturgie et l'explication de ses prières fournissent à l'auteur l'occasion des plus intéressantes instructions. Il les entremêle de citations pleines d'autorité et de traits d'histoire choisis avec soin pour appuyer sa doctrine.

Peu de personnes entreprendront la lecture de ce livre sans la pousser jusqu'au bout ; peu d'ouvrages sur cette matière, qui en a inspiré tant d'autres, paraissent mieux mériter la recommandation des pasteurs et la sympathie des lecteurs chrétiens.

† LOUIS-JOSEPH,
évêque de Belley.

APPROBATION DE Mgr GERAIGIRY

†

ÉVÊCHÉ

DE

PANÉAS

OU

CÉSARÉE-DE-PHILIPPE

CLERMONT-FERRAND, le 6 juin 1894

De passage à Clermont, un de mes amis a bien voulu mettre sous mes yeux un volume intitulé : *la Sainte Messe*, par le Père Martin de Cochem, traduit de l'allemand en français et honoré de nombreuses approbations épiscopales. L'ayant parcouru, je me suis attaché à en lire plus particulièrement certains passages. Mon ami m'ayant prié de lui consigner par écrit ce que je pense de cet ouvrage, je n'hésite pas à ajouter, et de grand cœur, mon éloge à ceux déjà décernés à l'auteur. Je crois en effet que ce livre a dû faire beaucoup de bien aux âmes et qu'il devra continuer son action salutaire sur tous les pieux chrétiens qui en feront attentivement la lecture.

Je ne puis donc qu'encourager le traducteur à rééditer son ouvrage et que recommander aux fidèles de le lire.

Je forme le vœu que *la Sainte Mèsse* du Père de Cochem puisse aider tous les lecteurs à profiter abondamment des trésors de grâces dont le divin Sacrifice de nos autels est la source inépuisable.

† PIERRE,
évêque de Panéas ou Césarée-de-Philippe.

Extrait d'une lettre adressée au traducteur par le Révérendissime Père André FRUHWIRTH, *Maître général des Frères Prêcheurs.*

Rome, le 29 novembre 1894.

..... Je vous remercie de m'avoir envoyé le livre traduit par vous sous ce titre : *la Sainte Messe*.

Les nombreuses et hautes approbations qu'il vous a values sont bien propres à vous consoler et à vous récompenser de la peine qu'a dû vous coûter ce travail. Mais ce qui est plus consolant encore pour votre foi et plus doux pour votre cœur, c'est la pensée que, par cette publication, vous aidez un grand nombre d'âmes à mieux apprécier l'excellence du saint Sacrifice et à mieux en utiliser les bienfaits. Je suis heureux de vous en adresser mes religieuses félicitations...

Fr. André FRUHWIRTH,

maître général.

APPROBATIONS DE LA 4E ÉDITION

APPROBATION DE MGR DOUTRELOUX, ÉVÊQUE DE LIÈGE

✝

ÉVÊCHÉ
DE
LIÈGE

1er Vendredi du mois de juillet 1895.

En terminant l'œuvre, dont il s'est acquitté avec une si remarquable perfection, le pieux et zélé traducteur du précieux livre du R. P. Martin de Cochem sur la sainte Messe le caractérise en l'appelant un livre utile et consolant.

Nul ne lira ces pages sans reconnaître, pour l'avoir éprouvée, l'entière et rigoureuse justesse de cette appréciation.

Utile, ce livre l'est, par la manière claire, simple et onctueuse dont il instruit son lecteur du devoir et de l'essence du sacrifice en général, de la sublimité, des excellences et des vertus du saint sacrifice de la Messe en particulier.

S'il éclaire l'intelligence, il ne console pas moins le cœur, lui faisant découvrir et goûter dans la sainte Messe toutes les suavités de l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour nous, et lui inspirant la plus récon-

fortante confiance en l'universelle efficacité de ce divin sacrifice.

Nous formons le vœu le plus ardent de voir ce livre dans les mains du plus grand nombre possible de fidèles ; nous l'apprécions comme des plus utiles au clergé pour lui fournir des sujets d'excellentes méditations pour lui-même et d'exhortations indispensables pour les âmes qui lui sont confiées ; nous estimons enfin que les séminaristes, surtout à l'approche de leur ordination, trouveront dans cette lecture un moyen particulièrement efficace de se préparer au digne accomplissement de la plus sainte fonction à laquelle leur sublime vocation les a appelés.

† VICTOR-JOS.,
évêque de Liège.

APPROBATION DE Mgr MARPOT, ÉVÊQUE DE SAINT-CLAUDE

✝ ÉVÊCHÉ DE SAINT-CLAUDE

SAINT-CLAUDE, le 24 juillet 1895.

Mon neveu, comme vous avez bien voulu l'en charger, m'a remis le volume de *la Sainte Messe* du Père Martin de Cochem.

Il m'est bien agréable, après avoir lu votre traduction de cet excellent ouvrage, de vous adresser mes plus sincères félicitations. Grâce à vous, nombre d'âmes françaises pourront tirer un plus grand profit du divin trésor du saint sacrifice de la Messe, et pour la gloire de Dieu et pour leur salut !

Daigne la divine victime de nos autels récompenser vos pieux labeurs !

✝ CÉSAR-Jh,
évêque de Saint-Claude

APPROBATION DE MGR FRÉROT, ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

✝

ÉVÊCHÉ

D'ANGOULÊME

ANGOULÊME, le 15 août 1896.

J'ai voulu me rendre compte par moi-même de la valeur de l'ouvrage du R. P. Martin de Cochem sur *la Sainte Messe*, que vous avez si bien traduit. Je le recommande à mes fidèles diocésains.

Ils y trouveront une doctrine saine, exposée avec piété et intérêt, dans un style élégant et clair.

Je bénis votre travail.

Puisse-t-il avoir tout le succès qu'il mérite et puisse le Dieu de l'Eucharistie être, par lui, mieux connu et mieux servi !

J.-B., *évêque d'Angoulême.*

APPROBATION DE Mgr BOUVIER, ÉVÊQUE DE TARENTAISE

✝
ÉVÊCHÉ
DE
TARENTAISE

MOULINS, le 26 août 1895.

La sainte Messe est le centre et le foyer du culte catholique, le plus grand hommage qui puisse être offert à Dieu, la première source des grâces pour les hommes, puisqu'elle est le sacrifice même de la croix reproduit, renouvelé sur nos autels.

Trop souvent les fidèles oublient cette vérité importante ; ils négligent l'assistance à la Messe pour s'appliquer à des dévotions secondaires. Un bon livre sur la Messe est donc précieux, afin d'en faire connaître l'excellence et les avantages.

Or, tel est l'ouvrage du R. P. Martin de Cochem. A un exposé doctrinal très sûr, on y trouve jointes les considérations de la piété vraie et affectueuse.

Nous souhaitons qu'il se répande parmi les fidèles qui ont encore le goût des lectures sérieuses. Nous souhaitons surtout que les prêtres s'en inspirent dans les instructions qu'il serait si utile de faire de temps en temps sur la Messe.

Je bénis de tout cœur le traducteur qui a eu la pensée heureuse de le donner à la France.

✝ PIERRE-EM., *évêque de Tarentaise.*

APPROBATIONS DE LA 7E ÉDITION

APPROBATION DE MGR DE PÉLACOT, ÉVÊQUE DE TROYES

†

ÉVÊCHÉ

DE

TROYES

TROYES, le 24 novembre 1900.

Je n'ai pas encore pu parcourir entièrement votre traduction française du beau livre du P. Martin de Cochem intitulé *la Sainte Messe*, mais j'ai chargé celui de mes vicaires généraux qui m'a présenté cet ouvrage en votre nom de la lire attentivement et de m'en rendre compte.

Son appréciation peut se résumer ainsi : Ce livre saisit l'âme tout entière, l'intelligence par une lumineuse et solide doctrine, le cœur par l'onction dont il le pénètre et les consolations dont il l'embaume.

Je recommanderai volontiers au clergé et aux fidèles de mon diocèse un aussi utile et pieux ouvrage. Il sera certainement goûté par les compatriotes d'Urbain IV le pape du saint Sacrement.

En vous félicitant d'avoir vulgarisé chez nous par votre traduction si claire et si française une œuvre de grand mérite, laissez-moi vous remercier de votre délicate attention et vous assurer de mon respectueux dévouement en Notre-Seigneur.

† GUSTAVE-ADOLPHE,
évêque de Troyes.

APPROBATION DE MGR DUVAL, ARCHEVÊQUE DE PÉTRA

✝

DÉLÉGATION APOSTOLIQUE

DE

SYRIE

BEYROUTH, le 18 mars 1901.

J'ai reçu l'ouvrage intitulé *la Sainte Messe*, dont vous avez eu la bonté de m'envoyer un exemplaire, je l'ai lu avec un grand intérêt et je vous félicite de l'heureuse pensée que vous avez eue de le traduire dans notre langue.

Je suis resté convaincu, en le parcourant, que sa lecture sera très utile aux âmes sérieuses qui cherchent pour leur piété un aliment solide et substantiel.

Cette conviction est confirmée largement par les hautes et multiples approbations que l'ouvrage a déjà reçues et il me semble superflu d'y ajouter la mienne.

Veuillez agréer l'expression de mes sentiments respectueux en Notre-Seigneur.

✝ F. P. H. Ch. DUVAL, o. d.,
archevêque de Petra.

PRÉFACE DE LA PREMIÈRE ÉDITION ALLEMANDE

PUBLIÉE A LANDSHUT

CHER LECTEUR,

Cet ouvrage est pour vous un ami de famille. Son auteur, le Père Martin de Cochem, vous conduit dans le jardin des grâces de Jésus-Christ et vous montre les fleurs magnifiques qui s'y épanouissent. Ces fleurs, il vous en explique la nature et les vertus, les réunit en bouquet et vous les offre comme souvenir de votre promenade.

*C'est moins avec ses propres paroles qu'il vous entretient qu'avec celles de l'Ecriture et des Pères. Aussi son livre est-il populaire dans tous les pays de langue allemande et a-t-il sa place marquée dans chaque maison chrétienne, à côté de la vie des saints, de l'*Imitation de Jésus-Christ *et de l'Evangile.*

L'édition que j'offre au public sera, je l'espère, d'autant mieux accueillie que j'ai tâché d'y rendre la langue plus légère, les démonstrations plus faciles, les exemples plus acceptables.

Dans ces derniers temps, notre idiome a beaucoup changé. Semblable au voyageur qui s'ouvre un chemin à travers une forêt vierge, j'ai dû souvent tailler dans le texte. J'ai retouché en outre

nombre de phrases qui manquaient de clarté dans les éditions précédentes. Si, malgré mes efforts, le style garde çà et là un peu de rudesse, vous voudrez bien me le pardonner.

J'ai laissé de côté les arguments qui, de nos jours, ont perdu leur force. En revanche, j'ai ajouté en maint endroit des explications à ceux qui, faciles à comprendre à l'époque du Père de Cochem, seraient moins accessibles à nos contemporains. Grâce à ces modifications, d'ailleurs purement accidentelles, ils produiront sur votre esprit l'effet qu'en attendait l'auteur.

Autre avertissement. Les ouvrages dans lesquels le fervent religieux a pris ses exemples étaient autrefois fort répandus, tandis qu'aujourd'hui on ne les trouve plus que dans les bibliothèques très complètes. Je n'ai donc pu contrôler avec exactitude toutes les citations. Je les ai reproduites de confiance, et sans me préoccuper plus qu'il ne faut des idées de mon temps. La Sainte Écriture elle-même n'est-elle pas, de nos jours, l'objet de mille critiques et, si l'on voulait tenir compte de l'esprit du siècle, oserait-on seulement la citer ?

En parlant ainsi, je n'entends point établir une comparaison rigoureuse, car aucun livre humain ne saurait être placé au même rang que la Bible, œuvre du Saint-Esprit.

*Si, pour me conformer à une méthode détestable, j'eusse retranché les récits du Père de Cochem, je vous aurais privé, vous qui êtes habitué à les entendre, d'un puissant moyen d'édification, et j'aurais commis une injustice envers l'auteur. Mon but, en éditant de nouveau l'*Explication de la sainte Messe, *a été de vous toucher et de vous in-*

struire. Puissé-je avoir réussi! Puisse le livre du saint religieux exercer sur votre âme la salutaire influence qu'il a exercée sur celles de vos pères!

Dans cette espérance, je me recommande à vos prières.

Landshut, 22 mars 1853.

L'ÉDITEUR.

PRÉFACE DE LA QUATRIÈME ÉDITION

*Lorsque je posai la plume, il y a deux ans, après avoir terminé mon adaptation de l'*Explication de la sainte Messe, *je désirais revoir encore ce travail avant que de le publier, mais l'impression me suivait ligne par ligne, de telle sorte que nous fûmes prêts en même temps.*

L'occasion s'offre aujourd'hui de réaliser mes vœux, puisque, trois éditions considérables ayant été épuisées en deux ans, une quatrième devient nécessaire.

Je me suis efforcé de manier la lime avec la même méthode qu'aparavant, convaincu, par le rapide débit de chaque édition, que j'ai trouvé le langage convenable. Les changements n'ont trait qu'à la pureté du style; ils n'ont atteint aucun point essentiel et ils contribueront, j'espère, au succès de cette nouvelle publication.

Landshut, 12 mars 1855.

L'ÉDITEUR.

PRÉFACE DE LA ONZIÈME ÉDITION

Un livre qui, en peu d'années, arrive à sa 11e édition et s'est répandu par milliers et milliers d'exemplaires, n'a plus besoin de recommandation. Il se présente, comme un ami bien connu, dans la famille catholique, et réclame à bon droit un affectueux accueil.

Landshut, 1er mars 1886.

L'ÉDITEUR.

PRÉFACE

L'ouvrage qui vient d'être traduit de l'allemand, par un pieux enfant de la famille dominicaine, a été composé, il y a deux siècles environ, par le R. P. Martin de Cochem, Capucin, auteur de plusieurs ouvrages estimés, qui n'ont point eu cependant le succès et la renommée de celui-ci.

Son livre de *la Sainte Messe*, approuvé par plusieurs évêques et devenu populaire en Allemagne, a été mainte fois réédité avec des remaniements et corrections qui l'ont débarrassé de tout ce qui pouvait en rendre la lecture difficile. C'est sous sa dernière forme, actuellement répandue dans le peuple, le clergé et les couvents d'Allemagne, qu'on l'offre aujourd'hui au public français, daus une traduction soigneusement revisée par un docte théologien.

L'essence de la sainte Messe, son excellence, les miracles qui s'y opèrent, les mystères

qu'elle nous rappelle, la prodigieuse efficacité du sacrifice qui s'y consomme, efficacité qui s'étend à tous les départements de l'Eglise du Christ : départements du combat, de la souffrance d'outre-tombe et de la gloire céleste, les enseignements qui nous apprennent à profiter d'un si grand don de Dieu, tout y est traité avec précision et clarté, et sous une forme simple qui met les plus hautes vérités à la portée de tout le monde.

Nous croyons ce livre destiné à faire le plus grand bien aux fidèles qui le liront avec le pieux désir de s'instruire et de s'édifier. Ils sentiront s'accroître leur dévotion pour la grande et sainte action qui fait de nos autels le rendez-vous des âmes zélées pour la gloire de Dieu et avides des grâces que répand le Christ, tant de fois immolé, sur tous ceux qui l'adorent et qui l'aiment.

Je remercie le traducteur, et demande pour lui et pour sa famille les bénédictions de notre bien-aimé Sauveur dont le nom soit loué dans les siècles des siècles.

Ainsi soit-il.

F. J.-M.-L. MONSABRÉ.

Le Havre, 15 avril 1891.

CHAPITRE PREMIER

De l'Essence de la sainte Messe.

La sainte Messe est nommée en latin *Sacrificium*. Ce mot désigne tout ensemble une immolation et une offrande. Le sacrifice est un tribut offert à Dieu seul, par un de ses serviteurs spécialement consacrés, pour reconnaître et affirmer la souveraineté du Tout-Puissant sur les créatures.

Que le sacrifice, ainsi expliqué, ne convienne qu'à Dieu seul, saint Augustin nous le prouve par l'usage universel et constant de tous les peuples. « Qui a jamais pensé, dit-il (1), qu'on puisse offrir des sacrifices à d'autres qu'à Celui qu'on reconnaît pour Dieu ou qu'on donne pour tel ? » Le même Père dit encore ailleurs (2) : « Le démon ne demanderait à ses adorateurs aucun sacrifice, s'il ne savait que le sacrifice appartient à Dieu seul. Beaucoup de tyrans se sont attribué des prérogatives divines ; très peu ont ordonné qu'on leur sacrifiât, et ceux qui l'ont osé cherchaient à se faire passer pour des dieux. »

Suivant la doctrine de saint Thomas (3), c'est une

(1) *De Civit. Dei*, lib. X, cap. IV.
(2) *Contra advers. leg.*, lib. I, cap. XVIII.
(3) 2. 2. q. 85, art. 1.

loi si naturelle de sacrifier au Dieu tout-puissant que l'homme y est porté de lui-même.

Nous ne voyons pas, en effet, qu'Abel, Noé, Abraham, Job et les autres patriarches aient eu besoin pour cela d'un ordre ou d'une particulière inspiration d'en Haut.

Non seulement les vrais croyants ont spontanément sacrifié à Dieu, mais les païens l'ont fait également pour honorer leurs idoles. Le Seigneur a commandé aux Israélites, dans la loi qu'il leur a donnée, de lui offrir un sacrifice quotidien, qu'ils entouraient aux grandes fêtes d'une solennité particulière. Ils ne devaient pas se contenter d'immoler des agneaux, des brebis, des veaux et des bœufs, mais ils devaient encore les offrir avec des cérémonies spéciales accomplies par des prêtres. Ceux-ci, pendant le chant des psaumes et au son de la trompette, égorgeaient les animaux, les dépouillaient, en répandaient le sang et en brûlaient la chair sur l'autel. Tels étaient les sacrifices judaïques, par lesquels le peuple choisi rendait au Très-Haut les honneurs qui lui sont dus, et confessait ainsi que Dieu est le vrai maître de toute créature.

Tous les peuples ont montré combien le sacrifice est en harmonie avec les propensions de la nature humaine, en le mettant au nombre des pratiques exclusivement réservées au culte de la Divinité. Il était donc nécessaire que le Sauveur instituât pareillement un sacrifice pour son Eglise. Le plus simple bon sens dit en effet que Jésus-Christ n'a pu priver les vrais croyants de cette forme suprême de l'adoration : autrement l'Eglise serait inférieure au judaïsme, dont les sacrifices étaient si magnifiques que les gentils venaient des pays lointains pour

en contempler le spectacle, et que quelques rois païens ont pourvu aux frais qu'ils entraînaient, comme nous le voyons dans l'Ecriture sainte (1).

Quant au sacrifice, tel que l'a institué Notre-Seigneur dans son Eglise, voici ce que nous enseigne le Concile de Trente (2) : « Sous l'Ancien Testament, selon le témoignage de saint Paul, le sacerdoce lévitique était impuissant à produire la perfection ; il fallut donc — le Père des miséricordes le voulant ainsi — qu'il se levât un autre prêtre selon l'ordre de Melchisédech, qui pût rendre accomplis et parfaits tous ceux qui devaient être sanctifiés. Celui-ci, qui n'est autre que Jésus-Christ, notre Dieu et notre Maître, voulant laisser à l'Eglise, sa chère épouse, un sacrifice visible, qui représentât le sacrifice sanglant qu'il devait offrir une fois sur la Croix, en perpétuât le souvenir jusqu'à la fin des temps et en appliquât la vertu salutaire à la rémission de nos fautes quotidiennes, se déclarant constitué prêtre selon l'ordre de Melchisédech, dans la dernière Cène, et la nuit même qu'il fut livré, offrit à Dieu son Père, sous les espèces du pain et du vin, son corps et son sang, les donna à recevoir, sous les symboles des mêmes aliments, aux Apôtres, qu'il établissait alors prêtres du Nouveau Testament, et leur ordonna, à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce, de renouveler cette oblation, par ces paroles : « Faites ceci « en mémoire de moi », comme l'Eglise catholique l'a toujours compris et enseigné. »

L'Eglise nous commande donc de croire que Notre-Seigneur, à la dernière Cène, non seulement a trans-

(1) II Machab., III.
(2) Sess. XXII, c. I.

substantié le pain et le vin en son corps et en son sang, mais encore qu'il les a offerts à Dieu le Père, et qu'il a institué ainsi le sacrifice du Nouveau Testament dans sa propre personne, exerçant par là son ministère de prêtre selon l'ordre de Melchisédech. La Sainte Ecriture dit (1) : « Melchisédech, roi de Salem, offrit du pain et du vin, car il était prêtre du Tout-Puissant, et il bénit Abraham. » A la vérité, le texte ne dit pas expressément que Melchisédech ait sacrifié à Dieu ; mais, dès le commencement, l'Eglise l'a compris et les saints Pères l'ont interprété de cette manière. David l'avait affirmé en disant (2) : « Le Seigneur l'a juré, et il ne se rétractera pas : tu es prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. » Que Melchisédech et Notre-Seigneur aient sacrifié véritablement, nous le concluons d'après saint Paul (3) : « Tout pontife est établi pour offrir des dons et des victimes. » Le même Apôtre s'exprime encore plus clairement (4) : « Tout pontife pris parmi les hommes est établi pour les hommes en ce qui se rapporte à Dieu, afin d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés. » Il ajoute : « Que personne ne s'attribue cette dignité, mais seulement celui qui est appelé de Dieu, comme Aaron. En effet, le Christ ne s'est pas glorifié lui-même pour devenir pontife, mais il a reçu cet honneur de son Père, qui lui dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui, tu es prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. »

Il est donc clair que Jésus-Christ et Melchisédech ont été pontifes, et que tous deux ont, à ce titre, offert

(1) Gen., XIV, 18 et 19.
(2) Ps. CIX.
(3) Hebr., VIII, 3.
(4) Hebr., V, 1

à Dieu des dons et des sacrifices. Melchisédech n'a immolé à Dieu aucun animal, comme faisaient Abraham et les croyants d'alors ; mais il a, par l'inspiration du Saint-Esprit et contrairement à l'usage du temps, offert le pain et le vin avec des cérémonies et des prières spéciales ; il les a élevés vers le Ciel et offerts au Tout-Puissant en agréable holocauste. Ainsi mérita-t-il d'être la figure du Christ, et son sacrifice, l'image du Sacrifice de la loi nouvelle. Et c'est pourquoi, si Jésus-Christ a été sacré prêtre par Dieu le Père — non selon l'ordre d'Aaron, qui immolait des animaux, mais selon l'ordre de Melchisédech, qui offrait le pain et le vin — il est aisé de conclure que, pendant sa vie mortelle, il a exercé son ministère sacerdotal et offert un sacrifice de pain et de vin.

Mais alors se pose cette question : Quand Notre-Seigneur a-t-il fait l'office de prêtre selon l'ordre de Melchisédech ? J'y réponds. Dans l'Evangile, on ne dit rien qui se rapporte à une offrande de cette nature, en dehors de la dernière Cène (1). « Comme ils étaient à souper, Jésus prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps. Ensuite, prenant le calice, il rendit grâces et le leur donna en disant : Buvez-en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle Alliance qui sera versé pour la rémission des péchés d'un grand nombre. »

Dans ces paroles, il n'est pas dit que Jésus-Christ ait offert le pain et le vin ; mais le contexte est si clair qu'il n'y avait pas besoin d'en faire une mention formelle. Au reste, si Jésus-Christ n'a pas offert *alors* le

(1) Matth., xxvi, 26-28.

pain et le vin, il ne l'a jamais fait. Dans ce cas, il n'aurait pas été prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et je me demande ce que signifierait le langage de saint Paul : « Les autres prêtres ont été établis sans serment, mais celui-ci l'a été avec serment. Dieu lui ayant dit : Le Seigneur l'a juré, et il ne se rétractera pas : tu es prêtre pour l'éternité... Celui-ci, par là même qu'il demeure éternellement, possède un sacerdoce éternel » (1).

L'Eglise a donc, au Concile de Trente, donné l'interprétation vraie, et le sacrifice nouveau est le véritable sacrifice, pur et sans tache, que nulle indignité, nulle malice du sacrificateur ne peut souiller, celui que le Seigneur a annoncé par la bouche du prophète Malachie, comme devant être offert partout en son nom.

Malachie (2) fait ainsi parler le Dieu des armées : « En vous (prêtres de l'ancienne Alliance) j'ai cessé de me complaire, et, à l'avenir, je ne recevrai de vos mains aucun don, car, de l'orient au couchant, mon nom est grand parmi les nations, et un sacrifice pur est offert en mon nom en tous lieux. » Ce texte a été considéré par tous les Pères comme une prophétie du très saint Sacrifice de la Messe. En effet, cette prédiction n'a pas été accomplie dans l'Ancien, mais seulement dans le Nouveau Testament ; comme c'est aussi dans le Nouveau que fut réalisée la promesse faite par Dieu le Père à Notre-Seigneur (3) : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-le-moi et je te donnerai les nations en héritage. » Nous

(1) Hebr., VII, 21, 24.
(2) Mal., I, 10, 11.
(3) Ps., II.

savons tous que cet oracle s'accomplit à la conversion des Gentils.

La prophétie de Malachie ne peut s'appliquer expressément au sacrifice que Notre-Seigneur consomma sur la Croix, comme le prétendent à tort les hérétiques, car ce sacrifice-là n'a pas été offert en tous lieux, selon l'affirmation du prophète, mais dans un seul endroit : sur la montagne du Calvaire. Elle ne peut s'appliquer davantage ni à nos prières ni à nos bonnes œuvres, car ni les unes ni les autres ne sont un sacrifice absolument pur, mais bien une offrande impure, ainsi que le reconnaissent les hérétiques eux-mêmes et que le proclame Isaïe : « Nous sommes tous impurs, et les œuvres de notre justice sont comme un drap souillé » (1).

Donc la prophétie doit s'entendre exclusivement de la sainte Messe, qui est l'unique sacrifice du Nouveau Testament, sacrifice entièrement pur, que Jésus-Christ offre à Dieu son Père en tous temps et en tous lieux par les mains des prêtres. Notre-Seigneur est le seul pontife parfait et souverain ; les prêtres ne sont que ses ministres ; ils ne font que lui prêter leurs mains et leur bouche. Jésus-Christ, en effet, étant invisible, et le sacrifice devant être visible afin que les hommes puissent s'y associer, il fallait nécessairement recourir au ministère des prêtres. De plus, ce sacrifice aura lieu jusqu'à la fin du monde, et ne cessera qu'à l'arrivée de l'Antechrist.

Les hérétiques nous objectent que le mot *Messe* ne se trouve pas dans l'Ecriture Sainte. Soit, mais le mot *Trinité* ne s'y rencontre pas non plus. Sommes-nous dispensés pour cela de croire à cet auguste

(1) Is., LXIV, 6.

mystère? L'Ecriture ne prescrit pas davantage le repos dominical ni le baptême des petits enfants, et cependant ce sont autant d'obligations strictes. Si le mot *Messe* ne figure pas dans la Bible, nous le lisons dans les ouvrages des papes, tels que saint Clément, troisième successeur de saint Pierre, saint Evariste et saint Alexandre, qui ont vécu dans le Ier siècle. Saint Augustin, saint Ambroise, saint Jean Chrysostome et beaucoup d'autres emploient le mot *Messe* lorsqu'ils parlent du sacrifice du Nouveau Testament. Saint Ambroise écrit, dans une de ses lettres (1) : « Je restai à mon poste, je commençai la sainte Messe... *missam facere cœpi* et.... pendant le Sacrifice, je priai Dieu de daigner venir à notre secours. »

Saint Augustin s'en sert incidemment (2). « Dans les leçons que nous lisons à la Messe, dit-il, nous reconnaîtrons, etc... » Remarquez que la manière dont ces deux Pères ont employé le mot *Messe* prouve que l'usage en était alors général.

La tradition nous apprend que les Apôtres eux-mêmes ont offert le Sacrifice de la Messe. Saint Matthieu fut tué à l'autel pendant qu'il célébrait les saints mystères. Saint André, d'après la légende, disait au juge Ægeas : Je sacrifie chaque jour au Dieu tout-puissant non pas la chair des taureaux ni le sang des boucs, mais l'Agneau immaculé. Nous avons encore, de saint Jacques et de saint Marc, des liturgies de la Messe, c'est-à-dire des prières et des cérémonies relatives au saint Sacrifice. Nous les trouvons dans le Ier volume de la *Bibliothèque des Pères ;* l'une fut en usage à Jérusalem et l'autre à Alexandrie, en Egypte.

(1) Ep. xx, 4-5.
(2) Serm. 91, *de Temp.*

La partie de la Messe appelée Canon, qui va du *Sanctus* à la *Communion*, nous vient de saint Pierre ; quelques phrases seulement furent ajoutées plus tard, par de saints papes, au texte primitif. Preuve évidente que, dès les premiers temps, la Messe fut en usage dans l'Eglise, et qu'elle y a toujours été reconnue sous ce nom comme le vrai sacrifice du Nouveau Testament.

Voyons maintenant comment la sainte Messe a été attaquée par les hérétiques.

Les tempêtes furieuses que le démon suscita à différentes époques contre cet adorable Sacrifice en démontrent la haute importance. On s'explique aisément qu'il n'ait pas été attaqué dans son essence pendant les dix premiers siècles. Les Juifs et les païens étant habitués à considérer le sacrifice comme le centre de toute religion, les hérésies, même les plus détestables, étaient obligées de respecter en principe celui des Chrétiens ; autrement tout le monde se serait détourné avec horreur. L'ennemi devait se préparer de longue main avant de tenter quelque chose de si audacieux.

Le premier instrument dont il se servit fut l'orgueilleux et parjure Bérenger, de Tours, qui vivait de 1015 à 1088. Encore faut-il ajouter que ce malheureux revint à la vraie doctrine huit ans avant sa mort, et qu'il s'éteignit, plein de repentir, dans le sein de l'Eglise catholique. Mais ce qu'il avait semé germa secrètement, et, quelques années plus tard, les fruits s'en montrèrent chez les Albigeois. Cette secte immorale et impie déclamait violemment contre la sainte Messe, surtout contre la Messe privée (1), et ceux qui

(1) On désignait sous ce nom la Messe basse.

la célébraient furent victimes de crimes sans nombre. Le Bienheureux Césaire de Heisterbach, contemporain de la persécution, puisqu'il mourut en 1240, nous raconte l'histoire suivante (1) :

Les Albigeois punissaient de la manière la plus sévère les prêtres qui disaient des Messes privées. Or, un pieux ecclésiastique, brûlant de zèle pour l'honneur du saint Sacrifice, ne se laissa détourner ni par les défenses ni par les menaces de l'accomplissement de son ministère. Les hérétiques l'apprirent, et le magistrat, l'ayant fait amener devant son tribunal, l'interrogea en ces termes : Il nous a été affirmé que, malgré notre défense expresse, tu as dit une Messe privée, et qu'ainsi tu t'es rendu coupable. Est-ce vrai ? Le prêtre dit sans crainte : Je vous répondrai comme les saints Apôtres, lorsque le conseil des Juifs leur demanda si, malgré la défense portée, ils avaient prêché Jésus-Christ : Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Voilà pourquoi, en dépit de vos injustes lois, j'ai dit la Messe en l'honneur de Dieu et de sa sainte Mère. Les juges furent tellement irrités de cette fière confession qu'ils accablèrent d'injures le prêtre zélé, le maltraitèrent, et, à la fin, lui firent arracher la langue par le bourreau, devant tout le peuple. Le martyr supporta ce traitement horrible avec une grande patience, et, la bouche inondée de sang, alla à l'église, s'agenouilla devant l'autel sur lequel il avait célébré, puis se plaignit humblement à la sainte Vierge. Ne pouvant parler, il se recommanda du fond du cœur à la protection de cette Mère de miséricorde. Nous ne dirons pas comment il fut secouru. Il nous suffit de montrer avec

(1) Lib. VII, 24.

quelle rage infernale les hérétiques poursuivaient les prêtres chez lesquels le zèle de la foi était plus fort que la crainte des tourments.

On peut se convaincre de la vérité de ce récit par les paroles que le Bienheureux Césaire a placées en tête de son livre d'exemples : « Je prends Dieu à témoin, dit-il, que je n'ai rapporté ici que ce que j'ai vu de mes yeux, ou entendu de la bouche d'hommes qui auraient mieux aimé mourir que mentir. » Dieu a opéré, pour donner une sanction nouvelle à la sainte Messe, un grand nombre de miracles analogues. Le Bienheureux Césaire en relate une cinquantaine. Lisez son ouvrage, en fortifiant votre foi il augmentera votre dévotion au saint Sacrifice.

La doctrine qui attaquait l'holocauste de la Nouvelle Alliance menaçait en même temps l'ordre civil et politique ; c'était les armes à la main qu'elle voulait propager ses erreurs impies. Ce fut aussi par les armes qu'elle finit selon cette parole du Maître : « Quiconque frappera par l'épée périra par l'épée. » Presque entièrement détruite par une guerre qui dura de 1209 à 1229, elle disparut bientôt après de la surface de la terre.

Quand le démon s'est mis en campagne, il n'abandonne pas la lutte de sitôt. Une hérésie succombe, une autre lui succède. Si, par la raison que nous avons donnée plus haut, les premiers hérésiarques n'osèrent pas attaquer le saint Sacrifice, on ne vit, dans la suite, surgir aucune erreur qui n'y portât atteinte.

L'infortuné Martin Luther avait commencé, dès 1517, à se séparer de l'Eglise, au sein de laquelle il avait jusque-là coulé une vie tranquille. Toutefois, il ne renia ce mystère divin que bien des années plus tard, sous l'inspiration du démon. Afin que personne n'en

doutât, Dieu a voulu que le misérable fît l'aveu de son ignominie en retraçant de sa propre main la longue dispute qu'il eut à ce sujet avec Satan. Je n'en dirai ici que peu de chose.

Voici ce qu'il écrit dans son livre *de la Messe basse et de la consécration sacerdotale :* « Il m'arriva une fois de m'éveiller tout d'un coup vers minuit, et le diable commença ainsi à disputer avec moi : « Sais-tu, savant docteur Luther, que tu as dit presque journellement pendant quinze ans une Messe privée?... Et si une telle Messe était une affreuse *idolâtrie?... Et si le* corps et le sang du Christ n'avaient pas été présents ?... Et si tu n'avais adoré que du pain et du vin? Je lui répondis : J'ai été fait prêtre, consacré, oint et ordonné par l'évêque, et j'ai agi par obéissance envers mes supérieurs. Pourquoi n'aurais-je pas consacré, si j'ai sérieusement prononcé les paroles du Christ et célébré la Messe? Le démon répliqua : Bien! mais les Turcs et les païens agissent aussi en tout dans leurs temples par obéissance, ils accomplissent sérieusement leurs cérémonies. Et, maintenant, si ta consécration et ton ordination étaient fausses, comme est faux le culte des infidèles? Tu sais bien qu'autrefois, quand tu professais le papisme, tu n'avais ni connaissance du Christ ni vraie foi..., car, de même que tous les prêtres et tous les évêques, tu tenais le Christ pour un juge sévère, et, afin de parvenir jusqu'à lui, tu avais recours à Marie et aux Saints. Ceux-ci étaient des intermédiaires entre lui et toi, et tu lui dérobais ainsi l'honneur qui lui est dû; ni le Pape ni toi ne pouvez le nier. C'est pourquoi, te dis-je, étant ordonnés et oints comme des païens, comment pourriez-vous avoir consacré? En cette angoisse, je voulus me défendre, continue Luther, et je dis (ainsi que j'étais habitué à

le faire lorsque j'étais papiste) : Quand même je n'aurais pas eu, moi, la vraie croyance, l'Eglise l'a et cela me suffit? Satan reprit : Mais où est-il écrit que la foi de l'Eglise puisse te servir? Tu ne peux prouver cela par la parole de Dieu, et je puis affirmer, moi, que tout l'Enseignement de l'Eglise catholique n'est qu'un tissu d'erreurs. Le démon menteur dit cela et beaucoup d'autres choses que j'abrège pour n'être pas trop long. Vaincu par sa parole, je finis par avouer que j'avais péché en célébrant la Messe, et encouru la damnation comme Judas. »

Voyez, l'homme aveugle reconnaît qu'il a reçu ses leçons de Satan. Il savait bien cependant que celui-ci hait tout ce qui est bon et *n'enseigne que le mal*. Ah! si, au lieu de penser comme l'Eglise, Luther avait vu dans la Messe une pratique superstitieuse, le démon se serait bien gardé d'argumenter contre lui. Loin de le détourner de l'autel, il l'aurait au contraire engagé à y monter, afin d'outrager Dieu davantage en multipliant les actes idolâtriques.

Les Luthériens ne furent pas les seuls à repousser la sainte Messe; les Calvinistes, les Zwingliens et les autres sectes qui s'élevèrent après Luther, se joignirent à eux. Ils allèrent jusqu'à déclarer qu'ils tenaient pour une idolâtrie abominable ce sublime mystère. Ainsi parlent les Calvinistes dans leur catéchisme d'Heidelberg.

Je ne m'attarderai pas à réfuter ce blasphème, mais je ne pouvais le passer sous silence. Si les hérétiques disent vrai, il faudrait conclure que, depuis la venue de Notre-Seigneur, personne n'a été sauvé. En effet, les Apôtres eux-mêmes et tous les prêtres ont dit la Messe, les Martyrs et les Confesseurs l'ont entendue avec dévotion et estimée comme l'œuvre la plus haute

de la piété. Il est donc évident que, si elle était une idolâtrie et un désaveu du sacrifice unique de Jésus-Christ, les Apôtres et tous les Chrétiens auraient, en y participant, gravement offensé Dieu et mérité la damnation éternelle. Aucun homme sensé n'osera tenir ce langage, aucun non plus n'ajoutera foi à la doctrine calviniste. Saint Fulgence dit en propres termes (1) : « Croyez fermement et sans le moindre doute que le Fils unique de Dieu, fait homme pour nous, s'est pour nous offert en sacrifice au Tout-Puissant, comme victime d'agréable odeur. C'est à lui, qui ne fait qu'un avec le Père et le Saint-Esprit, que les patriarches, les prophètes et les prêtres de l'Ancien Testament offraient des sacrifices d'animaux ; c'est à lui aussi que maintenant, sous la loi nouvelle, la sainte Eglise catholique ne cesse d'offrir, dans la foi et la charité, le sacrifice du pain et du vin dans toute l'étendue de l'univers. »

Jugez vous-même qui vous devez croire, de saint Fulgence, un des plus illustres disciples de saint Augustin, ou de Luther et Calvin, deux apostats.

Pierre de Cluny dit à ces deux hérésiarques (2) : « Si le monde voulait recevoir vos nouvelles leçons, il arriverait sous l'ère de grâce ce qui ne s'est jamais produit au temps de la colère : les Chrétiens devraient cesser de sacrifier, et le culte de Dieu, qui a existé de tout temps, disparaîtrait entièrement de la surface du globe. Oui, ô ennemis de Dieu, l'Eglise affirme qu'elle ne peut subsister sans sacrifice ; en toute occasion, elle enseigne à ses enfants qu'elle n'en a pas d'autre que le corps et le sang de son Sauveur, et qu'elle renouvelle

(1) *De fide ad Petrum*, c. 19.
(2) Ep. 2.

à chaque Messe ce qu'il a fait lui-même une seule et unique fois par sa mort. »

Veillons à ce qu'il ne nous arrive pas ce qui est arrivé aux hérétiques. Pour leur malheur, l'ennemi du genre humain les a privés de la sainte Messe. Ne pouvant nous la ravir entièrement, il s'efforce de nous aveugler et de nous engourdir, afin de nous retenir dans l'ignorance sur son efficacité. Avouons cependant que, si la malice de Satan n'est pas étrangère à la négligence qui empêche les hommes de s'instruire, il faut faire aussi une part considérable de responsabilité à la rareté des prédications, des instructions, des écrits sur cet auguste mystère. On ne l'explique pas aux fidèles, et on expose ainsi beaucoup de personnes à le méconnaître ou à y assister sans dévotion.

Pour remédier à ce mal, l'Eglise a ordonné aux pasteurs, par l'organe du Concile de Trente (1), de prêcher souvent sur le saint Sacrifice, « d'expliquer eux-mêmes ou de faire expliquer par d'autres, pendant sa durée, quelques passages des prières qui y sont dites, ou de commenter quelque chose des mystères qu'il renferme, principalement les dimanches et les jours de fête. »

Ce décret d'un concile œcuménique oblige tous les prêtres qui ont charge d'âmes ; cependant, il y en a peu qui s'en mettent en peine. La plupart n'en tiennent aucun compte, et causent ainsi un grand préjudice à l'Eglise. Le peuple, ignorant toute l'efficacité de la Messe, ne l'aime et ne l'estime pas, l'omet les jours de semaine, ne l'entend le dimanche et les fêtes qu'avec

(1) Sess. XXII, 8.

négligence et inattention, quand il ne la manque pas sans scrupule comme sans raison.

La cause principale de ce mal, c'est le silence des pasteurs. Ils en répondront devant Dieu, car s'ils se conformaient aux ordres de l'Eglise et parlaient au moins quelques fois chaque année sur un sujet si important, il serait impossible que le peuple n'appréciât pas très haut ce précieux trésor et ne lui fût pas très attaché. Rien, en effet, n'est plus utile que la sainte Messe. Que les Chrétiens s'en rendent compte, ils ne la manqueront pas si facilement, même les jours où l'audition n'en est pas obligatoire.

CHAPITRE II

De l'Excellence de la sainte Messe.

L'EXCELLENCE de la Messe est si grande que les Anges eux-mêmes ne pourraient l'exprimer dignement; cependant j'ose en parler, et nous aurons déjà beaucoup gagné si j'arrive à en donner une faible idée.

Saint François de Sales lui décerne plusieurs titres honorifiques (1). « Le très saint Sacrifice, dit-il, est entre les exercices de la religion ce que le soleil est entre les astres, car il est véritablement l'âme de la piété et le centre auquel tous les mystères et toutes les lois de la religion chrétienne se rapportent. C'est le mystère ineffable de la divine charité, par lequel Jésus-Christ se donne réellement à nous, nous comble de ses grâces d'une manière également aimable et magnifique. »

Il faudrait beaucoup de temps pour exprimer complètement toutes ces qualifications. Le saint évêque de Genève veut dire que le moyen de devenir vraiment pieux et de s'embraser réellement de l'amour divin, c'est d'entendre avec recueillement la sainte Messe.

Le savant Osorius la préfère à tous les autres mys-

(1) *Introduction à la vie dévote*, 2e partie, ch. XIV.

tères de la religion (1) : « Parmi tout ce qu'il y a dans l'Eglise, dit-il, la Messe est la chose la plus sainte et la plus précieuse, parce que le saint Sacrement de l'Autel y est consacré et offert en sacrifice à Dieu. » Voici ce qu'ajoute Fornerus, archevêque de Bamberg (2) : « La Messe surpasse de beaucoup en dignite tous les sacrements. Ceux-ci sont pleins de majesté, mais combien n'est-elle pas plus auguste encore ! Ceux-ci sont pour les vivants des sources de miséricorde : elle est pour les vivants et pour les morts l'océan inépuisable de la libéralité divine. » Remarquez combien ce Docteur insiste sur la dignité du saint Sacrifice. Nous allons dire toutes les raisons de cette excellence.

Elle se révèle d'abord dans le cérémonial de la consécration des églises et des autels. Mais comme peu de personnes ont assisté à ce spectacle, et qu'une partie de ceux qui ont eu le privilège d'en jouir n'ont pas entendu ou n'ont pas compris les prières qui l'accompagnent, je vais le décrire brièvement.

§ 1. DE LA CONSÉCRATION D'UNE ÉGLISE CATHOLIQUE

En revêtant les habits pontificaux dans le lieu où les saintes reliques sont déposées depuis la veille, l'évêque récite à voix basse les sept psaumes de la Pénitence, puis il se rend avec le clergé devant la porte principale de l'église. Cette porte est fermée, et il ne reste à l'intérieur qu'un seul diacre. L'évêque appelle l'assistance de Dieu sur le nouvel édifice, et, après que le chœur a chanté les litanies des saints

(1) *Conc. de Missa.*
(2) *Conc. de Pass.*, 65 et 69.

jusqu'à ces paroles : « De tout mal, etc. », il bénit l'eau, s'en asperge lui-même et la répand sur tous les assistants, en disant : « Aspergez-moi avec l'hysope, Seigneur, et je serai purifié, et je deviendrai plus blanc que la neige. » Puis il conduit la procession autour des murailles, qu'il asperge en disant : « Au nom du Père ✝ et du Fils ✝ et du Saint ✝ Esprit. » Pendant ce temps, le chœur chante la prophétie dans laquelle il est annoncé « qu'au temps du Messie, le temple du Seigneur sera bâti sur le sommet des montagnes et que tous les peuples y afflueront ». (1) Revenu à la porte, le pontife implore la protection du Dieu créateur et maître de l'univers sur cette maison dont il est lui-même le fondateur, afin qu'un culte pur, libre et pieux y soit toujours exercé. A ces mots, il s'approche de la porte, la frappe de sa crosse en disant à haute voix : « Princes, élevez vos portes, ouvrez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera. » Le diacre demande de l'intérieur : « Qui est ce roi de gloire ? » Et l'évêque répond : « C'est le Seigneur fort et puissant, le Seigneur vainqueur dans le combat. » Ensuite, le pontife recommence deux fois encore la procession circulaire avec les mêmes cérémonies, bénissant et aspergeant la première fois la partie inférieure, la seconde fois le milieu des murailles, rappelant dans une oraison que le Fils de Dieu, qui est la Pierre angulaire, a réuni les deux murs opposés : le judaïsme et le paganisme. Dans une autre oraison, il prie Dieu de se souvenir qu'il a promis de ratifier tout ce que ses prêtres feraient en son nom, de bénir tout ce qu'ils béniraient. Il s'avance alors vers la porte pour la troisième fois, frappe de

(1) Is., II, 2.

nouveau avec la crosse en répétant: « Princes, élevez vos portes, élevez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera. » « Qui est ce roi de gloire? » demande encore le diacre. Le pontife et le clergé répondent : « C'est le Seigneur des armées qui est le roi de gloire. » Et ils ajoutent : « Ouvrez, ouvrez, ouvrez ! » A ce moment, la porte s'ouvre, l'évêque trace, avec sa crosse, le signe de la Croix sur le seuil en disant : « Voici le signe de la Croix, que tous les démons s'enfuient ! » Une fois entré dans l'église, il dit : « Paix à cette maison. » A quoi le diacre répond : « A votre entrée. » Le chœur entonne un chant de paix et répète les paroles de l'Evangile : « Zachée, descendez vite, etc. », et termine ainsi : « Aujourd'hui, le salut a été apporté par Dieu lui-même à cette maison. »

Parvenu au milieu de la nef, l'évêque s'agenouille et commence l'hymne *Veni Creator Spiritus*. Puis, viennent les litanies des Saints dans lesquelles sont intercalées ces paroles : « Daignez visiter ce lieu et y envoyer les Anges protecteurs », et enfin par trois fois l'invocation : « Daignez bé✝nir, sanc✝tifier et con✝sacrer cette église et cet autel. » Les litanies terminées, on chante le cantique *Benedictus* (1), en répétant après chaque verset les paroles du patriache Jacob : « Combien ce lieu est redoutable ! C'est réellement ici la maison de Dieu et la porte du Ciel! » Pendant ce chant, l'évêque écrit l'alphabet grec et latin, avec sa crosse. en forme de croix, sur le sol couvert de cendres à cet effet; puis il bénit le sel, la cendre et le vin mêlés à l'eau, et on procède à la consécration du maître autel.

Le pontife récite d'abord l'antienne et le psaume du

(1) Luc., I, 68-79.

commencement de la Messe : « Je m'approcherai de l'autel de Dieu, du Dieu qui réjouit ma jeunesse. Soyez mon juge, ô mon Dieu, et séparez ma cause de celle du peuple impie, etc. » (1). Pendant ces prières, il plonge le pouce dans l'eau qu'il vient de bénir et trace une croix au milieu et aux quatre coins de la pierre.

Dans l'oraison qui suit, il demande au Père éternel, au nom du sacrifice qui fut offert sur l'autel de la Croix, de bénir cette pierre dont celle de Jacob n'était qu'un symbole. Aussitôt après, il entonne l'antienne : « Aspergez-moi avec l'hysope, etc. », et le chœur chante le psaume 50e. Cependant, le prélat, semblable aux Israélites lors de la prise de Jéricho, tourne sept fois autour de l'autel, l'aspergeant d'eau bénite et répétant l'antienne à chaque pose ; il fait également et par trois fois le tour de l'enceinte, aspergeant le bas, puis le milieu et enfin le haut des murailles. En même temps le chœur chante le psaume 121e qui traite du juste, pacifique et heureux royaume du Christ, les dix derniers versets du 67e où est prophétisée la mission des apôtres auprès des païens, enfin le 90e, qui promet à ceux que Dieu protège la sécurité dans les dangers et contre les attaques de leurs ennemis.

Ces chants et ces cérémonies terminés, l'évêque se place de nouveau au milieu de l'église, en face de l'autel, et, rappelant dans une antienne l'échelle de Jacob, sur laquelle les anges montaient et descendaient, il implore, pour ce lieu de prières, les plus abondantes bénédictions du Ciel, après quoi il bénit le ciment destiné à sceller le tombeau. On se rend en

(1) Ps. XLII.

procession au lieu où sont déposées les reliques qui doivent y être placées, et on les apporte dans l'église en chantant les antiennes suivantes : « Oh ! qu'il est glorieux le royaume dans lequel les Saints se réjouissent avec le Christ ! Ils sont couverts de vêtements blancs et ils suivent l'Agneau partout où il va ! » — « La voie des Saints est droite, le chemin par lequel ils doivent passer est prêt. »... — « Venez, élus de Dieu, entrez dans la cité du Seigneur, car on vous a bâti un temple nouveau dans lequel le peuple adorera la majesté du Seigneur, » etc., etc. Arrivé à la porte de l'église on s'y arrête, et l'évêque adresse à l'assistance une allocution dans laquelle il célèbre la sainteté du tabernacle du Seigneur, tabernacle qui n'était cependant qu'une ombre de nos sanctuaires, et partant de là, il démontre combien nous devons respecter ces derniers. Il demande ensuite au fondateur ce qui est alloué à l'église et on dresse un procès-verbal.

Après une courte oraison, le Pontife fait sur la porte, avec le saint chrême, une onction en forme de croix, puis la procession s'avance vers le maître autel au chant de ces paroles : « Les Saints qui ont suivi les traces du Christ se réjouissent dans leur triomphe, et parce qu'ils ont versé leur sang pour l'amour de Lui, ils tressailliront d'une éternelle allégresse. » Cependant, le tombeau est consacré, les reliques y sont déposées et scellées pendant que l'évêque dit : « Vous avez pris place, ô Saints, sous l'autel de Dieu... Sous l'autel de Dieu j'ai entendu la voix des martyrs, » puis encore : « Les corps des Saints vivront dans l'éternité, » et d'autres paroles tirées également de l'Ecriture. Lorsque ce glorieux sépulcre est clos, l'évêque promène l'encensoir en forme de croix au milieu et aux quatre coins de l'autel, ensuite il le donne à un prêtre

qui continue d'encenser en tournant tout autour jusqu'à la fin de la cérémonie. Durant ce temps, on chante le psaume 83e, dans lequel David soupire après le temple de Moria ; le psaume 91e, qui est une louange sublime adressée à Dieu ; le psaume 44e, chant d'amour dans lequel sont célébrées les prérogatives communiquées par le Sauveur à l'Eglise ; le 147e, qui exalte sa magnificence à l'égard de Jérusalem. Enfin, le consécrateur va oindre avec le saint chrême les douze croix peintes sur les murailles et les encense de trois coups, chacune en particulier. De retour à l'autel, il bénit l'encens qui doit y être brûlé et dont les grains sont placés, en forme de croix, sur les cinq croix de la pierre. On allume alors les cierges qui y sont posés, en faisant communiquer la flamme de l'un à l'autre, et, pendant que ce foyer de lumière brûle sur l'autel, l'évêque s'agenouille en disant : « Venez, Esprit Saint, remplissez de lumière le cœur de vos fidèles et allumez en eux le feu sacré de votre amour. » La cérémonie s'achève par des prières semblables, chantées sur le ton de la Préface,

A la fin, le Pontife adresse à Dieu cette demande : « Confirmez ce que vous avez opéré parmi nous dans votre saint temple qui est à Jérusalem. Alleluia ! » Le chœur fait entendre le psaume 67e, hymne de victoire de l'Eglise. On bénit les nappes et les ornements de l'autel et l'évêque commence la Messe.

Ceux qui assistent à la consécration d'une église sont très surpris de ce grand nombre de cérémonies, d'onctions, de bénédictions et de prières. Pourquoi tant de peines, de temps et de frais ? C'est pour rendre ce temple plus digne du Sacrifice sublime qui doit y être offert, et l'autel assez pur pour recevoir l'Agneau de Dieu, victime sainte et sans tache.

Le Chrétien se convaincra ainsi de la sainteté de la maison du Seigneur et du respect qu'elle exige. Le temple de Salomon n'était que l'image des nôtres; cependant les Juifs et les païens eux-mêmes l'avaient en vénération. Le IIIe livre des Rois, ch. VIII, et le second des Paralipomènes, ch. VI et VII, rapportent qu'à la dédicace de cet édifice, Salomon immola vingt-deux mille bœufs et cent vingt mille brebis.

Pendant que le roi priait à haute voix, un feu mystérieux descendant du ciel dévora toutes les victimes, une nuée épaisse se répandit dans l'enceinte sacrée et la majesté divine se rendit visible. A ce spectacle, les enfants d'Israël, saisis d'une frayeur surnaturelle, tombent le visage contre terre, dans un profond sentiment d'adoration, puis Salomon s'écrie : « Est-il croyable que Dieu habite véritablement sur la terre? Si le Ciel et les Cieux des Cieux ne peuvent vous contenir, combien le peut moins encore cette maison que j'ai bâtie! »

Qui comprendra jamais la dignité de ce temple? Cependant, il ne faisait que figurer nos églises, il n'enfermait que l'arche d'alliance, où étaient conservées les deux tables de la Loi, une corbeille de manne et la verge d'Aaron qui avait fleuri! Les victimes, dans les sacrifices judaïques, n'étaient que des animaux immolés et brûlés, offerts avec du pain, du vin, des gâteaux et autres choses semblables.

Quelle n'est pas la supériorité du temple chrétien, consacré avec l'huile et le chrême, aspergé d'eau bénite, parfumé avec les vapeurs de l'encens, sanctifié par l'imposition du signe de la Croix et destiné à l'oblation du saint Sacrifice! Au lieu de l'Arche d'Alliance, nous avons le saint ciboire dans lequel est conservé le pain véritablement céleste,

le saint Sacrement de l'autel, le vrai corps de Jésus-Christ.

On nomme l'église la « Maison de Dieu », et elle l'est en réalité, puisque Notre-Seigneur y demeure en tout temps. C'est là que l'armée des Anges le sert et l'adore, le loue et lui apporte nos prières, touchant mystère figuré par la vision de Jacob (1) : Une nuit, le patriarche, endormi dans la campagne, vit en songe une échelle allant de la terre jusqu'au ciel, sur laquelle les Anges de Dieu montaient et descendaient. A ce spectacle, il s'écrie, saisi de frayeur : « Combien ce lieu est redoutable ! Vraiment, c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Il oignit ensuite avec de l'huile la pierre sur laquelle sa tête avait reposé, et l'érigea en autel. C'était là, je l'ai dit, un symbole prophétique de l'église chrétienne, dans laquelle la pierre de l'autel est ointe avec l'huile et le saint chrême, pierre sacrée dont on peut dire en vérité : « Combien ce lieu est redoutable ! C'est ici la maison de Dieu et la porte du Ciel. » Là, les Anges montent et descendent pour transmettre à Dieu nos prières et nous apporter ses grâces. Nos églises sont encore ce lieu dont le Seigneur parle par la bouche d'Isaïe (2) : « Je les conduirai à ma montagne sainte, je les remplirai d'allégresse dans la maison de prière. Leurs victimes, consumées sur mon autel, me seront agréables, et ma demeure sera nommée une maison de prière pour tous les peuples. »

Tout cela prouve le respect que mérite le lieu saint. Ah ! si nous avions une foi vive, c'est avec frayeur que nous y entrerions, c'est avec le plus profond

(1) Gen. XXVIII, 11, 17 et 18.
(2) Is., LVI, 7.

anéantissement que nous adorerions Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, et que nous vénérerions les Anges. David le proclamait hautement (1) : « J'irai dans votre maison, et je vous adorerai avec crainte dans votre saint temple. En présence des Anges, je chanterai vos louanges et j'exalterai votre saint Nom. » Ceux qui causent, rient ou pèchent de toute autre manière pendant le service divin provoquent la colère de Dieu et se rendent coupables envers sa Majesté d'une offense qui pourrait être grave. On ne saurait donc se comporter assez religieusement à l'église, ni s'abstenir avec assez de soin de toute parole inutile, de tout regard curieux, ni prier avec assez de dévotion, ni adorer avec assez de ferveur, ni confesser ses péchés avec assez d'humilité et de repentir.

§ 2. DE LA CONSÉCRATION DES PRÊTRES

On reconnaît aussi l'excellence de la sainte Messe à la consécration que reçoivent les serviteurs de l'autel, et sans laquelle ils ne peuvent exercer le moindre ministère. L'homme qui se destine au sacerdoce, a en effet sept degrés à franchir, avant d'être jugé digne d'offrir l'Agneau sans tache. Ceux qui ont reçu les quatre premiers ordres sont destinés surtout à servir les prêtres à l'autel, mais aucun d'eux n'oserait toucher un calice, une patène, un corporal ou un purificatoire ; car, pour être autorisé à le faire, il faut avoir reçu le cinquième ordre, le *sous-diaconat*, à moins d'une dispense particulière ou d'un cas d'absolue nécessité. De même que, dans la loi de Moïse, les

(1) Ps. CXXXVII, 2.

Lévites seuls pouvaient toucher et nettoyer les vases sacrés, les prêtres, les diacres et les sous-diacres ont seuls le droit de toucher et de nettoyer les objets qui servent immédiatement à la célébration de la sainte Messe. Il est convenable d'ailleurs, que les choses employées à l'accomplissement du plus haut mystère, et mises en contact avec le corps très saint de Notre-Seigneur, soient entièrement pures. Des lois spéciales obligent les prêtres, les diacres et les sous-diacres à tenir ces objets dans la plus rigoureuse propreté. Il est certain que les ecclésiastiques négligents encourraient une responsabilité, laquelle pourrait même s'étendre à toute la paroisse, si le prêtre en était réduit à célébrer avec une aube malpropre, une chasuble déchirée, un calice oxydé, si l'autel restait privé d'ornements décents, pendant qu'à chaque fête les fidèles renouvellent leurs toilettes et en étalent le luxe dans l'église. Ne serait-ce point une preuve qu'on verrait d'un œil indifférent la pauvreté de la maison de Dieu?

Cette église, vos pères l'avaient bâtie et pourvue des objets nécessaires. Faudrait-il donc que le mobilier durât aussi longtemps que les murailles? On le dirait, puisque vous ne vous mettez point en peine de l'entretenir. Ce spectacle attristant est une honte pour une paroisse; un signe certain qu'on n'y comprend plus l'excellence du Sacrifice auguste du Nouveau Testament.

On reconnaît plus particulièrement encore cette excellence aux cérémonies qui accompagnent la consécration sacerdotale. Un diacre, au moment d'être ordonné prêtre, est revêtu de l'amict, de l'aube et de l'étole passée sur l'épaule gauche et attachée sur le côté droit. Il s'agenouille devant l'évêque assis sur son

trône, près de l'autel. Le pontife lui représente la gravité des fonctions qu'il est appelé à remplir, et demande au peuple s'il l'en juge digne. Si personne ne réclame, le prélat s'agenouille et récite à haute voix les Litanies des Saints, pendant que le diacre, prosterné, le visage contre terre, prie avec lui. Il lui pose ensuite la main sur la tête, dit une oraison et une longue préface, lui met l'étole autour du cou et la chasuble sur les épaules.

La consécration proprement dite a lieu pendant la récitation du *Veni Creator*. L'évêque est assis sur son siège ; l'ordinand, à genoux, lui présente les mains. L'évêque y fait les onctions avec les saintes huiles, en disant : « Daignez, Seigneur, par ces onctions et par notre bénédiction, consacrer et sanctifier ces mains. » Puis il ajoute, en y faisant le signe de la croix : « Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que tout ce que ces mains béniront soit bénit, et que tout ce qu'elles consacreront soit consacré. » A ces mots, il attache l'une contre l'autre, avec une bandelette de lin, les mains du diacre, puis il lui présente le calice avec la patène et l'hostie : « Reçois, dit-il, le pouvoir d'offrir le sacrifice à Dieu et de célébrer la Messe, aussi bien pour les vivants que pour les morts, au nom du Seigneur. *Amen.* » Les mains sont déliées, le nouveau prêtre se les lave, et le pontife continue la sainte Messe.

A l'Offertoire, il se présente à l'offrande avec un cierge allumé qu'il remet à l'évêque en lui baisant la main. Puis il s'agenouille derrière le célébrant et dit mot à mot la sainte Messe avec lui, en suivant dans un missel.

A la Communion, il reçoit de l'évêque le corps du Sauveur. Après le récitation du *Credo*, le prélat lu

pose les deux mains sur la tête en disant : « Reçois le Saint-Esprit : ceux à qui tu remettras les péchés seront absous, mais les péchés que tu retiendras seront retenus. » Enfin, le prêtre promet obéissance à l'évêque qui le bénit avec les paroles suivantes : « Que la bénédiction du Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, descende sur toi, afin que tu sois béni dans l'ordre sacerdotal, et que tu puisses offrir des hosties salutaires, pour les péchés et les offenses du peuple, au Dieu tout-puissant à qui honneur et gloire, dans tous les siècles des siècles. »

C'est ainsi que l'Eglise catholique consacre ses prêtres. Il n'est pas difficile de comprendre combien est respectable l'antique usage de déployer une grande solennité dans la collation des ordres ; mais on demandera peut-être : Pourquoi ces promotions successives ? Pourquoi cet appareil ? Pourquoi ces prières, ces onctions, ces cérémonies ?

Le but principal qu'on se propose est certainement de nous apprendre combien il faut être saint pour monter à l'autel, et offrir à la redoutable majesté de Dieu la Victime sans tache.

Autre témoignage de l'excellence de la sainte Messe : les objets nécessaires à sa célébration. Ces objets sont : un prêtre ordonné, remplaçant la personne même de Jésus-Christ ; un autel consacré, nouveau Calvaire sur lequel l'Agneau divin sera immolé ; les vêtements sacerdotaux dont voici l'énumération ;

L'*amict*, que le prêtre pose sur sa tête et sur son cou, en mémoire du voile avec lequel, chez Caïphe, les Juifs ont couvert la face du Sauveur en lui disant par moquerie : « Christ, prophétise et dis-nous qui t'a frappé. »

L'*aube*, souvenir de la robe blanche dont il fut habillé chez Hérode.

Le *cordon*, qui symbolise la corde avec laquelle il fut attaché.

Le *manipule*, qui fait penser aux liens qui étreignirent ses bras.

L'*étole*, qui figure les chaînes de fer dont il fut chargé après sa condamnation.

La *chasuble*, image du manteau d'écarlate jeté sur ses épaules.

La croix centrale de cet ornement représente celle sur laquelle il fut cloué, et la colonne du devant la colonne de la flagellation.

Disons un mot des objets qui servent au saint Sacrifice.

Le *calice* consacré rappelle à la fois le calice de douleurs que Jésus a bu jusqu'à la lie et le tombeau dans lequel son corps fut déposé.

La *pale*, la pierre quadrangulaire du sépulcre.

La *patène*, l'urne qui contenait les parfums nécessaires à l'embaumement.

Le *corporal*, le saint suaire qui enveloppa le corps sacré du Sauveur.

Le *purificatoire*, les linges qui servirent à la sépulture.

Le *voile* du calice, le voile du temple qui se déchira de lui-même du haut jusqu'en bas.

Les *deux burettes*, les deux vases remplis de fiel et de vinaigre, offerts au Fils de l'homme pour étancher sa soif.

A cette énumération des choses requises pour la célébration de la Messe, ajoutez : du pain azyme, un crucifix posé sur le tabernacle, du vin, de l'eau, deux chandeliers garnis de cierges, un missel, un pupitre, trois nappes couvrant l'autel, un manuterge avec lequel le prêtre s'essuie les mains après les ablutions,

une clochette et enfin un clerc qui sert le prêtre à l'autel et lui répond au nom du peuple.

La plupart de ces objets sont tellement indispensables, que le célébrant commettrait un péché grave s'il s'en passait. Un exemple me tiendra lieu de preuve :

A l'époque où l'Espagne gémissait sous le joug des Maures, un roi de Caravaca, qui gardait dans les fers un grand nombre de Chrétiens, eut pitié de ces malheureux et se décida à les libérer tous. Il demanda à chacun d'eux quel était son métier et lui permit de l'exercer. Parmi les prisonniers se trouvait un prêtre qui, interrogé à son tour, répondit avec le plus grand sérieux : « J'exerce l'art de faire descendre du Ciel le Dieu tout-puissant. » Le prince lui ayant commandé de se mettre à l'œuvre, il répliqua : Je ne puis le faire qu'à la condition d'avoir entre les mains tous les objets nécessaires.

Le roi idolâtre lui ordonna d'écrire en pays chrétien pour les faire venir. Le prêtre en dressa la liste détaillée, mais il oublia d'y inscrire le crucifix. Lorsque le tout fut apporté, et qu'il voulut commencer le saint Sacrifice, il remarqua l'absence de la croix et demeura longtemps indécis ne sachant s'il devait célébrer. Le roi, le soupçonnant de ne pas connaître parfaitement son art, lui demanda la cause de son trouble. Prince, répondit-il, j'ai oublié la croix ; cela me jette dans l'inquiétude, j'hésite à monter à l'autel. Pendant qu'il délibérait ainsi, invoquant le secours du Ciel, la voûte de pierre s'entr'ouvrit, et deux Anges, brillants comme le soleil, descendirent, portant dans leurs mains une croix de bois toute lumineuse qu'ils placèrent sur l'autel. A cette vue, le prêtre commença, mais le roi et tous les Maures qui étaient dans la salle, prenant

les Anges pour des Dieux, tombèrent, pleins d'effroi, le visage contre terre, et ne se relevèrent que lorsque la vision se fut évanouie (1). Telle est l'origine de la croix espagnole que l'on conserve à Caravaca avec la plus grande vénération, et qui est montrée au peuple le jour anniversaire de celui où elle fut apportée du Ciel.

Ce fait prouve bien l'importance que nous devons attacher à tout ce qui sert à la célébration du saint Sacrifice.

On reconnaît enfin l'excellence de la Messe aux cérémonies prescrites pour la célébrer. Je ne citerai ici que les plus importantes : le prêtre fait sur lui seize fois le signe de la croix; il se tourne six fois vers le peuple; il baise l'autel huit fois; onze fois il lève les yeux au Ciel; il se frappe dix fois la poitrine; il fait dix génuflexions; il joint les mains cinquante-quatre fois; il fait vingt et une inclinations avec la tête et sept avec les épaules; il se prosterne huit fois; il bénit trente et une fois l'offrande avec le signe de la croix; vingt-deux fois il pose les deux mains sur l'autel; il prie, en les étendant, quatorze fois, et en les joignant, trente-six fois; il met sa main gauche seule à plat sur l'autel neuf fois, il la porte onze fois sur sa poitrine; il élève les deux mains vers le ciel quatorze fois; onze fois il prie à voix basse, et à haute voix treize fois; il découvre dix fois le calice; enfin il change de place vingt fois.

Il doit observer encore une foule d'autres prescriptions, ce qui porte à cinq cents le nombre des cérémonies. Joignez à ce chiffre celui des rubriques, et vous verrez que le prêtre, qui dit la Messe suivant le rite de l'Eglise catholique romaine, est

(1) Beyrlinck, au mot *Crux*

astreint à neuf cents obligations différentes. Chacun de ces points a sa raison d'être, sa signification spirituelle, son importance ; chacun tend à faire accomplir avec la foi requise le redoutable Sacrifice de l'autel. Aussi le Pape saint Pie V a ordonné de la façon la plus formelle à tous, cardinaux, archevêques, évêques, prélats et prêtres, de dire la messe de cette manière, sans rien y changer, sans y ajouter ou en retrancher quoi que ce soit. La moindre négligence pourrait prendre ici une certaine gravité, tant parce qu'elle aurait pour objet l'acte le plus grand et le plus saint de notre culte, que parce qu'elle serait une désobéissance formelle à l'ordre d'un Pape. Personne ne peut imaginer ni un mouvement de mains plus digne, ni une plus convenable attitude du corps, ni un maintien plus édifiant que ceux que prescrit l'Eglise. On assiste d'ailleurs avec plus de recueillement d'esprit à une Messe où toutes les cérémonies sont observées qu'à celles où elles sont violées.

Avouez par conséquent que le prêtre qui célèbre avec une exactitude consciencieuse (abstraction faite de cette vérité que tout homme qui remplit son devoir mérite l'estime) a droit à votre gratitude, car, loin de gêner votre dévotion, il la facilite. Grâce à lui, vos prières sont plus pressantes, et il contribue pour une large part à leur succès.

§ 3. DU PRINCIPAL PRÊTRE DE LA SAINTE MESSE

Bien que la dignité du saint Sacrifice ressorte clairement des cérémonies et des prières de la consécration de l'église et de l'autel, comme de l'ordination du prêtre et des prescriptions liturgiques, rien cependant

n'en démontre mieux l'excellence que la personne même du sacrificateur. Or, ce sacrificateur qui est-il ? le prêtre ? l'évêque ? le Pape ? un ange ? Marie, la Reine des Saints ? Ce n'est personne autre que le Prêtre des prêtres, l'Evêque des évêques, le Fils unique de Dieu, Jésus-Christ, que son Père lui-même ordonna prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech. Oui, c'est lui qui donne à la sainte Messe une excellence incomparable : c'est lui qui élève le sacrifice chrétien au rang d'œuvre divine.

Que Jésus-Christ soit le prêtre, je le prouverai par ces paroles de saint Chrysostome (1) : « Les prêtres, dit-il, sont de simples serviteurs ; celui qui sanctifie et transsubstantie l'offrande, c'est Jésus-Christ. A la dernière Cène, il a consacré le pain et le vin, maintenant encore, il continue d'opérer le même miracle... C'est pourquoi, ô Chrétien, quand tu vois le prêtre consacrer, souviens-toi que c'est la main invisible de Dieu et non la sienne qui accomplit le Sacrifice. » Par ces paroles, le saint Docteur enseigne que le Christ accomplit personnellement les points essentiels de la Messe, qu'il descend du Ciel pour changer le pain et le vin en son corps et en son sang, qu'il s'offre lui-même à Dieu pour le salut du monde et, qu'en fidèle médiateur, il prie pour la rédemption du peuple. Il emprunte aux prêtres leur voix et leurs mains, mais c'est lui qui accomplit le divin Sacrifice.

Le témoignage de saint Jean Chrysostome vous paraît-il insuffisant ? Voici celui de l'Eglise catholique (2) : « Comme dans le Sacrifice divin accompli à la sainte Messe, le même Christ qui s'est offert lui-

(1) Hom. XL Ad pop. Antioch.
(2) Trid., sess. 22, c. 2.

même une fois et d'une manière sanglante sur la Croix est présent et immolé d'une manière non sanglante, le saint Concile enseigne que ce Sacrifice est vraiment propitiatoire..., car le Seigneur accorde la grâce, le don de pénitence, le pardon des péchés et des crimes, si grands qu'ils soient, apaisé par ce sacrifice où s'immole cette une et même Victime, immolée sur le Calvaire, où s'offre par le ministère des prêtres celui-là même qui s'offrit un jour sur la Croix. »

C'est donc évidemment la doctrine de l'Eglise que les prêtres sont simplement les serviteurs du Christ, et que Notre-Seigneur s'offre à l'autel aussi bien et aussi efficacement qu'il s'est offert sur l'arbre sanglant de la Croix.

Quel grand honneur, quelle grâce immense, quel inestimable trésor dans cet acte par lequel Jésus daigne se faire notre prêtre et notre médiateur! L'apôtre saint Paul est très explicite sur une vérité si consolante (1) : « Il convenait, dit-il, que nous eussions un pontife saint, innocent, immaculé, séparé des pécheurs et élevé au-dessus des Cieux... La loi n'établissait prêtres que des hommes infirmes ; mais la parole de Dieu, confirmée par son serment, établit pontife pour toujours son Fils qui est parfait. » L'Apôtre ne nous montre-t-il pas, par ces sublimes paroles, combien Dieu nous estime, puisqu'il nous a donné pour prêtre et médiateur non un homme fragile et pécheur, mais son Fils unique?

Considérons maintenant pourquoi Jésus-Christ n'a pas voulu confier son Sacrifice à des hommes. La principale raison est que ce Sacrifice devait être d'une

(1) Heb., VII, 26-28.

pureté absolue, comme l'avait annoncé le prophète Malachie (1). Aussi l'Eglise proclame-t-elle (2) « qu'il ne peut être souillé par aucune indignité ni aucune malice de ceux qui l'*offrent.* » Certes, si les prêtres étaient les véritables sacrificateurs, la Messe ne serait que trop souvent profanée ; du moins, on pourrait toujours concevoir des doutes sur la manière dont Dieu l'accueille. Mais, d'après les propres paroles du Psalmiste (3) : « Tu es prêtre éternel selon l'ordre de Melchisédech, » Dieu a voulu que son Fils prît lui-même le nom et la fonction de prêtre.

Bien que les prêtres disent la Messe, ils ne sont donc, à proprement parler, que les serviteurs du Grand Prêtre Jésus-Christ. Un serviteur reçoit de son maître un ducat pour l'offrir dans un lieu de pèlerinage, le don ne saurait être souillé par la conscience du mandataire, ce dernier fût-il coupable de péché mortel ; de même l'indignité du prêtre ne saurait atteindre le Sacrifice qu'il offre au nom de Jésus-Christ.

Pourquoi Notre-Seigneur n'a-t-il voulu confier la Messe ni aux Anges, ni aux Saints, ni à sa très sainte Mère, qui, tous, purs et pleins de grâces, loin de profaner ce mystère auguste, l'auraient accompli de la manière la plus parfaite? Quelle messe pieusement dite que celle où officierait saint Pierre, saint Paul, un Chérubin, un Séraphin! Quelle joie et quelle dévotion n'en éprouveraient pas les personnes qui l'entendraient, en voyant la piété, le respect, l'attention du célébrant ! Ah! leurs cœurs déborderaient d'amour et de joie divine. Que serait-ce donc si la Mère de Dieu elle-

(1) Malach., I, 11.
(2) Trid., sess. 22, c. 1.
(3) Ps. CIX, 5.

même offrait son cher Fils sur l'autel? Les paroles qu'elle adressa à sainte Mechtilde nous en donnent une idée (1) : « J'ai offert mon Fils, le jour de la Purification, lui dit-elle, avec une si grande piété et une telle reconnaissance que la dévotion de tous les Saints n'aurait pu égaler la mienne. » Or, si Marie avait ces sentiments quand elle était encore sur la terre, que n'éprouverait-elle pas maintenant qu'elle est au Ciel? Quelle ne serait pas la vertu, la puissance, la sainteté du Sacrifice qu'elle offrirait?

Une telle œuvre serait assurément quelque chose d'ineffable; elle resterait néanmoins infiniment au-dessous de ce qu'exige la sainteté de Dieu, et le sacrifice ainsi accompli ne mériterait pas de lui être offert. La seule oblation vraiment convenable est celle dans laquelle la personne du sacrificateur est au niveau de la majesté souveraine. Aussi Jésus-Christ n'a confié la Messe à aucun Ange, à aucun Saint, à aucun homme. Il se l'est réservée à lui seul, parce que, seul, il est en rapport avec la grandeur du destinataire.

Il suit de là que toute Messe est infinie en valeur, et invisiblement célébrée avec une dévotion, un respect, qui dépassent l'entendement des Anges et des hommes. C'est ce que le Christ a révélé lui-même à sainte Mechtilde (2) : « Seul, lui dit-il, je comprends parfaitement comment je m'immole chaque jour sur l'autel pour le salut des fidèles, ce que ne peuvent comprendre entièrement ni les Chérubins ni aucune puissance céleste. » Comment, après cela, oserons-nous parler de l'excellence d'un tel sacrifice? Quel insondable mystère, ô mon Jésus! Heureux l'homme

(1) Lib. I, 19.
(2) Lib. I, 31.

qui mérite, par sa ferveur au pied de l'autel, d'en recevoir les fruits !

A la lumière de ces paroles, cher lecteur, méditez les avantages que vous procure l'assistance à la sainte Messe. Rappelez-vous que Notre-Seigneur s'y offre lui-même pour vous, et que, se plaçant comme médiateur entre votre faiblesse et la justice divine, il retient le châtiment qu'appellent chaque jour vos péchés. Oh ! si vous en étiez convaincu, comme vous aimeriez le saint Sacrifice ! Comme vous soupireriez après le bonheur d'y prendre part ! Comme vous y assisteriez pieusement, comme vous souffririez d'en être privé ! Vous vous exposeriez à mille dommages dans vos biens temporels plutôt que de vous résigner au préjudice qui résulterait pour votre âme de cette omission. Les premiers Chrétiens l'avaient bien compris ; aussi aimaient-ils mieux perdre la vie que de manquer la Messe. Baronius rapporte à ce sujet le fait suivant, qui eut lieu en l'an 303 (1).

En dépit de l'édit des empereurs Dioclétien et Maximien rendu à l'instigation de Galère, et bien que toutes les églises fussent détruites à Alluta, ville d'Afrique, beaucoup de Chrétiens, hommes et femmes, entendaient la Messe dans une maison particulière. Ils furent découverts, saisis et traînés devant le juge, sur la place publique. Le missel et les autres livres saints, que les païens leur avaient pris, furent profanés et jetés au feu. Mais, par l'intervention de Dieu, une averse soudaine, tombant sur le brasier, l'éteignit. Le juge conçut, à la vue de ce miracle, une telle émotion, qu'il envoya à Carthage les trente-quatre hommes et les dix-sept femmes arrêtés pour y être

(1) xxxvi et seqq.

traduits devant le proconsul Anolinus (1). Les prisonniers firent ce trajet avec joie, en chantant continuellement des psaumes et des cantiques. Lorsqu'ils furent arrivés, l'officier qui les conduisait les présenta en ces termes au proconsul : Voici de misérables chrétiens que nous avons découverts dans une maison d'Alluta où, malgré votre défense, ils accomplissaient les rites de leur fausse religion. Le magistrat fait mettre à nu l'un d'eux nommé Dativus, qui était sénateur, et ordonne qu'on lui applique le supplice de la roue. A cette vue, un autre Chrétien, appelé Télica, s'écrie : Pourquoi tourmentes-tu celui-ci tout seul, ô tyran ? Nous sommes tous Chrétiens et, comme lui, nous avons entendu la Messe. Anolinus le fait aussitôt dépouiller comme son compagnon, puis suspendre et déchirer. Pendant qu'on exécutait cet ordre, il lui demande : Quel a été le promoteur de la réunion ? Le prêtre Saturninus, répond le saint martyr, et nous tous ensemble ; mais toi, ô infortuné, tu agis contre toute justice, en nous tourmentant pour ce motif ; nous ne sommes ni des meurtriers ni des voleurs, nous n'avons commis aucun crime. Le proconsul insiste : Tu aurais dû avoir égard aux ordres des empereurs et des Césars (2) et abandonner ta fausse religion. — Je ne respecte que la loi de mon Dieu, et pour lui je

(1) Nous n'avons pu nous expliquer pourquoi le Père Martin de Cochem attribue tout cet interrogatoire à Galère. Baronius (*l. c.*) et le martyrologe romain (IX février) ne laissent aucun doute sur le proconsul qui en fut l'auteur. Comme notre travail est moins une traduction qu'une adaptation, nous avons cru devoir rétablir la vérité historique en substituant le nom d'Anolinus à celui de Galère. (Note du traducteur.)

(2) Constance et Galère.

suis prêt à mourir. Alors le tyran commande de délier le martyr et de le conduire en prison.

Au même instant, un païen, frère de sainte Victoire, s'avance et accuse Dativus d'avoir conduit la jeune fille à la Messe. Victoire proteste : Je n'ai été à cette maison sur l'indication de personne. J'ai entendu la Messe parce que je suis chrétienne. Son frère lui dit : Tu parles comme une folle. — Je ne suis pas folle, je suis Chrétienne. Le proconsul lui demande : Veux-tu t'en retourner avec ton frère ? — Non, car je ne reconnais point cet homme pour mon frère ; mes frères et mes sœurs sont ceux qui souffrent pour Jésus-Christ. Je suis Chrétienne. Anolinus reprend : Aie pitié de toi-même, et suis le *conseil de ton frère*. — Je ne m'éloignerai pas de mes frères et de mes sœurs ; je confesse que j'ai entendu la messe avec eux. Le juge commanda alors de la reconduire en prison et de mettre tout en œuvre pour la détourner de sa croyance, car elle était d'une rare beauté et appartenait à la plus illustre famille de la ville. Lorsque ses parents avaient voulu la marier contre sa volonté, elle s'était enfuie en se précipitant d'une fenêtre, et s'était fait couper les cheveux en signe de sa consécration à Dieu.

Le tyran se tourna ensuite vers le prêtre et lui dit : Est-ce toi qui, au mépris des ordres des empereurs et des Césars, as rassemblé cette foule ? — Je l'ai rassemblée, par ordre du Seigneur, pour accomplir le service divin. — Pourquoi as-tu fait cela ? — Parce que nous ne devons pas omettre de célébrer la sainte Messe. — Tu es donc le promoteur de cette réunion, et tu as persuadé aux autres d'y venir ? — Oui, et j'ai dit la sainte Messe.

Alors le juge le fit dépouiller et déchirer si rude-

ment avec des griffes de fer que ses entrailles sortaient de son corps. Après cet affreux supplice, il l'envoya rejoindre ses compagnons à la prison.

Emeritus est appelé à sa place. Anolinus lui demande: Est-ce dans ta maison que la messe a été dite? — Oui, répond le martyr — Pourquoi as-tu violé les ordres des empereurs? — Je ne pouvais obéir, car ces hommes sont mes frères et nous ne pouvons pas vivre sans la sainte Messe.

Là-dessus il est déchiré, et conduit, lui aussi, en prison. Le tyran dit aux autres : J'espère que vous ne suivrez pas l'exemple de ces malheureux, et que vous ne jouerez pas si légèrement votre vie. Mais les saints martyrs s'écrièrent d'une seule voix : Nous sommes chrétiens, et nous accomplirons la loi de Jésus-Christ jusqu'à l'effusion de notre sang! S'adressant à l'un d'eux, nommé Félix, Anolinus lui dit : Je ne te demande pas si tu es Chrétien, mais si as été à l'assemblée, et si tu as entendu la Messe. Félix répondit : Quelle sotte question ! comme si on pouvait être chrétien sans entendre la Messe ! Je te dis, affreux Satan, que nous nous sommes réunis et que nous avons assisté à la sainte Messe. A cette réponse, le tyran s'emporte tellement qu'il jette à terre le généreux Confesseur et le fait rouer de coups jusqu'à le laisser pour mort.

Ainsi le proconsul, furieux, passa tout le jour à tourmenter les prisonniers, et, quand la nuit vint, il fit enfermer dans un cachot ceux qui respiraient encore, en défendant aux gardiens, sous peine de mort, de leur donner à boire ou à manger. Leurs parents et leurs amis, ayant obtenu la permission de les voir, leur apportèrent, en secret, sous leurs habits, quelques rafraîchissements. Mais les geôliers fouillaient avec

soin les pieux visiteurs, leur enlevaient leurs provisions et les accablaient de coups.

Cependant ces fidèles amis restaient jour et nuit devant le cachot, pleurant et se lamentant. Ils espéraient attirer par là la pitié d'Anolinus sur les pauvres captifs ; mais le tyran était si opiniâtre dans sa méchanceté, qu'il laissa languir les serviteurs et les servantes de Jésus-Christ et les fit mourir par l'affreux supplice de la faim.

Cette histoire, que Baronius a tirée mot pour mot des actes qui ont servi à la canonisation des saints martyrs, démontre clairement que, dès les premiers siècles du Christianisme, les fidèles entendaient la Messe comme ils le font à présent. Elle nous prouve aussi le zèle qu'y apportaient les chrétiens, puisqu'ils aimaient mieux mourir que de la manquer. D'où leur venait cette ferveur ? De ce qu'ils en connaissaient le prix infini. A nous de puiser dans leur exemple une grande dévotion envers les saints Mystères.

§. 4. DU PRÉCIEUX DON OFFERT A LA SAINTE MESSE

Quoique nous nous soyons déjà beaucoup étendu sur l'excellence de la Messe, il reste un point très important à traiter : la valeur de l'offrande présentée à la sainte Trinité.

Suivant la doctrine de saint Paul (1), « tout pontife est établi pour offrir des dons et des victimes. » Le Christ, ordonné prêtre par son Père, a donc lui-

(1) Héb., VIII, 3.

même une offrande à faire. En quoi consiste-t-elle? L'Apôtre ne le dit pas; il s'en rapporte à notre mémoire, et la réponse va être l'objet du présent paragraphe.

Nous comprenons, à première vue, que cette offrande ne saurait être une chose vulgaire, car, plus le donataire est grand, plus précieux aussi doit être le don. Or, il s'agit ici d'un Seigneur d'une telle majesté que le Ciel et la terre ne sont rien en sa présence. Ecoutez la parole du Sage (1) : « Le monde entier est devant lui comme le petit grain qui fait à peine pencher la balance, comme la gouttelette de la rosée du matin qui tombe d'une feuille. » S'il en est ainsi, où prendre dans l'univers quelque chose qui soit digne de lui être offert? Dans le Ciel même, que trouvera Jésus-Christ en dehors de Dieu? Une seule chose, vous répondrai-je : sa sainte, son immaculée, sa bienheureuse Humanité, c'est-à-dire son corps, son sang et son âme. « Le Christ est à la fois le prêtre et l'offrande, dit saint Jean Chrysostome (2); le prêtre, selon l'esprit; l'offrande, selon la chair : il offre et il est offert. » Saint Augustin (3) s'exprime de même : « Le Christ est en même temps prêtre et offrande, car ce qu'il a offert, c'est lui-même. »

Son Humanité est l'œuvre la meilleure, la plus précieuse qui soit sortie de la main toute-puissante de Dieu, ainsi que la sainte Vierge l'a rappelé à sainte Brigitte (4). Le Dieu libéral a donné en partage à cette Humanité tant de grâces, de richesses, de ver-

(1) Sap., XI, 23.
(2) Serm. de Cruc. et Sacr.
(3) In ps. XXVI.
(4) Lib. III, 13.

tus, de sainteté et de sagesse, qu'elle ne saurait en recevoir davantage : non que Dieu ne puisse absolument rien lui conférer de plus, mais parce que sa capacité à elle-même est finie. Bien que la très sainte Vierge soit d'une perfection incompréhensible pour nous, on ne peut cependant pas plus la comparer à l'Humanité du Christ qu'on ne peut mettre en parallèle la lumière d'un flambeau avec celle du soleil.

L'Humanité du Christ, à cause de cette singulière excellence, n'était pas seulement, sur la terre, honorée des hommes, elle l'était encore des Anges, et elle continue aujourd'hui à être de la part de ces esprits célestes, l'objet d'une vénération à laquelle nulle créature ne saurait prétendre.

Oui, Dieu a répandu dans les Anges une sainteté insigne, des perfections sans nombre ; il a communiqué à beaucoup d'hommes des grâces éminentes et d'héroïques vertus ; il a dépassé tout cela en comblant dès cette vie la bienheureuse Vierge Marie de privilèges uniques. Cependant tous ces dons sont comme divisés entre les différents Saints, tandis que le Saint-Esprit les a réunis tous et magnifiquement en Jésus-Christ. Il y a plus : Il a rempli l'Humanité du Sauveur de beaucoup d'autres grâces, j'oserais presque dire de grâces infinies, de richesses, de trésors célestes qui ne se trouvent nulle part ailleurs, même pas en Marie. C'est proclamer assez haut que cet océan de perfections est au-dessus de toute louange.

Tel est le don que le Grand Prêtre Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, offre quotidiennement à la sainte Trinité dans le sacrifice de la Messe. Mais ce don, il ne l'offre pas seul : il y joint encore tout ce qu'il a fait pour la gloire de Dieu, pendant les trente-trois années qu'il a passées sur la terre, les amères souffrances qu'il

a endurées, ses jeûnes, ses veilles, ses prières, ses voyages, toutes les fatigues de l'apostolat, tant de persécutions, d'humiliations, de moqueries et d'injures; sa flagellation, son couronnement d'épines, son crucifiement, ses plaies, ses angoisses, ses larmes, sa sueur au jardin des Oliviers, son effroyable agonie, l'eau de son côté, les ondes sacrées de son sang. Jésus-Christ, à la Messe, met tout cela sous les yeux de la sainte Trinité avec le plus ardent amour, et la presse de l'agréer.

Mais voici le comble des merveilles. Cette Humanité si parfaite, si riche de mérites, est inséparable du Verbe, c'est-à-dire que si le Verbe n'est pas dans sa Divinité l'objet même du sacrifice, il l'est réellement dans la nature humaine où il réside et qui est devenue sienne par l'Incarnation. Concevoir le prix, la dignité d'un tel don est au-dessus de toute intelligence.

Autre considération. Le Christ n'offre pas son Humanité sous la forme qu'elle a actuellement au Ciel, mais dans l'état où elle est sur l'autel. Au Ciel, elle est si glorieuse que les Anges tremblent devant sa majesté ; tandis que, sur l'autel, elle s'abîme dans un tel excès d'humiliation et d'abaissement que ces purs esprits en sont confondus. Vous la voyez couverte des apparences de l'Hostie comme d'un vêtement grossier, elle y est enfermée comme dans une prison. Les espèces qui l'entourent la tiennent tellement à l'étroit que, lorsqu'elles sont portées d'un lieu à un autre, elle y est transportée aussi, et que, tant qu'elles subsistent, aucune puissance ne peut l'en séparer. Au Ciel, elle a ses proportions naturelles ; sur l'autel, elle ne dépasse pas les dimensions de la sainte Hostie. Dans la plus petite parcelle elle est tout entière et occupe aussi peu d'espace que la parcelle elle-même. Au fond

de cet humble réduit, le Sauveur ne peut naturellement ni étendre son corps, ni remuer les pieds ou les mains, ni accomplir aucune des opérations qu'exécutent les membres vivants. Il gît comprimé, dépouillé de toute la puissance de ses organes. C'est sous cette forme amoindrie qu'il se présente devant la sainte Trinité, et s'offre à Elle d'une manière si touchante que l'armée céleste en est surprise et émue.

Que peut dire et penser la Trinité sainte, en face de cet ineffable spectacle ? Quel honneur immense Dieu ne reçoit-il pas de son Fils, qui ne s'anéantit de la sorte que pour lui rendre gloire ! Quelle excellence, quelle vertu ne tire pas de là le sacrifice où s'opèrent ces divins mystères ! De quel secours n'est-il pas pour les hommes au profit desquels il est offert ! Quelle consolation, quel soulagement n'en reçoivent pas les âmes du Purgatoire, lorsqu'il s'accomplit à l'intention de leur délivrance !

On sait que ce lieu de souffrance est la prison temporaire des âmes qui ont quitté la terre en état de péché véniel, ou sans avoir acquitté la peine méritée pour des péchés déjà pardonnés. Elles sont impuissantes à abréger par elles-mêmes leur expiation. Comme le linge au blanchissage ne recouvre sa pureté première qu'après avoir passé par l'eau à plusieurs reprises et séché ensuite aux rayons du soleil, de même les âmes du Purgatoire ne recouvrent l'éclat nécessaire pour entrer dans le royaume de Dieu que par les larmes de la pénitence qui coulent à leur intention des yeux des chrétiens, et par la grâce de Jésus-Christ. Or, les rayons de ce soleil de justice se concentrent dans la sainte Messe comme dans un miroir ardent. Efforcez-vous donc d'y assister souvent avec piété, afin de porter secours à vos frères malheureux.

La Messe quotidienne est l'arme de la grâce, la force de la miséricorde, et Dieu ne peut rien refuser à ceux qui l'entendent avec ferveur. Remercions Jésus, du fond du cœur, d'avoir institué pour nous, misérables, ce sacrifice tout-puissant ; remercions-le de nous avoir donné un moyen si assuré d'attirer les divines miséricordes.

Nous rapporterons ici, à l'honneur de la sainte Messe, comment Jésus-Christ, lors de la consécration de la chapelle d'Einsiedeln, célébra lui-même avec la plus grande solennité. Quatre-vingts ans après la mort de saint Meinrad, un pieux ermite de famille princière, Eberhard, alla demander à Conrad, évêque de Constance, de vouloir bien consacrer la chapelle du Saint. Or, dans la nuit qui précéda la cérémonie, Conrad, voulant aller à l'église pour prier, entendit le chœur des esprits célestes qui chantaient les antiennes et les répons de la consécration. Il entra, vit des Anges en grand nombre, et Notre-Seigneur revêtu des ornements épiscopaux faisant lui-même fonction d'officiant. La stupeur le rendit immobile, mais il regarda attentivement. Jésus employait les paroles et les rites prescrits aux évêques par le pontifical en cette circonstance. Les quatre Evangélistes se tenaient continuellement derrière lui, lui ôtant et lui remettant la mitre. Les Anges, rangés en cercle autour de l'autel, encensaient avec des encensoirs d'or ; saint Pierre, près de son Maître, tenait la crosse ; debout à ses côtés, saint Georges portait l'aspersoir ; saint Augustin et saint Ambroise servaient au Sauveur de prélats assistants ; saint Etienne avait la boîte du saint chrême ; saint Laurent, celle des saintes huiles ; saint Michel remplissait l'office de maître de chapelle, et les anges chantaient les versets,

les répons et les psaumes. La Mère de Dieu, à qui l'autel et la chapelle étaient dédiés, apparaissait plus brillante que le soleil, plus lumineuse que l'éclair.

La consécration terminée, le Christ prit une chasuble, monta à l'autel et commença la Messe solennelle. Saint Etienne chanta l'épître, saint Laurent l'évangile, et les Anges faisaient entendre de suaves cantiques. Voici comment ils chantèrent le *Sanctus* et l'*Agnus Dei :* Saint, saint est le Seigneur. Dieu saint, ayez pitié de nous dans cette église consacrée à la Vierge. Le Ciel et la terre sont remplis de votre splendeur. Hosanna ! Que glorifié soit le Fils de Marie, dont le règne est éternel, et qui est venu au nom du Seigneur ! Hosanna au plus haut des Cieux ! Agneau de Dieu, qui prenez sur vous les péchés du monde, ayez pitié des vivants qui croient en vous ! Agneau de Dieu, qui prenez sur vous les péchés du monde, ayez pitié des morts et donnez-leur le repos ! Agneau de Dieu, qui prenez sur vous les péchés du monde, accordez dans votre règne bienheureux la paix aux vivants et aux morts ! Au *Dominus vobiscum*, ils répondaient : Qui est assis au-dessus des Chérubins et qui plonge son regard dans l'abîme.

La Messe achevée, la Cour céleste disparut, et saint Conrad, plein de joie et de consolation, demeura seul. Il reconnut sur les cendres qui recouvraient le sol de la chapelle consacrée, l'empreinte des pieds de Notre-Seigneur, et sur le mur la trace des onctions. Au matin suivant, les assistants voulaient qu'il consacrât l'oratoire. Je ne puis le faire, répondit-il, le Ciel y a déjà pourvu. On le força quand même à commencer la cérémonie. Alors, une voix céleste, distinctement entendue de tous, cria par trois fois : Arrête, mon frère, Dieu lui-même a consacré cette

chapelle. Il renonça à faire la dédicace, et envoya à Rome la relation de ce fait merveilleux (1).

Ce qui est raconté par saint Conrad est la reproduction de ce qui se passa le Jeudi Saint à l'institution du Sacrifice non sanglant. Là, le Christ a dit la Messe dans sa partie essentielle, absolument comme nous l'entendons de nos jours. Si nous nous fussions trouvés à l'une ou à l'autre de ces deux cérémonies, quelle joie, quelle consolation n'aurions-nous pas éprouvée! Que ce récit augmente au moins notre zèle et notre dévotion envers la sainte Messe.

(1) Cette consécration eut lieu le 14 septembre 948. Elle est relatée par l'évêque saint Conrad lui-même dans son livre *De Secretis*.

CHAPITRE III

Des Mystères de la sainte Messe.

C'EST ici surtout qu'il faut s'écrier, avec le prophète David : « Venez et voyez les œuvres du Seigneur et les prodiges qu'il a faits sur la terre (1). » Car, de toutes les merveilles accomplies par Jésus-Christ, l'institution du Sacrifice de la Messe est la plus étonnante, et nous y trouvons comme un résumé des autres. « Il y a dans la sainte Messe, dit saint Bonaventure (2), autant de mystères qu'il y a de gouttes d'eau dans la mer, de grains de poussière dans l'air et d'Anges dans le Ciel ; je ne sais si jamais plus profond mystère est sorti de la main du Très-Haut. »

Sanchez (3) s'accorde avec le Docteur Séraphique : « Nous recevons dans la sainte Messe, dit-il, des trésors si admirables, des dons si précieux, tant de biens pour la vie présente et, pour la vie future, une espérance si certaine, qu'il nous faut, pour le croire, la grâce d'une foi surnaturelle. »

Le même auteur ajoute : « De même que vous pouvez, sans les diminuer, prendre dans la mer et dans

(1) Ps. XLV, 9.
(2) De Sacram. virtute, lib. VI, c. 19.
(3) Thesaur. missæ, c. 1.

les fleuves une immense quantité d'eau, de même l'efficacité de la Messe est telle que vous ne pouvez ni la tarir, ni l'amoindrir par les grâces que vous y puisez. »

Voici un exemple qui mettra cette doctrine en lumière.

Saint Jean de Facondo (1), moine augustin, ne manquait jamais de dire la Messe, et il le faisait de grand matin, parce que son zèle pour offrir et recevoir Notre-Seigneur était si ardent qu'il ne pouvait attendre plus longtemps ; mais il célébrait avec une telle lenteur que, souvent, les servants quittant l'autel, il ne trouvait plus personne pour lui répondre. Il demanda au prieur d'enjoindre aux frères de le faire. Le prieur refusa : Pourquoi êtes-vous si long, lui dit-il, et ennuyez-vous tout le monde ? Désormais, vous direz la Messe comme les autres prêtres. Pendant quelques jours, Jean se conforma à cet ordre, quoiqu'il lui parût très dur. A la fin, il se jeta aux pieds de son supérieur et le conjura de le laisser agir à son gré. Je ne le puis, lui répondit celui-ci, car vous fatiguez trop les frères. Le saint homme allégua que certains motifs l'empêchaient d'aller plus vite. Le supérieur voulut les connaître, mais l'humble religieux ne consentit à les lui révéler qu'en confession. Après l'avoir entendu, le prieur ordonna aux frères de servir la Messe au P. Jean, quelle que fût la durée du Sacrifice et, comme il désirait instruire la communauté du secret du religieux, il sollicita et obtint de lui la permission de le faire. Soyez certain, dit-il à un autre moine, que si notre frère Jean célèbre si lentement, c'est parce que Dieu lui révèle les mystères de la

(1) Hensehen, *in Actis Sancti ad XII diem Junii.*

Messe, mystères si grands que l'intelligence humaine ne les peut comprendre. Il m'a appris des choses telles que, saisi d'une religieuse frayeur, j'ai failli perdre connaissance. Croyez-moi, Jésus-Christ apparaît à ce Père d'une manière corporelle, lui parle affectueusement, lui montre ses plaies dont le rayonnement se répand sur le saint homme, et le réconforte de telle sorte qu'il peut vivre sans boire et sans manger. Le Père Jean voit le corps du Sauveur comme un brillant soleil, avec sa gloire et sa beauté infinies. En un mot, il est témoin de choses qu'aucun homme ne saurait approfondir ni expliquer. Cela m'a fait réfléchir moi-même, ajouta le supérieur, aux grands bienfaits que nous recevons par la célébration et l'audition de la Messe, et j'ai résolu de ne jamais manquer de la dire ou de l'entendre.

Après avoir parlé des mystères, montrons comment les figures et les symboles de l'Ancien Testament sont accomplis dans ce divin holocauste.

La première image de la sainte Messe fut le sacrifice du juste et pieux Abel, qui offrit au Très-Haut les plus gras de ses agneaux, comme un hommage dû à son infinie Majesté. La sainte Ecriture témoigne que cette offrande fut agréable à Dieu (1) : « Le Seigneur jeta les yeux sur Abel et sur ses dons. » Théodotion commente ainsi ce passage : « Le Seigneur a enflammé le sacrifice d'Abel, c'est-à-dire que, pendant que ce juste rassemblait le bois nécessaire, le feu du ciel tomba sur l'autel et consuma la chair des victimes. » Il en est de même, en quelque sorte, de l'Eucharistie. Au moment où le prêtre prononce les paroles de la Consécration, le feu divin descend,

(1) Gen., IV, 4.

embrase le pain et le vin pour n'en laisser que l'apparence, et les transsubstantier au vrai corps et au vrai sang de Jésus-Christ.

Le sacrifice d'Abel fut très agréable au Dieu tout-puissant, mais le sacrifice chrétien lui plaît incomparablement davantage ; car, lorsque le prêtre élève son offrande pour la présenter à Dieu, le Père céleste redit les paroles qu'il fit entendre jadis au baptême de Notre-Seigneur : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. »

Le huitième chapitre de la Genèse (1) contient une nouvelle figure : « Noé dressa un autel au Seigneur et, prenant de tous les animaux et de tous les oiseaux purs, il les offrit en holocauste sur cet autel. Le Seigneur en agréa l'odeur et dit : A l'avenir, je ne répandrai plus ma malédiction sur la terre à cause des péchés des hommes. » Cependant ce n'était qu'une offrande d'animaux qui valut à Noé cette promesse. Comme Dieu doit être plus touché encore quand, par les mains du prêtre, nous lui offrons son cher Fils !

« Le Christ nous a aimés, dit saint Paul (2), et il s'est offert pour nous comme une victime d'agréable odeur. » Or, par ces paroles : *Faites ceci en mémoire de moi*, il a ordonné à ses apôtres et à leurs successeurs de faire ce qu'il a fait lui-même. En immolant chaque jour cette Victime très sainte, les prêtres offrent donc au Tout-Puissant un sacrifice d'une suavité infinie, tout embaumé des vertus et de la sainteté de Jésus-Christ.

La sainte Messe est encore figurée par les différents

(1) Gen., VIII, 21.
(2) Ephes., V, 2.

sacrifices d'Abraham, dont plusieurs sont relatés dans l'Ecriture sainte. Isaac et Jacob, vrais serviteurs de Dieu, ont immolé eux-mêmes des victimes par le glaive et par le feu.

Un autre symbole prophétique de la Messe fut le sacrifice de Melchisédech, prêtre et roi, qui, au retour d'Abraham triomphant, présenta en action de grâces au Dieu des armées le pain et le vin, avec des cérémonies et des prières particulières, holocauste dont il a été déjà parlé au premier chapitre de cet ouvrage.

Nommons enfin les sacrifices de la loi mosaïque, commandés par Dieu lui-même. Jusqu'alors, les hommes n'avaient immolé qu'au gré de leur dévotion. Par la loi écrite, Dieu a réclamé trois sortes de dons : l'holocauste, le sacrifice propitiatoire et le sacrifice expiatoire. Ils étaient, les uns et les autres, des figures symboliques de celui de la Croix ; aussi cessèrent-ils à la Passion de Jésus-Christ, pour être remplacés par l'holocauste chrétien, c'est-à-dire la sainte Messe.

Il est fait mention au Canon des sacrifices antiques, et principalement de ceux d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech, quand, immédiatement après la Consécration, le prêtre dit : « Nous offrons à votre sublime Majesté le don d'une victime † pure, d'une victime † sainte, d'une victime † sans tache, le pain sacré † de la vie éternelle et le calice de l'éternel † salut. Daignez le regarder d'un œil favorable, et recevoir avec bonté cette Hostie immaculée, vous qui avez daigné agréer les dons de votre serviteur, le juste Abel, l'offrande du patriarche Abraham, et celle de votre Grand Prêtre Melchisédech. » L'Eglise nous apprend ainsi que ces sacrifices ont été les images

de la sainte Messe, et nous révèle par là même la cause qui les fit accueillir si favorablement du Très-Haut.

Beaucoup de catholiques comprennent mal cette prière, laquelle irrite, d'autre part, ceux qui n'appartiennent pas à l'Eglise. D'après leur fausse imagination, le prêtre demanderait à Dieu d'agréer le Sacrifice de la Messe avec le même plaisir que ceux d'Abel, d'Abraham et de Melchisédech, comme si on pouvait établir une comparaison entre l'Eucharistie, dans laquelle sont offerts le corps très saint et le précieux sang de Jésus-Christ, et l'oblation des animaux ou celle du pain et du vin. En réalité, le prêtre n'implore pas l'indulgence de Dieu pour la victime qui lui est immolée, car cette victime lui est infiniment plus chère que toutes les créatures, mais il demande au Seigneur de vouloir bien recevoir favorablement son sacrifice à lui, c'est-à-dire son œuvre personnelle, comme il a daigné accueillir la piété avec laquelle Abel, Abraham et Melchisédech lui ont offert leurs holocaustes.

Les principaux événements de la vie et de la passion de Notre-Seigneur sont représentés à la Messe, ainsi que le chante David (1) : « Le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, a fait un mémorial de ses œuvres admirables. » Et, afin que nous ne nous méprenions pas sur sa pensée, il dit ailleurs (2) : « Je me tiendrai auprès de votre autel pour entendre la voix de vos louanges et proclamer vos merveilles. » C'est aussi le sens des paroles adressées par le Sauveur aux Apôtres, après l'institution de l'Eucharistie : *Faites ceci en mémoire de moi*, c'est-à-dire : Je suis sur

(1) Ps. cx, 4.
(2) Ps. xxv, 6, 7.

le point de me séparer de vous, car l'œuvre de la Rédemption touche à sa fin ; mais, avant que de retourner vers mon Père, j'institue la sainte Messe comme le Sacrifice unique du Nouveau Testament, et j'enferme dans ce Sacrifice tous les mystères de ma vie et de mes souffrances, afin qu'étant reproduits de la sorte aux yeux de mes fidèles, ils demeurent gravés dans leur mémoire.

Prouvons en peu de mots la vérité de cette interprétation.

Je dis premièrement que le mystère de l'Incarnation se renouvelle à la Messe.

Au jour de l'Annonciation, Marie ayant offert et consacré à Dieu son âme, son corps, et principalement son sein très pur, le Saint-Esprit forma en elle, de son sang virginal, le corps de Jésus-Christ, et unit l'Humanité à la Divinité. Ainsi, quand le prêtre présente le pain et le vin et les offre à Dieu, le Saint-Esprit change ces éléments, en vertu des paroles de la Consécration, au vrai corps et au vrai sang de Notre-Seigneur. Je n'exagère point en appelant cette opération divine un renouvellement de l'Incarnation ; car le prêtre reçoit Jésus en ses mains aussi réellement que le reçut la sainte Vierge dans ses chastes entrailles. Le prêtre peut dire de lui-même avec saint Augustin (1) : « Celui qui m'a créé sans ma participation est créé avec mon concours ; Celui qui, sans mon aide, a tout fait de rien, m'a donné le pouvoir (si j'ose parler ainsi) de le produire lui-même. » N'est-ce pas un grand mystère et un miracle dépassant tous les autres qu'un homme crée son propre Créateur ?

Le mystère de la Nativité se renouvelle à nos re-

(1) Lib. IV. De Dignit. sacerdot

gards comme celui de l'Incarnation et avec non moins de clarté.

Jésus-Christ est né du corps virginal de la sainte Vierge ; à la Messe, il naît des lèvres du prêtre. Quand celui-ci prononce la dernière parole de la Consécration, il a l'Enfant Jésus entre les mains aussi véritablement, sinon sous la même forme que l'avait Marie. En témoignage de sa foi, il fait la génuflexion, adore son Dieu, l'élève au-dessus de sa tête et le montre au peuple. La Vierge Marie présenta aux adorations des bergers son Fils nouveau-né, enveloppé de langes ; le prêtre présente aux fidèles, sous l'apparence du pain, le Christ Enfant, afin que tous le reconnaissent pour leur Seigneur.

Ceux qui adorent le Sauveur dans cet état exercent une vertu plus grande que celle des bergers, car les bergers virent en réalité l'Humanité de Notre-Seigneur et crurent à sa Divinité, tandis que nous n'avons sous les yeux que les seules apparences du pain et que nous croyons fermement, malgré cela, à la présence réelle de la personne de Jésus-Christ. Oui, nous avons devant nous, à la Messe, ce même Jésus aux pieds duquel se prosternèrent les rois Mages, que Siméon prit dans ses bras, que la sainte Vierge offrit à Dieu dans le temple. Conformons-nous à ce triple exemple, offrons par notre piété un humble hommage à Notre-Seigneur et méritons, nous aussi, l'éternelle récompense.

A la Messe, Jésus prêche son Evangile par la voix du prêtre, et nous pouvons puiser dans cet enseignement un grand secours, des biens immenses. Il opère des miracles en changeant le vin en son sang divin, prodige infiniment plus grand que celui de Cana. Il transsubstantie, comme à la Cène, le pain en sa chair

véritable. Enfin, après la Consécration, nous le voyons s'élever, entre les mains de son ministre, comme il s'éleva sur la Croix, et intérieurement nous l'entendons dire : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font, ni combien gravement ils vous offensent. Nous ne voyons pas tout cela avec l'œil de notre corps, mais nous n'en doutons nullement, et nous méritons une plus grande récompense que ceux qui ont contemplé les mêmes mystères il y a dix-huit siècles. Notre-Seigneur l'a dit expressément (1) : « Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru. » Oui, plus les vérités sont incompréhensibles, plus méritoire aussi est la foi, et plus riche sera la récompense. « Au moyen d'une seule Messe bien entendue, dit un pieux auteur (2), nous deviendrons plus riches que par la possession de toutes les choses créées. »

C'est dans l'Eucharistie que Jésus-Christ accomplit fidèlement la consolante promesse de l'Evangile (3) : « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Il ne s'agit pas seulement ici de sa Divinité, mais encore de son Humanité, présente sur l'autel et au tabernacle. Il y a plus : si, dans l'Hostie une fois consacrée, il réside constamment parmi nous, prêt à nous entendre, à exaucer nos prières, à nous secourir dans nos besoins, à la Messe, il se fait notre victime, notre intercesseur ; il se voue à l'expiation de nos péchés. Expliquons-nous mieux ; Jésus-Christ exerce à la Messe son ministère sacerdotal, il lui appartient donc à ce titre, selon l'expression de l'Apôtre (4), « d'offrir des dons et des

(1) Joan., xx, 29.
(2) Sanchez. Thesaur. Missæ. c. II.
(3) Matt., xxviii, 20.
(4) Heb., vii, 3.

sacrifices pour les péchés du peuple. » Or, sur l'autel comme sur la Croix, c'est lui-même qui est à la fois le donateur et le don, le sacrificateur et la victime.

Il résulte de là qu'il y a une très grande différence entre l'Hostie de l'ostensoir ou de la Table sainte et celle de la Messe, bien que, dans les trois cas, Jésus-Christ soit présent de la même manière. Dans l'ostensoir, le Sauveur s'offre à nos adorations ; au saint Sacrifice, il s'offre à Dieu par les mains du prêtre. Dans l'ostensoir, il descend du Ciel vers nous ; à la sainte Messe, il s'élève de la terre vers le Ciel. Bref, dans l'ostensoir, il est sacrement ; à la Messe, il est victime. A la sainte Table, c'est nous qui le recevons par la communion ; au saint Sacrifice, c'est le Père céleste qui le reçoit comme expiation.

Il n'est pas difficile d'expliquer cette volonté de Notre-Seigneur de demeurer avec nous jusqu'à la fin du monde. Il veut être la tête de son Eglise, c'est-à-dire des fidèles, et il veut que les fidèles soient son corps spirituel. Or, le corps ne pouvant être au Ciel avec la tête, ne convient-il pas que la tête soit sur la terre avec le corps? Le Christ étant l'époux de l'Eglise, son amour ne doit-t-il point le porter à être sans cesse avec elle? Ecoutez saint Paul nous parler de cette tendresse (1). « Hommes, aimez vos femmes comme le Christ a aimé son Eglise, et s'est livré pour elle afin de la sanctifier, la purifiant dans l'eau du baptême, par la parole de vie, pour s'offrir à lui-même une Eglise glorieuse, n'ayant ni tache ni ride ni rien de semblable, mais sainte et immaculée. » Tous les Chrétiens sont membres de l'Eglise et *deviennent, par le* Baptême, aussi beaux que les Anges. C'est pourquoi il

(1) Eph., v, 25-27.

n'est pas possible à Jésus-Christ, qui trouve plus d'attraits dans une âme innocente qu'un fiancé dans la plus belle des fiancées, de s'éloigner de l'Eglise, et il veut demeurer avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

Pourquoi le Christ est-il seulement d'une manière invisible dans son Eglise ? C'est parce que cette union n'est pas corporelle, mais toute spirituelle, comme il nous en avertit par son prophète (1) : « Je vous épouserai pour jamais, je vous épouserai par une alliance de justice et de jugement, de compassion et de miséricorde. Je vous épouserai dans la foi, et vous saurez que c'est moi qui suis le Seigneur. » Le Christ étant uni à l'Eglise dans la foi, il convenait qu'il restât caché, afin que les fidèles eussent ainsi l'occasion de pratiquer cette vertu et de mériter davantage. Il convenait aussi que le divin Epoux demeurât avec son épouse pour lui fournir, en même temps que les aliments nécessaires, ses secours et ses faveurs. Or, c'est à la sainte Messe, c'est dans la communion sacramentelle et spirituelle qu'il atteint ce but et s'acquitte de ce ministère ; c'est là qu'il donne à l'Eglise de véritables preuves d'amour, qu'il veille sur ses intérêts temporels et éternels.

O âme chrétienne ! si vous vivez dans l'état de péché mortel, vous êtes la fiancée du démon, tandis que, si vous êtes en état de grâce, vous êtes la fiancée du Sauveur, qui vous aime tendrement et qui prend soin de votre salut.

(1) Os., II, 19.

CHAPITRE IV

A la sainte Messe, Jésus-Christ renouvelle son Incarnation.

Nous avons parlé, d'une manière brève et superficielle, dans le chapitre précédent, des mystères de la Messe. Expliquons-les maintenant en détails, en commençant par l'Incarnation.

Que ce mystère se renouvelle à chaque Messe, je le prouverai d'abord par le témoignage d'un maître célèbre (1) : « La sainte Messe, dit Marchant, est une représentation vivante et parfaite ou plutôt un renouvellement de l'Incarnation, de la naissance, de la vie, de la Passion, de la mort du Christ et de la rédemption qu'il a accomplie. » Ces paroles paraîtront étranges à plusieurs; mais, après l'exposition que je vais en faire, personne n'en contestera la vérité.

La divine miséricorde a mérité du genre humain une reconnaissance infinie le jour où, pour notre salut, le Verbe est descendu du Ciel, et, par l'opération du Saint-Esprit, s'est fait chair dans le sein de la très sainte Vierge. C'est ce mystère que le prêtre

(1) Marchant, Hort. Past. Trad. IV, lect. 19.

adore lorsque, aux paroles du *Credo : Et incarnatus est*, il fait la génuflexion.

En vue de pénétrer les fidèles d'une vérité si touchante, l'Eglise a prescrit, pour le temps de l'Avent, la Messe *Rorate*, ou Messe des Anges, qui commence par ces mots : « Cieux, envoyez votre rosée, et que les nues fassent pleuvoir le Juste ! Que la terre s'ouvre et enfante le Sauveur ! » La Messe entière se rapporte à l'Incarnation et doit, d'une part, réveiller en nous le désir de voir naître le Sauveur du monde, de l'autre nous exciter à la gratitude et à la joie. En effet, par ce mystère, Jésus-Christ nous a communiqué de si grandes faveurs, il a tant travaillé, tant souffert pour nous, que l'éternité ne suffirait pas pour l'en remercier, ne fût-elle qu'une longue action de grâces.

Mais Jésus-Christ ne s'est pas contenté de se faire homme une seule fois : il a trouvé, dans sa sagesse infinie, le sublime secret de reproduire, dans une nouvelle incarnation opérée sur l'autel, la satisfaction offerte une fois déjà à la Trinité Sainte.

Cette incarnation, toute mystique qu'elle soit, n'est pas moins réelle que la première. Je citerai, à l'appui de mon assertion, le témoignage de l'Eglise, exprimé dans la Secrète du IX[e] dimanche après la Pentecôte. « L'œuvre de notre salut s'opère aussi souvent qu'est célébrée la mémoire de cette Victime. » La sainte Eglise ne dit pas : L'œuvre de notre salut est représentée, mais l'œuvre de notre salut s'opère. Or, cette œuvre n'est autre que l'Incarnation, la naissance, la Passion et la mort du Christ.

Saint Augustin (1) l'atteste également. « Qu'elle est haute, s'écrie-t-il, la dignité du prêtre, entre les

(1) Serm. de sacerd. dignit.

mains duquel Jésus-Christ se fait homme de nouveau ! Qu'il est céleste le mystère que le Père, le Fils et l'Esprit-Saint opèrent par le ministère du prêtre ! » Saint Jean Damascène (1) professe la même doctrine : « Si quelqu'un demande comment le pain est transsubstantié au corps de Jésus-Christ, je lui réponds : Le Saint-Esprit couvre le prêtre de son ombre et opère comme il l'a fait dans le sein de la Bienheureuse Vierge Marie. » Saint Bonaventure (2) est encore plus affirmatif : « Dieu, dit il, en descendant chaque jour du Ciel sur l'autel, ne paraît pas faire moins qu'il n'a fait quand il s'est abaissé jusqu'à revêtir la nature humaine. » Mais écoutons Jésus Christ lui-même : « Comme je suis devenu homme dans le sein de ma très sainte Mère, dit-il au Bienheureux Alain de la Roche (3), ainsi je renouvelle mon Incarnation, chaque fois qu'une Messe se célèbre. » Vous le voyez, le Verbe divin se fait chair entre les mains du prêtre, d'une façon différente évidemment, mais par une égale opération du Saint-Esprit.

C'est le cas de s'écrier encore avec saint Augustin : « O grande dignité des prêtres entre les mains desquels Jésus-Christ s'incarne de nouveau ! O grande dignité des fidèles, pour le salut desquels le Verbe se fait chair d'une manière mystique chaque jour à la sainte Messe ! » C'est surtout le cas de répéter la parole de nos saints Livres : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique. » Quelle douce consolation pour nous, hommes misérables, 'être si tendrement chéris de notre Dieu !

Le pieux Thomas à Kempis nous donne le conseil

) Lib. IV, c. 14.
De Inst. novit., par. I, cap. 11.
Al. de Rup., par. IV, cap. 27.

suivant (1) : « Quand vous dites ou entendez la Messe, souvenez-vous que vous participez à une œuvre aussi grande, aussi admirable que si, en ce même jour, Jésus-Christ descendait du Ciel et s'incarnait dans le sein de la Vierge Marie. » Quel ne serait pas notre bonheur si Notre-Seigneur revenait visiblement sur la terre ! Qui ne se hâterait d'aller l'adorer et lui demander ses grâces ? Pourquoi donc n'assistons-nous pas à la Messe ? Hélas ! il n'y a qu'une réponse : Notre foi est faible et nous connaissons trop imparfaitement ce divin bienfait.

Nous allons voir maintenant de quelle manière miraculeuse Jésus-Christ opère ce mystère.

La foi nous enseigne que le prêtre, quand il prend l'hostie, avant la Consécration, n'a entre les mains que du pain ; mais que, au moment même où les paroles sacramentelles sont prononcées, ce pain, par un effet de la toute-puissance divine, devient le vrai corps de Jésus-Christ. J'ajoute que le précieux sang se trouve en même temps, par concomitance, dans ce corps sacré, car un corps vivant ne peut être privé de sang. Quel incomparable mystère ! Quel monde de miracles !

N'est-ce pas en effet le plus grand des miracles que de voir du pain devenir Dieu et du vin se transsubstantier au sang du Sauveur ? N'est-ce pas le prodige des prodiges qu'il n'y ait plus ni pain ni vin, bien que les apparences demeurent ? Car la sainte Hostie et le précieux sang conservent la couleur, l'odeur, le goût que les aliments transsubstantiés avaient auparavant. N'est-ce pas la merveille des merveilles que les espèces subsistent réellement sans adhérer à rien ? Elles sont soutenues d'une manière surnaturelle, comme le

(1) De Imit. Christ., lib. IV, c. II.

serait le toit d'une maison, qui resterait suspendu dans les airs après la chute des murailles.

N'est-ce pas une chose au-dessus de toutes les lois que le Christ, qui a la taille d'un homme, se rapetisse assez pour tenir dans une Hostie, que dis-je ! dans la moindre parcelle d'une Hostie ?

Voilà ce que fait la puissance du Sauveur, mise au service de son amour. Cette pensée confondait sainte Gertrude. « Un jour (1), dit-elle, humblement prosternée pendant la Messe, je disais à Notre-Seigneur immédiatement avant la Consécration : O doux Jésus, l'œuvre que vous allez accomplir est si excellente que, pauvre créature indigne, je n'ose y porter les yeux. C'est assez pour moi de m'abaisser et de me reposer dans la plus profonde vallée d'humilité que je pourrai rencontrer, en attendant que vous me donniez ma part du Sacrifice qui procure la vie à tous les élus. Le Christ me répondit : *De ton côté, aie la ferme résolution* de me servir, même au milieu des plus grandes peines, afin que ce Sacrifice, qui est salutaire aux vivants et aux morts, s'accomplisse dans toute son excellence. Tu auras aidé à mon œuvre. »

Comme sainte Gertrude, au moment de la Consécration, réfléchissez au grand miracle opéré par Dieu sur l'autel, concevez *un ardent désir de voir l'immolation* de Jésus contribuer à la plus grande gloire de la sainte Trinité et au salut des fidèles. Répétez à cette intention les belles paroles de la sainte : O très doux Jésus, l'œuvre que vous allez accomplir est si excellente que, dans mon indignité, je n'ose la contempler ; aussi je m'enfonce dans l'abîme de mon néant, et j'attends là ma part, quoique je ne l'aie pas méritée ;

(1) Rev., lib. III, c. 6.

car cette œuvre sera souverainement profitable à tous les élus. O doux Jésus ! Dieu veuille que j'y puisse contribuer ! Je m'y emploierai de toutes mes forces, et, malgré les peines les plus dures, je serai à vos côtés, afin que votre Sacrifice, en servant aux vivants et aux morts, atteigne pleinement son but. Et vous, Seigneur, accord z à cet effet au célébrant et aux assistants toutes les grâces nécessaires.

Considérez combien est étendu le pouvoir de consacrer que Jésus-Christ accorde aux prêtres : « La puissance de mon Père est si grande, dit Notre-Seigneur au Bienheureux Alain de la Roche (1), qu'elle a créé de rien le Ciel et la terre ; mais celle du prêtre est telle qu'elle fait naître le Fils de Dieu lui-même dans la sainte Eucharistie, et que, par ce Sacrement et ce Sacrifice auguste, le trésor du salut passe aux mains des hommes. » Le Sauveur ajoute : « C'est la majeure partie de la gloire de Dieu, c'est la principale joie de ma sainte Mère, ce sont les délices des Bienheureux, c'est le meilleur secours des vivants et la plus grande consolation des morts. » Répétons donc les paroles de saint Jean (2) : « Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, afin que tous ceux qui croiront en lui ne soient pas perdus, mais aient la vie éternelle. » Dieu a prouvé une première fois ce grand amour au monde, quand il lui a envoyé son Fils. Chaque jour et à chaque heure, il le lui prouve de nouveau, en faisant redescendre du Ciel le même Verbe pour reproduire le même mystère. Par l'Incarnation de Nazareth, Jésus-Christ a acquis un trésor infini de mérites ; dans celle de l'autel, il y

(1) Part. IV, cap. 27.
(2) Joan., III, 16.

fait participer tous ceux qui entendent ou célèbrent dévotement la Messe. En voici un remarquable exemple.

Il est rapporté, dans la chronique des Frères Mineurs, que le Bienheureux Jean de l'Alverne offrait le divin Sacrifice avec une grande ferveur et y ressentait souvent de telles douceurs spirituelles qu'il en était comme accablé. Le jour de l'Assomption de la sainte Vierge, il devait officier solennellement ; mais, à peine à l'autel, il éprouva des transports intérieurs si vifs qu'il craignit de ne pouvoir aller jusqu'au bout. Son appréhension se réalisa. Arrivé à la Consécration, et considérant l'amour immense qui, de toute éternité, avait pressé Jésus-Christ de descendre du Ciel pour revêtir la nature humaine, et qui l'avait décidé à renouveler sans cesse cette Incarnarnation à la sainte Messe, le Bienheureux sentit son cœur se fondre, et la force lui manqua pour prononcer les paroles sacramentelles. Il dit enfin : « *Hoc est... Hoc est enim...* » sans parvenir à achever. Le Père Gardien et un autre religieux, l'ayant remarqué, s'élancèrent auprès de lui pour l'aider. Les assistants se tourmentaient à la pensée qu'un accident était arrivé au Père. Celui-ci finit cependant par prononcer les deux derniers mots : « *Corpus meum* ». Aussitôt, il vit l'Hostie se changer en un petit enfant dans lequel il reconnut l'Enfant Jésus. Le Sauveur lui dévoila la profonde humilité qui l'a poussé à se faire homme et à renouveler à la Messe son Incarnation. Cette révélation anéantissant ses forces, le religieux tomba à terre, privé de sentiment. Mais le Gardien et l'autre Père, qui se tenaient près de lui, le soutinrent pendant que les femmes lui faisaient respirer des sels. On le rappela ainsi à la vie. Bien qu'il restât épuisé au point de ne pou-

voir ni remuer les membres ni lever les mains pour faire le signe de la Croix, il acheva cependant le saint Sacrifice, assisté de son supérieur. Immédiatement après, il perdit connaissance une seconde fois, et on dut le porter à la sacristie. Il avait toute l'apparence d'un cadavre, son corps était glacé, ses doigts si contractés qu'on ne pouvait les étendre. Il demeura en cet état pendant plusieurs heures ; on le pleurait déjà comme mort. Lorsqu'il revint à lui, on le pria, pour l'amour de Dieu, de dire ce qui lui était arrivé et ce qu'il avait vu dans son extase. Il céda aux instances répétées des fidèles. Au moment de la Consécration, dit-il, j'ai réfléchi à l'amour immense qui a poussé Notre-Seigneur à se faire homme et à renouveler son Incarnation à chaque Messe ; alors mon cœur est devenu comme une cire chaude et ma chair m'a semblé comme privée d'os. Je ne pouvais ni me soutenir ni prononcer les paroles sacramentelles. Quand je les eus dites enfin, au prix des plus grands efforts, je vis entre mes mains, à la place de la sainte Hostie, le doux Enfant Jésus, dont un seul regard me transperça jusqu'au fond de l'âme et ôta à mon corps la force qui lui restait. Je tombai évanoui, mais je demeurai enflammé d'amour pour cet Enfant divin. Le Bienheureux Jean ajouta encore maints détails sur les impressions qu'il avait ressenties durant ce ravissement, et il exposa aux âmes pieuses l'amour infini que Jésus nous témoigne au saint Sacrifice. Beaucoup de saints personnages ont éprouvé les mêmes consolations que Jean de l'Alverne. Vous en ressentiriez vous-même d'ineffables, si vous aviez la pieuse coutume d'assister à la Messe.

CHAPITRE V

A la sainte Messe Jésus-Christ renouvelle sa Naissance.

L'Église catholique chante par toute la terre le doux mystère de la naissance du Christ : « En ce jour, la suavité coulera des montagnes, et les collines distilleront le lait et le miel. » En effet, au jour de Noël, Celui qui est la source de toute douceur a tout adouci ; il a apporté du Ciel la vraie joie, il a annoncé la paix aux hommes de bonne volonté, il a consolé les affligés : en un mot, par son arrivée bienheureuse, il a rempli l'univers de bénédictions.

Quelle joie immense pour le Père éternel dans cette nuit où il a vu naître de la Vierge Marie le Fils bien-aimé qu'il a engendré avant tous les siècles ! Quelles délices pour le Fils lorsqu'il eut une mère sur la terre, sans cesser d'avoir un Père au Ciel ! Quel bonheur pour le Saint-Esprit, lorsque Celui que, de toute éternité, il unit à Dieu le Père par le lien d'un indissoluble amour, s'incarna par sa coopération et réunit dans une même personne la nature divine et la nature humaine ! De quelle suavité n'étiez-vous pas inondée vous-même, ô Marie, lorsque, en contemplant Jésus, vous songiez qu'il n'était pas seulement votre Fils, mais encore Celui de Dieu ! Combien furent privilégiés les hommes qui vivaient alors et qui purent

voir de leurs yeux cet Enfant de bénédiction ! Comme ils durent être joyeusement émus ces bergers auxquels les Anges annoncèrent sa naissance ! Comme ils se hâtèrent d'aller à Bethléem et de l'adorer ! Qui dépeindra l'allégresse des Israélites pieux, lorsqu'ils virent poindre ce jour appelé par leurs désirs, et quand la réalisation de la promesse attendue si longtemps leur fut annoncée par Siméon et par Anne !

Bien que nous estimions hautement leur bonheur, reconnaissons que le nôtre le dépasse encore, puisque nous contemplons chaque jour, des yeux de la foi, le doux Enfant Jésus, et que, de la sorte, nous participons continuellement à la joie de sa naissance. « Les paroles de l'Evangile et des prophéties nous enflamment tellement, dit un saint pape (1), que nous semblons honorer la naissance du Sauveur non comme un événement passé, mais comme une chose présente, car, nous aussi, nous entendons la communication de l'Ange aux bergers : « Voici que je vous annonce une grande joie : aujourd'hui un Sauveur vous est né. » Nous pouvons réellement assister tous les jours à cette bienheureuse naissance. Il suffit pour cela d'assister à la messe où elle est renouvelée et continuée. C'est la doctrine de sainte Hildegarde : « Lorsque le pain et le vin sont changés au corps et au sang de Notre-Seigneur, dit-elle dans ses révélations (2), la naissance du Sauveur apparaît comme dans un miroir. » Ce témoignage confirme notre proposition et prouve assez que le Ciel prend part aussi vivement à ce grand acte qu'il l'a fait il y a près de dix-neuf cents ans. Vou-

(1) Leo Mag. de Nativ.
(2) Lib. II, vis. VI.

lez-vous savoir de qui et comment Jésus-Christ naît? Ecoutez saint Jérôme (1) : « Les prêtres appellent le Christ à la vie au moyen de leurs lèvres consacrées ; » comme si le saint Docteur disait : Jésus-Christ naît des lèvres du prêtre, quand celui-ci prononce les paroles de la Consécration. Le pape Grégoire XIII l'affirme de même, lorsqu'il recommande aux prêtres de dire avant de monter à l'autel : « Je veux célébrer la sainte Messe et former le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

N'est-ce pas d'ailleurs ce que l'Eglise nous rappelle, quand elle nous ordonne de chanter le cantique que firent entendre les Anges pendant la nuit de Noël : « Gloire à Dieu dans le Ciel et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ? « Ne vous semble-t-il pas alors que vous recevez, comme les bergers, le message de ces esprits célestes ? « Je vous annonce une grande joie : aujourd'hui un Sauveur vous est né. Vous trouverez l'Enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. » Imaginez-vous que votre Ange gardien vous dise : Réjouis-toi, mon enfant, car le Sauveur va naître de nouveau pour ton salut, et tu le verras sous la forme de la sainte Hostie. Mais quand même votre Ange gardien ne vous tiendrait pas ce langage, la foi vous enseigne que les choses se passent ainsi. Quelle joie pour vous, si vous croyez fermement ! Quelle joie plus grande encore, si vous vous conduisez envers l'Enfant Jésus comme l'ont fait ceux qui ont été dignes de le contempler avec les yeux de leur corps !

Nous lisons dans les anciennes légendes qu'un saint personnage voyait de temps en temps le Saint Sacrement placé sur l'autel ou élevé entre les mains du

(1) Epist. ad Heliod.

prêtre, prendre la forme d'un petit enfant. *La Vie des Pères* nous offre la relation d'un fait semblable, qui survint pendant la Messe d'un prêtre nommé Plégus. Mais ce qui apparut alors aux yeux charnels peut être contemplé chaque jour par notre œil spirituel partout où la sainte Messe est dite. Informé qu'un prodige de ce genre avait lieu aux environs de Paris, saint Louis répondit aux personnes qui le pressaient d'aller le voir : Ceux qui ne croient pas peuvent s'y rendre; pour moi, ce Christ vivant, je le vois tous les jours à la Messe. Je cite cette réponse inspirée par une foi profonde, pour vous montrer comment nous possédons Jésus présent sur l'autel, présent, dis-je, non d'une manière imaginaire ou purement spirituelle, mais réellement et corporellement, en d'autres termes, le même Jésus qui est né de la sainte Vierge à Bethléem, et qu'ont adoré les rois de l'Orient. Les accidents absolus nous empêchent de le voir physiquement; mais notre œil intérieur, éclairé par la foi, perce les voiles et nous convainc de sa présence.

Les raisons pour lesquelles il se cache sont multiples; la principale est de nous donner, en exerçant si grandement notre foi, une occasion de mérites. Cependant, pour nous affermir dans cette même foi, il s'est montré en plusieurs circonstances à de pieux chrétiens, et même à des juifs et à des païens.

Albert Krantz rapporte que Charlemagne avait combattu plusieurs années contre les Saxons, qu'il voulait tirer de leur idolâtrie. Vaincus et même baptisés, ces barbares étaient continuellement excités à l'apostasie par leur duc Wittikind. L'empereur se montrait pour la douzième fois en Saxe avec des troupes nombreuses. On était au temps du Carême, et, quand Pâques arriva, il commanda à toute son

armée de se préparer avec dévotion à la réception des sacrements. La fête fut célébrée très pieusement au camp impérial. Wittikind avait un grand désir de voir la pompe du culte chrétien. Pour arriver à son but, il quitte ses habits précieux, se couvre de haillons, se rend seul dans le camp, et, comme un mendiant, se met à demander l'aumône. Il observe de la sorte que, le Vendredi Saint, l'empereur et ses soldats, visiblement contrits, jeûnent rigoureusement et prient avec ferveur. Il les voit ensuite se confesser et se préparer à la communion.

Le jour de Pâques, lorsque le prêtre qui offrait le saint Sacrifice fut arrivé à la Consécration, Wittikind aperçut entre ses mains un enfant d'une incomparable beauté. A ce spectacle une douceur inconnue se répandit dans le cœur du barbare. Pendant le reste de l'office, il ne quitta pas des yeux le célébrant, et quand les soldats allèrent à la Table sainte, il le vit avec le plus grand étonnement donner à chacun d'eux le même enfant, qui était reçu de tous et consommé par chacun en particulier, sans l'être cependant de la même manière. En effet, l'aimable enfant se portait vers quelques-uns avec une joie manifeste, tandis qu'il ne voulait pas entrer chez d'autres et se débattait des pieds et des mains, bien qu'il fût contraint de se laisser faire. Le duc ne pouvait revenir de l'étonnement où le plongeait ce mystère inouï. Après l'office, il sort de l'église, se mêle aux pauvres et tend la main avec eux aux portes du saint lieu. L'empereur donna à chaque solliciteur, mais quand il arriva à Wittikind, un de ses serviteurs, qui avait reconnu le duc à son doigt tordu, l'avertit. — Pourquoi, s'écria Charles, le chef des Saxons se dissimule-t-il sous l'apparence d'un mendiant? Wittikind, effrayé à la

pensée d'être accusé d'espionnage, répondit : Sire, n'interprétez pas en mal ma conduite : si j'ai agi de la sorte, c'est dans l'unique but d'assister librement à l'office des Chrétiens. — Qu'as-tu vu? reprit l'empereur. — Un prodige tel que je n'ai jamais rien entendu de semblable et que je ne puis me l'expliquer encore. Alors il raconta ce dont il avait été témoin le Vendredi et le Samedi Saints, puis ce qu'il venait de voir à la Messe, et demanda la signification d'un fait si extraordinaire. L'empereur, émerveillé de ce que Dieu avait accordé à un païen endurci de voir l'Enfant Jésus dans l'Hostie (grâce insigne refusée à la plupart des saints), lui dévoila les motifs de la tristesse du Vendredi saint, du jeûne, de la confession et de la communion. Il toucha tellement son cœur que Wittikind abjura le paganisme et reçut le baptême après s'être fait instruire. Non content de cela, il emmena avec lui des prêtres qui, peu à peu, convertirent au Christianisme le duché de Saxe.

Cette histoire est bien propre à raviver notre foi en la présence réelle. Le Christ rend sa beauté invisible à nos yeux prévaricateurs, mais non à ceux de Dieu et de l'armée céleste. A chaque Messe, il apparaît dans une telle splendeur que la sainte Trinité en tire une gloire infinie, et que la Bienheureuse Vierge Marie, les Anges et les Saints en éprouvent une ineffable joie, ainsi que l'a révélé à Alain de la Roche Notre-Seigneur lui-même.

Quand les Anges voient Jésus naissant dans l'Hostie, ils s'agenouillent humblement devant lui et l'adorent avec respect, comme ils avaient fait au pied de la crèche, accomplissant ainsi une seconde fois la prophétie appliquée par saint Paul (1) au mystère de

(1) Heb., I, 6.

Noël : « Lorsque Dieu introduisit son Fils sur la terre, il dit : Que tous les Anges l'adorent. » Ces célestes esprits, ainsi que l'Eglise le chante dans la Préface, saisis d'une frayeur respectueuse, s'unissent dans une commune allégresse pour louer et célébrer la Majesté divine. Unissons-nous à eux et exaltons le doux Jésus, qui renouvelle à chaque Messe le même mystère afin de nous y faire participer plus largement.

Aucun esprit humain ne saurait expliquer dignement une si sublime vérité ; il y faudrait la science des Anges ; car, seules, ces pures intelligences voient et comprennent les délices que procure au Ciel la célébration de la Messe. Nous ne pouvons concevoir la joie qu'en ressent la Divinité.

La sainte Trinité, sans sortir d'elle-même, puise toute sa béatitude dans la société de ses trois personnes distinctes en une commune essence. L'Esprit-Saint (1), dit de la Sagesse incréée, c'est-à-dire du Fils de Dieu : « Elle est l'éclat de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la Majesté divine, l'image de sa bonté. » Ce miroir est de toute éternité devant les yeux du Père, qui s'y contemple et y goûte une félicité infinie ; il s'y retrouve ce qu'il est et ce qu'il demeure éternellement le Seigneur grand, glorieux, intelligent, tout-puissant, beau, riche, et tout cela à un degré infini. La contemplation incessante de sa fidèle image est pour lui une jouissance si suave, si parfaite, qu'elle constitue à elle seule une béatitude complète.

Le même miroir immaculé fut placé de nouveau devant ses yeux à la naissance du Christ ; car le Christ est recouvert de la plus noble nature humaine, paré de toutes les vertus, orné de toutes les perfections. Aussi

(1) Sap., VII, 26.

le Père céleste éprouva-t-il à cette vue, selon notre manière de parler, de nouvelles délices, auxquelles il fit participer toute la cour céleste. C'est pourquoi, en cette nuit de Noël, les purs esprits chantèrent, de leur voix la plus suave, un hymne si mélodieux que la terre en fut ravie, et que les pieux bergers en tressaillirent d'allégresse. C'est pourquoi les chœurs célestes se hâtèrent vers Bethléem en redisant *Gloria in excelsis*, se prosternèrent devant le nouveau-né et adorèrent sa Divinité.

Or, ce qui est arrivé une fois visiblement se renouvelle chaque jour sur l'autel, où le Fils unique de Dieu naît de la parole du prêtre et se fait homme derechef. Sans doute, un nouveau Christ n'est pas créé, mais la présence de Jésus-Christ se multiplie. Reproduite par la vertu de la Transsubstantion, son Humanité se trouve là où auparavant elle n'était pas, et demeure réellement sous les apparences de la sainte Hostie aussi longtemps que ces apparences se conservent saines. Je dis aussi longtemps qu'elles se conservent saines, car, dès qu'elles se corrompent, Notre-Seigneur se retire. Ceci est tellement vrai que, si Jésus-Christ n'existait que sous ces espèces, et qu'elles fussent détruites, il disparaîtrait avec elles, et il n'y aurait plus de Christ ni au Ciel ni sur la terre.

Si donc le Verbe fait chair naît de nouveau de la parole du prêtre, si ce miroir de justice est élevé par les mains sacerdotales et présenté à Dieu par le célébrant et par le peuple, quelles joies et quelles délices le Père céleste n'en ressent-il pas! Certainement, elles ne le cèdent point à celles qu'il a goûtées dans la nuit de Noël, car, dans l'un et dans l'autre cas, il a sous les yeux Celui dont il a dit : « C'est mon Fils bien aimé

dans lequel j'ai mis toutes mes complaisances (1) », avec cette différence que le Christ d'autrefois était recouvert d'une chair mortelle, tandis qu'à présent, dans la sainte Hostie, son glorieux corps, paré de ses plaies sacrées comme de cinq pierres précieuses, est immortel. Autrefois il est né corporellement, tandis qu'à présent il naît d'une manière tout ensemble mystique et réelle.

Ces délices surpassent toutes celles que le Très-Haut puise dans les louanges des Anges, dans les adorations des Saints, dans les bonnes œuvres des hommes, car la très sainte Humanité du Christ, unie hypostatiquement à la Divinité, est seule capable d'honorer, d'aimer la sainte Trinité selon son amabilité infinie. On peut s'en faire une idée par ces paroles de Notre-Seigneur à sainte Mechtilde (2) : « Seul, je sais et je comprends parfaitement comment je m'immole chaque jour sur l'autel pour le salut des fidèles, ce que ne peuvent comprendre entièrement ni les Chérubins, ni aucune puissance céleste. » Oui, Jésus-Christ seul connaît combien chaque jour, à la Messe, son amour et son oblation sont agréables à Dieu. Il s'acquitte de ce double ministère de réflecteur et de victime avec une souveraine suavité et une dilection qui surpasse toute intelligence. Le Ciel entier regarde avec des yeux surpris et un cœur ravi, sans pouvoir mesurer l'étendue de la joie divine. Et comme cela se reproduit chaque jour, à chaque heure, qui pourrait dire l'effet de tant de milliers de Messes ? O mon Dieu ! votre félicité me transporte, et mes désirs se résument à

(1) Matt., III, 17.
(2) L. II, cap. 21.

souhaiter qu'un tel bonheur ne soit pas troublé par l'indifférence de ceux qui assistent à cet auguste Sacrifice. Je vous prie, ô Jésus, de vouloir bien, à chaque Messe, aimer et réjouir la sainte Trinité à ma place, suppléer surabondamment à l'amour que j'ai omis de lui témoigner et à la joie que j'aurais dû lui procurer.

Voyons maintenant quels fruits de salut reçoit le monde pécheur de la nouvelle naissance de Notre-Seigneur. Isaïe prophétisait ainsi la venue du Messie (1) : « Un enfant nous est né, un fils nous a été donné. » Je puis dire de même après chaqne consécration : Un petit enfant vient de nous être donné. Quel riche présent! Quel don précieux! Cet enfant, c'est le propre Fils du Père tout-puissant. Il arrive d'un lointain pays de joie, du paradis céleste, fertile en délices; il en apporte d'incommensurables richesses : la grâce et la miséricorde divines, la pureté, le pardon, la rémission des peines, l'amélioration de la vie, la faveur d'une bonne mort, l'accroissement de la gloire céleste, comme aussi le bienfait de la nourriture temporelle, un préservatif assuré contre le péché et le scandale, enfin toutes les bénédictions divines. Il est prêt à prodiguer ces trésors à tous ceux qui entendent la Messe avec piété.

Considérons plus attentivement le texte d'Isaïe : nous y découvrirons un autre enseignement. Le prophète dit expressément qu' « un enfant nous est né et qu'un fils nous a été donné. » Que signifient ces paroles, appliquées à la naissance sacramentelle de Jésus, sinon qu'il devient notre propriété avec tout ce qu'il est. tout ce qu'il possède et tout ce qu'il opère sur

(1) Is., IX, 6.

l'autel? Ainsi l'honneur, les actions de grâces, les satisfactions, les hommages qu'il offre à la sainte Trinité sont à nous. Quelle immense consolation pour l'homme qui entend la Messe de savoir que non seulement le saint Sacrifice, mais le Christ lui-même lui appartient! Ah! si, pendant la nuit de Noël, vous aviez été dans la grotte de Bethléem, vous auriez pris dans vos bras l'Enfant Jésus, vous l'auriez offert à son Père en l'élevant vers lui, et en le priant d'abaisser sur vous des regards de miséricorde pour l'amour de ce Fils bien-aimé. Doutez-vous qu'il vous eût comblé de ses grâces? Eh bien! faites de même à la Messe, surtout pendant l'Avent et au temps de Noël, marchez en esprit vers l'autel, prenez Jésus dans vos bras et offrez-le à son Père.

Il reste encore à traiter, dans ce chapitre, un point très important : à savoir que non seulement le Sauveur naît sur l'autel d'une manière mystique, mais qu'il y prend en outre une forme si humiliée qu'elle étonne le Ciel et la terre. Sa première Incarnation et sa première naissance sont décrites par saint Paul en termes précis. « Mes frères, dit le grand Apôtre (1), vous devez penser ce qu'a pensé Jésus-Christ, lui qui, étant en la forme de Dieu, n'a pas regardé comme une usurpation de s'égaler à Dieu, et qui s'est néanmoins anéanti lui-même, en prenant la forme d'esclave, devenant semblable aux hommes et étant, à cause de son extérieur, estimé pour tel. Il s'est abaissé lui-même, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la Croix. »

Or, quiconque réfléchit à la naissance mystique du Sauveur y trouve une humiliation plus grande encore.

(1) Philip., II, 5-8.

Car, si, à Bethléem, il était semblable aux autres enfants, disons mieux, s'il avait la forme du plus beau des enfants, sur l'autel il s'anéantit sous l'apparence du pain.

Qui entendit jamais parler d'un tel abaissement? Ah! Jésus-Christ peut dire ici avec le Roi-prophète (1): « Je suis un ver de terre, et non pas un homme, un objet de moquerie pour les hommes et de mépris pour le peuple. » Qui prend garde à cette humble parcelle? Qui l'adore? Qui lui rend les honneurs divins? Hélas! presque personne. Oh! comme Notre Seigneur s'abaisse, comme il se dérobe aux honneurs dus à sa présence! Où est sa gloire? Où sa toute-puissance? Où cette imposante majesté qui fait trembler la cour céleste? Il a renoncé à tout cela pour se livrer au mépris. Il est le Verbe de Dieu, et il ne peut prononcer la moindre parole; il a étendu le firmament, et il ne peut remuer ni le pied ni la main; l'univers entier ne peut le contenir, et il a pris la forme d'une petite hostie dans laquelle il est emprisonné. Au Ciel il est assis sur son trône; sur nos autels il est gisant, lié comme l'agneau du sacrifice! Quel anéantissement! quel incomparable amour que celui qui a réduit en cet état le divin amant de l'âme humaine! Ce n'est pas tout; il s'assujettit à la volonté de chaque prêtre, et non seulement de ceux qui sont pieux, mais des indifférents et des tièdes, s'abandonnant entre leurs mains au point *qu'ils peuvent disposer de lui* selon leur bon plaisir. Chose plus étonnante encore, il ne refuse pas d'être béni par eux, quoique, d'après saint Paul (2), « celui qui reçoit la bénédiction soit inférieur à celui

(1) Ps. XXI, 7.
(2) Heb., VII, 7.

qui la donne. » Comment le Christ, qui est infiniment supérieur au prêtre, consent-il à être bénit par lui? Cependant, c'est un fait, le prêtre bénit la sainte Hostie après la Consécration, alors qu'elle est devenue le vrai corps et le vrai sang du Sauveur, et cela jusqu'à quinze fois!

Lorsque Jésus aborda Jean, sur les rives du Jourdain, le Précurseur refusa de le baptiser (1) : « C'est moi, lui répondit-il, qui dois être baptisé pour vous, et vous venez à moi! » Grande et effrayante leçon pour les prêtres! Seigneur Jésus, devraient-ils dire au Sauveur, c'est à moi à être bénit par vous et c'est vous qui voulez recevoir la bénédiction d'un pécheur! Sans doute, ce n'est point comme homme que le prêtre trace le signe de la croix sur la sainte Hostie; non, c'est la bénédiction de Dieu le Père qu'il prononce; il n'en est pas moins surprenant que Dieu se serve d'un homme pour bénir le plus saint des holocaustes.

Pourquoi le Sauveur s'humilie-t-il ainsi? Ecoutez et admirez.

Une des raisons principales est de désarmer le courroux de Dieu et de conjurer le châtiment qui menace le pécheur. Il n'est pas de meilleur moyen d'apaiser son ennemi que de s'humilier devant lui en implorant son pardon. Nous en avons un remarquable exemple dans l'histoire de l'impie Achab (2). Elie avait annoncé à ce prince que le Seigneur, juste vengeur de ses crimes et de ceux de sa famille, le punirait par une mort violente, lui, sa femme et ses enfants; qu'aucun d'eux ne serait enseveli, mais que leurs corps seraient dévorés par les corbeaux et les chiens. A

(1) Matth., III, 14.
(2) Reg., III, c. 21.

la nouvelle de cet arrêt, Achab déchire ses habits royaux, revêt un cilice, s'enveloppe d'un sac grossier et s'éloigne en baissant la tête. Alors Dieu dit à Elie : « As-tu vu comment Achab s'est humilié devant moi ? — Oui, répondit le prophète. Le Seigneur reprit : Parce qu'il s'est humilié à cause de moi, je ne lui ferai pas de mal pendant sa vie, et ce n'est qu'à sa mort que je me vengerai sur sa maison. »

Si ce roi impie, dont, au témoignage des saints Livres, le « pareil n'a jamais existé », a, par son humilité, amené le Dieu tout-puissant à revenir sur la peine sévère prononcée contre lui, que n'obtiendra pas du Père céleste l'extrême abaissement de Jésus ? L'état auquel il se réduit pour les pécheurs, qui, par leur malice et leur orgueil, ont encouru un châtiment trop mérité, n'est-il pas mille fois plus touchant que celui d'Achab ? Il dépouille son vêtement de gloire pour se cacher sous l'apparence de la sainte Hostie, comme sous un dur cilice ; il ne s'éloigne pas en baissant la tête, mais il se tient sur l'autel dans l'attitude d'un ver de terre, et, du fond de son cœur, il conjure son Père, avec des cris suppliants, de nous pardonner et de nous épargner. En présence d'un tel spectacle, Dieu ne dira-t-il pas à ses Anges : Avez-vous vu comment mon Fils s'est humilié devant moi ? Et les Anges ne répondront-ils pas : Oui, Seigneur, nous sommes confondus de tant d'abaissement ? — Puisque mon Fils s'est anéanti de la sorte pour l'amour des pécheurs, ajoutera le Père céleste, je retiendrai ma colère, et, quelles que soient les iniquités du monde, je ne pourrai me résoudre à sévir. Ah ! n'en doutons pas, si le Dieu juste épargne la vie du coupable, ou ne le punit point dans la mesure de ses méfaits, cela vient de ce que le coupable, ayant entendu souvent

la sainte Messe, a participé à l'amende honorable du Sauveur, qui s'est humilié à sa place. Soyez reconnaissants à cette adorable Victime, Chrétiens, et dites-lui du fond du cœur : Louanges et honneur vous soient rendus, très doux Jésus, pour l'amour qui, à chaque Messe, vous fait descendre du Ciel, amour qui, changeant en votre chair et en votre sang le pain et le vin, vous tient captif sous ces viles apparences, désarme ainsi la colère de votre Père et nous obtient la rémission de la peine attachée à nos péchés ! Pour cet inestimable bienfait, nous vous remercions du fond de notre cœur, nous vous louons, nous vous exaltons, nous vous bénissons, nous vous glorifions de toutes nos forces, et nous prions l'armée céleste de suppléer, en s'unissant à nous, à l'insuffisance de notre action de grâces. Nous vous supplions encore d'ouvrir les yeux de notre esprit, afin que, connaissant de mieux en mieux ce doux mystère, nous puissions l'honorer plus dignement et l'appliquer à notre salut.

CHAPITRE VI

A la sainte Messe, Jésus-Christ renouvelle sa Vie.

PARMI les objets qui charment les yeux et les oreilles, les spectacles où sont reproduits sous de vives couleurs les faits passés ne sont pas les moins intéressants. Le monde y trouve un tel plaisir qu'il y consacre les jours et les nuits et que rien ne lui coûte pour en jouir. Si nous étions attentifs aux grands mystères de la Messe, si nous comprenions quelque chose à ce drame merveilleux où le Christ s'avance, comme en habits de fête, pour renouveler devant nous toutes les scènes de son admirable vie, nous nous précipiterions vers l'église au premier appel des cloches, afin d'assister à une si touchante représentation. Cependant, par une contradiction surprenante, nous qui payons si cher une place au théâtre, nous qui courons avec un si grand empressement aux pièces, disons mieux, aux folies des comédiens, sans souci de notre temps et de notre argent, nous désertons la sainte Messe où, loin de nous appauvrir, nous nous enrichirions de tous les mérites du Sauveur, à la seule condition d'y venir en spectateurs pieux.

Mais qu'y a-t-il d'étonnant, répondrez-vous, que les personnes frivoles se pressent plus à la comédie

qu'à la Messe? La comédie est amusante, tandis qu'au saint Sacrifice rien ne flatte l'oreille ni n'attire les regards. Quel aveuglement, vous dirai-je à mon tour, que celui de ces hommes légers qui n'ont d'autres yeux que les organes ouverts sous le front, et dont la vue intellectuelle est entièrement obscurcie ! S'ils avaient *la lumière de la foi*, ils trouveraient, dans cet auguste spectacle, des jouissances intimes et variées, car la Messe est l'abrégé de la vie entière de Notre-Seigneur et la reproduction de tous ses mystères. Ce n'est pas une simple représentation poétique des événements, à la manière des drames, c'est une répétition exacte et réelle de toutes les actions et de toutes les souffrances du Christ.

En effet, dans la sainte Messe, nous avons sous les yeux l'enfant qu'ont trouvé les bergers, qu'ont adoré les Mages, que Siméon a tenu dans ses bras. Il est là, vivant sur l'autel, pour y recevoir l'hommage de notre piété et de notre amour. C'est lui qui annonce l'Evangile en la personne du prêtre, et sa grâce n'est pas moins grande pour nos âmes que s'il nous le prêchait lui-même de ses propres lèvres.

En changeant le vin en son sang, il opère un miracle plus grand que celui de Cana; en changeant le pain en son corps, il renouvelle l'ineffable mystère de la Cène.

Il est encore une fois immolé sur l'autel non par la main des bourreaux, mais entre celles du prêtre qui l'offre, comme victime expiatoire, au Dieu tout-puissant. Aussi Sanchez (1) ne craint pas de dire que « celui qui sait profiter de la Messe peut y recevoir le pardon de ses péchés et l'effusion des

(1) Thes. Missæ, c. 2.

grâces célestes, aussi bien que s'il avait vécu au temps du Sauveur et assisté à tous ses mystères. »

Denis le Chartreux (1) n'est pas moins affirmatif. « Toute la vie du Christ, dit-il, n'a été qu'une célébration de la sainte Messe, dans laquelle il était lui-même l'autel, le temple, le prêtre et la victime. »

Il a revêtu les habits sacerdotaux dans le sanctuaire du sein maternel où, en prenant notre chair, il a pris le manteau de notre mortalité. Il est sorti de ce tabernacle virginal dans la nuit bénie de Noël, et il a commencé l'*Introït* en entrant dans le monde. Il a dit le *Kyrie eleison* lorsqu'il a étendu ses petites mains dans la crèche, comme pour demander secours. Le *Gloria in excelsis* a été entonné et exécuté par les Anges du Ciel, portés sur les nues, pendant que le nouveau-né reposait dans son berceau, circonstance représentée par le prêtre qui demeure à son banc durant le même cantique. Le Sauveur a dit la *Collecte* dans les veilles qu'il passait en prière pour appeler sur nous la miséricorde divine. Il a lu l'*Epître* lorsqu'il a expliqué et interprété Moïse et les prophètes, l'*Evangile*, lorsqu'il a parcouru la Judée pour y répandre la bonne nouvelle, l'*Offertoire*, quand il s'est offert à Dieu le Père pour le salut des hommes et qu'il a accepté toutes ses souffrances. Il a chanté la *Préface* en louant Dieu sans cesse à notre place et en le remerciant de ses bienfaits. Le peuple hébreu a fait retentir le *Sanctus* lorsqu'il s'est écrié, le jour des Rameaux : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! Hosanna au Fils de David ! » Jésus a opéré la *Consécration* à la dernière Cène par la transsubstantiation du pain et du vin en son corps et en son

(1) De Vita curat., art. 16.

sang. L'*Élévation* a eu lieu lorsqu'il a été cloué au gibet et dressé dans les airs pour servir de spectacle au monde. Il a récité le *Pater* lorsqu'il a prononcé les sept paroles sur la Croix, effectué la fraction de l'Hostie au moment où son âme très sainte s'est séparée de son corps sacré. Enfin, vous reconnaissez dans l'*Agnus Dei* la confession du centurion se frappant la poitrine et s'écriant : Cet homme était vraiment le Fils de Dieu ; dans la *Communion*, l'embaumement et l'ensevelissement. Jésus a béni le peuple, lorsque, avant de quitter le monde, il a étendu les mains sur ses disciples, au sommet de la montagne des Oliviers. Qu'elle est belle et solennelle cette Messe célébrée ainsi sur la terre par le Sauveur ! Or, c'est la même que les prêtres disent encore chaque jour, quoique plus brièvement. « Oui, insiste un pieux auteur (1), la sainte Messe est l'abrégé de la vie du Christ. En une demi-heure, nous y voyons représenté ce qu'il a fait pendant trente-trois ans. » A la manière du comptable qui note exactement dans son livre tout ce qu'il a donné et reçu, puis réunit les sommes dans un total général, Jésus concentre dans la sainte Messe tous les mystères de sa carrière, et les remet sous nos yeux comme dans une courte récapitulation. Nous sommes de la sorte aussi favorisés, sinon plus, que ceux qui ont vécu avec lui sur la terre. Ceux-là ont entendu une Messe très longue, mais unique, tandis que nous pouvons chaque jour en entendre plusieurs et recueillir presque sans peine tous les mérites de Jésus. Mais, pour faciliter l'intelligence de cette vérité, voici un fait à l'appui :

Thomas de Cantimpré, évêque hollandais de l'ordre

(1) Forner. in Miserere. conc. 80.

de Saint Dominique, rapporte qu'en 1267, au temps de Pâques, en l'église de Saint-Amand, à Douai, un prêtre distribuant la communion à la Messe, laissa tomber une Hostie. Effrayé de cet accident qu'il ne pouvait s'expliquer, il s'agenouille pour le réparer. Mais au moment de saisir l'Hostie, il la voit s'élever de terre et planer dans les airs. N'ayant qu'un corporal sur lequel était placé le ciboire, il prit le purificatoire et l'étendit au-dessous de l'Hostie qui vint s'y poser. Après l'avoir reçue, il la porta sur l'autel, et humblement prosterné, pria Notre-Seigneur de lui pardonner son irrévérence. Or, en ce moment même, comme il avait les yeux fixés sur les saintes Espèces qu'il venait de recueillir, il s'aperçut, avec une très grande surprise, qu'elles se changeaient en un gracieux enfant. Emu jusqu'au fond du cœur en présence d'un si grand miracle, il ne put retenir ses cris. Les chantres s'étant portés à son secours, distinguèrent comme lui le céleste enfant. Leur joie éclate aussitôt, et le peuple se précipite à son tour pour contempler la merveille. Mais, nouveau prodige, là où les choristes voyaient Jésus-Christ sous la forme d'un enfant, les autres fidèles le voyaient sous la forme d'un homme et dans la splendeur de la Majesté divine. Ils furent si frappés les uns et les autres de cette apparition qu'ils s'en souvinrent toute leur vie. Tantôt ils baissaient les yeux par respect, tantôt ils les levaient pour regarder de nouveau. Le miracle dura une heure. Qui dira les douceurs causées en eux par une telle faveur ? La foule était devenue très considérable et, dès que le prêtre eut enfermé le Saint Sacrement dans le tabernacle, elle publia en tous lieux le fait dont elle avait été témoin. L'évêque qui le rapporte fut un des premiers à l'apprendre. Il alla à Douai trouver

le doyen de Saint-Amand, et lui demanda si ce qu'on racontait de l'apparition de Notre-Seigneur était exact. Ce prêtre répondit : Il est vrai que Jésus-Christ a été vu d'un grand nombre de personnes, sous sa forme humaine. « A ces mots, continue Thomas, naquit en moi un vif désir de jouir de la même grâce, et je priai le doyen de me montrer la sainte Hostie. Il m'accompagna à l'église, où une foule énorme nous suivit dans l'espoir que le prodige se renouvellerait. »

« Le doyen ouvrit le tabernacle, non sans frayeur, et sortit le Saint Sacrement, avec lequel il donna la bénédiction. Aussitôt le peuple, élevant la voix, éclate en sanglots en s'écriant : O Jésus, ô Jésus ! Je demandai ce que signifiaient ces cris, ces larmes, et on me répondit : Nous voyons de nos yeux notre divin Sauveur ! Cependant je ne voyais, moi, que la forme ordinaire de la sainte Hostie, ce qui m'affligeait beaucoup, car je craignais que le refus de mon Rédempteur de se montrer à moi ne fût le châtiment de mes péchés. Je sondai scrupuleusement ma conscience, et, n'y trouvant rien de particulier, je conjurai avec larmes Jésus-Christ de me laisser voir son visage de mes yeux corporels. Après d'instantes supplications, mes vœux furent exaucés, et je contemplai non pas la figure d'un enfant, comme cela était arrivé à beaucoup de fidèles, mais la forme d'un adulte. Je vis le Sauveur face à face ; ses yeux étaient clairs et agréables, sa chevelure flottait sur ses épaules, sa barbe, assez longue, encadrait son menton, son front était uni et large, ses joues pâles, sa tête un peu inclinée. Je vis Notre-Seigneur, dis-je, et j'étais si ému de cette vision que mon cœur faillit se briser dans l'excès de ma joie et de mon amour. Après un temps assez long, le visage du Christ changea ; il devint triste, tel qu'il

avait dû être durant sa douloureuse passion. Il m'apparut couronné d'épines, inondé de sang. J'étais touché d'une telle commisération que je versais des larmes amères sur l'état de mon Sauveur; et je croyais sentir sur mon front la pointe des épines qui déchiraient le sien. L'assistance poussait de grands cris et donnait mille témoignages d'affliction. Comme à la première apparition, chacun voyait d'une manière différente; car pendant que les uns contemplaient Jésus sous la forme d'un enfant nouveau-né, d'autres l'apercevaient sous les traits d'un adolescent, d'autres avec la taille d'un homme fait, d'autres, enfin, au milieu des horreurs de la Passion. Je renonce à peindre les émotions qu'éprouvaient ces heureux chrétiens, et je laisse aux âmes pieuses le soin de se l'imaginer. »

Bien que je n'aie pas eu, comme eux, la joie de vous voir, ô Jésus, sous votre forme corporelle, je n'en crois pas moins fermement à votre présence réelle, et je vous offre à votre Père avec autant de ferveur que si je vous avais contemplé de mes yeux. Je sais que ces manifestations de vous-même sont faciles à votre toute-puissance; je sais aussi qu'elles ne sont pas nécessaires et que, pourvu que l'œil de ma foi soit sain, je vous verrai dans votre gloire ou dans votre Passion, suivant que je m'associerai à vos joies ou à vos douleurs. Vous ne vous révélez pas à mes regards mortels, mais vous m'avez préparé, de toute éternité, un moyen d'assister en esprit au spectacle de votre vie et de vos souffrances, et de les offrir au Père et à l'Esprit-Saint, pour la plus grande gloire de votre bienheureuse Mère, de tous les chœurs angéliques et de l'armée des élus. Oui, durant la sainte Messe, Dieu et ses Anges revoient Jésus-Christ sous la forme avec laquelle il reposait dans la crèche, puis

sa circoncision, sa présentation au temple, sa fuite en Égypte, son jeûne au désert, ses prédications, ses voyages; ils le revoient persécuté, vendu, traîné devant les tribunaux, flagellé, couronné d'épines, crucifié, mort, enseveli, ressuscité, enfin montant au Ciel et terminant par là ses travaux. Cette vivante représentation, ce renouvellement des années terrestres du Sauveur cause au Père, au Saint-Esprit, aux Anges, une joie aussi grande que celle que leur ont causée jadis les mystères accomplis en Judée. En d'autres termes, le Ciel entier ressent, à chaque Messe, des délices telles que toutes les choses de ce monde ne sauraient lui en procurer de comparables. Cette joie, d'ailleurs, ne vient pas seulement de la reproduction de la vie et de la Passion de Jésus, mais aussi de l'amour que sa personne témoigne à la Divinité; car, au saint Sacrifice, Notre-Seigneur honore, loue, aime, sert et glorifie la Trinité de toutes les forces de sa nature humaine, comme de toute la puissance de sa nature divine. Il le fait d'une manière si incompréhensible, si haute, qu'à elles seules, cette louange et cette charité dépassent infiniment les hommages des Anges et les œuvres de tous les Saints. A la lumière de ces considérations, jugez de l'excellence du culte que vos prêtres rendent à Dieu, faites-vous une idée de l'efficacité d'une Messe, je dirai même de la simple audition d'une Messe.

Avant de clore ce chapitre, j'insisterai encore sur l'utilité qu'a pour nous ce Sacrifice auguste et sur les immenses mérites que nous pouvons y puiser. Pendant sa vie terrestre, Jésus-Christ a recueilli un trésor inestimable de grâces, non pour lui, mais pour nous.

Il a travaillé sans relâche, comme il le dit lui-

même (1) : « Mon Père ne cesse point d'agir et j'agis aussi. » Or, cette vie laborieuse, méritoire à l'infini, il la renouvelle à chaque Sacrifice, il la reproduit devant les yeux de son Père, afin d'obtenir notre pardon; il l'offre pour payer nos dettes, il nous donne en elle un moyen d'échapper aux châtiments qui nous menacent.

Soyez donc reconnaissants à votre fidèle ami qui, au prix de tant de fatigues, vous a acquis un si riche trésor. Répondez à l'intention qu'il vous exprime d'offrir pour vous, chaque jour et gratuitement, ses mérites, et ne vous privez pas, en négligeant la sainte Messe, du moyen d'obtenir, avec si peu de peine, un gain immense. Ah! si vous pouviez vous enrichir dans l'ordre temporel aussi facilement qu'il vous est donné de le faire dans l'ordre spirituel, vous ne perdriez pas un instant, vous n'épargneriez aucun effort. Comment donc pouvez-vous être si indifférents quand il s'agit des richesses éternelles?

(1) Joan., v, 17.

CHAPITRE VII

A la sainte Messe, Jésus-Christ renouvelle sa Prière.

SAINT Jean, le disciple bien-aimé, dit : « Nous avons pour avocat, auprès du Père, Jésus-Christ, le Juste par excellence, et c'est lui qui est la victime de propitiation pour nos péchés (1). » N'est-ce pas une précieuse assurance pour notre salut que le Fils de Dieu, l'assesseur même du Père, intervienne pour nous et plaide notre cause ?

Mais, ici, se pose une question : Où et quand Notre-Seigneur remplit-il cet office ? L'Eglise enseigne que ce n'est point seulement au Ciel, mais encore sur la terre. « Chaque fois que le saint Sacrifice est offert, dit le savant Suarez, Notre-Seigneur prie pour celui qui l'offre et pour ceux à l'intention desquels il est offert. » Il prie avant tout pour le prêtre, pour les assistants, et pour tous ceux que le prêtre et les assistants ont en vue.

Voici comment saint Laurent Justinien (2) décrit cette prière : « Le Christ immolé sur l'autel crie vers son Père et lui montre ses plaies sacrées, afin de toucher son cœur et de nous sauver des peines éternelles. »

(1) I Ep., II, 1, 2.
(2) Serm. de Corp. Christi.

On ne saurait mieux exprimer le zèle du Sauveur pour nos intérêts. Ce zèle, saint Luc nous l'avait déjà indirectement révélé. « Jésus gravit la montagne, dit-il (1), et y resta toute la nuit en prière devant Dieu. » Ce ne fut pas un fait isolé, car le même évangéliste (2) dit ailleurs : « Pendant le jour, il enseignait dans le Temple ; la nuit, il se retirait sur le mont des Oliviers. » Et un peu plus loin (3) : « Il sortit vers le soir et, selon sa coutume, il alla sur le mont des Oliviers. » Il est évident par ces témoignages que le Sauveur avait l'habitude de se rendre sur cette montagne pour y passer la nuit en prière. Or, pour qui priait-il ? Saint Ambroise (4) nous l'apprend : « Le Seigneur ne priait pas pour lui-même, mais à notre intention. » C'est donc pour vous, pour moi, pour tous les hommes, qu'il s'est soumis à tant de veilles. Il prévoyait la perte de beaucoup d'âmes, malgré la mort cruelle qu'il était résolu de souffrir, et ce spectacle arrachait des pleurs à ses yeux et des soupirs à son cœur compatissant. Le Sauveur les répète à chaque Messe, ces ardentes prières : il en fait comme un résumé. En même temps, il montre à son Père les larmes brûlantes qu'il a versées ; il énumère les soupirs qui sont sortis de son cœur ; il rappelle le nombre des nuits qu'il a passées. Tout cela, il l'offre sans doute pour le salut du monde entier, mais plus particulièrement pour ceux qui assistent à la Messe. Quelle ne sera pas l'efficacité d'une telle intercession sur les lèvres du Saint des Saints ! Que n'en doivent

(1) VI, 12.
(2) XXI, 37.
(3) XXII, 39.
(4) *Lib. III, in Luc.*

point attendre les âmes en faveur desquelles elle monte vers Dieu !

Ce qui augmente encore la puissance de la prière de Jésus, c'est que sa vertu est unie à celle du Sacrifice. Je m'explique.

On lit dans les *Révélations de sainte Gertrude* qu'à l'élévation de l'Hostie, la Sainte vit Notre-Seigneur élever de ses propres mains, et sous la forme d'un calice d'or, son cœur sacré qu'il offrit à Dieu. Elle le vit aussi s'immoler lui-même pour l'Eglise d'une manière qui surpasse tout entendement. Voulant confirmer cette révélation, Notre-Seigneur dit à sainte Mechtilde (1), sœur de sainte Gertrude : « Seul, je sais et je comprends parfaitement comment je me sacrifie sur l'autel pour le salut des fidèles, ce que ni les Chérubins, ni les Séraphins, ni aucune puissance céleste ne peuvent concevoir complètement. »

Remarquez en outre que Notre-Seigneur ne s'offre pas à l'autel avec la majesté qu'il a dans le Ciel, mais avec une humilité incomparable. Il est présent, non seulement dans l'Hostie entière, mais dans la moindre parcelle, et, sous ces voiles, il paraît si peu digne d'attention et de respect, que c'est bien le cas de lui appliquer les paroles de David : « Je ne suis pas un homme, mais un ver de terre, un objet de moquerie pour les hommes (2). » Hélas ! à l'éternelle honte des Chrétiens, la prophétie ne s'accomplit que trop souvent à la lettre : Jésus est méprisé parmi nous ; nous lui refusons les honneurs dus à sa Divinité, et ce n'est que par exemption qu'on le reconnaît et qu'on l'adore dans le sacrement de son amour.

(1) Lib. II, c. 31.
(2) Ps. xxi, 7.

Sous cette forme amoindrie, il crie cependant vers le Ciel avec une voix si puissante qu'elle pénètre les nues, déchire le firmament et triomphe de la justice divine.

Jonas (1) ayant annoncé au roi de Ninive que sa capitale serait détruite au bout de quarante jours, le monarque quitta ses habits royaux, se couvrit d'un sac, et ordonna au peuple d'implorer le Seigneur. Au moyen de son humilité et de sa pénitence, il obtint la révocation de la redoutable sentence, et la cité coupable fut épargnée. Si ce roi païen a mérité par là le pardon d'une ville entière, Jésus-Christ, qui s'humilie bien plus encore à la sainte Messe, n'obtiendra-t-il pas davantage? Dépouillé de sa Majesté, revêtu, comme d'un sac grossier, des apparences sacramentelles, il se tient devant le trône du Tout-Puissant et demande grâce pour son peuple en disant : « O mon Père, considérez mon abaissement! Je me suis réduit à la condition d'un ver de terre plutôt qu'à celle d'un homme. Les pécheurs se sont élevés contre vous; je m'anéantis devant vous. Ils vous ont irrité par leur orgueil; je veux vous désarmer à force d'humilité. Ils ont encouru votre juste vengeance; laissez-vous fléchir par mes prières. Pour l'amour de moi, pardonnez-leur, ô mon Père; ne les châtiez pas en proportion de leurs fautes; ne les livrez pas à l'ennemi, ne permettez pas qu'ils aillent à leur perte. Je ne puis me résoudre à les voir tomber dans l'abîme, car ils sont miens, ayant été rachetés au prix de mes souffrances. Je vous prie surtout, ô Père, pour les pécheurs ici présents, pour eux j'offre en ce moment mon sang

(1) Jon., III

et ma vie. Ah! en vertu de ce sang, de cette mort, sauvez-les de la damnation éternelle. »

O Sauveur Jésus! où avez-vous puisé l'amour qui vous porte à accomplir un tel mystère, et à prier pour nous avec tant de ferveur?

Cet amour, nous n'avons pas d'autre moyen de le reconnaître que d'assister à la Messe. Qui donc ne se ferait un devoir d'être fidèle à une pratique si avantageuse et en même temps si facile? Il est hors de doute que, lorsque le Sauveur était suspendu à la Croix, il a recommandé à son Père les fidèles qui se tenaient au pied de cet arbre sacré, et qu'il leur a appliqué d'une manière toute spéciale les fruits de sa Passion. Il n'est pas moins certain qu'à la sainte Messe, il prie pour les assistants, surtout pour ceux qui implorent sa médiation. Il prie pour eux aussi ardemment qu'il priait de son gibet d'infamie pour les ennemis qui l'y avaient cloué. Que n'opérera pas cette prière! Quelles grâces n'en recueillerons-nous pas! Quelle sûre espérance de félicité éternelle ne fera-t-elle pas naître en nos cœurs!

Si la bienheureuse Vierge Marie, descendant du Ciel, vous disait : Mon cher enfant, ne crains rien; c'est moi qui vais prendre en main tes intérêts; je prierai instamment mon Fils, et je ne cesserai que lorsqu'il m'aura donné la certitude de ton bonheur éternel; si la bienheureuse Vierge Marie, dis-je, vous tenait ce langage, transporté d'allégresse, vous vous écrieriez du fond de l'âme : Maintenant je n'ai plus de doute, mon salut est assuré. Je loue votre confiance en Marie; mais comment n'en auriez-vous pas une semblable, ou plutôt une bien plus grande encore, dans l'intercession toute-puissante du glorieux Fils de Dieu, qui, non seulement vous promet

son appui, mais prie réellement pour vous à chaque Messe que vous entendez, et veut, en contrebalançant la sévérité de la justice, vous sauver du châtiment qu'ont mérité vos péchés? A la voix de sa prière il joint celle de ses larmes, de ses plaies, de son sang, de ses soupirs : autant de sources intarissables d'où s'échappent des fleuves de grâces et de bénédictions.

Profitez d'une doctrine si encourageante ; je veux dire : soyez fidèles à vous rendre au saint Sacrifice. Vous vous plaignez souvent de manquer de ferveur : Notre-Seigneur, priant à votre place, suppléera à vos omissions. Il vous invite affectueusement (1) : « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » C'est-à-dire venez tous à moi, vous qui ne pouvez prier dévotement, et je prierai pour vous. Ces paroles, partant de l'autel, sont plus pressantes encore que lorsqu'il vous les adressait aux jours de sa carrière terrestre. Pourquoi, ô âme indigente, ne vous rendez-vous pas aux désirs du Sauveur? Pourquoi n'accourez-vous pas à la sainte Messe? Etes-vous dans le besoin, vous implorez les personnes qui peuvent vous aider, vous vous plaignez à elles de votre misère, vous réclamez leurs prières, vous avez confiance en leur intercession. Comment n'espéreriez-vous pas dans la médiation toute-puissante de Jésus-Christ? Vous êtes dans un dénûment si grand que vous pouvez à peine l'exprimer ; mais ce qu'il y a de plus terrible dans votre état, c'est le danger toujours menaçant de la damnation éternelle. Seigneur, demandez-vous au Maître, qui pourra me sauver? Jésus vous répond : « Ce qui est impossible aux hommes est possible à Dieu. »

(1) Matth., xi, 28

Puisque vous apprenez de la bouche du Sauveur qu'il a les moyens d'assurer votre bonheur éternel, suppliez-le chaque jour de le faire. Mais, direz-vous, une pauvre créature comme moi est indigne des prières de Jésus. Loin de vous cette triste pensée; soyez certain, au contraire, que, si vous vous adressez à lui, il intercédera pour vous. Je dirai plus, c'est son devoir, comme l'affirme saint Paul (1) par ces paroles : « Tout pontife est établi pour les âmes dans les choses qui se rapportent à Dieu, à l'effet d'offrir des dons et des sacrifices pour les péchés du peuple. » Or, Jésus-Christ est pontife, et il exerce son sacerdoce à la Messe ; à lui donc de prier, à lui d'offrir le Sacrifice pour nous. Il ne s'acquitte pas seulement de cette fonction pour tous en général, mais pour chacun en particulier, de même qu'il a souffert pour tous et pour chacun, et qu'il s'intéresse à chaque membre de l'Eglise universelle comme à l'Eglise universelle elle-même.

Maintenant que vous comprenez la puissance, l'efficacité de la prière de Jésus au saint autel, joignez-y vos propres supplications elles acquerront par là une force immense. « Les prières qui sont unies au saint Sacrifice, dit un pieux auteur, laissent bien loin derrière elles toutes les autres, même celles qui durent de longues heures, même les oraisons les plus élevées, à cause des mérites de la Passion de Jésus-Christ qui, dans la célébration de ce Sacrifice auguste, se communiquent par une admirable effusion. » Fornerus (2), car c'est lui qui parle ainsi, confirme son opinion par la comparaison suivante : « De même que la tête sur-

(1) Heb., v, 1.
(2) Forn., *In miser. Conc.* 83 num. 10.

passe en dignité toutes les autres parties du corps, ainsi la prière du Sauveur, qui est notre tête, a une valeur qui la met infiniment au-dessus des prières de tous les Chrétiens, qui ne sont que les membres de son corps mystique. »

Comme une monnaie de cuivre acquiert du prix en tombant dans l'or en fusion, de même la misérable prière d'un homme, unie à celle de Jésus-Christ, revêt le caractère du don le plus noble. Disons mieux, une prière médiocre faite à la Messe vaut plus qu'une prière fervente faite chez soi. Les clercs et les laïcs agissent donc très inconsidérément quand, pouvant entendre la Messe, ils préfèrent vaquer à d'autres exercices de piété. Ils se nuisent beaucoup à eux-mêmes, car, en suivant les actions du Prêtre, en répétant avec lui les paroles du Sauveur, en offrant par ses mains cet holocauste sublime, ils gagneraient d'incomparables trésors spirituels.

CHAPITRE VIII

A la sainte Messe Jésus-Christ renouvelle sa Passion.

Parmi les mystères de Jésus, il n'en est aucun de plus utile à rappeler ni de plus digne de respect que la douloureuse Passion par laquelle il nous a rachetés. Les Saints Pères ne se lassent point de la célébrer, et promettent de la part de Dieu, une grande récompense à ceux qui l'honorent. Or, bien que les moyens d'honorer la Passion soient nombreux, je ne pense pas qu'il en existe de plus parfait que la pieuse audition de la sainte Messe, car la Passion se renouvelle sur l'autel.

Sans doute, il ne nous est pas donné de voir de nos yeux la reproduction des souffrances du Christ ; mais ces souffrances, tout nous les rappelle, tout les symbolise. Le plus expressif des signes, celui de la croix, est présent partout. Je le trouve gravé cinq fois sur la pierre sacrée, je le rencontre au-dessus de l'autel ; il est dessiné au missel sur la page qui précède le Canon, brodé sur l'amict, sur le manipule, sur l'étole, sur la chasuble, ciselé sur la patène. Le prêtre le fait seize fois sur lui-même et vingt-neuf fois sur l'offrande. Quelle représentation significative !

Bien que Notre-Seigneur ait dit à la dernière Cène : « Faites ceci en mémoire de moi », le Sacrifice de la Messe n'est pas une simple mémoire, mais un renouvellement de la Passion. Le Concile de Trente (1) l'enseigne en ces termes : « Si quelqu'un dit que le Sacrifice de la Messe n'est que le souvenir du sacrifice consommé sur la Croix, qu'il soit anathème ! » et encore (2) : « Dans le divin Sacrifice est présent et immolé d'une manière non sanglante le même Christ qui s'est offert une fois lui-même avec effusion de sang. » N'eussions-nous que ces témoignages, ils devraient suffire, puisque nous sommes obligés de croire, sans discussion ce que l'Eglise nous enseigne.

Le saint Concile ajoute, comme éclaircissement, les paroles suivantes : « Car la victime qui s'offre par le ministère du prêtre est la même que celle qui s'offrit un jour sur l'autel de la Croix ; la façon seule dont le Sacrifice s'opère est différente. » Sur le Calvaire, Jésus a été immolé entre des mains impies, tandis que, sur l'autel, il s'offre par celles du prêtre d'une manière mystique.

L'Eglise emploie souvent dans le missel le mot immoler, *immolare*. Saint Augustin (3) s'exprime de même : « Le Christ, dit-il, n'a été immolé physiquement qu'une seule fois, mais on l'immole sacramentellement chaque jour pour le peuple. » Ce mot est remarquable. On le trouve fréquemment dans l'Ecriture sainte pour désigner l'oblation des animaux. Si l'Eglise en fait usage à propos de la Messe, c'est qu'elle veut nous montrer ainsi que le saint Sacrifice ne consiste pas

(1) Sess. 22, c. 3.
(2) Sess. 22, c. 2.
(3) Epist. 98, ad Bonif.

simplement dans la prononciation des paroles du prêtre au moment de la Consécration, ni dans l'élévation des espèces sacramentelles, mais bien dans une immolation véritable, quoique mystique, du divin Agneau. « La Passion du Christ, suivant saint Cyprien (1), est le Sacrifice même que nous offrons. » Qu'est-ce à dire si ce n'est que nous renouvelons, en célébrant la sainte Messe, les faits qui se sont produits pendant la Passion du Sauveur? Saint Grégoire (2) l'affirme encore plus clairement : « Le Sauveur ne meurt plus, dit-il, cependant il souffre encore pour nous, au saint Sacrifice, d'une manière mystérieuse. » Théodoret (3) n'est pas moins explicite : « Nous n'offrons pas un autre Sacrifice que celui qui a été offert sur la Croix. »

Je pourrais multiplier les témoignages; mais pour abréger, je n'invoquerai plus que celui de l'Eglise, et celui-là est infaillible. Nous lisons dans la Secrète du IX[e] dimanche après la Pentecôte : « Permettez-nous, Seigneur, nous vous en prions, de célébrer dignement ce Sacrifice, parce que, aussi souvent qu'il est célébré, aussi souvent s'accomplit l'œuvre de notre Rédemption. »

Ici se pose encore une question : Qu'est-ce que l'œuvre de notre Rédemption? Les enfants eux-mêmes pourraient vous répondre. Demandez-leur par quoi nous avons été rachetés, ils diront sans hésiter : Par la Passion de Jésus-Christ. Or, l'Eglise affirme que c'est là l'œuvre qui s'accomplit à la sainte Messe; il faut donc conclure que la Passion du Christ s'y renouvelle. L'Eglise dit encore, dans la Secrète des Martyrs :

(1) Epist. 63, ad Cæcil.
(2) Homil. 137.
(3) In Hebr., cap. 8

« Que votre bénédiction descende abondamment sur vos dons, afin que vous les receviez et en fassiez le Sacrement de notre salut. » Ces paroles ne signifient pas qu'à la Messe nous soyons rachetés de nouveau, mais que nous y participons à la vertu de la Rédemption, ainsi que l'enseigne l'Eglise dans un autre office (1) : « Veuillez nous appliquer par ce Sacrement l'effet de la Rédemption ? » Qu'est-ce, en effet, que la sainte Messe, demande Mansi (2), sinon le renouvellement de notre Rédemption ? » Molina ajoute (3) : « La sainte Messe surpasse d'une manière incommensurable tous les autres sacrifices, parce qu'elle n'est pas une simple représentation, mais l'œuvre même de notre Rédemption, remplie de mystères et réellement accomplie. » Je confirmerai ces témoignages par quelques exemples.

Amérumnès (4), chef des Sarrasins, envoya le fils de son frère à Ampélon, en Syrie, où il y avait une église célèbre, dédiée à saint Georges. Dès que l'infidèle aperçut cette église, il dit à ses gens : Conduisez là mes chameaux et mettez leur fourrage sur l'autel. Comme les serviteurs se disposaient à lui obéir, les prêtres lui dirent respectueusement : Prenez garde, seigneur, cette maison est consacrée à Dieu et nul ne peut la profaner. Le Sarrasin fit néanmoins introduire les bêtes de somme, mais, à peine entrés, ces animaux tombèrent frappés de mort sous ses yeux, et il ordonna, tout effrayé, de sortir leurs cadavres. C'était un jour de grande fête, beaucoup de personnes assistaient à la Messe. Le prêtre ne commença pas

(1) Feriâ III^a post Dom. III^am Quadrag
(2) Au mot : *Missa.* Disc. 5, I.
(3) De Missâ. Tract. IV, c. 9.
(4) Boll., vita sancti Georgii mart., 23 apr

sans inquiétude, tant il redoutait que le prince idolâtre ne commît quelque irrévérence envers le très saint Sacrement. Le Sarrasin se plaça près de l'autel pour se rendre compte du culte des Chrétiens, et lorsque, selon le rite grec, l'officiant, à l'aide d'un couteau spécial, divisa en quatre parties le pain consacré, il vit entre ses mains un petit enfant dont les chairs en morceaux couvrirent la patène, et dont le sang coulait dans le calice. Il en fut tellement indigné qu'il eût tué le prêtre à l'instant, si le désir de savoir ce qui allait suivre ne l'eût retenu. A la Communion, il vit ce même prêtre manger une partie de l'enfant et boire son sang dans le calice; il vit aussi tous ceux qui venaient à la sainte Table participer à la chair de ce même enfant. Il se dit en lui-même : les Chrétiens sont des barbares qui immolent un enfant dans leur culte et qui, semblables à des bêtes, dévorent la chair humaine. Je vengerai de ma propre main le meurtre de cet innocent, en punissant de mort ces féroces anthropophages. Après la Messe, le prêtre bénit le pain, et le distribuant au peuple, en donna un morceau au Sarrasin. Celui-ci s'écria en arabe : Qu'est-ce que cela? C'est du pain bénit, répondit le prêtre. Non, ce n'est pas du pain que tu as sacrifié, chien sans pudeur, meurtrier barbare! Ne t'ai-je pas vu de mes yeux immoler un enfant? N'ai-je pas vu son sang couler dans une coupe, et son corps, divisé en quatre parties, posé par toi sur un plat? N'ai-je pas vu cela, impie, immonde, abominable homicide? Ne t'ai-je pas vu manger de la chair de cet enfant, boire de son sang et en donner aux autres? Le prêtre émerveillé lui dit : Je ne suis qu'un pécheur indigne de contempler de tels mystères, et, parce que vous les avez vus, je crois que vous êtes grand devant Dieu. Le Sarrasin

continua : N'est-ce point là ce que j'ai vu? Certainement, repartit le prêtre, mais moi je ne vois pas ce grand mystère, parce que je suis un pécheur ; je ne vois que le pain et le vin que nous changeons, en le consacrant, au corps et au sang du Sauveur. Le prince effrayé ordonna à ses domestiques et aux fidèles de sortir. Quand il fut seul avec le prêtre, il le prit par la main et lui dit : Je reconnais maintenant que la religion chrétienne est grande ; veuillez donc, ô mon Père, m'instruire et me baptiser. Le prêtre s'en excusa. Pardonnez-moi, seigneur, répondit-il, je ne puis le faire, parce que, si votre oncle l'apprenait, il me mettrait à mort et détruirait cette église. Mais si vous désirez être baptisé, allez sur le mont Sinaï trouver l'évêque, et racontez-lui ce qui vous est arrivé. Lorsqu'il vous aura instruit dans notre foi, il vous donnera le baptême. Le Sarrasin se retira, mais quand la nuit fut tombée, il revint auprès du prêtre, quitta ses habits somptueux, se revêtit d'un cilice et s'enfuit en secret sur le Sinaï. Il raconta à l'évêque les motifs de sa conversion, fut instruit, baptisé, et se fit moine sous le nom de Pacôme. Après trois ans d'une vie très pénitente, il retourna vers son oncle, dans l'espoir de le convertir. Il fut très mal reçu, tourmenté de mille façons, et finalement mourut lapidé.

Cette histoire nous prouve que le Christ est réellement immolé sur l'autel. Hâtons-nous cependant de dire que le partage de l'enfant en morceaux ne fut point un fait réel, mais une vision miraculeuse, destinée à convertir au Christianisme d'abord par l'étonnement, puis par la recherche de la vérité, et enfin par la lumière, le païen qui n'avait encore aucune connaissance de la doctrine chrétienne.

Dieu a voulu que cet événement fût enregistré

pour fortifier notre foi. Sans doute la manière dont le Sauveur s'immole à la sainte Messe n'est ni sanglante ni douloureuse, cependant il se montre à son Père sous la forme souffrante qu'il avait lors de sa flagellation, de son couronnement d'épines, de son crucifiement, et cela d'une façon aussi vivante que si tous ces cruels supplices se renouvelaient réellement.

Lancicius (1) dit à ce propos : La sainte Messe est une représentation de la Passion et de la mort de Jésus-Christ, non pas en paroles, comme dans les tragédies, mais en vérité. C'est pour cette raison que les Pères l'appellent une répétition de la Passion du Sauveur et disent que le Christ y est de nouveau mis à mort, d'une manière spirituelle. » Laissez-moi vous citer encore un nouvel exemple qui ne cède en rien au précédent.

On lit dans la *Vie des Pères du désert*, qu'un vieux solitaire, simple et ignorant, ne pouvant se figurer comment Notre-Seigneur est réellement présent dans l'Eucharistie, avait coutume de dire à tous ceux qui venaient à lui : Le saint Sacrement ne contient pas le corps du Sauveur. Ce n'est qu'une image ou un simulacre. Deux autres solitaires, l'ayant appris, se rendirent auprès de lui pour le tirer de son erreur. Mais, afin de bien savoir à quoi s'en tenir, ils lui parlèrent ainsi : Père, certain incrédule affirme, paraît-il, que le pain avec lequel nous communions n'est pas le corps du Christ. Il tomba dans le piège et répondit : C'est moi qui ai dit cela. Père, reprirent-ils, ne le croyez pas, mais croyez comme nous ce qu'enseigne l'Eglise. Ils lui expliquèrent alors la doctrine catho-

(1) De Mis., n° 223.

lique et la lui prouvèrent par de nombreux textes des Saintes Ecritures. Vous êtes plus instruits que moi, répliqua le vieux moine, c'est pourquoi vous parlez si bien. Mais je ne puis admettre vos sentiments, à moins que je n'en constate la vérité par expérience. Ils continuèrent : Eh bien, nous allons prier Dieu pendant toute cette semaine, avec la ferme confiance qu'il vous éclairera. Ils prièrent tous trois avec une grande ferveur, et allèrent ensemble à l'église, le dimanche suivant. Ils s'agenouillèrent sur un banc devant l'autel, en continuant d'adresser à Dieu leur pressant appel. A peine le célébrant a-t-il prononcé les paroles de la Consécration, qu'ils voient reposant sur le corporal, au lieu de l'Hostie, un gracieux enfant. Remplis de joie et d'étonnement, ils le contemplent avec délices. Comme le prêtre allait rompre l'Hostie, un ange descendit du ciel et parut découper avec un couteau l'enfant, dont le sang coula dans le calice. Ils sont saisis d'épouvante, croyant que l'ange avait réellement tué l'enfant. Au moment de la Communion, le moine incrédule s'avance consterné vers l'autel, et lorsqu'on lui présente le saint Sacrement, il ne voit plus qu'une chair sanglante. Il tombe alors dans une telle frayeur qu'il ne peut regarder l'Hostie, ni s'en approcher : O Seigneur Jésus, s'écrie-t-il au comble de l'émotion, j'avoue mon erreur et je regrette mon opiniâtreté. Maintenant, je crois fermement que le pain consacré est vraiment votre corps et que votre sang est vraiment dans le calice. Permettez, ô mon Dieu, que ce corps sacré reprenne sa forme sacramentelle, afin que je puisse le recevoir pour le salut de mon âme ! Aussitôt son vœu est exaucé et il communie avec une grande dévotion. Il remercia Dieu et les Pères qui l'avaient amené à la

vérité, et il racontait à tout le monde ce qu'il avait vu et appris pendant la Messe.

Le doute dans lequel Dieu a laissé tomber ce solitaire n'est pas inutile pour nous, car tout ce qui est arrivé aux premiers siècles de l'Eglise est arrivé dans notre intérêt autant que dans celui des Chrétiens d'alors. Dieu, qui a daigné éclairer un homme par un moyen si extraordinaire, ne peut-il pas facilement affermir notre foi ? Au reste, que n'ont pas fait, dans le même but, les Saints et les Docteurs ? « La Messe, dit Marchant (1), n'est pas seulement une représentation, c'est aussi une rénovation non sanglante de la Passion de Notre-Seigneur. De même que, pendant sa vie, il a pris sur lui tous les péchés du monde pour les effacer avec son sang, le Sauveur assume journellement nos fautes, comme le véritable Agneau de Dieu chargé de les expier sur l'autel. » Nous comprendrons mieux encore cette doctrine dans les pages suivantes.

Nous avons démontré que Notre-Seigneur renouvelle vraiment sa Passion à la sainte Messe. Parlons maintenant des motifs qui l'inspirent. Le Père Segneri (2) nous fournit sur ce sujet d'excellentes considérations : « Durant sa vie terrestre, dit-il, le Christ voyait déjà, en vertu de sa prescience divine, que des millions de pécheurs se damneraient, malgré sa douloureuse Passion. La pitié qu'il conçut de leur malheur fut telle qu'il demanda à son Père de demeurer suspendu à la Croix jusqu'au jugement dernier, afin de pouvoir, par ses larmes continuelles, par l'effusion de son sang, par ses prières,

(1) Hort. past. Cand. myst. passim
(2) Il. Crist. ist. Rag. XII, c. 14.

par ses soupirs, apaiser la juste colère de Dieu, émouvoir sa miséricorde, procurer enfin à ces innombrables âmes un moyen d'échapper à l'abîme. »

Saint Bonaventure, dans ses méditations, le bienheureux Avila, dans ses sermons, le Père Gautier, Andriès mettent la même prière sur les lèvres du Sauveur. Il y a plus : Notre-Seigneur a manifesté maintes fois qu'il était prêt à souffrir, pour le salut de chaque individu, tout ce qu'il a souffert pour la Rédemption du monde.

Le Père éternel n'acquiesça point à ce désir. Il répondit qu'une durée de trois heures était déjà mille fois plus qu'il ne fallait, et que celui qui ne bénéficierait pas des mérites de la Passion ne pourrait s'en prendre qu'à lui-même de sa perte éternelle.

L'amour du Sauveur, loin d'être éteint par ce refus, y puisa au contraire une nouvelle ardeur ; le divin Maître n'en fut que plus sollicité par son cœur de venir en aide aux pécheurs. Il trouva dans son éternelle sagesse un autre moyen de rester sur la terre après sa mort, de continuer sa Passion, et de prier sans cesse pour notre salut, comme il l'eût fait sur l'instrument du supplice. Ce moyen admirable, c'est le Saint Sacrifice.

Les Bollandistes rapportent que sainte Colette entendait chaque jour la Messe avec la plus grande dévotion. Une fois qu'elle assistait à celle de son confesseur, le célébrant étant arrivé à la Consécration, elle s'écria : O mon Dieu ! O Jésus ! Jésus ! O vous, Anges et Saints, et vous, hommes pécheurs, voyez et entendez ! Ces exclamations, continuées pendant quelques instants, causèrent à l'assistance autant d'émotion que de surprise. Après la Messe, le prêtre demanda à la Sainte pourquoi elle avait pleuré et crié de la

sorte. J'ai vu et entendu, répondit-elle, des choses si admirables que, s'il vous avait été donné de les voir et de les entendre, vous auriez peut-être crié plus fort que moi. — Qu'avez-vous donc vu ? — Bien que ces merveilles soient si hautes, si divines, que personne ne les puisse exprimer, je vous dirai cependant ce que la raison humaine en peut comprendre. Lorsque vous avez élevé le saint Sacrement, j'ai vu le Christ, comme suspendu à la croix par ses blessures sanglantes. Dans cette attitude, il implorait Dieu en disant : Regardez, mon Père, ce que j'ai été sur la Croix, voyez la forme sous laquelle j'ai souffert pour le monde. Considérez mes plaies, l'effusion de mon sang et laissez-vous toucher par ma Passion et ma mort ! J'ai enduré tout cela pour sauver les pauvres pécheurs ! Voulez-vous les abandonner à Satan ? Que me serviront alors tant de tourments ? S'ils se perdent, non seulement je n'aurai à attendre d'eux aucune reconnaissance, mais ils blasphèmeront mon nom pendant toute l'éternité, tandis qu'ils me béniront s'ils sont sauvés. Je vous prie donc, ô mon Père, pour l'amour de moi, d'avoir pitié d'eux et de les préserver de l'enfer.

C'est ainsi qu'à la Messe Jésus implore la miséricorde divine, c'est ainsi qu'il continue ce qu'il a fait sur la Croix, où il s'écriait : « O mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font ! » Dans son nouvel état de victime, il prie pour tous les pécheurs, avec cette différence que sa voix n'est plus faible ni fatiguée, mais forte et toute-puissante. « Jésus-Christ qui est mort, qui est ressuscité, qui est assis à la droite de Dieu, dit saint Paul (1), prie pour nous. » Il prie dans le Ciel,

(1) Rom., VIII, 34.

mais principalement à l'autel, parce qu'il exerce là son ministère sacerdotal. C'est l'enseignement de saint Laurent Justinien (1). « Pendant que le Christ est offert sur l'autel, dit-il, il crie vers son Père et lui montre ses plaies, afin qu'il daigne sauver les hommes des peines éternelles. » Il prie pour nous tous, mais plus particulièrement pour ceux qui assistent à son Sacrifice. Quel effet salutaire n'ont pas ces cris de Jésus? Combien de fois les nations et les individus n'auraient-ils pas roulé au fond de l'abîme si Notre-Seigneur n'avait prié pour eux ! Combien de milliers de Bienheureux *seraient maintenant* en enfer, si le Christ ne les avait gardés par ses supplications toutes-puissantes ! Allez donc, ô pécheur, allez avec empressement à la Messe, afin de participer aux effets de cette prière divine, d'être préservé des maux temporels et spirituels, et d'obtenir ainsi ce que vous ne pouvez obtenir par vous-même.

Il est donc évident que la principale raison pour laquelle le Christ renouvelle sa Passion sur l'autel est de prier pour nous et d'émouvoir le cœur de son Père. Mais, tout n'est point là : par le Sacrifice de la Messe. Jésus nous *applique* les *mérites* du Sacrifice du Calvaire.

Pour mieux saisir cette vérité, il faut savoir que, pendant toute sa vie, et particulièrement sur la Croix, le Seigneur a acquis un trésor infini de mérites qu'il n'a répandu alors que sur un petit nombre de personnes, mais qu'il prodigue aujourd'hui dans une foule d'occasions et surtout à la Messe. « Ce qui s'est opéré sur la Croix, est un Sacrifice de rédemption, dit saint Jean Damascène (2) ; la sainte Messe

(1) Serm. de Corp. Christi.
(2) Pædag. Christ., II, 8.

est un sacrifice d'appropriation, par lequel chaque homme est mis en possession des mérites et de la vertu du Sacrifice de la Croix. « En d'autres termes, si nous assistons à la Messe avec les dispositions requises, la valeur de la Passion de Jésus-Christ nous sera appliquée à chacun en particulier.

Les paroles de Notre-Seigneur à sainte Mechtilde nous feront mieux comprendre encore ce mystère de grâces (1). « Vois, lui dit-il, je te donne toutes les amertumes de ma Passion, afin que tu les considères comme ton propre bien, et que tu les offres à mon Père. » Et, pour nous apprendre que cette application a lieu spécialement à la sainte Messe, Notre-Seigneur ajoute : « Celui qui offrira ma Passion, dont je lui ai fait présent, sera récompensé deux fois, et cela aussi souvent qu'il l'offrira. Ainsi que je l'ai dit dans mon Evangile (2) : Il recevra le centuple et possèdera la vie éternelle. »

Quel bonheur de recevoir des mains du Sauveur un fruit si grand et que nous pouvons si aisément augmenter encore ! Vous dites : O mon Jésus, j'offre votre douloureuse Passion ; ô mon Jésus, j'offre votre Sang précieux. Jésus vous répond . Mon enfant, je t'en donne deux fois la valeur. Aussi souvent que vous offrez quelqu'une de ses souffrances, vous êtes traité avec la même libéralité. Quelle bonne usure et quel facile moyen de vous enrichir !

Autre raison du renouvellement mystique de la Passion. Tous les fidèles n'ont pu être présents au Sacrifice de la Croix. Ceux qui n'ont point eu cette grâce seront-ils moins favorisés ? Non, le Sauveur a voulu qu'ils recueillissent à la Messe les mêmes fruits

(1) Lib. I, cap. II.
(2) Matth., xix, 29.

que s'ils avaient été au Calvaire, pourvu qu'ils y assistent avec piété. C'est ce que veut dire Belei (1) : « Voyez combien est précieux notre Sacrement. Ce n'est pas un simple mémorial du Sacrifice de la Croix, mais ce Sacrifice même dont il produit tous les effets. » Le Père Molina (2) confirme ces belles paroles. « Suivant l'institution de Jésus-Christ, dit-il, l'Eglise offrira toujours le même sacrifice qui a été offert sur la Croix, et dans la même réalité, quoique d'une façon non sanglante. Donc la Messe est une source infinie de grâces. Il est évident d'ailleurs que les deux sacrifices n'en font qu'un, puisque la victime et le prêtre sont les mêmes, qu'ils sont offerts au même Dieu et qu'ils ont la même raison d'être. Toute la différence consiste dans la manière dont ils s'accomplissent. Sur la Croix, le Christ parut inondé de sang, abreuvé de douleurs atroces, tandis qu'aujourd'hui il s'offre à la sainte Messe sans effusion de sang comme sans souffrances. »

Pesez bien, cher lecteur, ces paroles énergiques, pensez à l'inestimable valeur de la Messe et pénétrez-vous de son efficacité, en vous rappelant la décision du Concile de Trente que j'ai citée plus haut.

Après cela, il est évident que, par votre présence au pied de l'autel, vous ne plaisez pas moins au Sauveur et que vous n'acquérez pas moins de mérites que si vous aviez assisté au Sacrifice du Calvaire, pourvu que vous soyez animé de sentiments convenables. Quelle inestimable faveur que celle de pouvoir chaque jour être témoin de la Passion de Jésus-Christ et en percevoir les fruits! Quel bonheur que celui de nous

(1) In Can., lect. 55.
(2) De Miss., IV, 5.

presser amoureusement contre la Croix, de voir le Christ, de lui parler, de l'assister dans ses besoins, de de lui confier les nôtres, d'attendre de lui secours et consolation, comme l'ont fait, jadis, Marie, Jean et Marie Madeleine ! O Chrétien, estimez à leur valeur ces grâces admirables, et participez chaque matin au trésor que le Sauveur est toujours prêt à vous distribuer !

CHAPITRE IX

A la sainte Messe, Jésus-Christ renouvelle sa Mort.

Au chapitre xv de saint Jean (1), on lit ces paroles : « Nul n'a un plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis. » Comme personne n'a rien de plus précieux que sa vie ni à quoi il tienne davantage, un tel don est en effet le comble de la générosité. L'amour de Jésus-Christ pour les hommes a pourtant dépassé cette mesure, puisque, non content de donner sa vie pour ses amis, il l'a aussi donnée pour ses pires ennemis. Et quelle vie que la sienne! la plus noble, la plus sainte qui fut jamais.

Mais remarquons la singulière expression dont il se sert. Il ne dit pas : Je donnerai, j'ai donné, il dit : « Je *donne* ma vie pour mes brebis, » comme s'il continuait incessamment de la sacrifier, expression non moins significative que touchante ; car, grâce à la sainte Messe, son immolation est toujours actuelle.

Expliquons ce mystère :

En certains pays, on a conservé la coutume de reproduire la Passion par un drame. On attache à une

(1) Joan., xv, 13.

croix un jeune homme qui y demeure suspendu jusqu'à ce que la mort paraisse s'ensuivre ; il reste sans mouvement, comme un supplicié qui aurait rendu l'esprit dans l'excès des tourments, et les assistants sont émus jusqu'aux larmes. Il n'en est pas de même à la sainte Messe : personne ne joue le rôle de Jésus-Christ mourant, le Sauveur meurt lui-même. Il n'a voulu confier ni à un Ange ni à un Saint le soin d'accomplir à sa place ce Sacrifice, parce qu'il savait que personne n'était en état de le faire, et aussi parce qu'il voulait remettre sans cesse sous les yeux de son Père toute l'horreur de sa mort. A chaque Messe il renouvelle cette mort, telle qu'elle a eu lieu au Calvaire. Je le prouverai d'abord par un exemple, puis par l'enseignement des théologiens.

« Nous avions dans notre couvent, écrit Césaire de Haisterbach, un ecclésiastique nommé Godschalk de Volmenstein. Il y a six ans, pendant la nuit de Noël, il disait la Messe à un autel latéral. Comme il priait très pieusement en répandant beaucoup de larmes, il vit entre ses mains au moment de la Consécration, au lieu des espèces sacramentelles, un enfant si beau, que les Anges eux-mêmes ne pouvaient se lasser de le contempler. Il le prit dans ses bras, l'embrassa et ressentit une joie inexprimable. Au bout d'un certain temps, l'enfant disparut et le prêtre termina la Messe avec une singulière ferveur. Bientôt après il tomba malade. A l'article de la mort, il fit part à son supérieur de la vision qu'il avait eue. Celui-ci raconta le fait à un curé nommé Adolphe de Deifern, qui répondit en soupirant : « Pourquoi Dieu manifeste-t-il de telles choses aux Saints déjà confirmés dans la foi ? Il devrait réserver ces sortes de grâces aux pécheurs comme moi, qui ont souvent des doutes sur la présence

réelle. Quelque temps après, ce prêtre, qui était assez léger, disait la Messe. Lorsque, arrivé à l'*Agnus Dei*, il voulut rompre la sainte Hostie, il trouva à la place un enfant d'une incomparable beauté, qui lui souriait affectueusement. Très effrayé d'abord, il se remit un peu et contempla l'enfant avec joie ; puis il voulut savoir ce qu'il y avait de l'autre côté de l'Hostie, et la retournant, il vit le Christ en croix, la tête inclinée et paraissant sur le point de rendre l'âme. Adolphe de Deifern en ressentit une telle émotion, qu'il faillit tomber et que la compassion lui arracha des larmes amères. Pendant longtemps il eut ainsi devant lui le spectacle du Sauveur mourant; il ne savait pas s'il devait interrompre ou continuer la Messe. Le peuple le regardait avec surprise, vivement touché de son état, étonné d'une si longue attente, ne comprenant rien à ce qui lui arrivait. Enfin, la figure de Jésus agonisant disparut, l'Hostie reprit son aspect ordinaire et le curé acheva le saint Sacrifice. Les fidèles demandèrent alors l'explication de ce fait étrange. Adolphe monta en chaire pour raconter les apparitions successives qu'il avait eues. Seulement son cœur était si attendri, sa bouche si pleine de soupirs, qu'aucun son intelligible ne parvint à l'auditoire. Il se retira en sanglotant, consacra quelques jours à pleurer ses péchés et à méditer la Vie et la Passion du Christ ; puis il fit part de ses visions à plusieurs personnes pieuses. Pendant le reste de son existence, le souvenir de cette grâce demeura si fortement gravé dans son cœur qu'il réforma ses mœurs, expia ses fautes et édifia ses paroissiens.

Ce récit nous montre bien de quelle manière Jésus place à la Messe sa mort cruelle sous les yeux du Père et de l'Esprit-Saint comme de toute la Cour cé-

leste, non pour les attrister, ce qui serait impossible, mais en vue de leur représenter le grand amour qui l'a poussé à souffrir pour le salut du monde. Oh ! si nous recevions la même faveur qu'Adolphe de Deifern ; si comme à lui, il nous était donné de contempler dans la sainte Hostie notre Sauveur expirant, avec quel empressement nous assisterions à la Messe ! Mais, quoique nous le voyions pas des yeux de notre corps, ceux de notre âme, éclairés surnaturellement, le contemplent, et notre certitude n'est pas moindre. Je vais plus loin ; nous rendons ainsi à Dieu un plus grand hommage, nous méritons, en exerçant la vertu de foi, une plus grande récompense.

Jésus-Christ nous a laissé lui-même, dans la manière dont il a institué l'Eucharistie, des témoignages non équivoques que sa mort y est renouvelée.

Lorsque, à la dernière Cène, il établit ce sacrement, il ne le voulut faire ni en une seule fois ni sous une seule espèce, mais sous deux espèces et en deux fois. En consacrant le pain, il aurait pu dire : Ceci est mon corps et mon sang ; et le pain serait véritablement devenu tout ensemble son corps et son sang. Seulement cette consécration, sous une seule espèce, n'eût pas été une représentation assez fidèle de sa mort. Aussi a-t-il voulu consacrer le pain tout seul, en le changeant en son corps sacré, et ensuite le vin, afin de fournir à ses disciples une image plus expressive de son sacrifice. Il a d'ailleurs révélé à l'Eglise que tel doit être à la Messe le rite de la Consécration, la séparation du sang d'avec la chair donnant une idée plus exacte de la mort.

A ce sujet, Lancicius s'exprime ainsi : « Comme Notre-Seigneur voulait accomplir son Sacrifice sanglant et mourir sur la Croix d'une mort naturelle, sa mort,

au saint Sacrifice, est représentée par la séparation de son sang d'avec son corps; car le corps seul est présent en vertu des paroles sacramentelles, sous les apparences du pain, et le sang tout seul sous les apparences du vin. Comment ne pas reconnaître là le caractère d'une véritable immolation ? (1). »

Gervasius déclare aussi que, dans la sainte Messe, Jésus-Christ est la matière du sacrifice, non, il est vrai, sous la forme qu'il a dans le Ciel, mais sous les espèces du pain et du vin, où il demeure comme mort; car il est dans un état qui ne lui permet de remuer ni les pieds ni les mains, et qui rend impossible toute action des membres, quoi qu'il continue à exercer les puissances de son âme, l'intelligence et la volonté. Tous les docteurs exposent de la même manière ces grands mystères; mais pour les personnes peu instruites, j'ajouterai une autre explication. Lorsque le prêtre consacre, Jésus-Christ, devenant réellement présent, reçoit une nouvelle vie. Avant les paroles, son Humanité n'était pas sur l'autel, tandis qu'après, elle s'y trouve réellement. Cette vie de Jésus dans l'Hostie, qui est pour la Cour céleste une source d'ineffable joie, qui procure aux âmes du Purgatoire de si grandes consolations, et qui nous est si utile à nous-mêmes, puisque sur ces voiles mystérieux le Sauveur prie pour nous et désarme la colère de son Père, cette vie, dis-je, Notre-Seigneur aspire comme naturellement à la conserver; mais il est pressé d'autre part de nous témoigner son amour par sa mort, et après avoir vécu pour nous, il meurt pour nous; il meurt à la face des hommes et des Anges. Qu'est-ce en effet que la communion du prêtre, sinon la destruction de la vie que

(1) De Missa, cap. 5.

la sainte Victime avait reçue dans la Consécration ? Aussi le prêtre est-il obligé non seulement de consacrer, mais encore de communier.

Aucune langue humaine ne saurait exprimer combien cette mort du Christ touche le Dieu tout-puissant ; cependant nous pouvons en comprendre et en dire quelque chose. Lorsque, au saint Sacrifice, Jésus meurt sous les yeux de son Père, il lui témoigne la même obéissance que sur le Calvaire. Sans doute il lui fut en toute chose parfaitement soumis, mais rien ne lui répugna autant que de quitter sa noble vie et d'endurer une mort si affreuse. Ecoutons saint Paul(1) : « Le Christ s'est humilié : il a été obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la Croix. » Et afin que nous comprenions combien cette obéissance fut agréable à Dieu, et quelle recompense Jésus a méritée par là, l'Apôtre ajoute : « A cause de cela Dieu l'a élevé et lui a donné un nom au dessus de tout nom. » Or, je viens de le dire, l'obéissance du Sauveur mourant sur l'autel est la même que celle qui l'a fait mourir sur la Croix. Il l'offre à son Père avec les héroïques vertus qu'il a pratiquées durant son supplice, surtout sa parfaite innocence, sa patience inébranlable, l'amour ardent qu'il a porté à Dieu et aux hommes, même à ses ennemis, même à ceux qui l'ont crucifié et aux plus ingrats pécheurs.

Jésus représente aussi au Père éternel les amères douleurs au milieu desquelles il s'est éteint, son agonie effroyable, les angoisses qui l'ont envahi, le brisement de ses os, le coup de lance qui a transpercé son cœur sacré. Il expose tout cela de la manière la plus

(1) Philipp., II, 8.

vivante, et fait renaître dans le cœur de Dieu l'émotion infinie qu'il a éprouvée, il y a dix-huit siècles, en voyant ce Fils si cher s'immoler par amour pour lui et pour sa plus grande gloire. Le même Jésus qui sut alors désarmer la colère du Très-Haut, attirer sa miséricorde sur les pécheurs et réconcilier la terre avec le Ciel, reprend, chaque jour, à la Messe, ce touchant ministère pour continuer l'œuvre de notre salut.

J'arrive maintenant aux Pères et aux Docteurs.

« Quel gage de miséricorde ! s'écrie saint Grégoire le Grand (1). La victime qui est offerte dans ce sacrifice n'est autre que le glorieux ressuscité qui, à jamais vainqueur de la mort, souffre de nouveau pour nous. Chaque fois que nous célébrons la Messe, nous renouvelons sa Passion, source intarissable de pardon. » Assurance bien consolante pour tous ceux qui, ayant conscience de leurs péchés, redoutent l'enfer ! car saint Grégoire enseigne clairement que l'immolation du Sauveur, reproduite sur l'autel, a la vertu de préserver les âmes de la damnation. Voulez-vous donc être à l'abri de ce malheur suprême? Entendez assidûment la Messe, *honorez la mort* de Jésus et offrez-la à Dieu le Père.

« Le Fils de Dieu, dit le savant Mansi (2), s'est offert sur l'autel de la croix comme une victime sanglante ; or, à la sainte Messe il s'offre de nouveau : d'où il résulte que la célébration d'une Messe n'a pas moins de valeur que la mort de notre Sauveur. »

Le cardinal Hosius (3) avait dit avant lui : « Quoi-

(1) Hom. 37, in Evang.
(2) In ver. Eccl., l. I, c. 6.
(3) De Euchar., c. 41.

que à la Messe nous n'immolions pas physiquement le Christ une seconde fois, nous ne nous en appliquons pas moins les mérites de sa mort, comme si elle était actuelle, et j'ajoute que cette mort, toute mystique qu'elle soit, produit les mêmes effets que la mort sanglante. »

Après ces belles paroles, le cardinal insiste encore en ces termes : « Oui, la mort du Christ et les fruits de cette mort nous sont appliqués comme si Jésus mourait réellement. »

L'abbé Rupert (1) dit de son côté : « Autant il est vrai que le Christ, sur la Croix, nous obtenait le pardon de nos péchés, autant il est vrai que, sous les espèces sacramentelles, il nous procure la même grâce. »

Nous expliquerons, au chapitre XV, de quelle manière la sainte Messe opère le pardon des péchés. Mais déjà, par cette citation de Rupert, nous avons la consolation d'apprendre qu'en assistant au saint Sacrifice nous pouvons expier nos fautes, et satisfaire pour les peines que nous avons méritées en les commettant.

Le Père Segneri (2) ajoute . « Le Sacrifice de la Croix a été l'absolution générale de tous les péchés ; celui de l'autel est le moyen particulier d'appliquer à celui-ci ou à celui-là la vertu du sang divin. Si la mort et les souffrances du Sauveur sont les éléments du trésor, c'est à la Messe qu'il est ouvert et distribué. » Quelle meilleure invitation pourrait-on adresser à ceux qui sont pauvres en mérites ?

« Remarquez bien, continue le Père Segneri, ce que c'est que de dire et d'entendre la Messe. C'est tout

(1) In Joan., cap. VI.
(2) Il Crist. ist. Rag. XII c. 9.

simplement procurer que Jésus-Christ, mort une fois déjà pour tous les hommes en général, meure de nouveau pour moi, pour vous, pour quiconque assiste au saint Sacrifice, absolument comme s'il donnait sa vie pour chaque individu. »

La sainte Vierge dit un jour à un grand serviteur de Dieu (1) : « Mon Fils aime tellement ceux qui assistent au saint Sacrifice que, s'il le fallait, il mourrait pour eux autant de fois qu'ils sont présents. Mais les mérites du Calvaire suffisent à tout. » On a peine à croire à ces consolantes paroles. Elles ne font pourtant qu'exprimer l'amour infini du Sauveur, amour qui le pousse journellement, non pas une fois, mais des milliers de fois, à se sacrifier pour les pauvres pécheurs. Allez donc chaque matin à la Messe, et portez-y les mêmes sentiments que si vous accompagniez Jésus sur la montagne du crucifiement, pour être témoin de sa Passion et de sa mort. « Lorsque vous célébrez le divin Sacrifice ou que vous y assistez, dit le pieux auteur de l'*Imitation* (2), il doit vous paraître aussi grand, aussi nouveau, aussi digne d'amour que si ce jour-là même, le Sauveur descendait du Ciel pour se faire homme dans le sein de la sainte Vierge, ou que si, suspendu à la Croix, il souffrait et mourait pour le salut du monde. »

O Dieu ! quelle faveur et quel amour ! Jésus-Christ meurt d'une manière non sanglante pour ceux qui entendent la Messe, comme il est mort d'une manière sanglante pour le monde ! Quelle source de grâces ! Quels moyens de salut ! Si vous eussiez offert à Dieu, sur le Calvaire, la mort cruelle de son Fils, doutez-

(1) Alan. de Rupe, 2 p. VII, 26.
(2) De Imit., lib. IV, cap. 2.

vous qu'il vous eût pardonné tous vos péchés? Ah! le Père des miséricordes vous aurait accordé, en considération de votre repentir, et surtout en vertu du Sacrifice du Christ, une remise complète. Eh bien! il en est de même à la Messe, où Jésus-Christ, présent corporellement, meurt pour nous d'une manière mystique.

CHAPITRE X

A la sainte Messe, Jésus-Christ renouvelle l'effusion de son sang.

SAINT Paul (1) dit, à propos de l'usage en vigueur sous l'ancienne Loi d'asperger le peuple avec le sang des animaux sacrifiés : « Moïse, ayant lu devant tout le peuple les ordonnances de la Loi, prit du sang des veaux et des boucs avec de l'eau, de la laine écarlate, de l'hysope, et aspergea le livre même et tout le peuple en disant : Ceci est le sang de l'alliance que Dieu a faite avec nous. Il aspergea aussi, avec le sang, le tabernacle et tous les vases servant au culte. Et presque tout, selon la loi, est purifié avec l'effusion du sang ; et sans effusion de sang il n'y a pas de rémission. » Cette effusion et cette aspersion du sang des victimes étaient autant d'images prophétiques du sang du Sauveur dont les flots sacrés devaient effacer complètement nos péchés. « Si (2) le sang des boucs et des taureaux sanctifie, pour la purification de leur chair, ceux qui ont été souillés, combien plus le sang du Christ purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes, pour que nous servions le Dieu vivant? »

(1) Heb., IX, 13-14.
(2) Heb., XI, 19-22.

Quelques personnes pourraient objecter : Jésus-Christ a répandu son sang dans sa Passion, et il en a aspergé les fidèles qui vivaient alors. Mais nous, qui n'étions pas nés, n'avons-nous pas été privés de cette grâce ? Consolez-vous, Chrétiens, le précieux sang du Sauveur a coulé pour vous aussi bien que pour les justes de ce temps-là : Jésus-Christ a trouvé un autre moyen de le répandre tous les jours et d'en asperger vos âmes. Ce moyen, c'est la sainte Messe. Je vais le démontrer.

Voici tout d'abord le témoignage de saint Augustin : « A la Messe, dit l'évêque d'Hippone, le sang du Christ coule pour les pécheurs. » Ces paroles sont si précises qu'elles n'ont besoin d'aucun commentaire, si claires que personne n'en saurait contester le sens. Saint Jean Chrysostome (1) n'est pas moins affirmatif : « L'Agneau de Dieu s'immole pour nous, son sang, puisé au flanc percé du Sauveur, se répand d'une manière mystique sur l'autel, et se déverse dans le calice pour nous purifier. » Il semble que le Père Kisseli ait voulu expliquer ce passage du saint Docteur, quand il a dit (2) : « Le Christ a versé une seule fois son sang d'une manière visible et douloureuse. Dans la sainte Messe, cette effusion se renouvelle chaque jour d'une manière invisible, de même que, d'une manière invisible, les mains et les pieds du Sauveur sont transpercés et son cœur ouvert. Nous pouvons sans doute nous appliquer ses mérites infinis par nos désirs brûlants, par le repentir, par la pénitence, par la sainte communion, mais jamais plus efficacement qu'au moyen de la Messe. » Le savant

(1) De Euchar.
(2) Alv. 2. conc. 36.

religieux ajoute : « Par les paroles de la Consécration, le prêtre puise au côté de Jésus le sang divin, afin de le faire couler pour le pardon de vos péchés, pour votre purification et votre salut. »

Il me serait facile de multiplier les textes. Je me contenterai néanmoins d'un dernier témoignage, celui de Pierre Noël : Le sang qui a coulé du flanc du Sauveur, dit-il, est dans le calice, et il y est afin d'être offert encore une fois pour la rémission de nos péchés, comme il résulte des paroles mêmes de la Consécration. » Les paroles auxquelles nous renvoie Pierre Noël sont les suivantes « Ceci est le calice de mon sang, répandu par vous et pour un grand nombre pour la rémission des péchés. » Le prêtre les répète, par l'ordre du Christ, non comme s'il voulait seulement raconter ce qu'a dit Jésus sur le calice, — car s'il agissait de la sorte il n'y aurait pas de Consécration — mais pour *produire* et *affirmer* ce fait que le vin devient vraiment le précieux sang versé pour la rédemption des hommes.

Le prêtre ne se borne point à dire : « Ceci est le calice de mon sang. » Il ajoute : « ... répandu pour vous et pour un grand nombre pour la rémission des péchés. » Or, de même que les premières paroles ont été accomplies littéralement, les dernières doivent l'être aussi. « Pour vous et pour un grand nombre, » c'est-à-dire pour vous qui assistez à la Messe, pour les absents qui la font dire, pour tous ceux qui l'entendraient volontiers, s'ils le pouvaient, mais que retiennent la maladie, la captivité ou des affaires importantes. Ainsi, d'après la volonté du Sauveur, les mérites du précieux sang seront appliqués même aux absents, pourvu que, de leur demeure, ils s'unissent au Sacrifice, ou, tout au moins,

s'y fassent recommander. Quel incomparable mystère ! Quel inexprimable amour pour les pauvres pécheurs! Jésus, qui a répandu pour nous jusqu'à la dernière goutte de son sang, veut de nouveau le verser à la même intention chaque jour et à chaque heure ! Quels torrents de grâce coulent de la sainte Messe sur ceux qui l'entendent dévotement ! « Car, insiste saint Ambroise, c'est pour les hommes et pour la rémission de leurs péchés que le Sauveur répand son sang. »

Voici quelques faits miraculeux à l'appui d'une doctrine déjà si évidemment contenue dans l'Ecriture et les Pères.

Césaire de Haisterbach rapporte que, vers l'an 1230, il y avait, dans le diocèse de Cologne, une recluse qui s'était fait bâtir, près de l'église, une petite maison, d'où elle ne sortait jamais. A cette époque, les personnes qui vivaient de la sorte n'étaient pas rares. Celle-ci se livrait à des actes héroïques de pénitence et avait une dévotion spéciale à la sainte Messe, qu'elle entendait par une fenêtre de sa cellule. Or, l'ennemi de notre salut, ne pouvant l'induire en aucune autre tentation, lui mit dans l'esprit que le précieux sang n'était pas dans le calice consacré ; et cette idée fut si forte que la vierge n'y résista point. Non contente d'y adhérer pleinement elle-même, elle répandit le poison dans l'âme de ceux qui venaient s'entretenir avec elle ; mais Dieu eut pitié de sa servante et l'arracha, par un miracle manifeste, à la rage du démon. Le curé, célébrant un jour en cette église, heurta par inattention, ou plutôt par une permission divine, le calice consacré. Très effrayé déjà, il sentit sa crainte augmenter lorsqu'il vit le liquide répandu prendre la couleur et l'apparence du sang. Les âmes pieuses s'imagineront facilement l'angoisse avec

laquelle il continua la Messe. Dès qu'elle fut terminée, il lava secrètement et à plusieurs reprises le corporal avec du vin chaud sans pouvoir enlever le sang. Il recommença en vain les jours suivants, moins ému des peines ecclésiastiques qu'il avait encourues (1) que du châtiment auquel il s'attendait de la part de Dieu. Pendant la semaine, il employa tous les moyens humains, pleura amèrement sa faute, supplia Notre-Seigneur de permettre qu'il effaçât le sang, mais toujours sans succès. Le dimanche arrivé, il monta en chaire, le corporal à la main, et, après avoir raconté l'accident, il présenta avec larmes à son peuple le linge ensanglanté. A cette vue, l'assistance entière tomba dans la stupeur. Il conjura les fidèles d'unir leurs prières aux siennes pour obtenir de Dieu la disparition de cette tache. Ils prièrent tous; puis, devant eux, le curé lava le corporal : peine inutile.

Comprenant enfin qu'il y avait là quelque chose de surnaturel, il alla à Cologne consulter un théologien renommé, le docteur Rodolphe, à qui il exposa comment il avait heurté le calice, montra le corporal et dit ses essais infructueux pour le purifier. A la vue du précieux sang, le docteur s'agenouilla humblement, baisa avec dévotion le linge et resta quelque temps interdit. Enfin il formula son avis en

(1) Ces peines, édictées dans le canon *Si per negligentiam* (dist. 2?, can XXVI. De consec.), sont très graves. Si le précieux sang tombe jusqu'à terre, le prêtre coupable de négligence fera pénitence pendant quarante jours; s'il tombe sur l'autel, trois jours; s'il pénètre jusqu'à la seconde nappe, quatre jours; si la troisième est atteinte, neuf jours; le quatrième, vingt jours.

Cette pénitence consistait à jeûner et à s'abstenir des Sacrements (Gloss., h. l.). (Note du traducteur.)

ces termes : Evidemment Dieu a en vue de fortifier les faibles dans la foi au Saint Sacrement ; n'y a-t-il personne dans votre paroisse qui refuse de croire à cet adorable mystère? Le curé répondit : Il y a une recluse qui doute de la présence réelle du précieux Sang et qui entretient les autres dans ce doute. — Ne cherchons pas d'autres explications, reprit Rodolphe ; Jésus a rendu visibles sur le corporal les traces de son sang pour éclairer cette femme. Allez donc la trouver montrez-lui le linge, racontez-lui ce qui s'est passé, et qu'elle ne doute plus. Le curé, heureux de ce conseil, interrogea la recluse sur sa croyance à la présence réelle. Elle lui répondit franchement : Je crois que le corps du Sauveur est présent dans la sainte Hostie ; mais je ne puis admettre que son sang soit dans le calice, car Jésus n'a pas de sang hors du corps. Le curé lui expliqua que le sang de Notre-Seigneur est dans le calice en vertu des paroles de la Consécration ; mais que ce sang, ne pouvant être vivant, séparé du corps, le corps lui est uni. Vains efforts ! La malheureuse s'obstinait dans son erreur. Le prêtre finit par lui montrer le corporal ensanglanté, en lui racontant le miracle. A ce récit, elle fut si épouvantée qu'elle tomba à terre, pleurant son entêtement avec des larmes brûlantes, et demandant pardon aux assistants ; puis elle s'écria : Je crois fermement que dane le calice est le sang naturel et véritable que le Sauveur a versé pour nous sur la Croix, et dans cette croyance je désire vivre et mourir. Le prêtre lava alors le corporal, et le sang disparut complètement.

Le Père Pierre de Lavagnelas, de l'ordre de Saint-Jérôme, avait un doute tout opposé, dont il fut longtemps et vivement tourmenté. Il se demandait si le

précieux sang était aussi dans la sainte Hostie. Un jour que, célébrant la Messe, il en était aux paroles qui suivent la Consécration, « *Supplices te rogamus* : nous vous supplions humblement, Dieu tout-puissant, de faire déposer ces dons, par les mains de votre saint Ange, sur votre sublime autel, en présence de votre divine Majesté, etc. », et que, d'après la rubrique du missel, il s'inclinait profondément, il lui sembla qu'un épais nuage entourant l'autel lui cachait le calice et l'Hostie. Il en fut tres effrayé, ne sachant ni ce que cela signifiait ni comment cela finirait. Au bout d'un instant, le nuage s'étant dissipé, il s'aperçut que l'Hostie et le calice avaient été enlevés. Son trouble augmenta, à la pensée que Dieu ne le trouvait peut-être pas digne de dire la Messe, ce qui éveilla dans son cœur le repentir de ses péchés. Il pria avec instance Notre-Seigneur de le secourir dans cette extrémité. Après beaucoup de larmes et de soupirs. il fut exaucé et vit revenir ce calice contenant le précieux sang. Circonstance merveilleuse, au-dessus planait l'Hostie. Alors des larmes de joie inondèrent ses yeux. Or, pendant qu'il considérait pieusement la sainte Eucharistie, qui se soutenait d'elle-même dans l'espace, il remarqua qu'il en coulait autant de gouttes de sang qu'il y avait de gouttes de vin dans le calice. Eclairé par ce miracle, il repoussa ses doutes et crut fermement et à tout jamais à la présence du précieux sang sous les apparences du pain.

Ces deux récits nous prouvent que l'Humanité du Sauveur est contenue tout entière et en même temps sous chaque espèce, quoique, en vertu des paroles de la Consécration, le corps seul soit directement dans l'Hostie, et le sang directement dans le calice.

Mais, ici, réfléchissons à la grandeur de la grâce qui nous est faite, lorsque nous avons devant nous, sur l'autel, le sang de Jésus. Rien de comparable à ce sang précieux : une seule gouttelette, unie à la Divinité, dépasse en valeur tous les trésors de la terre et du Ciel. Disons plus : le sang de Jésus-Christ n'est pas seulement présent, il est notre propriété, il nous appartient, comme appartient un don à celui qui l'a reçu.

Il nous reste à expliquer en quoi cette effusion consiste.

S'il est certain que le sang de Jésus-Christ est versé au saint Sacrifice, il est certain aussi qu'il y est répandu d'une manière spirituelle, sur tous les assistants et sur les âmes du Purgatoire. Nous avons dans l'Ancien Testament, une belle image de ce mystère. Saint Paul la rapporte en ces termes dans l'Epître aux Hébreux (1) : Moïse prit du sang des veaux et des boucs et aspergea tout le peuple en disant : Ceci est le sang de l'alliance que Dieu a faite avec vous. »

A la Cène, Notre-Seigneur a prononcé sur le calice des paroles presque identiques : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance. » — « Il fallait, ajoute saint Paul (2), que ce qui était la figure des choses célestes fût purifié avec le sang des animaux, mais que les choses célestes elles-mêmes le fussent par des victimes plus excellentes que n'étaient les premières » ; comme s'il avait dit : La Synagogue, qui n'était qu'une image de l'Eglise, fut purifiée par le sang des boucs et des taureaux, mais l'Eglise est purifiée par le

(1) Heb., IX, 19, 20

(2) Heb., IX, 23.

sang de l'Agneau de Dieu immolé. Or, rien ne peut être purifié avec le sang ou l'eau sans en être pénétré. Puisque nos âmes sont purifiées à la sainte Messe avec le sang du Sauveur, c'est donc que ce sang divin est répandu sur elles.

Ecoutons saint Jean Chrysostome (1) : « En voyant le Seigneur immolé et gisant sur l'autel, le prêtre penché sur la victime et priant, tous les assistants couverts du précieux sang, pouvez-vous vous croire encore ici-bas et parmi les hommes? » Remarquez l'expression du saint Docteur : le peuple est couvert du sang de Jésus; par conséquent non seulement ce sang divin coule, mais il est répandu sur nous. Marchant confirme cette vérité : « Le précieux sang est répandu à la Messe, et les fidèles en sont aspergés d'une manière spirituelle. » Saint Jean (2) s'exprime plus clairement encore : « Le Sauveur nous a aimés et nous a lavés de nos péchés dans son sang. » C'est aussi la doctrine de saint Paul (3) : « Vous vous êtes approchés de Jésus, médiateur de la Nouvelle Alliance, et de l'aspersion de son sang plus éloquente que l'effusion de celui d'Abel. » Si je vous demande en effet : Quand allons-nous à Jésus médiateur? Vous répondrez : Dans la sainte Communion. Sans doute, nous nous approchons alors tout près de lui; mieux que cela nous le recevons dans notre cœur. Néanmoins, dans la Communion, ce que nous cherchons, c'est moins une médiation qu'une nourriture nécessaire à nos âmes. Tandis que, à la Messe, c'est bien au Médiateur que nous recourons, car

(1) De sacerd., lib. III, c. IV.
(2) Apoc., I, 5.
(3) Heb., XII, 24.

Jésus y remplit le ministère de prêtre et, à ce titre, prie officiellement pour le peuple.

En nous approchant de notre Médiateur, nous nous approchons par le fait même du précieux sang, qui se répand spirituellement sur l'autel et de l'autel sur nos âmes. Dans sa Passion, Jésus a versé déjà son sang divin; mais ce sang n'est tombé alors que sur les bourreaux, sur la terre, sur les rochers. Dans la sainte Messe, c'est le même sang qui est répandu, mais il coule sur les âmes des assistants. Le prêtre asperge le peuple chrétien avec l'eau bénite, comme Moïse aspergeait les Juifs avec le sang des victimes; le Sauveur asperge les âmes avec son précieux sang.

Cette aspersion mystique vaut mieux que l'aspersion matérielle. Les soldats et les Juifs qui entouraient Jésus reçurent les flots de son sang sur leurs mains et sur leurs visages, mais, loin d'être purifiés et convertis, ils n'en furent que plus endurcis dans le mal, au lieu que, si Jésus avait aspergé leurs âmes, elles auraient été changées et sauvées. Oui, quand même à la sainte Messe, notre corps serait matériellement arrosé avec le sang de Jésus, nous en tirerions moins de profit que de l'aspersion de ce même sang reçue par nos âmes, car cette dernière aspersion les purifie, les sanctifie, les embellit d'une manière incomparable.

Ecoutez ce que dit à ce sujet, sainte Madeleine de Pazzi (1) : « L'âme qui reçoit le sang de Jésus-Christ devient aussi éclatante que si elle était couverte d'un vêtement précieux. Elle a une telle splendeur que, si vous pouviez la voir, vous la prendriez pour le Dieu dont elle est l'image. » Bienheureuse la créature parée

(1) In Monitis vitæ suæ annexis, c. IV, nº 14.

avec tant de magnificence? Bienheureux l'œil digne de la contempler?

Allez donc à la Messe, cher lecteur, vous acquerrez, vous aussi, sous les flots du précieux sang, une beauté qui vous rendra digne de paraître devant les Anges et les Saints, pendant toute une éternité de gloire!

On lit dans l'histoire du pape Urbain IV, qu'en 1263 il y avait à Bolsène, diocèse d'Orvieto, en Italie, un prêtre qui, après avoir prononcé sur le pain les paroles de la Consécration, fut poussé par Satan à douter de la Transsubstantiation. Ce malheureux se disait à lui-même : Je ne vois rien, je ne sens rien, je ne constate pas le moindre indice de changement? Non, il n'est pas vrai que Jésus-Christ soit sous cette apparence. Ce n'est qu'un aliment ordinaire. Non content de nourrir ce doute, il alla jusqu'à nier positivement la présence réelle de Jésus-Christ, tombant ainsi dans une véritable hérésie. Il n'en continua pas moins à dire la Messe et à consacrer. Or, un jour, comme il élevait l'Hostie, après la Consécration, le sang se mit à en couler comme une pluie qui tombe des nues. A ce spectacle, son épouvante fut telle qu'il perdit le sentiment de ce qu'il devait faire. Il resta longtemps sans bouger, rempli d'émotion. A la fin, il s'aperçut que cette pluie mystérieuse venait de l'Hostie. Au comble de l'attendrissement, le peuple criait : O précieux sang! que signifie ce miracle? O sang divin! quelle est la cause de ton effusion? D'autres s'écriaient : O pluie sacrée, coule sur nos âmes et purifie-nous de nos péchés! O sang précieux, appelle sur nous la miséricorde divine! Ceux-ci se frappaient la poitrine, ceux-là versaient des larmes brûlantes. Au milieu des clameurs du peuple, le prêtre revint à lui, abaissa la sainte Hostie et voulut la placer sur le corporal. Le

corporal était tellement inondé qu'à peine y trouva-t-il un endroit sec pour la déposer. Devant une telle manifestation, les yeux de son âme sont dessillés; il reconnaît sa faute, se repent amèrement de son incrédulité et continue la célébration des divins mystères avec une telle abondance de larmes qu'il est contraint de s'arrêter plusieurs fois. Après la Communion, il plia le Corporal du mieux qu'il put, afin de tenir le prodige secret; Mais, la Messe finie, les fidèles s'avancèrent pour savoir ce qui était arrivé, et s'assurer qu'ils n'avaient pas été le jouet d'une illusion. Le prêtre fut alors forcé de montrer le linge. A cette vue, les assistants se jettent à genoux et se frappent la poitrine en implorant la miséricorde divine. Cet évènement si extraordinaire attira à Bolsène une multitude de curieux. Urbain IV l'apprit lui-même et fit venir le célébrant, avec le corporal, à Orvieto où il était alors. Le malheureux ecclésiastique, saisi d'angoisse, se prosterna devant le Pape en demandant grâce. Le Souverain Pontife le questionna, ne sachant quelle faute il avait commise. Il raconta alors ses doutes et l'effusion du précieux sang, dont il montra, comme preuve, les traces sur le corporal. Le Pape tomba à genoux et, rempli d'émotion et de crainte, baisa le linge sacré. Plus tard, il fit bâtir une église où il ordonna de conserver cette relique miraculeuse. Il voulut même qu'une procession parcourût les rues de la cité, au jour anniversaire du prodige. Ce fut là une des raisons de l'institution de la fête du Saint Sacrement.

Ce qui est arrivé à Bolsène, il y a quelques siècles, se renouvelle chaque jour, dans toutes les églises où sont célébrés les divins mystères, lorsque le prêtre élève l'Hostie et le calice. Le précieux sang coule

alors de l'une et de l'autre, comme la pluie tombe des nuages. Il ne se répand ni sur la terre ni sur la tête des hommes, mais sur les âmes, sur les esprits, sur les cœurs. Il orne et purifie les fidèles, les fait participer à tous ses mérites, les soulage dans leurs faiblesses, tempère la violence de leurs tentations et opère des effets proportionnés aux dispositions de chacun : il s'efforce de rendre bons les mauvais, de toucher les indifférents, de convertir les obstinés ; il offre à tous les ennemis du Sauveur la grâce et l'amitié divines ; et, si le pécheur est tellement endurci qu'il persiste dans son égarement, il crie pour lui vers le Ciel, dont il suspend le juste courroux.

Reconnaissez donc, encore une fois, combien il est utile à tous, sans exception, d'aller à la Messe. C'est là que Jésus prépare la justification des impies, en triomphant peu à peu de leurs résistances. C'est là qu'il revêt les âmes dévotes d'une indicible beauté. Ah ! si vous aviez été sur le Calvaire, lors du crucifiement ; si vous aviez reçu les flots de sang qui s'échappaient des plaies de Jésus, ne regarderiez-vous pas cela comme une faveur exceptionnelle ? Eh bien, n'en doutez pas à la sainte Messe vous êtes vraiment, quoique d'une manière spirituelle, au pied de la Croix, arrosé du même sang. Excitez en vous les sentiments que vous auriez éprouvés sur la sainte montagne, et cette nouvelle aspersion ne vous sera pas moins salutaire que ne l'eût été la première. Nous allons le voir.

Parmi les grâces que l'on reçoit à la Messe, une des principales est le pressant appel que fait en faveur des assistants le sang du Christ répandu dans le calice. Combien cet appel est utile aux pécheurs ! Comme il écarte puissamment la vengeance céleste !

Toutes nos iniquités quotidiennes attirent sur nos âmes la colère de Dieu, ainsi que nous le voyons dans l'Ecriture sainte (1) : « Le cri de Sodome et de Gomorrhe augmente chaque jour de plus en plus, et le péché est monté jusqu'à son comble ; c'est pourquoi je descendrai et je verrai si les œuvres des hommes correspondent à ce cri. »

Ainsi le péché crie vers Dieu et provoque sa vengeance. « Le salaire dont vous privez les ouvriers qui ont moissonné vos champs crie contre vous, dit l'Apôtre saint Jacques (2), et ce cri s'est élevé jusqu'à l'oreille du Dieu des armées. » Dieu, par la bouche d'Isaïe, nomme le péché un cri : « J'ai placé mon peuple, dit ce prophète (3), comme une vigne plantée sur la colline, et j'ai pensé qu'il exercerait la justice ; mais je n'entends rien que le cri des péchés. » Qui désarmera la colère du Très-Haut ? Qui conjurera son effroyable vengeance ? Aucune puissance au Ciel ni sur la terre, si ce n'est celle du précieux sang. Oui, le cri de tant de prévarications a beau monter jusqu'à la voûte céleste, celui du sang de Jésus-Christ est beaucoup plus retentissant ; il ne remplit pas seulement l'air, mais les Cieux, et va jusqu'aux oreilles du Père. Oui, la clameur de tant d'injustices a beau provoquer le courroux du Seigneur, la prière du précieux sang est si émouvante qu'elle chasse de son cœur l'aversion et le dégoût, et l'adoucit autant que l'avait aigri la voix du péché.

Mais comment, me demandez-vous, le précieux sang peut-il crier vers le ciel, alors que, sur la terre,

(1) Gen., XVIII, 20, 21.
(2) Epist., V, 4.
(3) Is., V, 7.

tout est silence? Je vous demande à mon tour : Comment criait le sang d'Abel, qui cependant était mort? Dieu, en effet, dit à Caïn : « Le sang de ton frère crie de la terre vers moi. » Ce cri n'était pas matériel, mais spirituel. Malgré cela, il avait une voix si puissante que son appel demandant vengeance contre le fratricide montait jusqu'au ciel. De même, la voix du précieux sang est toute spirituelle ; néanmoins, sa force est telle qu'elle triomphe de la colère de Dieu et le contraint à la miséricorde. Saint Paul l'affirme(1) : « Vous vous êtes approché..... du Christ médiateur, et de l'aspersion de son sang plus éloquente que l'effusion de celui d'Abel. »

A la Messe nous allons à Jésus comme à notre Médiateur, pour être aspergés de son sang. C'est donc lorsque nous recevons cette aspersion que son sang crie vers Dieu. Remarquez, en effet, l'expression de saint Paul. Le grand Apôtre ne dit pas que c'est le sang qui crie, mais *l'aspersion du sang.* En d'autres termes ce ne fut point pendant que le sang du Sauveur coulait dans ses membres qu'il se fit entendre, mais lors de la douloureuse Passion. C'est à ce moment-là qu'il appela avec une voix toute-puissante la miséricorde divine sur les pécheurs.

C'est également pendant la Messe qu'il crie avec une force irrésistible : Voyez, mon Dieu, au milieu de quelles douleurs et de quelles ignominies, avec quelle prodigalité et quel amour je suis versé, moi le sang sacré de votre Fils unique. Considérez la honte et la cruauté avec lesquelles j'ai été mis à prix, maudit, foulé aux pieds. J'ai supporté tout cela avec une patience *infinie*, afin de purifier les pécheurs

(1) Heb., XII, 24.

et d'assurer leur salut. Mais vous, ô Dieu sévère, vous voulez les précipiter en enfer et les condamner éternellement. Qui me saura gré alors de tant d'opprobres ! Ce ne seront pas les damnés : ils me maudiront plutôt avec une haine diabolique, tandis que, sauvés par moi, ils me combleraient de bénédictions. O Père, écoutez donc ma prière ; pour l'amour de moi, accordez aux pécheurs la grâce insigne de se convertir et de s'amender ; aux justes, celles de croître dans la sainteté et de persévérer jusqu'à la fin.

Quand le précieux sang crie avec une telle force, comment Dieu resterait-il sourd ? Ah ! si la voix du sang innocent d'Abel s'élevait de la terre jusqu'au Ciel pour obtenir vengeance, que n'obtiendra pas le sang innocent du Sauveur ? Le sang d'Abel, en effet, n'appelait que la justice tandis que l'adorable sang du Christ appelle la miséricorde ; et, d'autre part, Dieu est plus enclin à la pitié qu'à la sévérité, comme le chante l'Eglise : « O Dieu, à qui il appartient en propre de pardonner et d'épargner toujours... (1) » Saint Pierre dit de son côté (2) : « Dieu ne veut la mort de personne, mais la conversion et le repentir de tous. »

Le précieux sang a plaidé pour le monde dans la circoncision, au jardin des Oliviers, dans la flagellation, le couronnement d'épines et le crucifiement du Sauveur. Il a obtenu notre pardon, comme l'enseigne l'Apôtre (3) : « Le Christ a réconcilié le monde avec Dieu. » A la sainte Messe, ce sang divin ne prie pas avec une seule voix, mais avec autant de voix qu'il s'en repand de gouttes. Il prie d'une façon pénétrante

(1) Inter orat. Miss.
(2) II Epist., III, 9.
(3) II Cor., v, 19.

et irrésistible, avec toute la force de la sainte Humanité et toute la force de la Divinité; il prie avec toutes les blessures du Sauveur: il prie avec le cœur de Jésus, et avec toutes les amertumes et toutes les émotions qu'a renfermées ce cœur sacré; il prie enfin avec la bouche de Jésus et avec tous les soupirs qui se sont échappés de cette bouche adorable. Serait-il possible qu'une prière venant du sang, des blessures, de l'âme, du cœur et des lèvres du *Fils de Dieu*, n'attendrît pas le Père éternel, si irrité qu'il soit contre nous par la malice de nos péchés? Ah! quand même Dieu aurait résolu de nous refuser toute miséricorde, quand même il ne songerait qu'à nous punir selon la rigueur de sa justice, le sang du Sauveur ayant la vertu d'émouvoir tout ce qui est au Ciel et sur la terre, la justice divine ne saurait rejeter ses supplications, En voici une preuve.

En 1330, à Walthurn, ville située dans l'ancien archevêché de Mayence, le curé Otto, disant la Messe, renversa par inadvertance, le calice consacré, et répandit le précieux sang sur le corporal. Aussitôt apparut sur le linge l'image du Christ suspendu à la croix, et, autour de cette image, la tête du Sauveur, couronnée d'épines et toute sanglante, retracée onze fois avec un art et une vérité qu'aucun peintre n'aurait pu atteindre. Le curé se sentit tout saisi à la vue d'un tel prodige et, dès que le peuple fut sorti de l'église, il souleva une pierre de l'autel pour y cacher le corporal. Dès lors il n'eut jamais la conscience en repos. Cet état d'angoisse lui causa même bientôt une maladie incurable. Torturé de corps et d'âme, Otto attendait une mort prochaine; mais, contre toutes les prévisions, ces inexplicables souffrances se prolongeaient, sans qu'il pût ni guérir ni mourir. Aussi finit-il

par y voir une punition de sa faute. Sous cette impression, il fit appeler un curé voisin, lui confia son secret et mourut. Après sa mort, son confrère chercha le linge et, l'ayant trouvé, le baisa respectueusement, puis il le montra au peuple et publia l'événement, lequel arriva bientôt à la connaissance générale. Les supérieurs ecclésiastiques envoyèrent le prêtre à Rome auprès du pape Urbain V, qui instruisit l'affaire et accorda une indulgence à tous ceux qui visiteraient l'église où le miracle s'était produit.

Pourquoi, me demandez-vous, le sang répandu sur le corporal y dessina-t-il un crucifix entouré de onze têtes ? A mon avis, entre autres raisons, on pourrait assigner la suivante : Comme le sang répandu crie miséricorde vers Dieu, Dieu voulut que onze têtes et onze bouches parussent sur le corporal, parce que onze gouttes de sang y étaient probablement tombées. Ce récit est authentique. Après plusieurs siècles, les têtes étaient restées visibles et un grand nombre de pèlerins se rendaient encore à Walthurn pour les vénérer.

Outre sa prière toute-puissante, qui pénètre le cœur de Dieu, le sang du Christ nous procure un autre bienfait. Dans l'ancienne loi, on offrait au Seigneur un sacrifice quotidien et Dieu avait assuré que l'odeur des chairs de la victime consumées sur l'autel monterait vers lui comme un parfum suave. Que ne produira donc pas le parfum du sang de Jésus-Christ, versé en holocauste sur la montagne et offert au Très-Haut à la sainte Messe ?

A l'offrande du calice, le prêtre dit : « Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, demandant à votre miséricorde qu'il s'élève avec une suave odeur en présence de votre Majesté, pour notre salut et

celui du monde entier. » — « Jésus-Christ nous a aimés, dit l'Apôtre (1), et il s'est offert lui-même au Seigneur comme une victime d'agréable odeur. » En d'autres termes, lorsque l'holocauste du Sauveur se consomma sur la Croix, il s'en échappa un parfum dont la suavité couvrit l'infection qu'exhalaient les sacrifices idolâtres et les péchés des hommes. Car Dieu fut plus touché de la mort de Jésus et de l'effusion de son précieux sang, qu'il n'avait été irrité de toutes les iniquités du monde. De même, aujourd'hui encore, quand l'Hostie très pure s'immole sur l'autel, et que le sang divin se répand, une odeur suave montant vers le Seigneur calme la colère que lui causent nos crimes.

Comme le patriarche Isaac, devenu vieux et aveugle, embrassait son fils Jacob revêtu des habits d'Esaü, il sentit, dit le texte sacré, l'odeur de ses vêtements. Il le bénit et lui dit (2) : « Le parfum de mon fils est semblable à celui d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni. » Et il lui souhaita la prospérité dans tous ses biens temporels. Le parfum du précieux Sang est mille fois plus puissant, aussi Dieu comble-t-il tout homme qui le lui offre de ses meilleures bénédictions. Les Saints s'en réjouissent, car cette suave odeur, partie de l'autel, se répand à travers l'immensité du Paradis, dont elle ravit les heureux habitants. Adorez donc le sang de Jésus, ô âme chrétienne ! Invoquez-le de tout votre cœur, faites-en l'oblation avec amour.

(1) Ephes., v, 2.
(2) Gen., xxvii, 27.

CHAPITRE XI

La sainte Messe est l'Holocauste par excellence.

Il y avait, dans l'ancienne Loi, quatre sortes de sacrifices : l'*holocauste* ou sacrifice de louange, pour reconnaître la souveraine majesté de Dieu et le remercier de ses bienfaits; le *sacrifice impétratoire*, pour implorer son secours; le *sacrifice expiatoire*, pour la rémission du péché; enfin le *sacrifice propitiatoire*, pour celle de la peine; chacun de ces sacrifices avait son rite particulier.

Avant la venue de Jésus-Christ, des holocaustes innombrables couvraient les autels du Seigneur et, au témoignage de l'Esprit-Saint, ils lui étaient agréables. Les Juifs devaient, suivant l'ordre de Moïse, offrir chaque jour deux agneaux d'un an, un le matin et l'autre le soir; mais, le jour du sabbat, le nombre était doublé. A chaque lune nouvelle, ils immolaient sept agneaux, deux veaux et un bélier. Même règle pour les sept jours qui suivaient la Pâque et pour toute l'octave de la Pentecôte. A la fête des Tabernacles, on était tenu d'offrir, durant huit jours consécutifs, quatorze agneaux, treize veaux, deux béliers et un bouc. Indépendamment de ces offrandes officielles, chacun présentait, selon sa piété, des bœufs, des veaux, des brebis, des agneaux, des béliers, des colombes, du pain, du vin, de l'encens, du sel, des

gâteaux à l'huile, et pour chaque don le cérémonial était différent.

Je cite ces détails, afin de vous faire remarquer combien étaient dispendieux, pénibles et entourés de prescriptions minutieuses, les sacrifices imposés jadis aux patriarches et aux prêtres juifs, encore qu'ils rendissent moins d'honneur à Dieu et méritassent une moindre récompense. Cependant ils ont plu au Seigneur, parce qu'ils étaient l'annonce symbolique du Sacrifice sanglant de Jésus-Christ. Notre nouvel holocauste, au contraire, est unique, peu coûteux, facile à accomplir, malgré cela infiniment agréable à la Majesté divine, source de joie pour le ciel, de salut pour le monde, de consolation pour le Purgatoire.

Je suppose qu'un homme ait immolé, de sa propre main, toutes les victimes sacrifiées depuis le commencement du monde jusqu'à Notre-Seigneur, je suppose qu'il les ait lui-même brûlées et offertes à Dieu, n'est-il pas vrai qu'il aurait rendu au Très-Haut un grand hommage et lui aurait causé une satisfaction immense ? Eh bien, ce culte ne serait rien en comparaison de celui que rend à la divine Majesté un pauvre prêtre qui dit la Messe, un simple laïc qui la fait offrir ou qui y assiste. Pour vous en convaincre, je vous expliquerai en quoi consiste notre holocauste.

Le sacrifice est destiné à Dieu seul ; une chose visible y est offerte et consacrée par un ministre dûment établi, pour reconnaître la souveraineté du Seigneur sur toutes les créatures. « Par là, dit saint Thomas (1), nous confessons que Dieu est l'auteur de toute créature, l'objet suprême de la béatitude, le maître absolu de toutes choses, et nous lui offrons, comme témoi-

(1) 2. 2. qu. 85. a. 1.

gnage de notre soumission, un sacrifice visible proportionné à sa haute Majesté. » Tel est, en peu de mots, le sens de l'holocauste. Ceux qui n'ont pas fait de ces matières une étude spéciale trouveront peut-être ma définition obscure ; l'explication suivante la rendra claire.

Dieu s'est réservé l'holocauste pour lui seul, comme nous l'apprend Isaïe (1) : « Je suis le Maître, dit le Seigneur, tel est mon nom, et je n'abandonnerai ma gloire à personne. » Ce sacrifice ne peut donc, sans une abominable idolâtrie, être offert à un saint, à un ange, ni même à la Mère de Dieu. Il nous est permis de louer les Saints, de les honorer, de les invoquer en nous agenouillant devant eux, de brûler de l'encens, d'allumer des cierges et des lampes en leur honneur, et de leur rendre un culte intérieur et extérieur. Mais il nous est interdit de faire davantage. Le concile de Trente est formel à ce sujet (2) : « Bien que l'Eglise ait coutume de dire la sainte Messe en l'honneur et en mémoire des Saints, elle n'enseigne cependant pas que ce soit à eux que le Sacrifice est offert, mais à Dieu seul qui les a couronnés. » Aussi le prêtre ne dit pas : O saint Pierre, ô saint Paul, je vous offre la sainte Messe. Que fait l'Eglise ? Elle rend grâces à Dieu pour les victoires des Saints, implore leur secours, « afin qu'ils daignent intercéder pour nous dans le Ciel, pendant que nous célébrons leur mémoire sur la terre ». Osera-t-on dire, après cela, que l'Eglise prescrit d'offrir la Messe aux Saints.

Expliquons maintenant la nature même de l'holocauste, et mettons son excellence en lumière. Le cé-

(1) XLII, 8.
(2) Sess. 22, c. 3.

rémonial juif exigeait que toute la chair de la victime fût consumée par le feu, ce qui n'avait pas lieu pour les autres sacrifices. Dans ceux-ci, une partie seulement était brûlée; le reste servait aux prêtres et à ceux qui l'avaient offerte. Dans l'holocauste, tout était livré aux flammes, pour affirmer que tout appartient à Dieu et doit être consacré à son culte. Dieu pourrait même en stricte justice, exiger que l'homme lui sacrifiât sa vie, comme il ordonna à Abraham de lui immoler son fils Isaac, bien qu'il se soit contenté d'ailleurs de la prompte obéissance du patriarche. Dans l'ancienne Loi, il avait prescrit de lui offrir tous les premiers nés. « Ils seront miens, » avait-il dit. Il permettait néanmoins aux mères de les racheter au jour de leur présentation au temple.

Le Fils unique de Dieu, quoique né d'une femme mortelle, ne devait pas comme les autres être porté au temple. Il le voulut cependant et Marie le racheta, mais le Seigneur ne se contenta pas de cette compensation. La pauvre mère le vit bien, et à sa grande douleur, quand Jésus fut immolé sur la croix pour nous affranchir, par cette mort précieuse, de la nécessité de mourir, « Jésus-Christ est mort pour tous, dit saint Paul (1), afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux. » Or, la vie du Sauveur étant plus noble que celle de tous les hommes, sa mort fut aussi plus précieuse que ne le serait celle de tous les hommes. Par conséquent, à la Messe, où se renouvelle cette immolation, le Père reçoit plus d'honneur que si le genre humain tout entier lui était sacrifié.

(1) II Cor., v. 15

Ecoutons un auteur ascétique (1) : Le Sacrifice de la Messe, dit Gervasius, est la plus excellente de toutes les œuvres de piété. » Là, en effet, nous reconnaissons, par l'acte même du sacrifice, plus encore que par les paroles qui l'accompagnent, que Dieu pourrait exiger de chacun de nous le sacrifice de sa vie. Dans l'Ancien Testament l'holocauste avait précisément cette signification. En l'accomplissant, le sacrificateur semblait dire : Me voici devant vous, ô Seigneur, comme une victime; je le sais, vous seriez en droit d'exiger ma vie; mais, dans votre miséricorde, vous vous contentez de celle de ces animaux. C'est à la faveur de leur mort que je parais devant votre visage, et dans leur vie je vous offre la mienne. « A la sainte Messe, écrit Sanchez (2), nous rendons à Dieu un hommage tel que le monde entier ne saurait lui en rendre un plus grand. Car, en lui offrant quelque chose de si incomparablement supérieur au sang des animaux, à savoir la vie très auguste et le sang très précieux de son Fils, nous affirmons l'infinie grandeur de sa Majesté ; nous attestons qu'elle est digne du plus grand des sacrifices. »

La Messe, ajoute Marchant (3), est une ambassade quotidienne envoyée à Dieu, pour mettre à ses pieds un inestimable présent et reconnaître sa souveraineté. La vie et la mort du Sauveur lui sont offertes chaque jour comme à l'auteur de la vie et de la mort. C'est le tribut quotidien que lui paye l'Eglise militante, avec la coopération de l'Eglise triomphante; c'est l'hommage par lequel sont honorées de toute créature sa

(1) P. Gervas., Tract. 3, disp. 2, q. 1,
(2) In Thes. Mis., c. 12.
(3) Candel. myst. t. IV, lect. 19.

souveraine puissance, sa sagesse et sa bonté. Que peut-il y avoir de plus agréable à son cœur que de voir le Ciel et la terre reconnaître son pouvoir et sa grandeur infinie ? »

Il est si nécessaire de regarder la sainte Messe comme un véritable holocauste qu'on ne saurait trop instruire le peuple sur ce point. Aussi ajouterai-je encore quelques mots.

Le Ciel et la terre se prêtent à l'autel un mutuel secours pour mieux exprimer à Dieu les remerciements et les hommages qui lui sont dus. En effet, pendant que le prêtre officie, les saints Anges vont porter et offrir le Sacrifice. Une preuve de cette vérité nous est fournie par le trait suivant, dont nous garantissons la vérité. Un prêtre aperçut un jour autour de l'autel, au moment de la Consécration, une foule d'esprits célestes adorant avec le plus profond respect. Lorsqu'il s'inclina, selon la rubrique de missel, en disant : « Dieu tout-puissant; nous vous prions humblement de commander que ces dons soient portés par les mains de votre saint Ange sur votre sublime autel, en présence de votre divine Majesté, » il vit un de ces esprits, plus beau que les autres, prendre l'Hostie consacrée et la porter devant la Majesté divine. Les chœurs angéliques se réjouissaient avec lui, et toute la cour céleste ressentait une aussi grande allégresse de cette offrande que si elle l'avait présentée elle-même. Le prêtre, les regards élevés, comme en extase, contemplait avec étonnement ce spectacle sublime. Après quelques instants, il abaissa les yeux sur le corporal, pour voir si l'Hostie était revenue à sa place, et l'y retrouvant, il s'émerveilla de son rapide retour. Plein de joie, il acheva la Messe avec une consolation sensible et une grande ferveur. Plus tard, il raconta le fait à quelques-

uns de ses confrères et les invita à en louer Dieu avec lui. Que ce récit augmente notre propre ardeur; qu'il nous rende plus attentifs aux paroles de la Messe, dans laquelle la coopération des Anges et des Saints nous est révélée d'une façon si expressive.

Cependant, le principal honneur que l'holocauste procure au Très-Haut ne vient ni des Anges ni des hommes, mais du Christ lui-même. Seul, le Christ connaît l'infinie grandeur de la Majesté de son Père ; il est donc le seul à savoir ce qui est de nature à lui rendre un honneur infini, comme il est seul capable de le lui offrir. Quoique les Anges et les hommes puissent contribuer beaucoup à la gloire de Dieu, il n'y a, sous ce rapport, aucune comparaison à établir entre Jésus-Christ et eux.

Si les infidèles, envahissant notre pays, nous disaient : Reniez le Christ et embrassez la loi de Mahomet, sinon vous serez brûlés vifs, nous répondrions tous ensemble : Faites ce que vous inspire le démon, mais nous resterons fidèles à Jésus-Christ ; et nous nous laisserions torturer et mettre à mort. Une action si héroïque honorerait sans doute immensément le Seigneur. Eh bien, cet honneur ne serait rien à côté de celui auquel la divine Majesté a droit, et qui lui est rendu à la Messe ! C'est le Fils de Dieu lui-même qui s'abaisse ! C'est le Fils de Dieu qui se fait aussi méprisable qu'un ver de terre, et rend hommage à son Père dans cette extrême humiliation ! Oserions-nous mettre le sacrifice de notre vie en parallèle avec un tel Sacrifice ?

Les holocaustes judaïques étaient coûteux, difficiles à accomplir. Le nôtre, au contraire, est d'une valeur inestimable et ne coûte rien. Il nous est donné gratuitement par Jésus, pour être offert à la sainte

Trinité ! Hélas ! beaucoup ne veulent ni l'accepter ni le présenter au Seigneur. Plaignons-les, car ils se chargent d'une grande responsabilité ; mais, quant à nous, n'hésitons point à interrompre nos affaires, à quitter nos occupations pour y prendre part.

CHAPITRE XII

La sainte Messe est le plus sublime des sacrifices de louange.

Ni les Anges ni les hommes ne peuvent exprimer ce qu'est Dieu. Sa sainteté et sa richesse sont infinies comme son essence. Il est la justice la plus rigoureuse, la miséricorde la plus douce, la tendresse la plus aimable, la beauté la plus ravissante. Quoique les Anges et les Saints l'aiment de tout leur cœur, ils tremblent devant son effrayante Majesté. et ils l'adorent, le visage incliné, avec le plus profond respect. Ils louent, ils bénissent de toutes leurs forces ses perfections, sans pouvoir s'en lasser ni même s'en rassasier jamais. Cette louange, Dieu veut la recevoir d'eux parce qu'elle lui appartient.

Avant la création, il se louait éternellement lui-même dans la société de ses trois saintes Personnes. Le Père louait l'intime sagesse du Fils, le Fils louait la parfaite bonté de l'Esprit-Saint ; celui-ci louait à son tour la puissance et la sagesse du Père et du Fils. « Si tu veux me louer, disait le Sauveur à sainte Mechtilde, unis-toi au Père qui me glorifie ; unis-toi à moi qui, dans la lumière sans déclin, honore le Père et le Saint-Esprit dans tous les siecles ; unis-toi enfin au Saint-Esprit qui nous reconnaît sans cesse, mon Père et moi, comme le principe de sa bonté inaltérable. »

C'est pour être loué que Dieu a fait le ciel et la terre, les Anges et les hommes, les êtres raisonnables et ceux qui sont dépourvus de raison. Tel est le sens de ces paroles du *Livre des Proverbes* (1) : « Le Seigneur a tout fait pour lui-même. »

Les Anges l'ont loué depuis leur création, ils le louent encore aujourd'hui, ils le loueront à jamais. Le soleil, la lune, les étoiles associent leurs hommages à ceux de ces célestes intelligences, comme le Saint-Esprit nous l'assure par la bouche de Job (2) : « Où étais-tu lorsque je posais les fondements de la terre, lorsque les astres du matin me louaient tous ensemble, et que les enfants de Dieu tressaillaient d'allégresse ? » Ces enfants de Dieu sont les Anges, que le Tout-Puissant avait appelés à la vie avant que de tirer la terre du néant.

Toutes les autres créatures : les animaux domestiques et les bêtes sauvages, le grand arbre et le buisson, la pierre et le feu mêlent leurs voix à ce concert universel. Chacun, suivant son espèce et ses moyens, contribue à glorifier son Créateur.

Notre-Seigneur dit un jour à sainte Mechtilde (3) : « Quand le prêtre, à la Messe, arrive à ces mots : *Par qui les Anges louent votre Majesté*, il unit sa louange à celle que la sainte Trinité se rend à elle-même et à celle que lui rendent les Anges et les Saints. Récite un *Pater* à cette intention, ajouta-t-il, et offre-le en union avec la louange que je reçois du Ciel, de la terre et de toutes les créatures. »

Il est évident que tous les êtres doivent louer Dieu, mais combien l'homme n'y est-il pas astreint

(1) XVI, 4.
(2) XXXVIII, 4 et 7.
(3) Rev. cap. 28.

davantage, lui qui a été créé dans ce but avec une âme raisonnable ! David l'a parfaitement compris, et dans les cantiques enthousiastes où il exhorte son peuple, où il s'exhorte lui-même et la nature entière à exalter le Tout-Puissant, il nous a légué la plus belle expression de la louange. Il adjure le ciel et la terre, les créatures intelligentes et celles qui n'obéissent qu'à l'instinct, de bénir avec lui son Seigneur, qui est le leur ; et, afin que jamais les paroles ne manquassent aux générations futures, il a laissé aux prêtres et aux lévites ses psaumes admirables, en leur recommandant de chanter chaque jour la gloire du Dieu d'Israël. C'est à ces conseils que se conformaient les trois jeunes hommes dans la fournaise, lorsque, au milieu des flammes, ils invitaient toutes les créatures à bénir Dieu : « Bénissez le Seigneur, ouvrages du Seigneur, louez-le et exaltez-le éternellement ! Anges du Seigneur, bénissez le Seigneur ; Cieux, bénissez le Seigneur, etc. » Si les Saints de l'Ancien Testament, si les Hébreux ont loué avec tant de zèle le souverain Maître de l'univers, n'y sommes-nous point tenus à plus forte raison, nous Chrétiens, enfants de Dieu ? Oublierons-nous que, suivant l'expression de saint Paul (1), « quand il nous a prédestinés à devenir ses enfants, c'est la louange et la gloire de sa grâce qu'il avait en vue » ?

En d'autres termes, Dieu nous a adoptés pour nous faire louer et exalter sa grâce et ses attributs ; obligation rigoureuse à laquelle nous ne saurions nous soustraire sans péché grave. Ils étaient bien pénétrés de ce sentiment, ces pieux empereurs, ces saints rois, ces princes zélés qui ont bâti des temples magnifiques

(1) Eph., I, 5-6.

et établi des couvents où le Seigneur devait être honoré jour et nuit par le chant des heures canoniales. Elle en est bien pénétrée aussi, cette Eglise catholique, qui impose à tous ses clercs, dès que par le sous-diaconat ils ont contracté leur premier et irrévocable engagement, la récitation quotidienne du bréviaire jusqu'à leur mort ; loi qu'elle étend à presque tous les ordres de femmes voués à la vie contemplative, aussi bien qu'aux moines et aux religieux. Tous s'y conforment avec joie, et louent incessamment leur Créateur avec autant d'assiduité que de dévotion. « Portez la gloire du Seigneur aussi haut que vous pourrez, avait dit Jésus, fils de Sirach (1) ; elle sera encore au-dessus, et sa magnificence ne peut être assez admirée. Vous qui bénissez le Seigneur, relevez sa grandeur autant que vous pourrez, car il est au-dessus de toute louange. »

David (2) s'était écrié aussi : « Louez le Seigneur dans son sanctuaire, louez-le sur le trône inébranlable de sa puissance. Louez-le dans les effets de son pouvoir, louez-le dans toute l'étendue de sa grandeur. » Mais qui s'acquittera de ce devoir, puisque l'Etre de Dieu, incompréhensible et infini, est au-dessus de toute intelligence angélique et humaine ? Quel conseil nous donnez-vous, ô prophète, et comment y répondre ?

Jésus-Christ y a pourvu en instituant la sainte Messe, justement nommée « Sacrifice de louange ». C'est à ce titre que l'Eglise l'offre au Très-Haut, tous les jours et à toute heure. Quel hymne que ce *Gloria*, envoyé par une assemblée entière aux oreilles du

(1) Eccli., XLIII, 32, 33.
(2) Ps. CL. 1, 2.

Seigneur ! Quels accords magnifiques que ceux de la Préface et du Sanctus ! « Saint, saint, saint est le Seigneur, Dieu des armées. Les Cieux et la terre sont remplis de votre Majesté, Hosanna ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur, Hosanna au plus haut des Cieux ! »

Ce triple Sanctus que chantent les Séraphins, cet Hosanna que le Saint-Esprit inspirait aux petits enfants, ces cantiques sublimes que le Ciel et la terre font entendre à l'unisson, les voilà répétés par des millions de voix dans des milliers d'églises; les voilà sur les lèvres du représentant de Jésus-Christ !

Nous avons été créés pour glorifier Dieu, non d'une manière vulgaire, mais d'une façon infinie, car sa Majesté est sans limite. Or, où trouver un cantique comprenant toutes les perfections divines, et les exaltant selon leur excellence? Certes, aucune créature ne serait capable de le composer ; aussi sommes-nous infiniment redevables au Seigneur de nous avoir fourni, dans la sainte Messe, une action de grâces qui, suppléant à notre impuissance, rend à notre Dieu une louange digne de Lui.

« Dieu, dit saint Laurent Justinien (1), ne saurait être mieux loué que par le saint Sacrifice de l'autel, institué dans ce but par le Sauveur. » Voulez-vous donc l'honorer dignement? Vous n'avez rien de mieux à faire que de le lui offrir. Le célèbre Molina (2) explique magnifiquement la même doctrine : « A la Messe, le Fils unique de Dieu s'offre à son Père ; il lui rend la même gloire qu'il lui rendait sur la terre, et, grâce à lui, le Seigneur reçoit une louange infinie.

(1) Serm. de corp. Christ.
(2) Tract. III cap. 9.

Oui, sur l'autel, le Christ célèbre la Divinité autant qu'elle mérite de l'être, ce que ni les Anges ni les Saints, et encore moins les hommes, ne sauraient faire. C'est pourquoi Dieu retire de chaque Messe plus d'honneur que tous les Anges et tous les Saints ne pourraient lui en procurer. »

Saint Irénée rapporte qu'une vierge, animée d'un ardent désir de louer Dieu, disait sans cesse en soupirant : Quand j'aurais mille langues, je ne pourrais assez louer le Seigneur; quand j'aurais tous les hommes sous ma puissance, je ne pourrais assez exciter leur zèle. Ah! que ne puis-je donner un esprit et un cœur à toutes les créatures! Que ne puis-je créer un nouveau Ciel et le peupler de Séraphins! O mon Dieu, si j'avais, dans le corps et dans l'âme, assez de force pour vous louer, vous exalter, vous adorer moi seule plus que ne le font les chœurs angéliques et l'armée des Saints, que je m'estimerais heureuse! Ainsi son âme était dévorée de désirs, et son cœur débordait d'amour. Un jour, où plus que d'ordinaire, elle était enflammée de ces saintes ardeurs, elle entendit une voix céleste lui dire : Sache, ma fille. qu'une seule Messe ne réalise pas seulement la louange que tu veux me donner, mais qu'elle est infiniment au-dessus.

Vous voyez par là, âmes pieuses, quel sacrifice est la sainte Messe. Autre comparaison. Supposez qu'en l'honneur de la sainte Trinité s'organise une procession, en tête de laquelle marcherait la Bienheureuse Vierge Marie, suivie des neuf chœurs angéliques et de l'innombrable troupe des Saints chantant d'une voix suave et s'accompagnant d'instruments harmonieux, Dieu en serait infiniment touché. Eh bien, que l'Eglise militante envoie, pour terminer cette proces-

sion, un seul prêtre qui offre le saint Sacrifice, la Trinité en tirera mille fois plus de gloire! Ce pauvre prêtre, à l'autel, rendrait au Très-Haut un hommage infiniment supérieur à celui qui résulterait de cette pompe toute divine. Il y aurait, de l'une à l'autre, autant de distance qu'il y en a du Fils de Dieu à la créature.

Encore une fois, rendons grâce à Jésus-Christ de nous avoir donné un si facile moyen d'honorer la plénitude de la grandeur et de la puissance divine.

J'insiste encore sur cette vérité.

Voici comment saint Paul (1) nous rappelle l'obligation où nous sommes de louer notre Créateur : « Dieu nous a prédestinés pour nous rendre ses enfants adoptifs par Jésus-Christ, afin que la louange et la gloire soient données à sa grâce, par laquelle il nous a rendus agréables à ses yeux en son Fils bien-aimé. » Or, cette louange ne doit point rester stérile : il faut qu'elle se traduise par des témoignages publics de reconnaissance ; il faut que la dette immense que nous avons contractée envers la divine miséricorde soit payée, et seul le saint Sacrifice de la Messe nous en fournit le moyen.

En effet, on ne saurait trop le répéter, pour louer un être quelconque, il est tout d'abord nécessaire de connaître ce qui, en sa personne, est digne de louange. Si je sais de lui beaucoup de bien, je puis facilement en dire. Il en est de même quand il s'agit de Dieu. Les Anges et les Saints connaissent d'une manière inexprimable, mais incomplète encore, les perfections divines, bien qu'ils les contemplent face à face. Ils auront donc beau les louer, ils resteront infiniment au-

(1) Eph., I, 5, 13.

dessous de ce qui lui est dû. Seul, le Verbe fait chair connaît parfaitement l'excellence de la Divinité ; aussi n'y a-t-il que lui à honorer dignement son Père. Mais jamais cet honneur n'est aussi parfait qu'à la sainte Messe.

Encore une remarque : la louange de Jésus est offerte au nom des assistants, dont elle répare surabondamment les omissions ; les assistants sont invités eux-mêmes à l'offrir, de leur côté, comme leur bien propre. Fidèle à cette doctrine consolante, un homme dit dans son cœur : Mon Dieu, je vous offre la louange que votre Fils vous décerne sur l'autel. Il rend au Tout-Puissant des hommages plus relevés que ceux des Anges et des Saints.

L'enseignement que j'expose ici est bien celui de l'Eglise ; en voici la preuve : Le Père Jean des Anges écrit : « Quand je pense aux sublimes mystères de la Messe, il me semble que la gloire rendue à Dieu par l'oblation de son Fils est si haute, que ni les Anges ni les Saints ne peuvent lui en procurer une semblable. Songez qu'en présentant au Père éternel son Fils devenu homme et la louange de cette Victime sainte, le prêtre et ceux qui entendent la Messe lui offrent un Dieu, ce qui est sans conteste un don infini. »

Nous lisons dans les Révélations de sainte Brigitte (1). que les cieux louent Dieu pendant la Messe : « Un jour que j'assistais au saint Sacrifice, dit cette grande sainte, il me sembla, après la Consécration, que le soleil et la lune, toutes les étoiles, toutes les planètes, tous les cieux dans leurs évolutions, chantaient de la voix la plus douce et la plus retentissante. A eux se joignait une foule innombrable de musiciens

(1) Lib. VIII, c. 56.

célestes dont les accents étaient si mélodieux que je renonce à en donner la moindre idée. Les chœurs des Anges descendaient, contemplaient le prêtre et se prosternaient devant lui avec respect, tandis que les démons fuyaient, tremblants de frayeur. Une multitude de saintes âmes étaient présentes; elles louaient Dieu avec ces purs esprits, et rendaient à l'Agneau divin l'honneur qui lui est dû. »

Les Anges et les Saints assistent donc à la Messe, et ils unissent leurs voix à celle de la nature entière. Vous êtes au milieu d'eux, âmes pieuses, et vous les aidez à exalter le Seigneur. Toutefois, ce n'est pas cet hommage qui donne à la Messe sa puissance infinie : « Ce sacrifice est si majestueux, si agréable à Dieu, dit un pieux auteur (1), que toutes les vertus, toutes les bonnes œuvres, toutes les bénédictions, toutes les glorifications du Ciel et de la terre ne peuvent lui être comparées. Jésus étant la victime et le prêtre, la louange et la gloire qui proviennent d'une telle source surpassent celles de toutes les créatures. » Le Père Malobitzk (2) ajoute : « Toutes les fois que le Sacrifice de la Messe est célébré, les sentiments du saint amour, semblables à des vagues, s'émeuvent dans l'océan de la Divinité, et vont du Fils au Père et du Père au Fils. »

La sainte Messe sert ainsi de contrepoids à tous les scandales qui s'élèvent journellement vers Dieu. Sans elle, le monde ne subsisterait plus. Isaïe (3) nous apprend, en effet, combien nos forfaits irritent le Seigneur : « Que ferais-je plus longtemps ici où mon

(1) Laur. Just. : *In Pedagog.Christ.*, part. II, cap. IV, art. 3.
(2) *In Regal. Sacerdot.*, par. VIII, cap. II.
(3) Is., LII, 5.

nom est sans cesse offensé ? » conclusion : je me retirerai de ce monde, je l'abandonnerai à l'ennemi, je le détruirai et le précipiterai avec ses vices en enfer.

Hélas! Dieu n'aurait que trop de motifs d'accomplir sa menace. Un seul péché mortel, un seul blasphème serait déjà plus que suffisant. Pourquoi donc cette patience? Qu'est-ce qui retient le Seigneur? N'hésitons pas à répondre que c'est uniquement le saint Sacrifice ; car, si la divine Majesté est sans cesse insultée par les impies, elle est continuellement honorée d'une manière digne d'elle par le Sauveur. L'hommage du Christ et de ses prêtres l'emporte sur toutes les souillures et couvre tous les crimes.

Soyez donc éternellement béni, ô bon Jésus, pour cet immense bienfait ! Mais comment vous prouver notre gratitude autrement qu'en assistant avec assiduité à votre mystique immolation, en vous rendant à vous-même ce don parfait que nous tenons de vous ?

Puissé-je vous persuader, ô Chrétiens ! Et vous, Jésus, venez à mon aide, inspirez à tous les cœurs une dévotion sincère, afin que notre zèle s'accroisse de plus en plus, et que nous vous offrions, chaque jour avec une piété plus fervente, ce divin Sacrifice !

CHAPITRE XIII

La Sainte Messe est le plus grand Sacrifice d'actions de grâces.

Les bienfaits que nous recevons de la main de Dieu sont si nombreux, si grands, que nous ne saurions ni les compter ni les apprécier. Dieu nous a créés, pourvus de nos sens et de nos membres, dotés d'une âme formée à son image. Cette âme, il l'a sanctifiée par le Baptême, choisie pour épouse, confiée à la garde de l'un de ses Anges. Il prend soin de nous comme un père prend soin de ses enfants. Dans la Pénitence, il nous pardonne nos péchés; dans l'Eucharistie, il nous nourrit de sa chair et de son sang. Il supporte avec patience nos scandales, attendant toujours que le temps amène notre conversion; il nous envoie des aspirations salutaires, nous prévient par sa grâce, nous instruit par le ministère de ses prédicateurs, nous préserve de mille maux, exauce nos humbles prières, nous console dans nos peines, nous fortifie contre la tentation, accepte nos bonnes œuvres et nous comble d'une foule d'autres bienfaits.

Comme si ces grâces ne suffisaient pas, il nous en accorde une qui les surpasse toutes : il nous adopte pour enfants. Saint Jean (1) célèbre ainsi cette insigne faveur : « L'amour que nous a témoigné Dieu le

(1) I Epist., III, 1.

Père est si grand qu'il nous a nommés et que nous sommes véritablement ses enfants. » Saint Paul (1) ajoute : « Parce que nous sommes les enfants de Dieu, nous sommes aussi ses héritiers. » N'est-il pas étrange de voir de pauvres enfants tels que nous devenir les enfants et les héritiers légitimes du Seigneur tout-puissant ?

Mais là ne s'arrête pas la liste des bienfaits divins : il y en a d'autres plus précieux. Nous étions tombés au pouvoir de Satan ; Dieu nous délivre par son Fils. « Dieu a tant aimé le monde, dit Jésus-Christ, qu'il lui a donné son Fils unique (2). » Il l'a donné, non seulement en le revêtant de la nature humaine, mais en le livrant pour nous à la plus douloureuse des morts. Ajoutons que Dieu, non content de faire participer ses amis à cet inappréciable bienfait, y admet même ses ennemis. Telle est la théologie de saint Paul (3) : « Ce qui fait éclater davantage l'amour de Dieu pour nous, s'écrie le grand Apôtre, c'est que lors même que nous étions encore pécheurs, Jésus-Christ est mort pour nous. »

Dieu ne nous eût-il accordé d'autre grâce, nous ne pourrions assez le remercier d'une telle faveur, moins encore nous acquitter envers lui. Mais il s'est assujetti pour nous à une vie misérable, terminée par la plus ignominieuse, la plus cruelle des morts. Quelle dette infinie !

Osorius dit (4) : « Si vous receviez beaucoup de quelqu'un, vous seriez obligé, sous peine de passer pour un ingrat, de le payer de retour. Comblés par

(1) Rom., VIII, 17.
(2) Joan., III, 16.
(3) Rom., V, 8, 9.
(4) Conc. de Missa.

Dieu de bienfaits sans nombre, nous ne saurions donc moins faire que de nous demander avec David (1) : « Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné ? » et avec le prophète Michée (2) : « Que puisse offrir au Très-Haut qui soit digne de lui ? » ou encore avec le jeune Tobie (3) : « Que lui donnerons-nous qui égale ses services ? »

Ecoutez la réponse de David (4) : « Immolez à votre Dieu un sacrifice de louange, et rendez vos vœux au Très-Haut. » Quel est ce sacrifice de louange, sinon la sainte Messe? Et comment remercierez-vous mieux votre bienfaiteur qu'en y assistant dévotement ? « Le divin Sacrifice, suivant saint Irénée (5), a été institué pour nous fournir de quoi témoigner notre reconnaissance à notre Dieu. » Le saint Docteur veut dire que si, par nous-mêmes, nous n'avons rien de convenable à offrir au Ciel, Jésus-Christ nous a laissé, dans sa mystique immolation, un objet proportionné à notre dette.

Les paroles du missel sont une autre preuve que la Messe est un sacrifice d'actions de grâces. En effet, le prêtre dit au *Gloria :* « Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous glorifions, nous vous rendons grâce à cause de votre gloire infinie, Seigneur Dieu, Roi du Ciel, Père tout-puissant. » A la *Préface*, il chante : « Remercions le Seigneur notre Dieu... Il est vraiment juste et raisonnable, équitable et salutaire de vous remercier toujours et en tous lieux, Seigneur saint, Père tout-puissant,

(1) Ps. cxv, 12.
(2) Mich., vi, 6.
(3) Tob., xii, 2.
(4) Ps. xliv, 14.
(5) Contra Haer., lib. IV, cap. xxii.

Dieu éternel, par Jésus-Christ notre Seigneur, etc. » La louange qu'expriment ces paroles est si parfaite que nos lèvres ne sauraient en faire entendre une plus magnifique.

Remarquez enfin les mots qui précèdent immédiatement la formule de la Consécration : « Il prit du pain entre ses mains saintes et vénérables, et, levant les yeux au ciel, il rendit grâces. » O aimable élévation des yeux de mon Jésus, précieux et incomparable témoignage de reconnaissance ! Comme vous suppléez à tous les remerciements dont nous sommes incapables ! Notre-Seigneur renouvelle chaque jour, à la Messe, ce qu'il a fait le Jeudi Saint. Or cette action de grâces d'une personne divine ne peut être qu'infinie, comme Celui dont elle émane. C'est dire assez que Dieu y trouve une satisfaction sans mesure.

De votre côté, toutes les fois que vous entendez la Messe, unissez votre cœur et votre volonté à la volonte et au cœur du Christ ; remerciez Dieu de toutes vos forces, et, afin que votre reconnaissance soit plus digne, offrez, à la place de vos sentiments, les sentiments de votre Victime.

Quelles conséquences admirables ! Si, depuis votre enfance jusqu'aujourd'hui, vous aviez sans cesse rendu grâces à Dieu pour tous les bienfaits dont il vous a comblé, vous auriez fait moins que par une seule Messe entendue pieusement. Je vais plus loin : si vous aviez invité toutes les âmes pieuses à se joindre à vous, et si, pendant leur vie entière, ces âmes remerciaient Dieu en votre nom, ni leurs sentiments ni les vôtres n'équivaudraient à la célébration ou à l'audition de cette Messe. Que dis-je ? la reconnaissance de toute l'armée céleste elle-même resterait infiniment au-dessous.

Voulez-vous connaître la raison de cette impossibilité? Rappelez-vous l'axiome célèbre : l'infini n'a aucune proportion avec le fini, mais il dépasse le fini d'une distance infinie.

O Dieu, si nous pouvions comprendre quel trésor vous nous avez donné, combien nous nous estimerions heureux ! Saint Paul (1), s'adressant aux Corinthiens, et indirectement à tous les hommes, disait : « Je remercie Dieu pour vous, en *tout temps*, à cause des grâces que vous avez reçues de Jésus-Christ, *car*, *par lui*, *vous êtes devenus riches en toutes choses*..., et il ne vous manque plus aucun don. »

C'est par la sainte Messe que nous avons acquis cette fortune immense, car c'est là que nous puisons tous les bienfaits du ciel.

Je ne puis mieux conclure ce chapitre que par les paroles du Père Segneri : « Considère, ô pieux Chrétien, combien nous sommes redevables à l'institution de la Messe, puisque c'est elle qui nous fournit le moyen de nous acquitter envers Dieu. Au Saint Sacrifice, le Sauveur devient notre propriété, et nous abandonne ses mérites infinis, afin que nous puissions les offrir nous-mêmes en union avec lui, et payer la dette qui nous accable. »

Soyez donc loué, ô bon Jésus, par moi et par toutes les créatures ! Je vous offre, et par vous j'offre à la sainte Trinité les louanges et les remerciements que vous recevez aujourd'hui à l'autel, et ceux que vous y recevrez jusqu'à la fin du monde. Je prie les chœurs célestes et les bienheureux de joindre l'expression de leur reconnaissance à la nôtre, de vous exalter, de vous bénir pendant toute l'éternité.

(1) I Cor., I, 4, 5.

CHAPITRE XIV

La sainte Messe est le sacrifice d'impétration le plus efficace.

Sous la loi mosaïque, Dieu n'avait pas seulement ordonné aux Juifs de lui offrir des holocaustes pour le glorifier, il leur avait encore prescrit des sacrifices de paix, dont le but était d'obtenir les biens temporels et d'éloigner les maux. Ces sacrifices de paix ou de prière étaient d'une grande efficacité. Israël recevait par là des bénédictions abondantes et des grâces de préservation non moins précieuses.

Nous lisons dans la sainte Ecriture (1) que les Israélites, menacés d'extermination par les Philistins, demandèrent à Samuel de prier pour eux. Celui-ci immola un agneau et implora le secours du Seigneur. Aussitôt la frayeur s'empara de l'ennemi, qui prit la fuite et fut défait. Lorsque Dieu frappa ce même peuple hébreu de la peste, David *offrit un sacrifice* de paix et le fléau disparut. Les livres saints nous fournissent mille autres exemples de prières exaucées en vertu des sacrifices. Or, si Dieu a donné aux Juifs endurcis un moyen si puissant, comment douter que les Chrétiens n'en aient reçu un plus puissant encore, pour obtenir les biens spirituels et temporels, pour échap-

(1) Reg., VII, 7-11.

per aux calamités de ce monde et de l'autre ? Dieu, qui s'est montré si généreux envers ceux qui lui offraient un agneau, pourra-t-il nous refuser quelque chose, lorsque nous lui offrirons sur l'autel l'Agneau céleste, victime sans tache immolée pour nous ?

De fait, l'Eglise est bien mieux traitée que la Synagogue. Dans l'ancienne loi, à cause de leur imperfection, les sacrifices étaient multiples, et chacun d'eux se célébrait avec un rite particulier, tandis que l'Eglise, qui n'en a qu'un seul, l'offre en toute circonstance et obtient, malgré sa pauvreté apparente, plus de grâces qu'on n'en obtenaient les Juifs avec toutes leurs ressources.

Le Concile de Trente (1) nous enseigne que l'on peut offrir la sainte Messe à différentes intentions : « Si quelqu'un dit que le Sacrifice de la Messe n'est qu'un Sacrifice de louange ou d'actions de grâces, ou une simple représentation du Sacrifice accompli sur la Croix, et non un sacrifice de propitiation ; ou s'il dit encore qu'il ne sert qu'à celui qui communie, et ne peut être offert pour les vivants et les morts, pour les péchés, pour les peines, pour la satisfaction et les autres nécessités, qu'il soit anathème ! » Ces paroles sont un article de foi. Il est donc indubitable que la Messe peut être dite à bien des fins et que, par elle, nous obtenons mille faveurs différentes. Je puis l'entendre ou la faire célébrer pour la plus grande gloire de Dieu, pour la plus grande joie de la très sainte Vierge, en l'honneur des Anges et des Saints, pour mon salut, pour la conservation ou le recouvrement de ma santé, pour être préservé du mal, pour obtenir le pardon de mes péchés, l'amendement de ma vie et la grâce

(1) Sess. 22, can. 3

d'une bonne mort. Je puis demander tout cela pour l'universalité des fidèles, comme pour mes parents et mes amis. Je puis aussi me proposer la délivrance des âmes du Purgatoire.

Les docteurs nous apprennent quelle est la valeur impétratoire de ce Sacrifice. « Il est souverainement efficace, dit Marchant (1), à cause de la dignité de la Victime, et Dieu n'y refuse rien, quel que soit le nombre de solliciteurs. La raison, c'est que Jésus, le principal sacrificateur, est infiniment agréable à la Souveraine Majesté, que les mérites offerts par lui sont inépuisables, et que sa Passion, son sang, ses plaies ont une vertu sans limite. »

Saint Laurent Justinien (2) établit la même doctrine en disant . « Aucun sacrifice n'est si utile, si grand, si agréable au Seigneur que le saint Sacrifice de la Messe, dans lequel les mérites de notre Médiateur lui sont offerts de nouveau. Si le prêtre qui dit la sainte Messe, si le peuple qui l'entend, placent devant ses yeux cette Passion et cette mort douloureuse, leurs prières seront infailliblement exaucées. »

Sous l'ancienne loi (3), Dieu défendait aux juges d'accepter aucun présent : « Tu ne feras acception ni des personnes, ni des présents ; car les présents aveuglent les yeux des sages et changent les paroles des justes. » Défense prudente : il est impossible en effet qu'un riche cadeau n'agisse pas sur la rectitude du jugement. Où est le cœur assez ferme pour demeurer indifférent ? Où est la balance qui ne penche point du côté où pèse une somme d'argent ? S'il en est ainsi dans les choses humaines, croyez-vous qu'il n'en sera

(1) Candel. myst., 2-4 lect. 5, prop. 3.
(2) Serm. De corp. Christi.
(3) Deuter., XVI, 18.

pas en quelque sorte de même dans l'ordre divin? Ah! Dieu n'a pas un cœur de pierre, mais un cœur sensible; il recevra avec joie un don tel que la sainte Messe, et il modifiera sa sentence.

Il y a cependant une différence entre Dieu et l'homme : c'est que les présents qui, au dire de l'Ecriture, aveuglent celui-ci, ne sauraient obscurcir les yeux de la Sagesse infinie. C'est avec la plénitude de ses lumières que le Seigneur mitige son arrêt, lorsque nous lui offrons ce sacrifice sublime. Nous sommes certains qu'au moment où il le reçoit de nos mains, sa justice s'unit à sa miséricorde pour remplir notre espérance.

« A la messe, dit Kisseli, nous n'implorons pas seulement la miséricorde; nous nous adressons aussi à la justice. Qu'offrons-nous, en effet? L'Humanité du Christ qui, pour la gloire de son Père, comme pour notre salut, a été flagellée, couronnée d'épines, crucifiée, cette humanité qui, par l'union hypostatique, a été ennoblie au plus haut degré! Nous offrons ses blessures, ses larmes, son précieux sang. Tout cela est à nous, en sorte que nous achetons à un prix élevé les grâces que nous demandons. »

Par l'oblation du saint Sacrifice, nous donnons même plus que nous ne pouvons recevoir : il n'y a donc aucun motif de craindre qu'une prière si raisonnable puisse être rejetée. Que sollicitons-nous? quelque chose de créé. Qu'offrons-nous? une victime divine. Comment le Dieu libéral, qui ne laisse pas sans récompense le verre d'eau donné en son nom, ne nous exaucerait-il point, lorsque nous lui présentons avec ferveur le calice plein du sang de son Fils, de ce sang divin qui demande grâce pour nous et appelle à grands cris la miséricorde?

Le Sauveur a promis, à la dernière Cène, que toutes les requêtes présentées en son nom au Père céleste seraient favorablement accueillies. Or, ces requêtes, trouverons-nous jamais une meilleure occasion de les présenter qu'à la Messe, où Jésus, immolé pour nous, est placé devant les yeux de son Père?

Autre cause d'efficacité : « Quand un prince est prisonnier, dit saint Bonaventure (1), on ne lui rend la liberté qu'à la condition d'une forte rançon. Ne laissons pas nous-mêmes partir le Sauveur, qui est notre captif à la sainte Messe, avant qu'il nous ait promis le Ciel. » Il semble que le prêtre s'inspire de ce sentiment, quand il élève l'Hostie consacrée, comme s'il voulait dire au peuple : Voyez : Celui que le monde ne peut contenir est en notre pouvoir, nous ne briserons point ses liens avant que d'avoir obtenu ce que nous désirons. C'est le cas de répéter les paroles de Jacob (2) à l'Ange qu'il tenait entre ses mains victorieuses : « Je ne vous laisserai point aller avant que vous ne m'ayez béni. » Montrons, par quelques exemples, ce qu'on peut obtenir de la sorte.

On lit dans la Chronique des Capucins que, en 1582, il y avait à Spello une femme pieuse que son mari maltraitait journellement, et qui, après quelques années de cette triste existence, était réduite au désespoir. Un jour, deux Capucins, les frères Lactance et François de Mursie, vinrent chez elle demander l'aumône. La pauvre femme leur dépeignit, en pleurant, sa propre misère. Les religieux s'efforcèrent de la consoler. Ils l'engagèrent à entendre la Messe chaque jour et à unir ses afflictions à celles du Sauveur im-

(1) In Expos. Missæ.
(2) Gen., xxxii, 26.

molé pour elle, l'assurant que son bourreau finirait par s'amender. Elle les remercia leur promit de se conformer à leur avis, leur fit l'aumône et ils continuèrent leur tournée. Son impitoyable mari ne lui permit pas d'aller à l'église les jours ouvriers. Aussi s'affligea-t-elle beaucoup de ne pouvoir suivre le conseil de ses charitables visiteurs; mais à quelque temps de là, l'homme entreprit un voyage lointain, durant lequel elle eut la liberté d'assister régulièrement au saint Sacrifice. Elle le fit dans les sentiments de la plus grande piété, recommandant sa personne et celle de son mari à la miséricorde divine, et conjurant le Seigneur de changer ce cœur endurci. Or, un matin, le voyageur revint à l'improviste. Où est ma femme? demanda-t-il aussitôt. A la Messe où elle va chaque jour, répondit la servante. A cette nouvelle, le misérable, au comble de sa fureur, s'emporta contre l'absente en invectives passionnées; il menaça même de la tuer et, joignant l'action aux paroles, dès qu'elle rentra, il la saisit par le cou pour l'étrangler. En cette extrémité, la malheureuse implora le secours du Ciel par les mérites de la sainte Messe. A l'instant, le Seigneur frappa de paralysie le forcené, qui ne put ni consommer son crime ni détacher ses mains du cou de sa victime. Son impuissance ne fit qu'irriter sa colère; il crut à un sort et redoubla d'imprécations. Cependant ses membres devenant de plus en plus rigides, il fallut bien reconnaître dans cette circonstance singulière une punition du Ciel. Il se repentit donc de ses péchés et promit à sa femme de se corriger, si elle obtenait sa délivrance. Tout d'abord elle se défia de sa sincérité, estimant qu'il valait mieux avoir un mari paralysé qu'un bourreau cruel, mais persuadée à la fin, elle joignit ses prières aux siennes

jusqu'à ce que Dieu les exauçât. Ce châtiment fut utile au pécheur, car il changea de conduite, devint meilleur pour sa compagne ; on le vit même souvent, dans la suite, avec elle à la sainte Messe.

« Par les mérites d'une telle offrande, écrit Molina (1), l'homme peut obtenir de Dieu tout ce dont il a besoin pour son salut ; et il n'a aucun autre moyen aussi efficace. » C'est ce que nous croyons avoir suffisamment prouvé dans ce chapitre. En effet, à la Messe, nous ne prions pas seuls. Avec nous et pour nous, prient le prêtre, les Anges, le Sauveur lui-même. Non contents de prier, nous offrons à Dieu, en même temps que nos prières, un don infini. Si, dans de telles conditions, nous ne sommes pas exaucés, où et quand le serons-nous ?

Cependant, objecterez-vous, Dieu n'écoute pas toujours ceux qui lui offrent ce divin Sacrifice ? Le Père Hobat (2) répond : « Bien que nous puissions être exaucés de Dieu plus facilement par le Sacrifice de la Messe que par tout autre moyen, l'infaillibilité de l'effet est souvent subordonnée à certaines lois, que peu de personnes savent remplir. »

Le cardinal Bona (3) s'exprime plus clairement : « Il est de l'essence de la prière, dit-il, de laisser libre celui que l'on prie d'accorder ou de refuser. Nous énonçons, il est vrai, un motif capable de toucher Dieu, mais Dieu n'est pas obligé de nous écouter. La Messe serait-elle pour cela privée d'effet ? Assurément non. Si nous ne recevons pas ce que nous demandons, nous recevons, en compensation, d'autres

(1) Trac. [illegible] cap. VII, § 4.
(2) Alphab. de sac. aud. nº 74.
(3) De Miss., cap. I, § 3.

avantages plus utiles. » D'ailleurs, c'est une erreur de s'imaginer que l'on peut compter sur une grâce dès qu'on l'a sollicitée une fois. A la messe, comme partout, la persévérance est nécessaire.

Sainte Gertrude (1) demandait un jour au Sauveur : « D'où vient que ma prière est si rarement efficace ? Jésus lui répondit : Si je ne t'écoute pas toujours selon tes désirs, moi qui suis la Sagesse, c'est que j'ai toujours ton bien en vue. Aveuglée comme tu l'es par la faiblesse humaine, tu ne peux discerner le bien véritable. » Comme si Notre-Seigneur avait dit : Parce que tu ne sais pas ce qui t'est le plus utile à toi et aux autres, je te refuse parfois ce que tu demandes, pour t'accorder à la place ce que je juge meilleur pour ton salut et celui de ton prochain. Une autre fois la même Sainte (2) demandait au Sauveur : A quoi bon prier pour mes amis, s'ils n'én reçoivent aucun avantage ? Jésus lui dit : « Ne t'étonne pas de ne point voir les effets de ta prière, puisque je les ordonne d'après une sagesse impénétrable ; cependant sois assurée que plus on priera pour une personne, plus cette personne sera heureuse, car aucune prière sincère ne restera sans fruit, et le chemin de ma grâce est un chemin caché. » Réponse consolante ! S'il est vrai, en effet, comme le Sauveur l'affirme, qu'aucune prière fervente n'est stérile, à plus forte raison la Messe, qui est la meilleure de toutes, ne le sera-t-elle pas. Mais remarquez l'expression de Jésus-Christ : « Aucune prière *sincère.* » La prière sincère est celle qui est accompagnée de confiance. Celui qui prie sans confiance recevra peu

(1) Lib. III, Revel. 33.
(2) Lib. III, Revel. 3, c. 3, § 15.

ou rien, comme nous le voyons dans l'exemple suivant.

Surius (1) rapporte que, dans les environs du château de Coculles, il tomba une immense quantité de sauterelles qui causèrent de grands dommages aux récoltes et aux arbres. Le peuple se rendit en toute hâte auprès du saint abbé Séverin et le supplia d'intercéder auprès de Dieu pour obtenir la cessation du fléau. Le moine compatissant rassemble les gens dans l'église et les exhorte à la prière par un sermon qu'il termine ainsi : Ne connaissant pas de moyen plus sûr que le saint Sacrifice, je vais l'offrir à votre intention. Offrez-le vous-mêmes avec moi et mettez-y votre confiance. Le peuple se rendit à son avis, à l'exception d'un seul individu qui dit aux autres : Pauvres insensés ! quand vous entendriez toutes les Messes du monde, cela ne ferait point partir une sauterelle. A ces mots, il quitte l'assemblée pour aller reprendre son travail, laissant les autres dans l'église, unis pieusement au prêtre et suppliant Dieu de les délivrer. La Messe achevée, on se hâte de retourner aux champs. O miracle ! toutes les sauterelles s'étaient envolées. L'incrédule, au comble de la surprise en les voyant parcourir les airs, reconnut sa faute, tout en ignorant quelle devait en être la punition. Il ne tarda pas à l'apprendre. Pendant que ces fidèles Chrétiens remerciaient Dieu, le nuage dévastateur s'était abattu sur son champ. Envisageant alors d'un cœur désolé la misère prochaine, il invoqua le Ciel, mais le Ciel resta sourd à ses vœux ; les terribles insectes n'allèrent plus loin qu'après avoir tout dévoré chez lui (2).

(1) VIII, Jan.

(2) Le discours de saint Séverin, la célébration de la Messe et les réflexions de l'incrédule, sont des suppositions très vrai-

Ce récit nous montre deux choses : la puissance de la sainte Messe et la confusion réservée à ceux qui la méprisent ou la tournent en dérision. Loin d'imiter le mécréant de Coculles, ayons, à l'exemple de ce bon peuple, dans le saint Sacrifice une confiance absolue. Ecoutez les pressantes exhortations de l'Apôtre (1) : « Allons avec confiance devant le trône de la grâce afin d'y recevoir miséricorde et d'y trouver du secours dans nos besoins. » Quel est ce trône de la grâce ? Ce n'est pas le Ciel, puisque nous ne pouvons pas y monter ; ce n'est non plus l'arche d'alliance, qui n'était qu'une simple figure ; c'est l'autel sur lequel l'Agneau de Dieu s'immole, l'autel où il offre sa vie pour nous obtenir miséricorde. Oui, allons chaque jour à ce trône de la grâce chercher les secours qui nous manquent, allons-y avec une dévotion confiante, nous souvenant que c'est le siège de la miséricorde, et non celui de la justice. Disons à Dieu : Me voici, ô Père infiniment bon ! Je viens pendant le saint Sacrifice, au trône de votre grâce,

semblables du Père Martin de Cochem, mais rien de plus. Surius se contente de dire que, dans cette extrémité où aucun secours humain n'était possible, le saint abbé convoqua les fidèles à l'église pour implorer le Ciel et défendit de s'occuper davantage des sauterelles, dans la crainte qu'un acte de défiance ne provoquât la colère de Dieu. Or, un des assistants, homme pauvre et de peu de foi, ne tint pas compte de la recommandation du saint. Quittant l'église, il se rendit à son champ pour éloigner le nuage dévastateur et ne revint que le soir rejoindre l'assemblée. Le lendemain, au point du jour, l'angoisse dans l'âme, il retourna au lieu où l'appelaient ses préoccupations et trouva ses moissons toutes dévorées, tandis que les insectes malfaisants, obéissant aux ordres du Ciel, avaient épargné les terres voisines.

(*Note du traducteur.*)

(1) Heb., IV, 16.

implorer pardon et assistance. C'est sur cet Holocauste sacré que je fonde mon espoir ; car la valeur en est infinie comme la victime. Ainsi vous voilà contraint de m'accorder le bienfait que je sollicite, bienfait si en harmonie d'ailleurs avec votre gloire et avec mon salut !

CHAPITRE XV

La sainte Messe est le plus puissant sacrifice expiatoire.

La raison nous signale dans la malice de la nature humaine, si sujette à pécher, une obligation d'offrir des sacrifices expiatoires. Les patriarches avaient reconnu cette vérité longtemps avant la loi de Moïse. Nous voyons dans la Bible que, chaque semaine, Job (1) appelait à lui ses dix enfants et les purifiait en offrant pour eux des holocaustes. « Qui sait, se disait-il, s'ils n'ont pas commis quelque faute, s'ils n'ont pas offensé Dieu dans leur cœur ? » Sous la loi mosaïque (2) le Seigneur avait fait de ce sacrifice l'objet d'une institution spéciale : « Si quelqu'un a péché..., qu'il offre une brebis ou une chèvre, et que le prêtre prie pour lui et pour son péché. Mais s'il n'a pas le moyen d'offrir une brebis ou une chèvre, il offrira au Seigneur deux tourterelles ou deux petits de colombe, l'un pour le péché, l'autre en holocauste... Le prêtre priera pour cet homme et pour son péché, et il lui sera pardonné. »

Si l'Ancien Testament, qui n'est que l'ombre du Nouveau, possédait un tel sacrifice, ne convenait-il pas à plus forte raison que l'Eglise eût le sien, et que ce

(1) Job, I, 5.
(2) Lev., v. 6-7.

dernier l'emportât sur ceux d'Israël autant que le Christianisme l'emporte sur le Judaïsme? Sans doute, le Sacrifice sanglant de la Croix a une puissance infinie d'expiation. C'est comme une source de pardon ouverte au milieu du monde et au milieu des temps; mais, pour que chacun pût y puiser, disons mieux, pour que chacun la possédât en propre, le Seigneur a établi un nouveau sacrifice, comme l'enseigne expressément le saint Concile de Trente (1) : « Bien que, sur l'autel de la Croix, Jésus-Christ dût s'offrir à Dieu son Père pour opérer, par la mort une fois subie, la rédemption de tous les siècles; attendu que cette mort ne devait point éteindre son sacerdoce; dans la dernière Cène et la nuit même qu'il fut livré, voulant laisser à l'Eglise, sa chère épouse un sacrifice visible... qui représentât le sacrifice sanglant qu'il devait offrir une fois sur la Croix, en perpétuât le souvenir jusqu'à la fin des temps et en appliquât la vertu salutaire à la rémission des péchés que nous commettons chaque jour; déclarant qu'il était constitué pour l'éternité prêtre selon l'ordre de Melchisédech; il offrit à Dieu son père, sous les espèces du pain et du vin, son corps et son sang; les donna à recevoir, sous les symboles de ces mêmes aliments, à ses Apôtres, qu'il établissait alors prêtres de la nouvelle Alliance, et leur ordonna, à eux et à leurs successeurs dans le sacerdoce, de faire la même oblation, par ces mots : *Faites ceci en mémoire de moi*, ainsi que l'a toujours fait l'Eglise catholique. » Le saint concile exprime le motif qui a déterminé Notre-Seigneur : c'était de laisser à l'Eglise, son épouse un sacrifice visible par lequel elle pût continuer l'obla-

(1) Sess. XXII, c. 1.

tion de la Croix, et au moyen duquel l'homme obtînt le pardon de ses fautes quotidiennes.

Les prières et actes du célébrant sont un nouveau témoignage de la vertu expiatoire de la messe. Dès le commencement, il récite le *Confiteor*, durant lequel il se frappe trois fois la poitrine ; puis, quand le servant, qui représente le peuple, a fait, au nom de tous, la même prière et accompli le même cérémonial symbolique, il dit en s'adressant à l'assistance : « Que le Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde, qu'il vous pardonne vos péchés et vous conduise à la vie éternelle. » Il fait ensuite le signe de la croix et reprend : « Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, l'absolution et la rémission de nos péchés. » Bientôt après, il implore une seconde fois la miséricorde divine en récitant le *Kyrie eleison*, humble et pieux appel qui va jusqu'à l'oreille de Dieu et attendrit son cœur.

Dans beaucoup de collectes, de secrètes et de postcommunions, il conjure le Dieu juste de pardonner les péchés. Enfin il dit trois fois à haute voix l'*Agnus Dei* : « Agneau de Dieu qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. » Que prouvent ces cris suppliants, sinon que la sainte Messe est un sacrifice de réconciliation ?

Notre-Seigneur Jésus-Christ s'étant chargé des péchés du monde entier, « nous plaçons sur lui, selon la belle parole de Marchant (1), comme sur une victime conduite à l'immolation, le poids de nos fautes, afin qu'il veuille bien les expier à notre place. » C'est pour cela qu'au commencement de la Messe le prêtre se présente au Père éternel dans l'humble attitude de

(1) Candel. myst. tract. IV, lect. 15, § 4.

quelqu'un qui vient répondre de toutes les dettes des hommes. Profondément incliné au pied de l'autel, il figure Jésus-Christ, écrasé sous la charge de nos crimes au jardin des Oliviers, prosterné la face contre terre, baigné d'une sueur sanglante et implorant notre pardon. Ainsi intercède le prêtre à la place du Christ, mais avec cette différence qu'en demandant grâce pour nos péchés, il prie aussi pour la rémission des siens.

Médite ces paroles, ô pécheur, surtout à la Messe, où tu vois tes iniquités expiées dans le sang de ton Dieu.

Laissons maintenant parler les Saints. L'apôtre saint Jacques, dans sa liturgie, fait réciter au prêtre, à la Messe la prière suivante : « Nous vous offrons, ô Seigneur, ce sacrifice non sanglant pour nos péchés et pour les ignorances du peuple. » C'est nous dire indirectement que nous commettons beaucoup de fautes que la faiblesse de notre esprit nous empêche de connaître et de confesser, et pour lesquelles nous devons néanmoins payer rançon. David nous en avait avertis déjà (1) : « Ne vous souvenez plus, ô mon Dieu, s'écriait-il, de mes péchés ni des ignorances de ma jeunesse ! » Et d'ailleurs (2) : « Qui connaît ses fautes ? Purifiez-moi de celles que j'ignore, et préservez votre serviteur des péchés de la malice. » Quelle nécessité d'entendre la Messe, si nous voulons nous épargner la douloureuse surprise de paraître devant Dieu couverts de mille dettes ! Telle est la doctrine de Marchant (3) : La sainte Messe, dit ce

(1) Ps. XXIV, 7.
(2) Ps. XVIII, 13.
(3) Candel. myst, t. IV, lect. 13, pr. 4.

docteur, nous excite surtout au repentir de nos péchés inconnus. » « Le juste ne craint pas à cause de ses péchés connus, car il les a confessés et expiés, » écrit saint Grégoire ; ce qui le fait trembler, c'est le mystère de ces fautes ignorées dont saint Paul (1) parle aux Corinthiens : « Ma conscience ne me reproche rien, mais je ne suis pas pour cela justifié, car mon juge est le Seigneur, qui éclairera ce qui est caché dans les ténèbres, et mettra au jour les secrètes pensées des cœurs. »

Or, cette terreur du jugement, nous pouvons l'adoucir au moyen du saint Sacrifice où, confessant à Dieu, avec le prêtre, les infidélités que nous n'avons pu confesser sacramentellement, nous en obtenons le pardon. « Par la vertu du saint Sacrifice, écrit le pape saint Alexandre (2), le Seigneur nous pardonne nos nombreux péchés. » « Toutes nos offenses sont effacées par la Messe », continue le pape saint Jules(3). « L'oblation du sacrifice non sanglant, ajoute saint Athanase (4), est le pardon de nos fautes. » Je remplirais un livre entier, s'il me fallait citer tout ce que disent les Pères à ce sujet, mais je ne puis me dispenser de vous mettre sous les yeux l'enseignement authentique de l'Eglise (5) . « Le Sacrifice de la Messe est vraiment un sacrifice propitiatoire, par le moyen duquel, si nous allons à Dieu avec un cœur droit et une foi sincère, avec crainte et respect, avec contrition et repentir, nous obtiendrons miséricorde et

(1) I Cor., IV, 4.
(2) I Epist., cap. 4.
(3) Epist. ad Episc. Ægypti.
(4) Orat. pro defunct.
(5) Trid., sess. XXII, cap. 2.

recevrons les secours dont nous avons besoin. Apaisé, en effet, par cette oblation, le Seigneur accorde la grâce et le don de la pénitence et remet les crimes, même les plus graves. »

Vous direz peut-être : A quoi bon un sacrifice de réconciliation, quand nous avons déjà, dans la sincérité du repentir, le moyen de désarmer la colère de Dieu ? Je ne disconviens pas que nous puissions apaiser le Seigneur par la contrition ; mais ce regret véritable et profond, d'où vient-il ? Il est aussi impossible au pécheur de l'éprouver de lui-même qu'il le serait à un mort de ressusciter par ses propres forces. Sachez d'ailleurs que si un sermon éloquent, une bonne lecture, peuvent émouvoir l'âme, ce sentiment intérieur de componction est lui-même une grâce spéciale que Dieu irrité n'accorde pas, à moins d'y être particulièrement sollicité. Or, rien au Ciel ni sur la terre ne le touche autant que le saint Sacrifice.

D'autre part, on peut comprendre combien il est facile d'obtenir miséricorde par l'oblation de la Messe, en méditant les paroles de Notre-Seigneur à sainte Gertrude (1). C'était dans la Semaine Sainte, au moment où se chantait l'antienne : « Il a été offert parce qu'il l'a voulu. » « Si tu crois, dit le Maître à sa fidèle servante, que j'ai été offert sur la Croix parce que je l'ai voulu, crois également que, tous les jours encore, je demande d'être offert pour chaque pécheur, et cela avec le même amour qui m'a poussé à me sacrifier sur la Croix pour le salut du monde entier. Ainsi, il n'y a pas un homme, quels que soient ses crimes, qui ne puisse recouvrer la grâce sanctifiante en offrant à Dieu

(1) Lib. IV, c. xxv.

mon Père ma Passion et ma mort, à la condition d'avoir foi dans l'efficacité de cette pratique. »

Répondez donc avec confiance aux désirs du Sauveur, âme pécheresse ; offrez chaque jour à Dieu le Père la Passion et la Mort de son Fils. Il n'y a pas de plus sûr moyen de toucher son cœur. Sans doute, cette offrande peut se faire en dehors de la Messe, par la pensée aussi bien qu'au moyen des lèvres ; mais combien l'oblation réellement accomplie à l'autel ne sera-t-elle pas plus efficace ! Là, en effet, vous n'offrez pas Notre-Seigneur par une simple formule ; vous l'offrez par les mains du prêtre, véritablement et corporellement ; car vous offrez ce qu'offre le prêtre, et celui-ci offre vraiment le corps et le sang de Jésus, non seulement en son nom, mais au nom de tous les assistants, de tous les fidèles, comme il le dit immédiatement après la Consécration : « Nous qui sommes vos serviteurs, et votre peuple saint, faisant mémoire de la bienheureuse Passion de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, de sa Résurrection, de sa glorieuse Ascension, nous offrons à votre Majesté les dons que vous nous avez faits, l'Hostie ✝ pure, l'Hostie ✝ sainte, l'Hostie ✝ sans tache, le vrai ✝ Pain de la vie éternelle et le Calice ✝ du salut (1).

Continuons notre exposition :

« Je viens à la sainte Messe, dit un jour Notre-Seigneur à sainte Mechtilde (2), avec une telle douceur que je supporte patiemment la présence de tous les pécheurs, quels que soient leurs forfaits, et que je

(1) Nous parlerons plus longuement de cette offrande au chap. XXV.

(2) Revel. 18.

leur pardonne avec joie toutes leurs iniquités. » Que ces paroles sont encourageantes ! Jésus-Christ, loin de rejeter son ennemi, le regarde affectueusement, les bras ouverts pour l'accueillir. Lui entend-il pousser un seul soupir de regret, il est heureux de lui remettre ses fautes.

La *Vie des anciens* (1) *Pères* nous fournit un bel exemple de cette vérité. Saint Paul ermite avait reçu de Dieu la grâce de connaître les plus secrètes pensées des hommes. A l'heure de la Messe, lorsque le peuple entrait, il se plaçait à la porte de l'église, et s'il voyait quelqu'un en état de péché, il lui dévoilait sa faute, puis l'exhortait à la pénitence. Or, un jour qu'il occupait son poste accoutumé, un homme, tout noir de corps et de visage, se présenta, accompagné de plusieurs démons qui, le tenant enchaîné, l'entraînaient tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Son Ange gardien le suivait de loin avec lenteur. A ce spectacle affreux, Paul se mit à pleurer amèrement, plein de la plus vive compassion pour le malheureux dont l'état lamentable lui était révélé. Les fidèles le prièrent d'entrer avec eux ; mais il resta auprès de la porte en continuant de pleurer. A la sortie de l'office, il regarda attentivement le pécheur et remarqua qu'il avait le visage rasséréné et que son Ange gardien, tout joyeux, marchait à ses côtés. O divine et inexprimable miséricorde ! s'écrie-t-il tout ravi, o bonté infinie ! A ces mots, il monte sur un degré d'où il s'adresse à l'assistance en ces termes : Venez, mes frères, admirez la bonté de Dieu ; écoutez et comprenez ce qui est arrivé. Voici un homme que j'ai vu tout noir et entouré

(1) Boll. VII Mart.

de démons, à son entrée dans l'église. Regardez-le maintenant : il est beau et son Ange l'accompagne. » Puis, se tournant vers l'étranger : « Rends gloire à Dieu, lui dit-il, et raconte ton histoire. » L'homme répondit : « Je suis un grand criminel qui ai vécu longtemps dans la luxure. Lorsque j'ai entendu lire aujourd'hui, dans l'Epître, les paroles du prophète Isaïe (1) : « Lavez-vous, soyez purs, ôtez de devant mes yeux la malice de vos pensées, cessez de mal faire... Quand vos péchés seraient comme l'écarlate, ils deviendraient plus blancs que la neige », j'ai dit à Dieu en soupirant : O vous, qui êtes venu dans le monde pour sauver les pécheurs, remplissez vos promesses envers moi, délivrez-moi, sauvez-moi. Je me suis occupé de pensées semblables pendant le reste de l'office et, après avoir pris la résolution de m'amender, j'ai quitté l'église. A ce récit, l'assemblée s'écria : Que vos œuvres sont grandes, mon Dieu ! Vous agissez en tout avec une incomparable sagesse.

Nous pouvons nous écrier, nous aussi : O sainte Messe, que ta puissance est grande ! Que de criminels endurcis, ramenés par toi, échappent à la damnation éternelle ! Quelle reconnaissance ne vous devons-nous pas, ô doux Sauveur, qui avez bien voulu nous laisser un sacrifice si efficace ! Combien ceux de l'ancienne Loi étaient imparfaits, à côté de celui-ci ! Ils ne pouvaient purifier l'âme de la moindre souillure, car « il est impossible, suivant votre Apôtre (2), que le sang des taureaux et des boucs efface les péchés ». Et puis, quand même l'immolation d'un agneau suffirait pour réparer chacun de nos manquements, où trou-

(1) Is., xvi, 18.
(2) Hebr., x, 4

ver une quantité suffisante de victimes, où prendre assez d'argent pour les payer? A la place d'oblations si dispendieuses, Jésus-Christ nous a donné un moyen d'expiation non moins efficace que facile. Notre négligence à en profiter serait vraiment inexcusable. Qu'aurions-nous donc fait, si nous avions vécu avant la venue du Sauveur?

Disons maintenant de quelle manière la sainte Messe opère la conversion des pécheurs endurcis.

Saint Thomas (1) enseigne, avec toute l'Ecole, que la Passion de Jésus-Christ nous réconcilie avec Dieu : « L'effet propre de ce Sacrifice, dit-il, est de nous réconcilier avec Dieu. » Et il ajoute : « L'homme ne remet-il pas l'offense qu'il a reçue, si l'offenseur lui rend hommage? » De même, Dieu nous pardonnera, à cause de l'honneur que nous lui rendons en entendant la Messe, et du don excellent que nous lui faisons par l'oblation du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Cette doctrine est pleinement d'accord avec l'Ecriture sainte.

Après avoir enlevé, avec la bénédiction paternelle, le droit d'aînesse à Esaü (2), Jacob, craignant la vengeance de ce frère irrité, se disait à lui-même : « Je lui enverrai des présents, et j'espère trouver grâce devant lui. » Il lui envoya en effet des chameaux, des ânes, des bœufs, des vaches et des brebis, et il désarma de la sorte son ressentiment. Si, à la Messe, ô Chrétien, vous offrez à Dieu justement courroucé les vertus, les mérites, la Passion, la mort de son Fils, ne triompherez-vous pas de son cœur plus complètement encore que Jacob n'a triomphé de celui

(1) Part. III, q. 49, art. 4.
(2) Gen., XXXII, 20.

son frère? Ces dons précieux ne surpassent-ils pas en valeur toutes les choses créées? Si vos péchés appellent la vengeance, le sang de Jésus ne crie-t-il pas miséricorde? Sa voix n'est-elle pas plus forte que celle de vos péchés? » Toute la colère et l'indignation de Dieu, dit Albert le Grand (1), tombe devant cette offrande. »

Mais, avant d'aller plus loin, je réponds à une question qui se pose d'elle-même. Les péchés pourraient-ils être pardonnés sans le secours de la Confession? En d'autres termes, une personne en état d'inimitié avec Dieu, qui entendrait la Messe ou la ferait dire, rentrerait-elle de ce fait en possession de grâce? Non, car nul ne saurait recouvrer l'innocence par un autre moyen que celui d'un vrai repentir.

S'il en est ainsi, me demandez-vous, à quoi le saint Sacrifice sert-il au pécheur? Il lui est très utile, aussi bien au temporel qu'au spirituel, puisqu'il le préserve de mille maux et attire sur lui mille bénédictions. Comment Celui qui n'oublie point un simple verre d'eau laisserait-il sans récompense l'oblation de son propre Fils?

Dans le cas présent, il est vrai, l'homme ne recevra pas la rémunération surnaturelle dont ses mauvaises dispositions le rendent indigne, mais Dieu lui accordera, par pure bonté, des faveurs temporelles, telles que l'affermissement de sa prospérité et l'éloignement des maux qui le menacent.

Toutefois, la sainte Messe est infiniment plus utile dans l'ordre spirituel. Les théologiens enseignent qu'elle provoque immédiatement le don d'une grâce au moyen de laquelle le pécheur peut connaître et

(1) De Euch., dist. 2, tract. 2, c. 1.

détester ses fautes mortelles, bien que, suivant la remarque du Père de Rhodes (1), cette grâce n'agisse pas chez tous avec la même efficacité. Si celui qui assiste au saint Sacrifice ou qui le fait offrir n'est pas *entièrement endurci, il* arrivera assez vite à la contrition; tandis que celui qui s'obstine dans le péché, tout en obtenant un secours qu'il n'eût point obtenu autrement, assume, par son parti-pris de mépriser les avances du Ciel, une nouvelle responsabilité.

Toutefois, le fait que le pécheur, abusant de sa liberté, résiste à la grâce, n'empêche pas la Messe d'être en elle-même un sacrifice de réconciliation. L'Eglise (2) l'enseigne formellement : « Si quelqu'un dit que le Sacrifice de la Messe n'est pas propitiatoire, qu'il soit anathème ! » La Messe est nommée sacrifice de réconciliation, parce que, en vertu des mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ, elle aide le pécheur à reconnaître ses torts et à s'en repentir. Ce secours, elle l'assure à ceux qui l'entendent; sans cela, sa puissance ne serait pas supérieure à celle de n'importe quelle autre bonne œuvre offerte par une personne pieuse pour le salut d'un pécheur. D'ailleurs, si elle ne convertit pas tout d'un coup, elle enlève au moins les obstacles à la conversion, semblable aux moyens qu'emploie le médecin près d'un malade, moyens qui, sans rendre instantanément la santé, finissent par en procurer le retour. Le Christ nous a préparé sur la Croix ce remède précieux, baume salutaire composé de ses souffrances, de ses larmes, de son sang, afin de l'appliquer sur nos blessures mortelles et de les guérir.

(1) Disp. I de Miss., p. 3, lect. 1.
(2) Trid., sess. XXII, can. 3.

Une preuve que l'effet immédiat du saint Sacrifice n'est pas nécessairement la sanctification du pécheur, c'est qu'au pied même de la Croix il n'y eut qu'un petit nombre de convertis. Peu se sentirent touchés, peu se frappèrent la poitrine, peu s'écrièrent : « Cet homme était vraiment le Fils de Dieu. » Les autres, obstinés dans leur malice, résistèrent à la miséricorde. Ce fut seulement au jour de la Pentecôte que leur cœur, changé par la prédication de saint Pierre, se trouva prêt à recevoir la grâce. Ce jour-là, trois mille personnes embrassèrent la foi. La sainte Messe n'opère pas de ces conversions en masse; elle agit isolément sur chaque âme, et avec d'autant plus de puissance que le sujet offre moins d'obstacles.

Or, l'honneur de ce retour revient encore au saint Sacrifice, soit que le pécheur y ait assisté, soit qu'on l'ait célébré pour lui. « La Messe, écrit Marchant (1), nous excite au repentir ou en fait naître le désir en nous. Cela arrive parfois durant la célébration même des saints Mystères, quelquefois plus tard. Certains pécheurs sont ramenés par une grâce spéciale, sans se rendre compte qu'ils le doivent à la vertu du Sacrifice de l'autel. D'autres restent impénitents par suite de leur obstination à rejeter cette même grâce; mais tous la reçoivent. »

Quelle source de consolation qu'une telle doctrine ! Quelle espérance pour les âmes découragées ! Voilà bien l'accomplissement de la prophétie de Jésus, fils de Sirach (2) : « Le sacrifice du juste (ou du pécheur repentant, qui par cela même redevient juste) engraisse l'autel et monte comme un suave parfum devant le

(1) Cand. myst., tr. IV, lect. 15, prop. 4.
(2) Eccli., XXXV, 8

Très-Haut. » C'est encore la réalisation de la parole de l'auteur des Proverbes (1) : « Le présent secret éteint la colère, et le don caché dans le sein apaise la plus vive irritation. » Ce présent secret n'est autre chose que le corps et le sang du Sauveur sous les espèces sacramentelles, et le don caché dans le sein, c'est Jésus-Christ dans les entrailles virginales de Marie ; présent incomparable, don mystérieux et infini. Beaucoup de pécheurs ont obtenu par ce moyen le bienfait de la conversion.

Vous me direz : n'est-il pas écrit que « la prière (2) de celui qui ferme l'oreille à la loi est en abomination aux yeux de Dieu ? » A quoi sert donc le saint Sacrifice aux âmes endurcies ? Le Docteur angélique (3) répond : « Bien que la sainte Ecriture nous avertisse en plusieurs endroits, que la prière d'une personne en état de péché mortel ne plaît pas à Dieu, Dieu ne repousse pas néanmoins celle qui s'élève d'un cœur sincère ; car, s'il hait le pécheur, ce n'est qu'en tant que pécheur, et il ne dédaigne pas, pour cela, de recevoir de ses mains le saint Sacrifice. »

Le doute peut se produire sous une autre forme. On voit souvent des personnes pieuses entendre la Messe à l'intention d'un méchant : quel est alors le fruit du saint Sacrifice ? Les révélations de sainte Gertrude (4) renferment, sur ce sujet, une histoire instructive. La Sainte priait un jour le Sauveur pour le salut des pécheurs, lui demandant de les prévenir par sa grâce et de hâter l'heure de leur retour. Elle intercédait

(1) Prov., xxi, 12.
(2) Ib., xxviii, 9.
(3) 22ae, q. 83, ar. 16. in corp.
(4) Lib. III, cap. 9.

avec plus d'instance encore en faveur des pécheurs infâmes, pour lesquels elle ressentait une grande compassion, tout en craignant de n'être pas écoutée. Le Seigneur lui dit : Le présent de mon corps immaculé et de mon sang précieux ne mérite-t-il pas de ramener à une vie meilleure ceux même qui sont dans la voie de la perdition ? Gertrude, emerveillée de ces paroles consolantes, s'écria : O bon Sauveur, en présence de votre corps très pur et de votre sang adorable, je vous conjure de répandre votre divine grâce sur ces âmes qui sont en danger de damnation. Afin que ma prière soit exaucée, je vous offre, et j'offre par vous à la Sainte Trinité tout ce que vous accomplissez sur l'autel pour le salut du monde. Dieu, agréant la prière de sa fidèle servante, lui promit de faire grâce aux malheureux à qui elle s'intéressait.

Un autre fruit de ce sacrifice est l'expiation des péchés véniels, lesquels offensent Dieu plus qu'on ne le croit généralement, comme le montre la parabole suivante : Un homme avait un fils qui ne cessait de le mécontenter. Il était paresseux, préférait le jeu au travail et dissipait l'argent de son père, sans tenir aucun compte des observations de ce dernier. Le père se lamentait de tant de légèreté ; mais le jeune insouciant se moquait de ses reproches : De quoi se plaint mon père ? disait-il. L'ai-je battu ? Ai-je jamais attenté à sa vie ?

C'est l'histoire de ce qui se passe entre Dieu et nous. Nous n'attentons pas à l'être de notre Père, c'est-à-dire nous ne commettons pas de fautes mortelles ; cependant, que de sujets de mécontentement nous lui donnons tous les jours, et avec quelle obstination nous provoquons sa colère ! Bien que ces infi-

délités incessantes ne soient que vénielles, il faut les expier, sans quoi Dieu finirait par nous chasser de sa maison comme des enfants indignes.

Pour conjurer ce danger, Jésus nous a préparé dans la sainte Messe un sacrifice propitiatoire très efficace.

Le Concile de Trente le dit expressément (1) : « Jésus-Christ, à la dernière Cène, a institué la sainte Messe, afin que la vertu de ce Sacrifice salutaire fût appliquée au pardon de nos fautes quotidiennes. » Ces paroles n'ont pas besoin de commentaire. Le saint Concile désigne évidemment par là nos péchés véniels. Saint Pascal (2) avait déjà explicitement enseigné la même doctrine : « Le Sacrifice est renouvelé chaque jour, dit-il, parce que nous péchons chaque jour, et que la faiblesse humaine ne nous permet pas de vivre sans souillures. Le Seigneur nous a donné, il est vrai, contre ces offenses multipliées, plusieurs remèdes tels que la prière, l'aumône, les humiliations volontaires, les souffrances imméritées, les bénédictions de l'Eglise, etc., mais aucun n'est aussi puissant que la sainte Messe. »

C'est aussi le sentiment de Suarez (3) : « Il est à croire, suivant ce grand théologien, que ceux qui offrent le saint Sacrifice à la fin d'obtenir la rémission de leurs péchés véniels, sont infailliblement exaucés. » Le Père Gobat (4) va plus loin. D'après lui, « ceux qui assistent à la Messe, même dans une intention autre que celle de gagner leur pardon, se retirent entièrement libérés, pourvu qu'ils aient la contrition et le ferme propos. »

(1) Trid., sess. XXII, cap. I.
(2) De corp. et sang. Christi, c. 9.
(3) Disp. 68, sect. 5.
(4) In Alphab. sacr. aud. n° 528.

« Par la vertu du saint Sacrifice, dit de son côté Osorius (1), les péchés véniels sont effacés et la dette en est acquittée. »

« Oui, continue le Père Jacques Stratius (2), l'efficacité de la Messe est telle qu'elle nous communique les incommensurables richesses des mérites et de la satisfaction de Jésus-Christ. Les péchés véniels fondent devant l'autel comme la cire devant le feu, et la plupart des peines qu'ils ont méritées nous sont remises. » L'expression du saint religieux est très juste : les péchés véniels *sont, en effet, détruits* par le *feu* de l'amour divin, et les peines qui devraient les suivre sont anéanties. Dites donc à Dieu au commencement de la Messe : O Dieu juste ! je dépose sur le saint autel, avec une ferme confiance et un cœur repentant, toutes les fautes de ma vie impie, afin qu'elles soient consumées par votre amour divin, lavées dans le sang de Jésus-Christ, et que, par les mérites infinis de mon Sauveur, ma dette soit complètement éteinte. « Oui, ajoute enfin Marchant (3), la Messe efface les péchés véniels, car Jésus-Christ voyant que, par sa faiblesse, conséquence du péché originel, notre nature est incessamment portée au mal, nous a ménagé un moyen de salut dans ce Sacrifice quotidien. » Aussi *nous ne* saurions jamais assez remercier Notre-Seigneur. Ah ! si nous n'avions pas ce divin Sacrifice, ou s'il ne s'appliquait pas à l'expiation des fautes de chaque jour, quel fardeau n'apporterions-nous pas devant la justice de Dieu ! Que de peines à souffrir dans l'autre monde ! C'est des péchés véniels que

(1) 4 Conc. de Missa.
(2) De Sacrif. Missæ, sect. 1, c. 8.
(3) Cand. myst., trac. 4. Lect 15, prop. 4.

parle David, quand il dit (1) : « Mes iniquités m'ont enveloppé. Elles ont surpassé par leur multitude le nombre des cheveux de ma tête. » — « Qui connait ses péchés ? » demande-t-il ailleurs (2). Hélas ! il y en a beaucoup que nous ignorons, et que, par conséquent, nous ne pouvons ni détester ni confesser, ni expier par la pénitence. Comment nos âmes en seraient-elles délivrées sans le Sacrifice propitiatoire de la Messe ?

Mais que faire pour obtenir ce pardon précieux ? Suivez l'exemple de sainte Gertrude. Elle offrait, en union avec le prêtre, la divine Victime immolée par le prêtre ; Dieu le Père regardait favorablement cette oblation et recevait sur son cœur l'âme pieuse qui la lui faisait. D'autre part Gertrude n'ayant pas, en toute sa vie, commis une seule faute grave, il est certain que les péchés dont elle obtenait rémission étaient ses péchés véniels. Au moment de l'Elévation, elle avait coutume de dire : Père très saint, je vous offre cette bienheureuse Hostie pour obtenir la rémission de toutes mes infidélités ; paroles qui ne lui méritaient pas seulement un pardon complet, mais la rendaient digne d'être reçue dans le sein de Dieu. A l'exemple de l'illustre vierge bénédictine, dites vous-mêmes, au moment de l'Elévation de l'Hostie, avec toute la piété et toute la ferveur possibles : Père céleste, je vous offre, par les mains du prêtre, le Sacrifice vénérable du corps et du sang de votre Fils, pour être délivré de mes souillures, tant mortelles que vénielles. O Père plein de bonté, laissez-vous fléchir par une victime si sainte et remettez-moi toute la dette que la faiblesse humaine m'a fait contracter envers vous. Plus vous

(1) Ps. XXXIX, 16-17.
(2) Ps. XVIII, 13.

serez fidèle à cette pratique, plus vous deviendrez pur,

Non seulement le saint Sacrifice efface de votre âme les taches vénielles, il en fait encore disparaître les moindres taches du péché, Saint Jean Damascène (1) nous l'apprend : « Le Sacrifice très pur et non sanglant de la Messe, dit-il, est la réparation de tous les dommages et la purification de toutes les souillures. » Le Seigneur avait dit lui-même, par la bouche du prophète Ezéchiel (2) : « Je verserai sur vous une eau pure et toutes vos taches seront effacées. » Cette purification est symbolisée par l'eau qui, sous le coup de lance du centurion, s'échappa du cœur de Jésus (3), circonstance où il faut voir non l'effet du hasard, mais l'œuvre d'une Providence attentive et vigilante. Jésus voulut recevoir, après sa mort, une blessure qui restât toujours ouverte, semblable à une source perpétuellement jaillissante, afin d'accomplir la prophétie de Zacharie (4) : « Une fontaine sera ouverte dans la maison de David pour laver les souillures du pécheur. » Cette source sacrée donne à grands flots le précieux sang, l'eau mystérieuse, et l'accès en est libre à tous. Chacun peut y venir étancher sa soif et se purifier ; car elle s'épanche à toutes les Messes. Combien sommes-nous heureux qu'elle jaillisse avec cette intarissable abondance, et que les abords n'en soient jamais clos ! Beaucoup de pécheurs y vont, ainsi que l'avait annoncé Isaïe : « Vous puiserez avec allégresse à la fontaine du

(1) L. IV, c. 14.
(2) Ezech., XXXVI, 25.
(3) Joan., XIX, 34.
(4) Zach., XIII, 1.
(5) Is., XII, 3.

salut. » Tous y sont invités dans l'Apocalypse (1). « Venez, vous qui avez soif, et buvez ; et vous qui n'avez pas d'argent, venez aussi et abreuvez-vous comme les autres. »

Répondez à une invitation si puissante, ô pécheur ! Le Prophète et l'Apôtre savent combien cette eau est salutaire, et avec quelle facilité les âmes qui s'y baignent recouvrent la grâce, eau véritablement merveilleuse, mille fois supérieure au vin le plus exquis, et dont une seule goutte a plus de valeur qu'un royaume.

(1) Apocal., XXII, 17-18.

CHAPITRE XVI

La sainte Messe est le plus grand *sacrifice* de satisfaction.

Pour comprendre ce que nous allons dire, il faut savoir d'abord qu'il y a *dans tout péché* un double mal : celui de la coulpe et celui de la peine. La coulpe, qui nous attire la grâce de Dieu, nous est pardonnée dans le sacrement de Pénitence ; la peine, entièrement effacée dans le Baptême, ne l'est que partiellement par la confession. Dieu a décidé que le sacrement de réconciliation nous sauverait de la peine *éternelle* ; mais il nous reste à subir une peine temporelle qui varie selon l'étendue de notre repentir, l'ardeur de notre bon propos et la mesure de notre satisfaction. D'ordinaire, nous n'allons au saint tribunal qu'avec une contrition fort imparfaite, et nos œuvres satisfactoires sont elles-mêmes insuffisantes ; de sorte qu'il ne nous est fait remise que d'une faible partie de notre dette. Il nous faut suppléer au reste par les prières, les veilles, les jeûnes, l'aumône, une nouvelle confession, la sainte communion, l'assistance à la Messe, *le* gain des indulgences, sans quoi nous achèverons d'expier en purgatoire. Or, les pénitences sont très opposées à notre nature ; aussi beaucoup de personnes ne peuvent s'y résigner. Com-

ment avec cela ne pas souffrir longtemps dans l'autre vie ?

Imitons le débiteur dont il est parlé dans l'Evangile (1). Le royaume du ciel est semblable à un roi qui veut régler avec ses serviteurs. Il en voit un qui lui doit dix mille talents, et, comme ce malheureux est insolvable, il ordonne de le vendre avec sa femme, ses enfants et tout ce qu'il possède. Le serviteur se jette à ses pieds : « Accordez-moi quelque délai, je vous paierai le tout. » On s'étonne, au premier abord, de voir cet homme demander du temps, au lieu de solliciter la remise ou la diminution de sa dette. Il est évident en effet qu'il ne pourra jamais se procurer une somme si considérable, vivrait-il deux cents ans.

Ce récit n'est point l'expression d'un fait véritable, mais une parabole. Le débiteur, c'est le pécheur chargé de crimes. O Chrétien, c'est de toi que parle ici Jésus-Christ (2) : « Tu ne sais pas combien tu es malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu ! » Comment veux-tu, par tes seules bonnes œuvres, payer dix mille talents, toi qui, en toute ta vie, ne saurais gagner une obole? Un seul péché mortel entraîne à sa suite une si grande peine, que si tu devais t'acquitter avec tes ressources personnelles, l'éternité ne te suffirait pas. Et cependant il y a un moyen de te libérer facilement. Tombe, comme l'homme de l'Evangile, aux pieds de ton créancier ; dis-lui : Seigneur, soyez patient ; accordez-moi encore quelque temps, je vous rendrai tout au moyen de la sainte Messe que je ferai dire ou que j'entendrai. Sanchez (3) nous donne le

(1) Matth., XVIII, 23-26.
(2) Apoc., III, 17.
(3) In Thesaur. Missæ, c IX.

même conseil : « Lorsque vous entendez la Messe, dit-il, souvenez-vous qu'elle est votre propriété. » Le prêtre vous l'assure quand, se tournant vers les assistants, il leur dit : « Priez, mes frères, pour que mon Sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit agréable à Dieu, le Père tout-puissant. » Ayez donc une sainte audace et demandez à votre redoutable Maître : Combien vous dois-je, Seigneur ? Est-ce cent, est-ce mille talents ? Je reconnais votre créance et suis prêt à y faire face, non de moi-même, mais par les mérites de votre Fils, présent sur cet autel. Je vous offre le trésor que vous m'avez donné. Quelle pensée consolante pour les pécheurs !

Les théologiens conviennent de cette efficacité : « Le sacrifice de la Messe, dit Fornerus (1), par cela seul qu'il est offert, a la vertu admirable, *ex opere operato*, de remettre la peine due aux péchés. » C'est l'enseignement commun des Docteurs. Ils proclament en termes exprès que la Messe efface la dette de celui qui la fait dire et de ceux qui l'entendent, aussi bien que celle du célébrant, pourvu qu'ils aient les sentiments de contrition convenables.

Il ne sera pas inutile d'expliquer ici la valeur de cette expression *ex opere operato*. L'Ecole veut dire que le saint Sacrifice tirant son efficacité de sa propre excellence, sa vertu ne saurait être ni accrue par la piété du ministre ni diminuée par son indignité. C'est d'elle-même qu'elle produit l'effet mentionné plus haut ; doctrine également vraie des autres sacrements, par exemple du Baptême. L'enfant n'est ni mieux baptisé par un prêtre pieux, ni moins bien baptisé par un mauvais prêtre. Il importe seulement

(1) Conc. 69 in Pass.

que les paroles et les rites essentiels du Baptême soient observés ; en d'autres termes, le sacrement opère par son application même.

Encore une fois, quelle consolation pour les pécheurs ! Il va de soi néanmoins que la présence corporelle ne suffit pas ; les dispositions de l'âme sont requises, sinon comme source de pardon, au moins comme condition nécessaire à l'action du saint Sacrifice.

Mais comprenons mieux encore cette vérité. Jésus-Christ a amassé par sa vie, par sa Passion et surtout par sa mort sur la Croix, un si riche trésor de mérites que, s'il le distribuait à tous les pécheurs présents et à venir, et qu'il donnât à chacun tout ce qui lui serait nécessaire pour se libérer, il resterait encore de quoi racheter des mondes innombrables. Ce trésor, le Sauveur nous l'a ouvert plusieurs fois : au Baptême d'abord, puis au tribunal de la Pénitence et à la Table sainte ; mais jamais il ne nous y fait participer aussi généreusement qu'à la Messe ; car, suivant la doctrine du *Concile de Trente* (1), « *les fruits* du Sacrifice sanglant nous sont appliqués par le Sacrifice non sanglant avec la plus grande abondance. »

Représentez-vous donc Jésus descendant de l'autel, abordant les assistants les uns après les autres, et leur distribuant cet or céleste, comme récompense de leur piété. Personne n'est exclu du partage, excepté ceux qui sont en état de péché mortel ou qui causent, rient, se moquent, regardent indiscrètement autour d'eux, dérangent leur prochain ou s'abandonnent au sommeil. Tous les autres reçoivent, quoique dans une mesure différente et suivant leur dévotion.

(1) Trid., sess. XXII, cap. II.

Que les pauvres pécheurs s'empressent donc, dès qu'ils sont retombés, d'aller à l'église et d'offrir la sainte Messe à Dieu le Père. Leur cœur sera attendri, leur esprit changé, et ils obtiendront plus facilement la grâce du pardon. Ah ! combien nous serions édifiés, si nous pouvions connaître tous ceux qui sont revenus ainsi dans la bonne voie ! Mais il ne nous appartient pas de considérer de si près le chemin béni par lequel Dieu vient au secours du pécheur. Notre tâche consiste seulement à ouvrir, dans notre cachot obscur, une petite fenêtre d'où nous puissions apercevoir la voie qui conduit au Ciel.

Parlons maintenant de l'efficacité de la Messe pour le soulagement des âmes du Purgatoire.

Nous ne prétendons pas définir dans quelle proportion souffrent ces âmes, car nous ignorons l'étendue de la peine fixée par Dieu. Ce que nous savons, c'est que l'expiation sera, dans la vie future, beaucoup plus longue que nous nous le figurons communément ici-bas, avec nos idées incomplètes. Il est également certain que, parmi toutes les œuvres opérées sur la terre, il n'en est pas de plus propre à être offerte à Dieu pour nos frères malheureux que le Sacrifice non sanglant du Sauveur ; et, si c'est déjà une consolation pour eux de voir ceux qu'ils ont laissés ici-bas se tourner en leur faveur vers le Père céleste avec un pieux élan, il est aisé de comprendre qu'une Messe, célébrée ou entendue pour leur soulagement, leur apporte une consolation immense. Toutefois, l'Eglise souffrante ne se trouvant pas dans les mêmes conditions que l'Eglise militante, il est évident que nous ne pouvons appliquer les fruits du saint Sacrifice aux membres de la première qu'à titre de suffrages, sans qu'il nous soit possible de dire de combien de temps

leur épreuve en est abrégée. Cela dépend de la miséricorde divine, qui reste entièrement libre.

Ce qui est en notre pouvoir, c'est de profiter, pendant que nous sommes sur la terre, du trésor mis à notre disposition. et de nous épargner ainsi à nous-mêmes une peine d'autant plus terrible que notre negligence aurait été plus grande.

Je suppose que, pour un crime considérable, vous soyez condamné à une longue prison et que l'audition d'une Messe puisse vous en délivrer; comme vous vous hâteriez d'y courir! Que dis-je? Ce n'est pas une Messe, c'est cent Messes que vous entendriez. Or, les maux de la vie présente ne nous donnent pas même l'idée de ceux qui nous attendent au delà du tombeau, dans ces flammes dévorantes du Purgatoire, opérant sur les âmes, comme le feu sur l'or, afin de les purifier et de les parer d'un nouvel éclat.

Désirez-vous une doctrine plus précise encore? Demandez-vous quelle est au juste l'efficacité d'une Messe? Je vous réponds: Celui qui fait célébrer le saint Sacrifice obtient beaucoup plus, pour l'expiation de ses fautes, que celui qui se contente d'y assister; car une partie considérable de la valeur de l'oblation lui appartient de droit. Quant à la somme exacte de la peine remise, Dieu ne nous l'a point révélée. Si, à la dévotion de faire dire la Messe, vous joignez celle de l'entendre, si vous suivez avec recueillement les actes du prêtre qui parle, prie et immole tout particulièrement à votre intention, votre gain augmentera, « Celui, dit Marchant (1), qui, non content de faire célébrer pour lui la sainte Messe, prend en outre le

(1) Candel. myst., t. IV, lect xv, prop. 3.

soin d'y assister en tire beaucoup plus d'avantage que s'il n'y était point présent, car, dans ce dernier cas, il ne recevrait que les fruits appliqués par le prêtre. Les autres mérites lui échapperaient.

Un corollaire important, et généralement fort négligé, se dégage de la doctrine qui vient d'être exposée. Quand vous faites célébrer une Messe, soit pour honorer un Saint, soit pour obtenir une grâce, vous dites volontiers : je me propose de glorifier la sainte Vierge, d'obtenir cette guérison, de conjurer ce danger, etc. Vous indiquez bien par là ce que vous avez en vue ; mais vous n'avez pas déterminé — peut-être même n'y avez-vous pas songé — à qui la vertu satisfactoire du sacrifice devra s'appliquer. N'oubliez pas désormais de vous la réserver ; vous tirerez ainsi double profit, car vous n'en serez pas moins exaucé d'autre part, si ce que vous demandez est utile à votre salut.

Ceux-là surtout qui ont commis beaucoup de fautes graves, et qui n'ont point encore fait pénitence doivent assister à la Messe. Il est certain, en effet, que Dieu ne laissera aucune infidélité impunie, et l'application de l'adage . *Aut pœnitendum aut ardendum*, ou expier ou brûler, est ici incontestable. Ne vaut-il pas mieux satisfaire sur cette terre, que de tomber, chargé de dettes, entre les mains du souverain Juge? Or, vous avez un moyen de suppléer aux rudes mortifications dont s'épouvante votre faiblesse: saisissez toutes les occasions d'entendre la sainte Messe.

CHAPITRE XVII

La sainte Messe est l'œuvre la plus excellente du Saint-Esprit.

Nous avons déjà parlé de la Messe dans ses rapports avec Dieu le Père et avec Dieu le Fils. Je vais parler maintenant de la coopération de l'Esprit-Saint et, pour traiter complètement ce sujet, j'y consacre un chapitre entier.

Les biens qui nous viennent de la troisième personne divine sont innombrables; il nous est également impossible de les comprendre et de les exprimer. L'Esprit-Saint est amour et miséricorde; il adoucit continuellement les exigences de la Justice et préserve de la damnation les pauvres pécheurs. C'est lui qui a commencé, continué, achevé l'œuvre de notre salut. Il l'a commencée, dans le sein immaculé de Marie, en formant du sang très pur de cette Vierge le corps de Jésus-Christ. Il l'a continuée lors du baptême de l'Homme-Dieu dans les eaux du Jourdain. Il l'a terminée en se communiquant, le jour de la Pentecôte, aux apôtres et aux disciples, qu'il embrasa de ses feux ardents. Ce jour-là, les âmes endurcies, qui n'avaient pas été touchées par les blessures et la Passion du Sauveur, furent converties par l'effusion de son Esprit.

Le Saint-Esprit habite chez les vrais fidèles, sans s'éloigner d'ailleurs de ceux qui le repoussent : il se tient à la porte de leur cœur, frappant sans cesse pour entrer.

Il est certain qu'il a pris une part spéciale à la Rédemption, et que la Messe est son œuvre par excellence. Les théologiens l'enseignent unanimement. Le mystère de l'Incarnation, où sont unies dans une seule personne la Divinité et l'Humanité, est, à leurs yeux, la plus grande merveille sortie de la main toute-puissante de Dieu. Or, cette merveille c'est lui qui l'a opérée, ainsi que le reconnaît l'Eglise dans l'article du Symbole : « qui a été conçu du Saint-Esprit. » Toutefois, je ne crains pas de le dire, le miracle qui s'accomplit à l'autel surpasse encore le premier, car l'Homme-Dieu y est amoindri au point de trouver place dans la plus humble parcelle de la sainte Hostie.

Nous avons, au sujet de la coopération du Saint-Esprit à la Messe, le témoignage de la liturgie à laquelle saint Jacques a donné son nom. Immédiatement après la formule de la Consécration, on y lit ces paroles : « Nous vous prions, Seigneur, d'envoyer votre Esprit, afin que, par sa glorieuse présence, il daigne sanctifier nos dons, transsubstantier le pain en votre corps, et changer le vin de ce calice en votre sang précieux ! »

La même prière se retrouve, en termes presque identiques, dans la liturgie de saint Clément, pape et martyr, où il est dit : « Nous vous prions Seigneur, d'envoyer votre Esprit, afin qu'il fasse de ce pain et du vin contenu dans le calice, le corps et le sang de votre Christ. » Dans les premiers eucologes et les premiers missels, la transsubstantiation de la matière

eucharistique n'est pas attribuée à Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais au Saint-Esprit, et nous y voyons que la troisième personne divine est invoquée pour accomplir cette œuvre, comme elle a accompli, suivant la parole de l'Archange, l'œuvre de l'Incarnation : « L'Esprit-Saint descendra sur vous, dit Gabriel à Marie, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. »

Le prêtre exprime la même vérité quand, en faisant le signe de la croix sur le pain et le vin, il supplie le Saint-Esprit de descendre du Ciel pour bénir ces dons : « Venez, dit-il, Sanctificateur tout-puissant, Dieu éternel, et bénissez ce Sacrifice préparé en l'honneur de votre saint Nom. » Saint Ambroise emploie précisément les mêmes termes : « Faites, ô Seigneur, que l'invisible majesté de votre Esprit-Saint descende, comme elle est descendue jadis sur les victimes de nos pères ! »

Nous allons voir maintenant de quelle manière le Saint-Esprit opère la Transsubstantiation. Sainte Hildegarde (1) nous en trace une image frappante : « Comme le prêtre, revêtu des habits sacerdotaux, s'avançait pour célébrer, je vis venir du Ciel une grande clarté qui environna l'autel durant toute la Messe. Au *Sanctus*, une flamme céleste tomba sur le pain et le vin, les pénétrant comme la lumière pénètre le verre et le traverse de ses rayons. En même temps, elle éleva ces aliments vers le Ciel, pour les rapporter bientôt sur le corporal. Il n'y eut plus alors que de la chair et du sang véritables, quoique, en apparence, rien ne fût changé. Tandis que je considérais ce spectacle, l'Incarnation, la Naissance, la

(1) Rev., l. II, c. VI.

Passion et la Mort de Notre-Seigneur m'apparurent comme dans un miroir, telles qu'elles s'étaient accomplies sur la terre. »

La merveille dont fut témoin la Sainte par une grâce spéciale, se renouvelle à chaque Messe, tout en restant invisible à nos yeux.

L'Ancien Testament nous avait déjà offert deux belles images de ce mystère. D'abord le sacrifice d'Aaron : « La gloire du Seigneur, dit l'auteur du *Lévitique* (1) apparut à tout le peuple, et le feu descendit pour consumer l'holocauste qui reposait sur l'autel. A cette vue, le peuple tomba le visage contre terre et loua le Seigneur. »

Un fait semblable arriva à la consécration du Temple (2) : « Quand Salomon eut achevé sa prière, le feu du Ciel embrasa les victimes, et la Majesté divine remplit l'enceinte sacrée. Tous les enfants d'Israel virent descendre le feu du Ciel et contemplèrent la Majesté de Dieu dans le temple. Ils tombèrent la face contre terre et louèrent le Seigneur. » Figures frappantes du saint Sacrifice de la Messe, dans lequel le feu de l'Esprit-Saint vient du Ciel embraser le pain et le vin et les changer au corps et au sang de Jésus-Christ. Bien que ce feu échappe à nos regards, impurs, il n'en est pas moins réel ; plus d'une fois même il a été vu ici-bas par les yeux de l'homme

Voici un fait rapporté par l'historien Siméon le Métaphraste dans la vie de saint Clément, pape et martyr. Le saint pontife avait été envoyé en exil. A son arrivée dans l'île de Rhodes, l'évêque de ce lieu, le pria de dire la Messe.

(1) Lev., IX, 23, 24.
(2) Paralip., II, 7.

Il le fit et, dès qu'il eut prononcé les paroles de la Consécration, le pain parut changé en un charbon ardent. Aussitôt, d'innombrables Anges, descendant du Ciel, emportèrent la sainte Hostie dans les airs, avec de vifs témoignages d'amour et de joie. Les assistants, incapables de supporter cet admirable éclat, se prosternèrent humblement et demeurèrent ainsi jusqu'à la communion, moment auquel le saint Sacrement, ayant repris sa forme ordinaire, fut consommé par Clément.

Au rapport de Baronius (année 878), lorsque saint Ignace, patriarche de Constantinople, disait la Messe, le pain consacré changeait quelquefois de figure et semblait se transformer en un charbon ardent d'un éclat céleste.

Ces récits nous révèlent sous une forme saisissante la part que prend l'Esprit-Saint à la Consécration. Le feu nous rappelle, en effet, la divine personne qui, au jour de la Pentecôte, se manifesta sous l'apparence de cet élément, emblème de l'amour éternel par lequel elle unit le Fils au Père.

Saint Joseph de Cupertin éprouvait une telle angoisse au moment de consacrer qu'il pouvait à peine articuler les paroles sacramentelles. Le moment passé, son trouble se dissipait, et il parlait comme tout le monde. Le gardien de son couvent lui demanda un jour pourquoi il sentait tant de difficulté. Le saint lui répondit : Ces paroles vénérables sont comme des charbons ardents sur mes lèvres. Il m'arrive, en les prononçant, ce qui arriverait à une personne qui, ayant pris une nourriture brûlante, ne parviendrait à l'avaler qu'après l'avoir tournée dans tous les sens.

C'est qu'en vérité la formule de la Consécration contient en elle-même le feu du Ciel ; elle opère

avec la toute-puissance divine et, par son efficacité, le Créateur s'incarne de nouveau entre les mains de la créature. Si le *Fiat* par lequel Dieu a tiré le soleil du néant a été puissant, celui-ci l'est bien davantage, puisqu'il donne au Créateur lui-même un nouveau mode d'existence.

Afin d'établir plus clairement encore la part du Saint-Esprit dans l'acte de la Transsubstantiation, je rapporterai un second récit de Baronius (année 536). Il y avait à Fornello, ville peu éloignée de Rome, un évêque qui remplissait son ministère avec zèle. Il avait surtout coutume de dire la Messe avec la plus grande piété. Néanmoins il fut dénoncé au pape Agapet comme mangeant dans les vases sacrés. Cette accusation émut vivement le Pontife, qui envoya deux ecclésiastiques avec mission de se saisir de lui et de l'amener à Rome. Aussitôt arrivé on le jeta en prison. Aux premières lueurs du troisième jour, qui était un Dimanche, un mystérieux personnage apparut au pape endormi et lui dit : Aujourd'hui, ni toi ni personne autre que l'évêque que tu as fait incarcérer ne devez célébrer la Messe. Agapet s'éveille, réfléchit à la vision qu'il vient d'avoir, et se demande si un homme accusé d'un si grand crime peut monter à l'autel. A peine rendormi, il entend de nouveau la même voix : Je t'ai dit que seul, le prisonnier doit célébrer. Comme il hésitait encore, la voix renouvela l'ordre une troisième fois. A cette dernière sommation, le pape effrayé fait venir l'évêque de Fornello : «Quelle est ta vie et qu'as-tu fait? lui demanda-t-il. — Je suis un pécheur. — N'as-tu pas mangé dans les vases sacrés? — Je suis un pécheur. » Renonçant à tirer autre chose de lui, Agapet décida que, le même jour, il célébrerait en sa présence. L'humble prélat

s'en défendit, mais il dut s'incliner devant la volonté formelle d'Agapet. Oui, aujourd'hui, insista le Pape, tu chanteras la Messe. Il alla donc à l'autel, entouré d'un nombreux clergé, et commença le saint Sacrifice. Arrivé au premier signe de croix que l'on fait sur le pain et le calice, il dit, suivant la prescription du missel : « Venez, Sanctificateur tout-puissant, Dieu éternel, et bénissez ce Sacrifice préparé en l'honneur de votre Nom. » Trois fois il répéta cette prière, comme s'il ne pouvait se décider à aller plus loin, ce dont l'assistance fut fort contrariée. Enfin Agapet l'interrogea sur la cause de son hésitation : Pardonnez-moi, répondit-il, je répète cette prière parce que je ne vois pas que le Saint-Esprit soit jusqu'ici descendu sur le Sacrifice. Mais je prie Votre Sainteté d'enjoindre au diacre qui est près de moi de se retirer, car je n'ose le renvoyer. Le pape s'étant rendu à son désir vit aussitôt — comme le célébrant le voyait lui-même — descendre le Saint-Esprit. Inutile d'ajouter qu'Agapet reconnut l'innocence du saint évêque.

La merveille dont l'évêque de Fornello fut témoin de ses yeux corporels se reproduit à chaque Messe, au moment de la prière que nous avons citée.

Le Saint-Esprit n'opère pas seulement la Transsubstantiation : il bénit encore le Sacrifice. « Le Sacrifice non sanglant est si vénérable, si saint (1), dit le Père Mansi, que le Saint-Esprit se joint aux Anges pour le bénir. »

Quelle n'est donc pas la sainteté de la Messe ! Quel n'est pas le prix de ce pain céleste, œuvre d'une personne divine, préparé au feu de la Charité substantielle !

Nouveau mystère : l'Esprit-Saint fait plus que pré-

(1) *Miss.*, disc. 5.

parer la matière eucharistique à devenir la nourriture des âmes, il a particulièrement en vue le Sacrifice, œuvre sublime qu'il cherche à rendre utile à nos intérêts temporels et éternels. « L'Esprit vient en aide à notre faiblesse, dit l'Apôtre (1) : de nous-mêmes nous ne savons rien demander comme il faut, mais l'Esprit demande pour nous avec des gémissements ineffables ; et le Scrutateur des cœurs sait et approuve ce que désire l'Esprit, attendu que ces désirs sont toujours selon Dieu. » Sans doute une personne divine ne prie pas les autres, car dans la Trinité sainte il n'y a aucune espèce de supériorité ni d'infériorité. Cependant, comme la justice est plus spécialement attribuée au Père, la sagesse au Fils, la miséricorde à l'Esprit-Saint, on dit que celui-ci prie le Père d'épargner les pécheurs et de les sauver. Telle est la pensée de saint Paul. Mais quand l'Esprit-Saint priera-t-il pour nous? Bien qu'il ne cesse jamais, il est certain qu'il le fait surtout à la Messe.

« Durant la sainte Messe, dit saint Jean Chrysostome (2), nous ne sommes pas seuls à demander ; les Anges ploient le genou, les Archanges unissent leurs voix aux nôtres, témoignant par là que le saint Sacrifice est pour eux comme pour nous l'heure de la prière. » C'est aussi au moment où les plaies et le sang du Sauveur appellent le pardon sur nos têtes que le Saint-Esprit, de son côté, s'efforce plus spécialement de vaincre la divine justice.

Vous voyez combien est grande la bonté de ce miséricordieux Esprit, comment il s'emploie à nous

(1) Rom., VIII, 26, 27.
(2) Homil. 1. 3, *De incomp. Dei natur.*

sauver, soit par ses gémissements, soit par ses instantes supplications. Confiez-vous avec amour à un ami si fidèle; mais comme c'est surtout à la Messe qu'il prie pour nous, entendez-la quelquefois en actions de grâces de ses bienfaits, et en vue de l'honorer personnellement.

CHAPITRE XVIII

La sainte Messe est la joie de la Cour céleste

Jamais la reine Esther ne ressentit plus de joie qu'au moment où Assuérus la choisit, parmi toutes les jeunes filles de son vaste empire, pour la faire asseoir sur son trône. Il semble de même que la plus grande jouissance de la Mère de Dieu ait été de se voir appelée par son Fils à la gloire céleste, élevée au-dessus de tous les chœurs des Anges et couronnée reine du Ciel et de la terre. Nous ne pouvons nous faire idée de la pureté, de l'élévation d'un tel bonheur, étant, dans cette vie terrestre, si étrangers aux sentiments surnaturels et si inhabiles à les concevoir. Disons au moins qu'à nos yeux l'intronisation de Marie dans le royaume de Dieu a été la source de la félicité la plus parfaite qu'il soit donné à une âme de goûter. Cependant je n'hésite point à soutenir que la sainte Messe lui en procure une plus grande encore. Citons, d'abord, les paroles de Notre-Seigneur à un fidèle serviteur de sa Mère, le Bienheureux Alain de la Roche (1) :

« Comme la divine Sagesse a choisi une vierge entre toutes pour faire naître d'elle le Sauveur du monde,

(1) Alan. Rediv., p. 4, c. 27.

j'ai institué le sacerdoce pour faire participer le monde, dans tous les temps, aux trésors de la Rédemption ; et cette participation est la meilleure joie de ma Mère, une source de délices pour les Saints, le secours le plus sûr des vivants et la plus grande consolation des morts. » Notre-Seigneur ordonna au Bienheureux d'écrire et de prêcher ce qu'il venait d'entendre. Cette révélation si claire ne laisse aucun doute sur notre thèse. Néanmoins, je sens le besoin de faire mieux comprendre les paroles de Jésus-Christ.

La très sainte Vierge, comme tous les Saints, possède deux sortes de béatitudes : la béatitude essentielle et la béatitude accidentelle. La première, qui consiste dans la vision intuitive, diffère selon le degré de sainteté acquis par chaque élu. La mesure en est fixe, et ne saurait s'accroître ni diminuer jamais. La béatitude accidentelle résulte des honneurs spéciaux que les hommes rendent en certaines circonstances aux habitants du Ciel. Il y a lieu de croire, par exemple, qu'au jour de leur fête, ils goûtent une félicité particulière ; car, toute autre cause mise à part, les prières que leur adressent les fidèles à cette occasion, prières que les Anges leur présentent comme un don précieux, doivent déjà singulièrement réjouir leur cœur.

C'est de la béatitude accidentelle qu'il est écrit dans l'Evangile (1) : « Je vous le dis, il y a une grande joie dans le Ciel lorsqu'un pécheur fait pénitence. » Cette joie se renouvelle pour la sainte Humanité de Jésus-Christ, pour les Anges, pour tous les citoyens de la Jérusalem céleste, chaque fois qu'une conversion s'opère sur la terre ; mais, je l'ai dit, elle n'est qu'acci-

(1) Luc., xv, 10.

dentelle et cesse dès que le pécheur retombe dans ses égarements.

Après cette courte explication, le sens de la révélation citée plus haut est évident. La sainte Messe est la plus grande des joies de la Mère du Sauveur; car, bien que Marie puisse être, dans l'ordre de cette félicité secondaire, glorifiée et heureuse de mille façons, le bonheur qu'on lui procure au moyen de la Messe dépasse tous les autres. Vous récitez en son honneur le Rosaire, l'Office, les Litanies ou le Psautier, pendant qu'un autre s'unit dévotement au saint Sacrifice, lequel des deux lui fait le meilleur don? N'est-ce pas celui qui accomplit le plus grand acte de religion? N'est-ce pas celui qui lui remet sous les yeux le Fils bien-aimé qui a reposé dans son sein virginal?

Une seconde raison qui rend la Messe si agréable à Marie, c'est que cette Vierge bénie désire par-dessus tout la gloire de Dieu et le salut des âmes. Or, au saint Sacrifice, nous rendons à la Trinité le plus grand des hommages, nous lui décernons la louange la plus digne de sa Majesté, nous lui offrons le présent le plus précieux. C'est là aussi que nous puisons les grâces les plus efficaces. Comment en serait-il autrement? Nous adorons Jésus-Christ avec une foi vive, nous nous inclinons humblement devant lui; nous nous frappons la poitrine avec un repentir sincère; nous implorons le pardon de nos péchés; nous remettons devant les yeux de Dieu le Père, la cruelle Passion du Sauveur. Où trouver ailleurs des moyens de salut plus sûrs?

Mais comment Marie récompensera-t-elle assez magnifiquement ceux qui lui procurent ce bonheur? Ecoutez le trait suivant rapporté dans la Vie de saint

Dominique (1). Le saint Patriarche célébrait avec une grande piété, à Londres, un jour de fête de la sainte Vierge, devant le roi, la reine et une assistance nombreuse. Au Memento des vivants, il fut ravi en esprit. Son visage était enflammé, son front couvert de sueur, tout son corps rigide. Une terreur religieuse s'empara de l'assemblée entière. Enfin, le roi, trouvant que cela durait trop longtemps, commanda à un de ses officiers de tirer le Saint de son extase; ordre inutile! en approchant de Dominique, cet homme se sentit saisi d'effroi et n'osa obéir. Au bout d'un instant, un autre officier, envoyé à sa place, n'eut pas plus de courage. Force fut d'attendre que le serviteur de Dieu revînt spontanément à lui. Il continua alors la sainte Messe, que tous entendirent avec la plus grande dévotion; mais, à l'élévation de l'Hostie, le roi, la reine et près de trois cents personnes aperçurent entre ses mains, au lieu des apparences du pain, un enfant d'une merveilleuse beauté, dont la vue les réjouit singulièrement, quoique beaucoup d'entre eux fussent troublés au point de ne pouvoir retenir leurs cris. A cette première vision une autre succéda bientôt. La Mère de Dieu se montra, entourée de l'éclat du soleil, couronnée de douze étoiles, et portant dans ses bras son cher Fils, dont elle tenait la main droite élevée. Avec cette main, elle traça le signe de la croix sur le peuple, qui en fut touché jusqu'aux larmes. A l'élévation du calice, on vit se produire au-dessus du vase sacré une croix sur laquelle apparaissait la figure de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tel qu'il était sur le Golgotha, suspendu à l'instrument de son supplice. Des cinq blessures, le précieux sang coulait avec tant

(1) Alan. rediv., par. 3, c. 22.

d'abondance dans le calice qu'il le remplissait jusqu'au bord, et la Mère de Dieu, en ayant puisé de ses propres mains, le répandit sur le peuple. A la suite de cette aspersion, tous les assistants eurent une connaissance si claire de leurs péchés, en comprirent si bien la gravité qu'ils en furent terrifiés. Leur repentir était tel qu'ils éclataient en sanglots et qu'ils baignaient de larmes leurs visages et leurs habits. Quelques-uns se frappaient violemment la poitrine. Après la Messe, Dominique monta en chaire et prit pour texte de son sermon les paroles du psaume 97e : « Chantez au Seigneur un cantique nouveau, car il a fait des choses admirables. » Vous avez tous vu de vos yeux, continua-t-il, et votre cœur en a été ému, les choses sublimes que Notre-Seigneur vient d'opérer sur l'autel. Vous avez compris comment le Sauveur du monde est né de nouveau et a été crucifié pour vous. Dieu vous a découvert ce spectacle dans le grand et redoutable mystère de la Messe. Le prodige a eu autant de témoins qu'il y a ici de personnes présentes. Si donc vous sentez en vous la moindre ardeur, la moindre flamme de l'amour de Jésus-Christ, remerciez le Seigneur, chantez ses louanges, proclamez sa grandeur et sa puissance.

Dominique expliqua alors au peuple quelle grâce Notre-Seigneur lui avait accordée par l'intercession de Marie.

Il est impossible de suspecter la vérité de cette vision, tant elle est d'accord avec les effets que la foi attribue au saint Sacrifice. Nous croyons que la Mère de Dieu a révélé alors sous une forme sensible ce que souvent, et principalement aux solennités qui lui sont consacrées, elle fait d'une façon invisible pour les fidèles qui entendent la Messe en son hon-

neur. Si nous ne recevons pas spirituellement la même bénédiction de la main de l'Enfant-Jésus, si nos âmes ne sont pas aspergées du précieux sang, comme l'ont été les heureux témoins de la scène que nous venons de rapporter, n'en accusons que notre dureté, notre négligence et notre tiédeur,

L'an 998 (1), Robert, roi de France, entrant en campagne, mit le siège devant le château de Saint-Germain, en Bourgogne. La garnison se comporta bravement et infligea au roi de graves dommages, ce qui l'exaspéra au point que, le sixième jour de l'investissement, il commanda á son armée de donner l'assaut. Les assiégés, fort effrayés des préparatifs de l'attaque, cherchèrent du secours près du Bienheureux Gislebert, moine de l'Ordre de Saint-Benoît, qui les engagea à mettre leur confiance dans la sainte Vierge, et à faire célébrer une Messe en son honneur. Il la dit lui-même dans l'église principale, à l'autel de Marie, et tout le peuple y assista pieusement. Pendant le saint Sacrifice, il se répandit sur les champs qui entourent la forteresse un brouillard si épais que les assaillants ne purent commencer leurs opérations, tandis que les assiégés, suivant du haut de leurs tours les mouvements de l'ennemi, lui firent subir de grandes pertes. Le roi, voyant son armée très affaiblie, se décida à lever le siège. Quelles que soient les causes qu'on assigne à ce brouillard, rien ne nous empêche d'y voir comme un manteau protecteur étendu par Dieu, à la sollicitation de la Reine du Ciel, sur ceux qui avaient invoqué cette Mère miséricordieuse. Sans doute, on n'est pas toujours miraculeusement exaucé, mais on n'invoque jamais Marie en

(1) Baron., An. 998, nº VI.

vain; et comme elle est, dans la hiérarchie céleste, plus rapprochée de Dieu que les autres Saints, son intercession est aussi plus puissante que la leur. Elle révéla les faits suivants à un religieux de l'ordre des Frères Prêcheurs (1), qui les a soigneusement enregistrés :

I. Ce que Marie demande à Dieu lui est infailliblement accordé.

II. Dieu a résolu de faire miséricorde à tous ceux qu'elle protège.

III. Son intercession a une immense influence sur les destinées du monde.

IV. Elle aime plus les pécheurs qu'un homme en peut aimer un autre.

V. Elle désire tellement leur salut qu'elle serait prête, si Dieu le permettait, à souffrir toutes les peines possibles, afin de satisfaire pour chacun d'eux.

VI. Le moindre acte fait en son honneur, ne serait-ce que la récitation de la *Salutation angélique*, a plus d'efficacité que le culte de tous les autres Saints.

VII. Un *Ave Maria* pieusement dit vaut mieux que n'importe quel bien temporel.

VIII. L'hommage que Marie rend à Dieu réjouit tous les Saints.

IX. Celui que nous rendons aux Saints, à côté de celui que nous rendons à Marie, est comme l'argent à côté de l'or.

X. Celui que nous rendons à l'humanité du Christ est comparable aux pierres précieuses, et celui que nous rendons à la sainte Trinité, aux étoiles du ciel.

XI. Marie sauve chaque jour beaucoup de pécheurs.

(1) Alan. rediv., c. 9.

XII. Autant le ciel entier l'emporte sur les astres de la nuit, autant la miséricorde de Marie pour les pécheurs dépasse celle de tous les Saints.

Ces douze titres de gloire sont comme les douze étoiles de la couronne entrevue par saint Jean sur la tête de la très sainte Vierge. Qui donc, après de telles assurances, ne se sentirait pas attiré avec force vers cette auguste Reine? Qui ne lui dirait un *Ave Maria*, sachant que cette courte prière vaut mieux à elle seule que tous les trésors de la terre? Qui ne s'empresserait de se mettre à son service, puisque le moindre hommage qui lui est offert dépasse tous ceux que l'on peut rendre aux autres Saints? Honorez-la donc avec le plus grand zèle, surtout par votre assiduité au saint Sacrifice; souvenez-vous que, le Christ renaissant à chaque Messe, à chaque Messe la dignité de Marie est en quelque sorte renouvelée, comme le prouvent ces paroles de Notre-Seigneur au bienheureux Alain (1) : « Quand un prêtre néglige de dire la Messe il dérobe à ma Mère une partie de sa dignité maternelle. »

Après avoir vu quel honneur et quelle joie la Messe procure à la Mère de Dieu, il nous reste à exposer ce qu'elle est pour les Saints. La béatitude accidentelle peut s'accroître; nous l'avons expliqué déjà, et, sans développer toutes les causes de cet accroissement, nous nous attacherons à celles qui font désirer aux Saints nos hommages, c'est-à-dire à celles qui, en concourant à établir notre propre félicité, augmentent la leur. Tout d'abord Dieu veut voir ses fidèles serviteurs honorés, et il les honore lui-même le premier,

(1) Part. IV, c. 16.

suivant la parole de l'Apocalypse (1) : « Ils m'accompagneront dans des vêtements blancs, car ils en sont dignes. » Il avait déjà dit dans l'Ancien Testament (2) : « Je glorifierai celui qui m'aura glorifié ; mais ceux qui me méprisent tomberont à leur tour dans le mépris. » Tout le temps de leur vie, les Saints ont fui les honneurs du monde et se sont regardés comme rien ; ils ont été moqués et persécutés par les méchants. Dieu met au grand jour leur innocence et entend qu'ils soient publiquement estimés et vénérés.

Nous avons de cette conduite divine un remarquable exemple dans l'histoire de Mardochée (3), cet illustre personnage que l'orgueilleux Aman poursuivait de sa haine et dont il provoqua la condamnation. La Providence, déjouant le projet de l'impie, fit glorifier son serviteur par tout le peuple. Car, lorsque Assuérus demanda à Aman : « Que doit on faire à un homme que le roi veut honorer ? » Aman répondit : « Il faut que l'homme que le roi veut honorer soit revêtu des habits royaux, qu'il monte un des chevaux du roi, qu'il ait le diadème royal sur la tête, et que le premier des princes de la cour conduise le cheval par les rênes à travers la ville en criant : Ainsi sera honoré celui qu'il plaira au roi d'honorer. Assuérus reprit : Hâte-toi de prendre la pourpre royale, et fais au Juif Mardochée tout ce que tu as dit. »

Si ce roi païen a récompensé ainsi un homme envers qui il avait des obligations, quelle gloire Dieu ne réserve-t-il point à ses serviteurs ! De quel éclat

(1) Apoc., III, 4.
(2) I Reg., II, 30.
(3) Esth., VI.

ne les entoure-t-il point le jour où ils sont introduits dans le Ciel, et celui où l'Eglise universelle fête leur mémoire !

Eclairée par l'Esprit-Saint, l'Eglise sait qu'elle doit honorer les Elus au moyen de prières, de prédications, de louanges, de pèlerinages et de processions, mais principalement par le saint Sacrifice de la Messe. « Ainsi sera honoré celui qu'il plaira au Roi d'honorer. »

Oui, cet honneur, on le rend aux Saints à la Messe plus particulièrement qu'ailleurs, surtout si, en la disant ou en l'entendant, on l'offre à l'intention d'augmenter leur gloire et leur bonheur. Pour fêter un prince, on représente parfois sur la scène un événement historique. La pièce ne fait pas mention du prince ; néanmoins celui-ci en accepte volontiers l'hommage et il en est flatté. Tout ainsi, bien que la sainte Messe représente seulement la vie et la Passion du Sauveur, les Saints s'en trouvent glorifiés et en ressentent une béatitude particulière, car ce vivant spectacle a lieu en leur honneur.

Le prêtre prononce leur nom et, au témoignage de saint Jean Chrysostome (1), ce trait de délicatesse de l'Eglise leur est fort agréable : « Au milieu des pompes d'un triomphe royal, dit-il, on cite les compagnons d'armes du héros et ceux qui ont vaillamment combattu. De même, c'est pour les Saints un honneur spécial que d'être nommés en présence de leur Maître, dont on célèbre avec magnificence la Passion et la mort, et d'entendre vanter les hauts faits qu'ils ont accomplis dans la guerre contre l'ennemi infernal. »

(1) Hom. 21.

Sainte Gertrude aimait cette pratique ; elle l'enseignait aux religieuses de son ordre, et en vit souvent en esprit la puissante efficacité. On lit dans ses *Révélations* (1) le fait suivant : Le jour de Saint Michel, pendant la Messe, elle offrit à Dieu le Père le Saint Sacrement en disant : En l'honneur de votre grand Prince, je vous offre, ô Seigneur, ce Sacrement très saint. Je vous l'offre à la louange des Elus, pour l'augmentation de leur joie, pour la gloire et la félicité de tous les Anges. Elle vit ensuite comment Dieu le Père acceptait le don qui lui était offert et les ineffables délices qui en rejaillissaient sur les esprits célestes, lesquels paraissaient comme transportés et vinrent tous vers elle, selon leur ordre hiérarchique, pour la remercier.

Nous trouvons admirable et surprenant que, par la vertu d'une seule Messe, les Anges aient ressenti un tel surcroît de bonheur. Cependant il en est ainsi chaque fois que nous offrons à Dieu l'auguste sacrifice en leur honneur.

Afin de mettre cette vérité plus en lumière, je vous citerai un autre exemple tiré des mêmes révélations (2) : « Une vierge du couvent de Heldefs, en Saxe, étant morte, une de ses compagnes, qui entendait la Messe à son intention, dit à l'élévation de l'Hostie : Père céleste, je vous offre le Sacrifice du corps et du sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour notre sœur et, avec cette Hostie sainte, la tendresse que le doux cœur de Jésus nous a témoignée de tout temps. Dieu ouvrit alors l'œil intérieur de la religieuse, et elle vit que la défunte jouissait déjà de la

(1) Lib. IV, c. LV.
(2) Lib. V, c. IV.

récompense de sa sainte vie ; mais que, grâce à l'oblation qui venait d'être faite, son bonheur s'était accru, qu'elle avait reçu une dignité plus grande, qu'elle était revêtue d'habits plus brillants et entourée de nouveaux honneurs. »

Voici une histoire plus merveilleuse encore. Nous lisons dans la vie de saint Ferdinand (1), roi d'Espagne, que, l'an 1332, un marin de Séville qui avait infligé de grandes pertes aux Portugais avec lesquels son pays était en guerre, finit par être fait prisonnier et jeté à Lisbonne dans un étroit cachot. Lorsque sa femme l'apprit, elle courut à la chapelle de saint Ferdinand, invoqua le saint roi dans une ardente prière, et promit de faire célébrer en son honneur trente Messes pour chacune desquelles elle apporterait un pain, une mesure de vin et un cierge. Le jour que la première fut dite, et dès l'achèvement du saint Sacrifice, une main mystérieuse portait un cierge allumé dans la prison du marin, déjà presque mort de faim, et posait devant lui du pain et du vin. Cet homme, très surpris, traça sur sa personne et sur les aliments le signe de la croix, puis se restaura, après avoir invoqué le secours de Dieu. Le lendemain, la même chose se renouvela. Il en fut ainsi pendant une semaine. Le huitième jour, le geôlier, arrivant par hasard et voyant le cierge allumé, le pain et le vin, pensa que son prisonnier avait obtenu ces provisions par sorcellerie, et le menaça de la question, s'il refusait de dire la vérité. Inutile de me torturer, répondit le marin : je ne cacherai rien. Voilà huit jours qu'une main invisible allume un cierge et place devant moi un pain avec une mesure de vin. Qui m'apporte ces objets ? D'où

(1) Papebroch. 30 Maii, in gloria posth. sancti Ferd., c. 1.

viennent-ils? Je ne puis le deviner ni m'en enquérir. Le geôlier raconta la chose au roi, qui se fit présenter le prisonnier et lui dit, après avoir entendu de sa bouche ce fait prodigieux : « Si tu veux me jurer sur le saint nom de Dieu de revenir ici, je te laisserai aller chez toi, afin que tu puisses t'informer des bonnes œuvres qui ont été faites à ton intention. » L'homme, ayant pris l'engagement demandé, passa en Espagne et arriva à Séville. Sa femme était justement à l'église, où elle entendait la vingtième Messe. En rentrant, elle le trouva chez elle, sain et sauf. Ils se racontèrent mutuellement ce qu'ils avaient fait et, reconnaissant tous deux le grand miracle qu'ils devaient à saint Ferdinand, ils allèrent à sa chapelle remercier leur puissant intercesseur. Le marin se reposa pendant quelques jours, puis retourna en Portugal et apprit au roi ce qui s'était passé. Quoiqu'il eût été condamné à mort, le roi lui accorda la vie et la liberté.

Nous trouvons plusieurs faits semblables dans l'histoire de saint Antoine de Padoue et dans celles d'autres Saints, autant de preuves touchantes de l'empressement avec lequel les Bienheureux viennent à notre secours, si nous faisons célébrer en leur honneur. Offrons donc à Dieu la Messe à cette intention : Jésus, présent sur l'autel, exaucera leurs prières. L'exemple suivant nous révélera combien ils nous sont reconnaissants de ce que nous faisons pour leur gloire.

Une sainte religieuse de Sienne, nommée Passidée (1), visitant un hôpital, y trouva une jeune fille à la dernière extrémité. La mourante ouvrit cependant

(1) Passidée Grogi. Les Bollandistes font mention d'elle au 13 mai.

les yeux, les tourna vers le Ciel et parut sourire. Passidée dit au chapelain qui l'accompagnait : « Ce sourire étrange doit signifier quelque chose. Prions Dieu de nous en donner l'explication. » Comme elle s'agenouillait, la malade revint tout à coup à elle. Interrogée sur la cause de sa joie mystérieuse, elle répondit : « J'avais coutume de réciter un rosaire à la fête de plusieurs Saints. Ceux que j'ai honorés de la sorte viennent maintenant m'assister. Je souriais de bonheur parce que j'étais prête à partir avec eux pour le Ciel quand, par vos prières, vous m'avez retenue et forcée de vous révéler mon secret. »

Nous avons là une preuve nouvelle et fort remarquable de la reconnaissance des Saints envers leurs clients. Or, si la récitation d'un rosaire peut attirer de semblables grâces, que dire de l'audition d'une Messe ? Laissez-moi, à ce sujet, vous donner un conseil. Avant qued'aller à l'église, ayez soin de consulter votre calendrier et, pendant le saint Sacrifice, dites au Saint que l'on fête : J'entends la Messe en votre honneur.

A la Consécration, dites aussi à Dieu : Seigneur, je vous offre cette sainte Hostie pour la plus grande gloire et la plus grande félicité du Bienheureux N., votre serviteur. A votre lit de mort, vous apprendrez tout ce que vous aurez gagné par cette pratique.

CHAPITRE XIX

La Sainte Messe est le plus grand bien des fidèles.

Au moment de parler de l'utilité de la sainte Messe, je suis embarrassé par l'immensité de la matière; tant de choses se présentent à moi, que je ne sais par où commencer. Les Pères et les auteurs spirituels ont si longuement écrit sur ce sujet, qu'il est impossible de les résumer. Je citerai néanmoins quelques textes. « Il est certain, dit saint Laurent Justinien (1), qu'aucune langue humaine ne saurait dire de quelles faveurs le saint Sacrifice est la source. » Plus loin il ajoute : « Par l'offrande de la Messe, le pécheur se réconcilie avec Dieu, le juste devient plus juste, les fautes sont effacées, les vices anéantis, les vertus augmentées, les mérites grossis, les ruses du démon confondues. »

Le R. P. Antoine Molina, chartreux espagnol, nous a laissé sur la Messe des choses capables de transporter tous les cœurs du plus ardent amour pour ce Sacrifice auguste. « Rien, dit-il (2), n'est aussi nécessaire à l'homme voyageur ni aussi utile aux âmes du Purgatoire que la sainte Messe. Son excel-

(1) Lib. de Obed., c. XXIV.
(2) Tr. III, c. 10. num. 3.

lence est telle, que toutes les bonnes œuvres, unies aux plus grandes vertus, n'auraient pas en comparaison la moindre valeur. » Cette doctrine confond l'intelligence. Comment admettre que toutes les bonnes œuvres du monde, accomplies avec une dévotion véritable, une attention soutenue, une humilité profonde, une irréprochable pureté d'intention, restent au-dessous d'une seule Messe ? Cependant votre étonnement cessera si vous réfléchissez aux vérités établies dans le chapitre précédent. Voici d'ailleurs les témoignages des Docteurs. « Celui, écrit Fornerus (1), qui n'ayant pas de péché mortel sur la conscience, assiste dévotement à la Messe, acquiert plus de mérites que s'il accomplissait, pour l'amour de Dieu, les œuvres les plus pénibles, car les actes de religion tirent leur valeur, leur dignité de leur objet. Or, qu'y a-t-il de plus noble, de plus précieux, de plus divin que le saint Sacrifice ? Tous ceux qui cherchent leur profit spirituel n'ont donc rien de mieux à faire que d'offrir au Seigneur cette œuvre incomparable. » En d'autres termes, par une seule Messe entendue en état de grâce, nous obtenons plus de Dieu que si nous accomplissions pour son amour les pèlerinages les plus lointains et les plus pénibles, les actes les plus héroïques. Qui se refuserait à acquérir de si grands mérites et à procurer au Tout-Puissant un tel honneur ? A mon sens, l'homme qui, pour se rendre à un sanctuaire éloigné, manquerait la Messe, agirait en aveugle ; car les mérites du voyage ne sauraient compenser ceux qu'il a perdus par une seule omission.

(1) Conc. in Miserere.

Marchant a parlé, lui aussi, de l'utilité du saint Sacrifice : « L'Eglise catholique, dit-il, ne peut rien faire qui soit plus saint, meilleur, plus digne de Dieu, plus agréable à Jésus, à *Marie*, aux Anges et aux Saints, plus profitable aux justes et aux pécheurs, plus salutaire aux âmes du Purgatoire que d'offrir la sainte Messe. » Vous voyez que les docteurs n'hésitent pas. Mais écoutez encore.

Dans la préface du missel, l'Eglise, voulant donner aux prêtres une haute idée de cet Holocauste, les assure que, par *une seule oblation, on rend au Dieu* tout-puissant un hommage beaucoup plus grand qu'en pratiquant tous les genres de mérites, et en endurant toutes les souffrances; paroles admirables, qui expriment parfaitement la valeur infinie du saint Sacrifice !

Cet enseignement vous étonne, ô chrétien ; vous demandez une explic*ation qui satisfasse votre* esprit ; vous voulez savoir pourquoi la sainte Messe est au-dessus des actes les plus héroïques et même du martyre. Cela vient de ce que le Sauveur exerce à l'autel toutes les vertus et offre à son Père la totalité de ses mérites; cela vient de ce que l'expression de la louange, de l'amour, de l'adoration, de la reconnaissance qui ressort *de ce Sacrifice l'emporte* infiniment sur toutes les œuvres des Anges et des Saints ; à tel point que si quelqu'un présentait à la Trinité toutes les pénitences, toutes les prières, toutes les vertus des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des Vierges et de tous les Bienheureux, cette offrande serait moins bien accueillie que celle d'une seule Messe célébrée par le plus humble des prêtres.

J'ajoute enfin, comme dernière preuve, le témoignage de l'Eglise, formulé au Concile de Trente, le

17 septembre 1562 (1) : « Nous sommes obligés de reconnaître que les Chrétiens ne peuvent rien accomplir d'aussi saint et d'aussi divin que ces redoutables mystères, dans lesquels la victime vivifiante, qui nous réconcilie avec Dieu le Père, est immolée journellement par le prêtre sur l'autel. » N'aurions-nous d'autre autorité que celle-ci, elle devrait suffire pour nous décider à l'audition quotidienne de la Messe.

Méditez, ô Chrétiens, l'enseignement de l'Eglise.

Et ne concluez pas de là que l'esprit de l'Eglise soit de voir les fidèles s'abstenir des autres bonnes œuvres. Non, telle n'est pas son intention ; mais elle veut vous apprendre que, si les prêtres ne peuvent rien faire de plus divin que de dire la Messe, les gens du monde ne peuvent rien faire de plus saint que de l'entendre, de la servir, d'en procurer la célébration, d'en réciter les prières, de l'offrir en union avec le prêtre.

Ouvrez donc les yeux, âme dévote, ouvrez aussi les oreilles ; ouvrez surtout votre cœur, et écoutez la doctrine de votre Mère. Vous pouvez accomplir nombre d'actions excellentes pour la plus grande gloire de Dieu et des Saints, mais vous ne pouvez rien leur offrir de plus agréable que le saint Sacrifice. Vous pouvez laisser après vous beaucoup de bonnes œuvres, mais vous ne pouvez rien faire d'aussi salutaire, d'aussi utile que d'assister dévotement à la Messe. Comme le soleil surpasse en force et en éclat toutes les planètes et rend à lui seul plus de services à la terre que l'armée entière des astres, de même la pieuse audition de la Messe est supérieure à tous les autres mérites de la journée. Comme un petit frag-

(1) Sess. XXII. *In decreto de observ. in Missâ.*

ment d'or a plus de prix qu'un gros morceau de plomb, ainsi l'assistance pieuse à la Messe vaut mieux que toutes les prières et toutes les œuvres de pénitence. Que penser après cela de notre négligence, de nos omissions, des frivoles prétextes qui nous servent d'excuses ?

Saint François de Sales estime si haut l'audition de la Messe qu'il la préfère même à l'oraison, quoique cet exercice soit mis par tous les maîtres de la vie spirituelle bien au-dessus des autres prières. Il écrivait à une religieuse de la *Visitation qu'il avait envoyée* fonder un couvent (1) : « Ma chère fille, je vous prie d'ériger avant tout une chapelle, afin que vous puissiez entendre la Messe chaque jour ; mais, si vous ne pouvez le faire dans votre Maison, ne manquez jamais d'aller avec modestie à l'église la plus proche pour assister à ce divin Sacrifice, car c'est un puissant secours pour l'âme, pendant le reste du jour, que s'être tenu le matin près de son Sauveur réellement présent dans les saints Mystères. » Peu après, la religieuse, qui n'était autre que Jeanne-Françoise Frémiot, baronne de Chantal, demanda à son père spirituel : « Dois-je, les jours de semaine, sacrifier l'oraison pour entendre la Messe, ou laisser de côté la Messe pour m'adonner à l'oraison ? » Le saint répondit : « Il vous est *bien plus utile* d'assister chaque jour au saint Sacrifice, que de l'omettre en restant chez vous, pour vaquer à l'oraison. Car la présence corporelle de l'Humanité du Sauveur ne peut être remplacée par sa présence spirituelle ; aussi l'Eglise engage-t-elle les fidèles à entendre chaque jour la Messe. »

(1) Lettre 11.

Fornerus, comme le saint évêque de Genève, préfère la Messe à l'oraison, même quand celle-ci a pour objet la vie et la Passion de Jésus-Christ : « La prière du Chrétien qui entend dévotement la Messe, dit-il, l'emporte sur les prières les plus longues et même sur la contemplation céleste. La raison en est dans les incommensurables mérites de la Passion de Notre-Seigneur, d'où s'échappent des grâces sans nombre, véritables torrents de biens surnaturels. »

Vous aimez mieux néanmoins méditer la vie et la Passion de Jésus-Christ, soit ! Mais pourquoi ne choisissez-vous pas de préférence le temps de la sainte Messe, où vous avez devant les yeux ces augustes mystères ? Vous vous plaisez à vous représenter Jésus-Christ sur la terre et à vous entretenir avec lui ? Songez qu'à l'autel il est réellement présent dans sa Divinité et dans son Humanité. La vue du prêtre ne saurait, d'autre part, nuire à votre recueillement ; car, loin d'être une distraction, c'est plutôt une application de l'esprit que de suivre ses actes et d'être attentif à la signification des cérémonies qu'il accomplit.

Comme conclusion de ce chapitre, je rapporterai un fait que raconte Lucas Pinelli (1). Un pauvre journalier avait une dévotion particulière à la sainte Messe et ne manquait jamais d'y assister quand il pouvait. Un jour, il se leva de bonne heure, pour se rendre sur la place du marché, où, d'après l'usage de la ville, les ouvriers attendaient qu'on vînt les embaucher. Une Messe sonne ; il quitte ses compagnons, court à l'église, s'unit au saint Sacrifice avec une grande piété et demeure encore quelques instants quand il est achevé, demandant à

(1) Lib. II de Missâ, cap. III.

Dieu de lui accorder sa nourriture quotidienne. A son retour, tous les ouvriers étaient partis au travail. Il rentrait chez *lui*, l'air fort triste, après une longue attente, lorsqu'il rencontra un riche seigneur, qui, ayant appris la cause de son chagrin, lui dit : Au lieu de te désoler, va entendre une autre Messe à mon intention ; je te paierai ta journée. L'ouvrier retourna à l'église, entendit toutes les Messes qui s'y célébrèrent, puis il se rendit chez le seigneur, qui lui donna un bon repas et une pièce d'argent. Bien reconforté, bien payé, il remercia avec effusion et reprit, cette fois, tout joyeux, le chemin de sa demeure. Tout à coup, un voyageur d'un aspect noble et agréable se présente devant lui et lui demande le sujet de son bonheur. Il raconte son histoire, en louant fort la générosité dont il vient d'être l'objet; mais son interlocuteur ne partage pas sa manière de voir. Ce riche, dit-il, t'a peu donné pour tant de Messes ; va l'avertir que, s'il ne fait pas davantage pour toi, il s'en repentira. L'ouvrier obéit et rapporte fidèlement à son bienfaiteur l'entretien qu'il avait eu avec l'inconnu, dont il lui dépeint la bonne grâce et l'air imposant. Le seigneur, soupçonnant un Saint dans cet inconnu, donna cinq écus au pauvre homme en lui recommandant de prier pour lui. A peine sorti, le bon journalier rencontra de nouveau le mystérieux personnage. Même question : Combien as-tu reçu ? Même éloge de la générosité du riche. — Retourne encore une fois vers ce seigneur, et dis-lui que s'il ne te donne cent écus, il ne sera plus en vie demain matin. Il répugnait à ce brave homme de réclamer encore; mais l'étranger fut si pressant qu'il s'y résigna. Le riche s'effraya fort : c'était un grand pécheur qui ne s'était jamais bien confessé. Il préféra donner les cent écus que de s'exposer à une mort si

prompte. La nuit suivante, Jésus-Christ lui apparut en songe et lui dit : C'est moi qui t'ai envoyé deux fois cet ouvrier. Je l'ai fait parce que le démon demandait vengeance contre toi à ma sévère justice en alléguant certain péché grave que tu n'as jamais confessé et qui lui donnait pouvoir sur ton âme. Heureusement pour toi est survenu cet homme qui a entendu la Messe à ton intention avec une telle ferveur que j'ai suspendu ma sentence, afin de te laisser le temps du repentir. Confesse tes crimes, améliore ta vie et sois généreux envers celui dont les prières t'ont sauvé. Le seigneur obéit. Il assista dès lors très assidûment à la sainte Messe, Sacrifice auguste qui lui a été plus utile que toutes ses richesses, car par là il a racheté de la mort son corps et son âme.

On peut donc, me demandez-vous, mettre une Messe à prix ? Non ; ce serait renouveler l'action de Judas, qui a vendu son Sauveur. Alors pourquoi les prêtres acceptent-ils de l'argent ? Ils le peuvent, puisque saint Paul (1) a dit : « Qui sert à l'autel doit vivre de l'autel. » Les prêtres reçoivent des honoraires, comme reconnaissance de leur peine, jamais comme prix du Sacrifice, ce qui constituerait le péché de simonie (2). Une pauvre femme, par exemple, dit à une dame pieuse : J'ai entendu la Messe aujourd'hui et je m'en suis appliqué les fruits, mais si vous voulez me faire l'aumône, je vous les abandonnerai. Elle agit très mal, car elle cherche à échanger les choses spirituelles contre un bien temporel,

(1) I Cor., IX, 13.

(2) Le nom de ce crime vient de Simon le Magicien, qui avait proposé aux Apôtres de leur acheter les dons du Saint-Esprit.

échange d'ailleurs impossible. le mérite de la Messe étant appliqué sur l'heure soit aux assistants, soit à ceux à l'intention de qui elle est dite ou entendue. Si vous n'avez en vue ni vous-même ni le prochain, ce mérite est versé dans le trésor de l'Eglise, dont nul parmi nous ne possède la clef. D'autre part, vous pouvez disposer à l'avance des fruits du saint Sacrifice, en désignant la personne pour qui vous le faites célébrer ou à l'intention de qui vous y assistez. Exemple : un mendiant dit à un riche : Donnez-moi un morceau de pain, j'entendrai la messe pour vous. Ce langage est irréprochable, comme l'enseigne le Père Gobat, car il équivaut à celui-ci : Je veux me priver à votre profit de la récompense qui me revient. Dans ces sortes de contrats, le renonciateur cède toujours infiniment plus qu'il ne gagne, quelque magnifique que ce soit d'ailleurs sa rétribution, puisque en entendant la sainte Messe, il a droit, *ex opere operato*, c'est-à-dire en vertu de l'efficacité propre du saint Sacrifice, à une partie des mérites de Jésus-Christ ; et lorsque, en retour de quelques centimes, il vous abandonne ce riche trésor, vous faites un échange tel que vous ne sauriez jamais en conclure de plus avantageux.

CHAPITRE XX

La sainte Messe est le plus sûr moyen d'augmenter en nous la grâce divine et la gloire céleste.

DANS les villes où l'on a coutume de tenir des marchés, on met en vente une foule d'objets. L'Eglise et le Ciel tiennent aussi marché. Qu'ont-ils donc à vendre? — La grâce divine et la gloire céleste. — Mais ce sont des choses chères et précieuses; où trouver assez d'argent pour les acheter? — Soyez sans inquiétude, elles peuvent s'acquérir sans numéraire.

C'est à ce marché que nous convie le prophète Isaïe (1), quand il dit : « Vous qui n'avez pas d'argent, hâtez-vous, achetez et mangez ; venez, achetez sans argent et sans payer. » Le Psalmiste dit aussi que ces célestes marchandises se donnent gratuitement (2) : « Le Seigneur donnera la gloire et la grâce. » Il les donne souvent, il est vrai, mais rarement d'une manière aussi abondante qu'à la sainte Messe ; je le prouverai dans ce chapitre. Expliquons d'abord ce que c'est que la grâce sanctifiante.

La grâce sanctifiante est un don surnaturel qui rend

(1) Is., LV, 1.
(2) Ps. LXXXIII, 12.

l'homme agréable à Dieu, et digne de la vie éternelle. La grâce s'unit à l'âme et demeure toujours en elle, à moins qu'elle n'en soit chassée par le péché mortel. On distingue deux sortes de grâce : celle qui, ramenant l'âme de la mort à la vie, fait du pécheur un juste, et celle qui, par les bonnes œuvres, fait croître un juste dans la sainteté.

Saint Thomas nous enseigne combien la grâce est précieuse : « La moindre grâce, dit-il, vaut mieux que tout l'or du monde. » Vérité surprenante, mais absolument indéniable : l'homme qui possède la grâce sanctifiante, même à son plus infime degré, est l'ami de son créateur et, s'il meurt en cet état, il a droit aux richesses célestes et à la possession de Dieu, suivant la promesse célèbre faite à Abraham : « Je suis ton protecteur et ta récompense surabondante. » Tous les trésors du Ciel et de la terre se réunissant en Dieu, et l'être de Dieu ayant d'autre part infiniment plus de valeur que tout ce qui est au Ciel et sur la terre, il est évident que l'homme en état de grâce est infiniment plus opulent que s'il avait gagné l'univers.

Cette incomparable fortune, nous l'augmentons par les bonnes œuvres, je ne dis pas seulement par les œuvres héroïques, mais par toutes celles qui ont un mérite surnaturel, comme les pieuses pensées, les saints désirs, les oraisons jaculatoires. Toutes ces causes la doublent, le centuplent en nous ici-bas, et nous vaudront un accroissement de béatitude après la mort. Tel est le témoignage du Sauveur (1) : « Un verre d'eau donné en mon nom ne restera pas sans

(1) Matt., x, 42.

récompense. « Qu'est-ce à dire? Dieu se communique davantage à l'âme, se fait mieux connaître d'elle, afin qu'elle puisse jouir plus parfaitement de lui et l'aimer plus ardemment. Mais entrons dans l'intime de la question.

La grâce revêt d'abord l'âme d'une telle beauté que l'éclat du soleil et des étoiles, le charme des fleurs, ne sauraient lui être comparés. Je dirai plus : s'il vous était donné de contempler une fois ce ravissant spectacle, toutes les magnificences de la création ne seraient plus rien à vos yeux. Admirable effet produit par la propre nature de la grâce, mais plus ou moins complètement, suivant qu'elle est plus ou moins abondante.

La grâce est le lien de la charité, si elle n'est pas la charité elle-même. Par elle, Dieu et sa créature deviennent l'un pour l'autre de chers et confiants amis. Dieu aime l'âme sainte au point de préférer sa compagnie, quand elle se laisse embraser par l'amour divin, à toutes les splendeurs du Ciel. La tiédeur le blesse, mais ne peut le décider à se retirer. Il reste, malgré les indélicatesses qui lui rendent son séjour pénible, jusqu'à l'apparition du péché mortel ; encore ne s'éloigne-t-il pas tout à fait. Il se tient debout devant la porte fermée, frappe doucement et demande à entrer : « Voyez (1), je suis à la porte et je frappe, et si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai chez lui. »

En vertu de cette amitié Dieu communique à l'âme tous ses biens. Il lui donne la ferveur, les consolations, les bons désirs et la joie intérieure; il la protège et la fortifie, il la gouverne et la dirige. Enfin, il s'unit

(1) Apocal., III, 20.

étroitement à elle, suivant la parole de l'Ecriture (1) : « Il nous a donné les très grands et très précieux biens qu'il avait promis, afin de nous faire participer à la nature divine. » Ah ! si nous estimons tant les présents du monde, combien plus devons-nous soupirer après la grâce qui nous enrichit d'une manière infinie !

Enfin l'âme sanctifiée est tellement ennoblie, qu'elle est devenue l'enfant même de Dieu. Quel honneur pour le fils d'un mendiant, d'être adopté par un roi ! Mais quel honneur mille fois plus grand de l'être par le Roi des rois ; saint Jean (2) est comme ravi à cette pensée. « *Voyez, dit-il*, l'amour que Dieu nous a témoigné : il nous appelle et nous sommes en réalité ses enfants. » Saint Paul (3) conclut : « Si nous sommes les enfants de Dieu, nous sommes aussi ses héritiers. » Etre héritiers de Dieu, quel avenir ! et en même temps quelle gloire incomparable ! Car, s'il nous est impossible de comprendre l'être divin, il nous est également impossible de mesurer la dignité à laquelle l'adoption divine nous élève.

Voyez par ces explications combien la grâce mérite nos aspirations et nos efforts. Or, nous l'avons déjà dit, à chaque bonne action, elle grandit dans l'âme qui est restée pure ou que le repentir a purifiée, et meilleure est l'œuvre, plus riche devient le trésor. Jugez maintenant de ce que vaut la sainte Messe, qui est l'œuvre par excellence.

Développons cette doctrine. « Non seulement le prêtre, dit un théologien (4), mais ceux qui font dire

(1) II Epist. Petr. I, 4.
(2) I Epist., III, 1.
(3) Rom., VIII, 47.
(4) Gerv., De missa.

la Messe ou qui y assistent, ont droit, à titre de justice, *de condigno*, comme parle l'Ecole, à un accroissement de grâce et de gloire, et cet avantage leur est assuré *ex opere operato*, c'est-à-dire en vertu du saint Sacrifice auquel ils coopèrent. » Le premier fruit revient au prêtre. Sans doute le prêtre n'obtient pas tout ce qu'il demande, mais il est toujours exaucé dans la mesure de sa fidélité à observer les cérémonies, de la vivacité de sa foi, de l'ardeur de sa dévotion. Plus ces conditions sont parfaites, plus considérable est le profit. Manquent-elles en partie, le gain est moindre; il ferait même complètement défaut si le prêtre, au lieu d'édifier, choquait la piété des fidèles par une inattention visible, trop de hâte ou une tenue irrespectueuse, signes manifestes d'ailleurs de l'absence de dispositions intérieures.

Ceux qui font dire la Messe pour eux ou pour autrui reçoivent aussi, à moins qu'ils ne soient en état de péché mortel, un accroissement de grâce.

Enfin les simples assistants ont leur part, non seulement en raison de la piété qui les a conduits au pied de l'autel, mais aussi comme récompense des vertus spéciales qu'ils y pratiquent. Ils excitent dans leurs cœurs un nouveau repentir chaque fois qu'ils se frappent la poitrine en souvenir de leurs péchés; ils exercent leur foi en reconnaissant que Jésus-Christ, présent dans la sainte Hostie, s'offre pour eux, ce qui est un des articles fondamentaux de la croyance catholique.

Assurément nous sommes tenus de témoigner à Notre-Seigneur de tels sentiments; mais le divin Sauveur n'en éprouve pas moins un grand plaisir à en recevoir l'hommage.

La source coulera avec plus d'abondance encore

si, au moment de l'élévation de l'Hostie et du calice, vous vous détachez de toute pensée terrestre pour monter en esprit vers le Ciel, si vous offrez au Père éternel le corps et le sang de son Fils, si à l'exercice de la charité à l'égard de Dieu vous joignez l'exercice de la charité à l'égard du prochain, en priant le Seigneur d'appliquer les mérites du saint Sacrifice à vos frères vivants ou morts, surtout à ceux envers qui vous avez des obligations spéciales; enfin si vous faites la communion spirituelle en union avec la communion sacramentelle du prêtre.

Le concile de Trente (1) formule ainsi la doctrine de l'Eglise : « Nous sommes obligés de reconnaître que les Chrétiens ne peuvent rien accomplir d'aussi saint ni d'aussi divin. » Ajoutons qu'en raison même du mépris des hérétiques pour l'auguste Sacrifice, qu'ils considèrent comme une idolâtrie, il est particulièrement agréable à Dieu de nous y voir assister avec ferveur.

Au témoignage des saints Pères, nous serons récompensés avec une générosité toute spéciale de cet acte de réparation.

« Les dons spirituels (2), dit saint Cyrille, seront richement communiqués à ceux qui assistent à la sainte Messe dans des dispositions convenables. » Saint Cyprien dit aussi : « Le pain surnaturel et le calice consacré contribuent au salut et à la vie de l'homme tout entier. » Le pape Innocent III (3) affirme que « par l'efficacité du saint Sacrifice toutes les vertus sont augmentées en nous, et que les fruits de la grâce

(1) Sess. XXII, in decr. de obs. in Missâ.
(2) Catech. 5. Mys.
(3) Lib. III, de Missâ, cap. ult.

nous sont largement dispensés. » Saint Maxime n'est pas moins explicite : « Les Chrétiens, dit-il, ne doivent jamais négliger la Messe, car les grâces du Saint-Esprit en rejaillissent sur les assistants. » Fornerus (1) pense de même : « Les mérites de la Passion nous sont abondamment appliqués, à la sainte Messe, par la vertu de laquelle nous recevons de véritables torrents de biens célestes. »

Terminons par le témoignage d'Osorius (2). « Si un père remet à son fils dix mille talents pour les faire valoir, celui-ci, avec un peu de zèle, pourra gagner une grosse fortune. Or, le Père céleste vous donne à la Messe un capital immense, afin que, semblable au marchand de perles de l'Evangile, vous deveniez très riche : il vous donne son Fils unique, en qui réside, unie à l'Humanité, la plénitude de la Divinité, en qui sont accumulés tous les trésors de la divine Sagesse. » « En nous donnant ce Fils, dit saint Paul (3), ne nous a-t-il pas tout donné ? » Ne nous a-t-il pas donné toutes les richesses, tous les mérites, toutes les satisfactions de cet adorable Sauveur ? Ne nous a-t-il pas donné sa chair et son sang, son corps et son âme ? Que de bienfaits ! et quelle facilité, pour peu que vous y mettiez de zèle, d'amasser un trésor immense !

Si vous ajoutez à ces grâces les fruits dont nous avons parlé au chapitre III, vous avouerez sans peine qu'aucune œuvre au monde ne saurait rivaliser avec celle-ci.

La sainte Messe augmente aussi notre gloire au Ciel.

(1) Forn., conc. 83. In Miserere.
(2) Conc. de Missâ.
(3) Rom., VIII, 32.

La gloire céleste est un bien inestimable, le plus digne de nos efforts et de nos désirs. Si la moindre mesure en est déjà si précieuse que l'Apôtre a pu s'écrier : « Ni l'œil de l'homme n'a vu, ni son oreille n'a entendu, ni son cœur n'a senti ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment », que dire de la félicité des âmes qui la possèdent à un degré éminent? L'Eglise enseigne que les bonnes œuvres en augmentent la semence en nous par le fait même qu'elles augmentent la grâce, mais elle ne nous fait pas connaître l'abondance de la moisson. Il suffit de dire que « le Chrétien grandit en mérites pour la vie éternelle chaque fois qu'il assiste avec dévotion à la sainte Messe ». Telles sont les propres paroles du Sauveur à sainte Gertrude (1), paroles qui servent de lumineux commentaire au texte de saint Luc (2) : « On versera dans votre sein une bonne mesure, pressée, entassée, débordante. »

Oui, il est certain qu'à la Messe nous méritons un nouveau degré de gloire. La Messe est comme une échelle céleste : chaque fois que l'âme pieuse l'entend, elle monte deux degrés, celle qui est plus fervente, en monte trois et même davantage, et plus on s'approche de Dieu dans cette mystérieuse ascension, plus aussi on le connaît, plus on l'aime, plus on jouit de lui. A chaque degré on devient plus beau, plus glorieux, plus agréable aux yeux des Saints. Quand vous assistez au saint Sacrifice, votre action est inscrite au Ciel, et vous vous préparez là-haut une récompense certaine, que le péché mortel peut vous faire perdre, il est vrai, mais que vous rendra intégralement un repentir sincère. Quelles richesses,

(1) Revel., lib. II, c. 18, § I.
(2) Luc, VI, 38.

quelle béatitude, vous attendent donc dans l'éternité, si, pendant votre vie, vous avez été fidèle à cette pratique !

Ecoutez saint Paul (1) : « La tribulation présente, qui est légère et momentanée, nous vaut une gloire, éternelle, sublime, sans mesure. » Méditez ce dogme consolateur : un moment de souffrance payé par une éternité de bonheur, quel doux et profond mystère ! Cependant, je promets plus encore aux amis de la sainte Messe.

C'est déjà une mortification pour vous, surtout si vous demeurez loin, de vous rendre à l'église, par des chemins mauvais ou dangereux ; mais qu'à cette première incommodité viennent se joindre la rigueur du froid en hiver, la durée quelquefois excessive de l'office, l'ennui de remettre un travail utile ou de renoncer à un profit, le manque de ferveur : que d'épreuves endurées pour le service de Dieu, et de là quelles sources de gloire !

Un exemple vous fera mieux comprendre cette vérité. Pelbartus, de l'ordre de Saint-François, rapporte qu'un paysan assistait tous les jours avec ferveur à la Messe. Occupé aux champs ou dans la forêt, dès qu'il l'entendait sonner, il abandonnait son travail pour courir à l'église. Il avait pris de bonne heure cette pieuse habitude et l'avait conservée jusqu'à un âge très avancé. Or, un jour qu'il se rendait à son exercice favori, par un chemin que le mauvais temps avait rendu difficile, il se dit à lui-même : Maintenant que je suis vieux, je ne puis faire comme pendant ma jeunesse. Je ne pense donc pas déplaire à Dieu si, à l'avenir je m'abstiens de ces longues courses.

(1) II Cor., IV, 17.

Quand je serai à la maison, j'irai à la Messe, mais lorsque je serai aux champs, je l'offrirai en continuant mon ouvrage. Comme il formait ce dessein, il entendit venir quelqu'un derrière lui et, se retournant, il vit son Ange gardien, chargé d'une quantité de roses épanouies. L'Ange était si beau qu'il le prit pour Dieu lui-même : O mon Dieu, lui dit-il, en tombant à genoux, d'où me vient tant d'honneur que vous daigniez descendre jusqu'à moi? L'esprit bienheureux répondit : Je ne suis pas le Seigneur mais ton Ange gardien. — O cher protecteur, que signifie votre apparition ? — Dieu m'a commandé de te suivre toutes les fois que tu quittes les champs pour aller à la Messe. — Pourquoi cela ? — Autant tu fais de pas, autant de roses s'épanouissent sous tes pieds. Je recueille toutes ces fleurs pour les porter au Ciel. Voici celles que j'ai trouvées aujourd'hui sur ton chemin. C'est pourquoi je te conseille de revenir sur ta résolution. Continue d'aller à l'église. Si tu persévères jusqu'à la fin, je te couronnerai de roses à l'heure de ta mort et j'ornerai des mêmes fleurs ton trône céleste. A ces mots, l'Ange disparut, et le paysan, les yeux pleins de larmes, baisa l'endroit où il l'avait vu, en remerciant Dieu de cette faveur inoubliable. La beauté de l'esprit céleste, le doux parfum des roses l'enflammèrent pour les choses d'en haut d'un tel amour qu'il n'éprouva plus que du dégoût pour celles de la terre. Il mourut peu de temps après cet événement, consumé par le désir du Ciel plutôt que par la maladie. Il jouit maintenant des splendeurs de la gloire éternelle. Si les fatigues que lui coûta son voyage à l'église furent déjà si agréables à Dieu, que n'a-t-il pas mérité et obtenu par la pieuse audition de la Messe elle-même? Nous ne saurions mesurer l'étendue de sa récompense,

mais nous en serons un jour témoins et nous la partagerons avec lui si, comme lui, nous sommes fidèles à la plus sainte des dévotions.

Ces avantages sont d'autant plus grands que la Messe est une occasion toute naturelle de communier spirituellement. Or, la communion spirituelle est un moyen fécond de grâce et par conséquent de gloire.

Sans doute, durant sa vie terrestre, Jésus a opéré la plupart de ses guérisons, par l'imposition des mains ou quelque autre signe extérieur, mais il a aussi rendu la santé à beaucoup de malades dans la maison desquels il n'est jamais entré, entre autres à la fille de la Chananéenne et au serviteur du Centurion. Les faveurs dont il comble ceux qui fréquentent la sainte Table n'empêchent pas qu'il ne soit également très généreux envers ceux qui soupirent après sa visite. « Je suis le pain de vie, dit-il (1); celui qui vient à moi n'aura plus faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif. » C'est dire, en d'autres termes, que la communion spirituelle a la vertu de nourrir et de désaltérer les âmes ; car communier spirituellement c'est *aller à Jésus* par la foi, par l'espérance, par l'amour.

Le Sauveur n'a pas emprisonné sa grâce dans le Saint Sacrement, de telle sorte qu'il ne puisse plus la communiquer en dehors de là. Il accorde même à certaines âmes, dans la communion spirituelle, plus de grâces qu'il n'en accorde à d'autres dans la communion sacramentelle, si celles-ci ont des désirs moins ardents que celles-là ; car les grâces de la communion spirituelle sont en rapport avec la ferveur.

(1) Joan., VI, 35.

Mais, me demanderez-vous, comment doit-on faire cette communion? « Tous ceux qui entendent la Messe avec esprit de foi, vous répond Fornerus (1), participent d'une manière mystique au corps de Jésus-Christ. La vertu de la sainte Messe est, en effet, si grande, qu'il suffi de s'unir d'intention au prêtre pour en percevoir les fruits. » Enseignement pratique et plein de consolation. Vous désirez faire la communion spirituelle, et vous ne savez comment vous y prendre, contentez-vous, d'après ce docte évêque, de dire intérieurement : J'unis mon intention à celle du célébrant, et je désire, en communiant avec lui, participer au saint Sacrifice. « Bien que nos membres ne mangent pas, ajoute-t-il, ils se nourrissent au moyen de la bouche; de même, les personnes qui assistent à la Messe se nourrissent spirituellement par l'intermédiaire du prêtre, quoiqu'elles ne communient pas; car il est convenable que celui qui est en esprit avec le prêtre à la table du Seigneur, soit aussi nourri en esprit avec lui. Si l'on ne peut supposer que le convive d'un roi sorte affamé de la salle du festin, peut-on admettre que celui qui assiste à la sainte Messe n'y reçoive aucun aliment? » Cette comparaison prouverait déjà que tous ceux qui entendent pieusement la Messe communient spirituellement ; mais Fornerus continue : « Comme le vin nouveau remplit de son odeur l'air du cellier au point d'enivrer ceux qui y pénètrent, ainsi la grâce émanant de la sainte Messe se répand sur les assistants pour les remplir de douceurs célestes. »

Je veux, à l'appui de ces affirmations, citer un

(1) Conc. 83 in Miserere.

exemple rapporté par Piner (1) : Aux environs de Nuremberg habitait un paysan, qui travaillait pour gagner son pain et menait une vie chrétienne. De tous les exercices de piété il préférait la sainte Messe. Aussi ne l'omettait-il jamais sans une réelle nécessité. Il en suivait attentivement chaque partie, méditant, dans la simplicité de son âme, la Passion du Sauveur. Quand le prêtre communiait, il sentait un grand désir de se nourrir avec lui de l'aliment divin ; mais comme, dans le pays, il était d'usage de ne s'approcher de la Table sainte que deux fois l'an, il disait souvent en soupirant : Quel malheur de ne pouvoir communier et d'être ainsi privé de tant de grâces ! O doux Jésus ! vous savez avec quelle joie je m'unirais à vous ; mais, puisqu'il m'est interdit de manger ce pain céleste, je vous prie, au moins, de m'en rassasier spirituellement. Il disait cela et mille choses semblables avec un désir ardent, et, lorsque le prêtre communiait, il ouvrait les lèvres et avançait la langue, comme s'il allait recevoir les saintes Espèces. Un jour que ces pensées l'absorbaient, il sentit dans sa bouche une parcelle d'Hostie, sans savoir comment elle y était venue. Il communia avec respect, éprouvant dans son cœur une douceur singulière. Depuis ce moment, ses pieux désirs ne firent que croître, et chaque matin il reçut la même grâce. Cependant, tenté une fois par une curiosité coupable, il voulut savoir ce qu'il avait sur la langue, et il s'en assura au moyen de ses doigts. Très effrayé ensuite de son audace, il se hâta d'avaler l'Hostie consacrée, mais il eut beaucoup à se repentir de l'avoir touchée si témérairement ; car Dieu lui retira cette insigne faveur, quoique son âme continuât

(1) In Form. lib. I, cap. I.

à être fortifiée chaque jour par la communion spirituelle.

Ce désir, au moyen duquel l'homme peut obtenir tant de grâces, est saint et salutaire, comme l'affirme l'Eglise (1) : « Ceux qui se nourrissent, par le désir, de ce pain céleste placé devant eux, en sentent le fruit et l'utilité, en vertu de cette foi vive que la charité rend féconde. » En d'autres termes, dans la communion spirituelle on participe, comme à la Table sainte, bien que dans une mesure généralement inférieure, aux avantages dont l'Eucharistie est la source.

(1) Trid. sess. XIII, VIII.

CHAPITRE XXI

La Sainte Messe est l'espérance des mourants.

Celui qui a souffert de la mort peut seul savoir combien elle est amère ; on s'en fait cependant quelque idée quand on assiste un moribond, et que, près de son lit de douleurs, on est témoin de ses convulsions, de ses angoisses, de ses soupirs. « Parmi toutes les choses effrayantes, dit Aristote, il n'en est pas de pire que la mort. » Cela est vrai non seulement parce que la mort est la séparation de l'âme et du corps, mais surtout, ce à quoi Aristote ne songeait pas assez, parce qu'elle est la porte de l'éternité, et qu'elle nous met aux prises avec la sévère justice de Dieu. La vive représentation de ces deux choses terrifiantes cause au mourant une telle angoisse que son cœur tremble au dedans de lui, et que son front se couvre d'une sueur glacée.

Que faire en cette extrémité ? Comment se préserver du désespoir ? Où prendre la force de résister aux désolantes pensées qu suggère le démon ? Que l'agonisant se jette dans le sein de la miséricorde divine, qui est infinie, et s'y attache fortement. Saint Grégoire (1) le dit en termes formels : « Celui qui a été

(1) Mor., lib. II, cap. XI.

fidèle doit se confier en la miséricorde de Dieu, car elle ne l'abandonnera pas ; celui, au contraire, qui s'est montré infidèle, aurait tort d'y compter. » Mais où est l'âme qui a toujours répondu à la grâce ? En trouverait-on une sur mille ? Tous, tant que nous sommes, nous aurions pu, si nous l'eussions fermement voulu, faire plus de bien que nous n'en avons fait.

Sur quoi un mourant pourra-t-il donc s'assurer à cette heure terrible ? Je réponds qu'il n'a pas de plus grand motif d'espérer que la sainte Messe si, pendant sa vie, il l'a aimée et entendue avec assiduité et dévotion. Je le prouverai d'abord par les paroles de David (1) : « Offrez le sacrifice de justice et espérez dans le Seigneur. » Qu'est-ce que le sacrifice de justice, si ce n'est la Messe, qui efface la faute et au moyen de laquelle on acquitte sa dette totalement ou en partie ? Les holocaustes de l'ancienne loi n'avaient pas cette efficacité. Aussi ne pouvaient-ils, à proprement parler, être nommés « sacrifices de justice ». Fornerus en fait la remarque dans son Commentaire sur le dernier verset du *Miserere* : « Alors vous accepterez le sacrifice de justice. » Ce n'est donc pas aux Juifs, c'est à nous que David s'adresse quand il dit : « Offrez un sacrifice de justice et espérez dans le Seigneur ; » c'est à tous les chrétiens, mais surtout aux prêtres qui célèbrent la Messe pour apaiser la colère de Dieu, et effacer la peine encourue par le pécheur. On doit entendre de même cet autre verset du psaume 4e : « Ils se sont enrichis par le froment, le vin et l'huile. » Les prêtres sont oints de l'huile sainte dans leur ordination ; à l'autel, ils offrent les fruits du

(1) Ps. IV, 8.

froment et de la vigne, qui, par la Transsubstantiation, sont changés en une victime infiniment agréable au Très-Haut, et, par cette oblation, ils augmentent leurs mérites. David dit encore : « Je dormirai et je reposerai en paix, ô Seigneur, car vous m'avez affermi d'une manière spéciale dans l'espérance ! » Il parle ainsi au nom du Chrétien mourant, et nous révèle sur quoi nous pouvons compter le plus à l'heure suprême. C'est l'interprétation de l'Eglise, qui a emprunté ces mots pour en faire, dans l'office des morts, le verset si souvent répété : *Requiescant in pace! — In pace requiescam*, je reposerai en paix, avait dit le Psalmiste. L'Eglise formule le même vœu en l'étendant à tous les fidèles: *Requiescant in pace!* c'est-à-dire : Seigneur, accordez-leur le repos. L'homme qui, pendant sa vie, a pratiqué le conseil de David, en offrant journellement à Dieu, avec le prêtre, le Sacrifice de justice, peut donc espérer fermement en la miséricorde divine, et redire avec le Roi prophète : Je m'endormirai en paix, je reposerai dans ma tombe jusqu'au jour du jugement dernier ; je ne craindrai pas la mort éternelle, car vous m'avez, ô Seigneur, fortement établi dans l'espérance. Non, je ne puis croire que je marche à la damnation, quand je vous ai si souvent offert le Sacrifice de justice, le plus agréable de tous les holocaustes. Par là, je vous ai procuré une félicité infinie, un honneur immense ; je vous ai rendu un culte digne de vous ; j'ai effacé entièrement la peine méritée par mes péchés. Voilà le fondement de ma confiance. Avec cela, je m'endormirai sans crainte, et je n'appréhenderai plus de comparaître devant votre tribunal inexorable.

Chaque mourant peut se fortifier ainsi contre le désespoir. Je me hâte d'ajouter que nous ne pouvons

pas néanmoins nous dispenser de vivre suivant les enseignements et les exemples de Celui qui s'est immolé pour nous sur la Croix.

Assister tous les matins au saint Sacrifice en union avec le prêtre n'est pas une chose difficile, surtout dans les villes, où, généralement, on s'occupe avec soin de chaque classe de fidèles. Dès le point du jour, on dit la Messe pour la commodité des personnes de travail ; les gens du monde ont la leur, les écoliers aussi ; en sorte que tous pourraient, au prix d'une peine insignifiante, se procurer une heureuse fin, un jugement favorable, une inestimable récompense dans le Ciel. Quant à ceux qui sont retenus chez eux malgré leur bonne volonté, je leur conseille de prélever, s'ils en sont les maîtres, au moins un quart d'heure sur leurs occupations pour le consacrer à lire les prières liturgiques.

La foi nous enseigne que les meilleurs motifs de l'espérance chrétienne sont les mérites de la Passion et de la mort du Sauveur, mérites qui, à la Messe, s'appliquent à tous ceux des assistants qui sont en état de grâce. Nous ne saurions donc avoir un plus juste sujet de confiance que le saint Sacrifice. Mais, me demandez-vous, les mérites de Jésus-Christ ne nous sont-ils pas aussi bien communiqués dans la Confession et dans la Communion ? Je réponds : Il y a une grande différence entre celui qui reçoit les sacrements et celui qui entend la Messe ; car le premier doit se présenter avec un vrai repentir et une ferveur convenable, sous peine de commettre un nouveau péché, tandis que la sainteté n'est pas nécessaire au second, et, si le juste gagne ici, avec un accroissement de faveurs et de mérites, la remise d'une partie de sa peine, le pécheur y reçoit des grâces de conversion.

Vous objecterez que tout mourant, quel qu'il soit, peut compter sur les mérites du Christ. Jésus n'a-t-il pas satisfait pour tous nos péchés ? Ne nous a-t-il pas préservés du feu éternel ? Soit. Mais encore faut-il que la vertu de la Passion et de la mort du Sauveur soit appliquée à notre âme, sans quoi notre espérance est vaine. Or, l'Eglise enseigne « que les fruits du Sacrifice sanglant de la Croix sont communiqués de la façon la plus abondante par le Sacrifice non sanglant (1). » — « Le Sacrifice visible, dit-elle ailleurs, a été institué afin que la vertu salutaire du Sacrifice de la Croix fût appliquée à la rémission de nos fautes quotidiennes (2). »

Un homme qui, pendant sa vie, a entendu la Messe fréquemment et avec piété, doit donc, à l'heure de la mort, se sentir singulièrement consolé. Est-il possible, se dira-t-il, que Dieu soit irrité contre moi, qui lui ai rendu si souvent le plus grand de tous les hommages, fait le plus riche de tous les présents ? Est-il possible qu'il pense encore à tous ces péchés dont j'ai chaque jour humblement imploré le pardon ? Qu'il ne me remette pas cette peine pour l'acquittement de laquelle je lui ai offert les mérites de son Fils ? Est-il possible qu'il n'ait pas écouté mes prières quand, à tant de Messes, Jésus, priant avec moi, a renouvelé pour moi l'effusion de son sang !

Le Chrétien qui espère de la sorte ne s'appuie ni sur lui-même ni sur ses propres mérites, mais sur le Christ ; il compte sur les infinis mérites du Fils de Dieu, auxquels le font participer les divins Mystères ; il compte sur les dons précieux offerts par la main du

(1) Trid., sess. XXII, c. II.
(2) Trid., sess. XXII, c. I.

prêtre à la divine Bonté ; il compte enfin sur la prière que le Verbe a faite pour son salut. Nous pouvons, nous voulons, nous devons regarder ces touchants motifs comme le fondement de notre espérance ; espérance si étonnante que nous la prendrions pour une chimère, si la Révélation n'était là pour écarter nos doutes. Comment admettre, en effet, avec les seules lumières de la raison, que Dieu ait établi en faveur du genre humain une pareille source de miséricorde ? Ainsi parlent les Pères, lesquels se sont préparés eux-mêmes à la mort par ce moyen.

Saint Théodore Studite, fervent défenseur de la foi catholique au IXe siècle (1), était tombé dans une maladie mortelle. Sur le point d'expirer, il demanda à Dieu, comme grâce suprême, de lui permettre de célébrer une fois encore les saints Mystères, et de s'armer par ce moyen contre les derniers assauts de l'ennemi. Aussitôt le mal perd de sa force, le saint se lève et dit la Messe avec tant de piété que tous les assistants fondent en larmes. Ce fut sa meilleure préparation, car, au retour de l'Eglise, il se remit au lit pour s'endormir doucement dans le Seigneur.

Citons encore saint Tharasius, patriarche de Constantinople, qui, bien que très épuisé, ne cessa jamais de célébrer avec un brûlant amour de Dieu. Incapable de se tenir debout, il s'appuyait avec la poitrine contre l'autel. Il continua ainsi jusqu'au dernier jour (2).

Beaucoup de saints prêtres ont aujourd'hui la même dévotion ; ils ne connaissent pas de meilleure prépa-

(1) Baron. an. 826, nº XLIV.
(2) Boll. 25 feb.

ration à la mort que la Messe quotidienne. Les gens du monde qui en ont la permission, la font dire dans leur oratoire privé et même dans leur chambre, quand la maladie les y retient. Heureux ceux qui persévèrent jusqu'à la fin dans une pratique si louable, car ils seront fortifiés, par la vertu surnaturelle de cet ineffable Sacrifice, contre les attaques de l'ennemi. Le pape saint Grégoire (1) leur assure que « le Sacrifice de la Messe, garde les âmes de l'enfer ». « *L'aumône*, avait *dit* l'Archange Raphaël (2) au jeune Tobie, délivre de la mort, *purifie* l'âme et *fait trouver* la miséricorde et la vie éternelle. » Combien ce verset est encore plus vrai appliqué aux saints Mystères! Ecoutez les paroles de Notre-Seigneur à sainte Mechtilde (3) : « A l'heure de la mort, je secourrai celui qui aura assisté au saint Sacrifice avec assiduité et *dévotion*; *j'enverrai*, pour l'accompagner dans ce redoutable passage, autant *de mes Saints* qu'il aura entendu de Messes. »

O Jésus! si vous voulez accomplir en moi cette promesse, je répéterai en mourant les paroles de David (4) : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, de qui aurai-je peur? » Oui, si vous envoyez à mon secours autant de Saints que j'aurai entendu de Messes, je mettrai en fuite l'armée entière de Satan, car un seul Saint sera déjà assez puissant pour chasser tous les esprits infernaux. Soyez fidèle, ô Jésus, et ne permettez pas que mon espoir soit trompé!

(1) Dialog. l. IV, c. XXXVIII.
(2) Tob., XII, 9.
(3) Revel, l. III, c. XIX.
(4) Ps. XXVI, 1.

Consolée ainsi par le souvenir du saint Sacrifice, l'âme qui a quitté ce monde arrive pleine de confiance au tribunal de Dieu. Savez-vous dans quel appareil elle y est présentée ? Je ne puis mieux le dépeindre qu'en citant un fait rapporté par saint Boniface, archevêque de Mayence, dans une lettre à Eadburge sa sœur dans le Christ (1). En 716, il y avait au monastère de l'abbesse Milburge un moine ressuscité qui raconta ce qui suit au saint évêque : « Lorsque je fus appelé au jugement de Dieu, tous les péchés que j'avais commis vinrent les uns après les autres devant moi, comme autant de personnes vivantes. L'un me disait : Je suis la vaine gloire par laquelle tu t'es élevé au-dessus du prochain. Un autre : Je suis le mensonge dans lequel tu es tombé. D'autres encore : Nous sommes les paroles inutiles que tu as dites ; nous sommes les regards que tu as portés sur les objets défendus ; nous sommes les distractions auxquelles tu t'es abandonné à l'église et ailleurs. Tous ces fantômes m'accusaient avec des cris effrayants. Les démons témoignaient aussi contre moi, et précisaient les temps et les lieux où je m'étais rendu coupable. Les quelques bonnes œuvres que j'avais accomplies vinrent ensuite se faire entendre : Nous sommes l'obéissance que tu as prêtée aux anciens, dirent-elles ; nous sommes les jeûnes par lesquels tu as châtié ton corps ; nous sommes les prières que tu as récitées. Elles me consolèrent. De leur côté les Anges prenaient ma défense en publiant le bien que j'avais fait. »

Ce qui est arrivé à ce religieux nous arrivera à vous et à moi. Nos péchés se dresseront, sous une forme terrifiante, devant nos yeux, mais nos bonnes

(1) Baron. an. 716. n° XXIII.

œuvres nous rassureront, et, si nous avons entendu un grand nombre de Messes, elles apparaîtront sous les traits de douces et ravissantes vierges; elles nous garderont de toute frayeur et elles nous diront : Nous sommes les Messes auxquelles tu as assisté. Nous allons t'accompagner devant le Juge; nous serons tes avocates en témoignant de ta piété; nous dirons combien de péchés tu as effacés, combien de dettes tu as acquittées. Aie donc bon courage; car nous t'obtiendrons grâce. Quelle consolation pour votre âme tremblante de trouver tant d'intercesseurs!

Voici ce qui, d'après Rinaldi, arriva en 1241 au pieux Nantier, évêque de Breslau. Ce prélat avait pour la Messe une telle dévotion qu'il assistait à toutes celles qu'on disait dans sa cathédrale. Au moment de sa mort, une pieuse femme entendit un chant angélique d'une si grande douceur qu'elle pensa être en paradis. Comme elle désirait savoir ce que cela signifiait, une voix céleste lui dit : L'âme de l'évêque Nantier est presque séparée de son corps et va être portée au Ciel par les Anges. La femme demanda comment il avait mérité cette faveur : Par sa dévotion au saint Sacrifice, ajouta la voix. — Quel encouragement! Le pieux pontife est arrivé au Ciel, comblé d'honneurs, sans avoir enduré les souffrances du Purgatoire, grâce à son amour de la sainte Messe. Vous pouvez vous procurer les mêmes avantages en suivant son exemple. Ne vous est-il pas possible, comme à lui d'entendre beaucoup de Messes, ou du moins de désirer en entendre beaucoup? Et, quand vous avez le bonheur d'y assister, ne pouvez-vous pas vous appliquer à imiter sa ferveur? Dieu, touché de votre bonne volonté, vous accordera une fin heureuse.

CHAPITRE XXII

La sainte Messe est la plus grande consolation des défunts.

Nous ne pouvons nous faire une idée de ce qu'endurent les pauvres âmes du Purgatoire. L'expérience seule nous l'apprendra. En attendant, voici la doctrine des Pères.

Un des premiers, par l'antiquité comme par le génie, saint Augustin (1), dit : « Pour être purifié et admis au nombre des élus, le condamné est soumis à un feu dont l'action est plus pénétrante que tout ce qu'on peut voir, sentir et imaginer sur la terre. »

N'aurions-nous d'autres témoignages que celui-ci, il suffirait à nous effrayer ; mais le saint Docteur s'explique plus énergiquement encore (2) : « Bien que ce feu doive sauver ceux qui le subiront, il est cependant certain qu'il sera plus terrible pour eux que toutes les souffrances qu'un homme puisse endurer ici-bas. Cependant, quels supplices horribles n'ont pas supportés les martyrs ? » Lisez, dans la vie des Saints, la description des tortures infligées aux Confesseurs de la foi, et ensuite méditez ces deux textes.

(1) Serm. 41.
(2) In psalm. xxxvii.

« Il vaudrait mieux, continue saint Cyrille d'Alexandrie, souffrir tous les tourments possibles jusqu'à la fin du monde, que de passer un seul jour en Purgatoire. » « La moindre atteinte de ce feu, ajoute saint Thomas (1), est plus cruelle que tous les maux de la vie. » Paroles terrifiantes et presque incroyables. Comment ferons-nous, si nous sommes précipités dans ces flammes ardentes? Hélas! notre place y est marquée; car, loin d'être assez parfaits pour les éviter, nous sommes remplis de désirs mauvais, couverts d'innombrables souillures.

Je pourrais citer beaucoup d'autres passages des Pères, je me bornerai à l'autorité de saint Bernard et de sainte Madeleine de Pazzi. « Entre le feu naturel et celui du Purgatoire, dit l'illustre abbé de Clairvaux (2), il y a une différence aussi grande qu'entre le feu réel et l'image du feu. » Sainte Madeleine de Pazzi, qui avait vu le Purgatoire, où elle avait retrouvé son frère, assure que « le feu terrestre n'est auprès de celui-là, qu'un agréable jardin ». Je n'ai rencontré nulle part ailleurs de comparaison plus propre à faire ressortir la nécessité d'expier nos péchés dès ce monde, si nous voulons éviter l'expiation infiniment plus terrible de l'autre! Voilà des vérités bien propres à éveiller en nous une compassion sincère pour ceux qui nous ont précédés dans cette prison. Nous comprendrons mieux encore l'intensité de leurs douleurs, si nous réfléchissons que ce sont leurs âmes qui souffrent; car la souffrance de l'âme est infiniment plus vive que celle du corps. Le feu qui agit sur le corps brûle de l'extérieur à l'intérieur;

(1) In 4 sent. dist. 20, 9, c. 2.
(2) Serm. 15.

celui du Purgatoire, au contraire, a son foyer dans l'âme elle-même; il la brûle d'une manière spirituelle et continue.

Il y a plusieurs moyens de venir en aide aux habitants de ces régions désolées et même de les délivrer ; mais de tous le plus efficace, le plus salutaire, est le saint sacrifice de la Messe, ainsi que l'affirme l'Eglise par l'organe du Concile de Trente (1) : « Les âmes du Purgatoire, dit-elle, sont secourues par les suffrages des fidèles, et surtout par le précieux Sacrifice de l'autel. » Deux cents ans auparavant, le Docteur angélique avait enseigné la même doctrine (2) : « Ce Sacrifice, écrivait-il, est le meilleur moyen de libérer promptement les âmes souffrantes. » C'est qu'à la Messe, non seulement le prêtre et les assistants demandent à Dieu la grâce de ces âmes, mais qu'ils lui offrent, en outre une rançon d'une valeur immense. Qu'un débiteur insolvable soit incarcéré sur l'ordre d'un juge, le remboursement de la créance, opéré en son nom par la main d'un ami généreux, sera mille fois plus efficace pour l'arracher aux sévérités des lois que toutes ses prières. Les âmes du Purgatoire ne sont point en révolte contre Dieu, car la pénitence les a réconciliées, et elles ne demeurent dans ce lieu d'affliction que pour se purifier de leurs taches. Si donc, par compassion, vous priez pour elles et leur abandonnez vos mérites, vous satisfaites à leur place et vous abrégez leur effroyable supplice (3) : « Prenez garde, dit Jésus, de ne pas vous faire jeter en prison, car je vous déclare que vous n'en sortirez

(1) Sess. XXX., Decret. de Purgat.
(2) 4 sent. quest. 45.
(3) Matth., v, 26.

pas, jusqu'à ce que le dernier denier soit payé. » Remarquez combien est sévère l'arrêt du Sauveur : il refuse de remettre même un denier à l'âme qui lui doit mille talents. D'autre part, si vous entendez la sainte Messe pour cette captive infortunée, vous acquittez une grande partie de sa dette.

On ne sait dans quelle mesure les peines du Purgatoire sont remises par le saint Sacrifice : Dieu ne l'a pas révélé ; mais il est certain qu'une Messe dite ou entendue par vous personnellement a plus de vertu que si on l'offrait à votre intention après votre mort. C'est la doctrine de saint Ambroise (1) : « Une Messe entendue par une personne pendant sa vie, dit-il, vaut mieux pour elle que beaucoup d'autres dites après sa mort. » Etes-vous en état de grâce, vous vous ménagez une augmentation de gloire dans le Ciel ; êtes-vous coupable d'un péché mortel, il y a lieu d'espérer que Dieu vous accordera le bienfait d'un repentir sincère ; votre dernière heure est-elle fixée, et le Seigneur prévoit-il que, s'il ne change pas son décret, vous tomberez dans l'enfer, il avancera ou retardera peut-être ce moment décisif, de manière à ne vous appeler à son tribunal que réconcilié avec lui par la pénitence.

Les Messes que vous entendez ou que vous faites dire vous-même sont précieuses à un autre point de vue : elles vous accompagneront devant le souverain Juge, demandant grâce pour vous, et, si elles ne vous préservent entièrement du Purgatoire, elles vous empêcheront tout au moins d'y être enfoncé si profondément : autant d'avantages que ne pourraient avoir celles qui suivraient votre mort ; car les mé-

(1) Cité par Forn., Conc. 83 in Miserere.

rites de Jésus-Christ, réservés alors aux assistants, ne sont plus directement attribués aux défunts ; l'application qu'on en fait en leur faveur n'a plus lieu que par voie d'intercession ou de suffrages.

L'aumône moyennant laquelle vous faites offrir le saint Sacrifice est un nouveau titre à la générosité du Seigneur : vous vous privez de votre argent, vous prenez sur vos plaisirs ou sur vos besoins, tandis qu'une fois mort vous ne gênez que vos héritiers. Il serait donc à craindre que Dieu ne vous en sût gré que dans une mesure restreinte.

Observez enfin que le temps de la vie présente est celui de la miséricorde, le temps de la vie future celui de la justice, et concluez de là qu'une seule Messe entendue par vous sur la terre doit être plus efficace que plusieurs entendues par vos frères, pour le repos de votre âme.

« Autant une paillette d'or est supérieure en prix à un lingot de plomb, autant, dit saint Bonaventure (1), une petite pénitence, librement accomplie en cette vie, est préférable, aux yeux de Dieu, à une grande pénitence imposée dans l'autre. » Il n'en est pas moins vrai que la sainte Messe, dite après notre mort, adoucit pour nous la terrible épreuve du Purgatoire. Seulement, comme nous n'avons là-dessus aucune donnée précise, aucune révélation expresse, nous ne pouvons rien définir. Tout ce que nous savons, c'est que le temps de la purification est abrégé par le saint Sacrifice.

Si la simple pensée de soulager nos défunts doit déjà nous encourager suffisamment à profiter de tous

(1) In Brev. part. I. c. II.

les moyens mis à notre disposition, la certitude de les secourir dans une telle mesure, par la Messe, ne doit-elle pas nous exciter davantage encore à l'entendre ou à la faire dire chaque jour ? Qui donc prétendra aimer son prochain s'il n'assiste pas ses frères du Purgatoire? D'autre part, celui qui n'a pas de charité pour les hommes peut-il en avoir pour Dieu? Ah! vous donneriez de votre état un indice effrayant, si vous négligiez une si fréquente et si facile occasion d'aider ces âmes souffrantes !

Vous ne sauriez pousser à leur égard la charité trop loin. Voici un fait qui vous montrera combien elles ont besoin de vos suffrages assidus. Je le tire des *Ephémérides Dominicaines*. Le père de saint Louis Bertrand se proposait de garder le célibat et d'entrer chez les Chartreux. Saint Bruno et saint Vincent lui apparurent deux fois et lui ordonnèrent de se marier. Il leur obéit, et de ce mariage naquit Louis qui, dès sa dix-septième année, se consacra à Dieu dans l'Ordre de Saint-Dominique, malgré la résistance de ses parents. Quelques années après, son père tomba très gravement malade ; le Saint resta près de lui, l'exhorta avec la plus vive ferveur et put espérer, en raison de ses admirables dispositions, qu'il irait au Ciel tout droit. Aussi quelle ne fut pas sa peine lorsqu'il le vit en esprit dans le Purgatoire, où il implorait son secours ! Les plaintes et l'aspect lamentable de cette âme chérie étant constamment présents à sa pensée, il s'en affligea au point de tomber malade. Pour la soulager, il s'imposait de rudes pénitences, jeûnait tous les jours au pain et à l'eau, se flagellait toutes les nuits et disait la Messe aussi souvent qu'il le pouvait. Il associait ses frères à ses supplications comme à ses angoisses filiales, et ne cessait

d'invoquer Dieu, dans son cœur, sans parvenir à désarmer sa justice. Il y avait près de huit ans que le mort souffrait, lorsqu'il lui apparut de nouveau ; cette fois il était délivré. Il le remercia du service qu'il lui avait rendu et lui déclara que, sans son secours, il aurait souffert de longues années encore. Cette histoire, qui nous montre un homme très vertueux et favorisé d'apparitions célestes tourmenté si longtemps en Purgatoire et destiné à y rester davantage encore sans les mortifications et les prières de son fils, cette histoire, dis-je, doit nous effrayer sur l'avenir qui nous attend. Elle doit nous engager aussi à prier ardemment pour nos défunts et à ne pas nous consoler par la fausse imagination qu'ils sont déjà dans le Ciel. Si vous ne pouvez faire célébrer la Messe, entendez-la au moins, et exhortez vos amis à l'entendre à leur intention. Voici le conseil que Tamberinus donna à une pauvre veuve qui se plaignait à lui de ne pouvoir faire dire une Messe pour son mari : Entendez-en beaucoup et offrez-les à Dieu, car il est possible que votre époux reçoive plus de fruit d'une que vous entendrez qu'il n'en recevrait d'une autre célébrée sur votre demande, mais à laquelle vous n'assisteriez pas. Gobat approuve ce conseil. Je le trouve bon, moi aussi, et je le donne à mon tour à tous les pauvres gens qui sont dans le même embarras que cette femme. Bien qu'en principe vous disposiez d'un plus grand trésor de grâces quand vous faites dire la sainte Messe que lorsque vous vous contentez d'y assister, il n'en reste pas moins vrai que, par une prière fervente, vous pouvez obtenir beaucoup durant le saint Sacrifice, et que vous procurez ainsi à vos chers morts un grand soulagement. Oh ! si nous pouvions contempler le torrent de grâces qui s'échappe

de l'autel, nous serions étonnés de sa largeur et de sa puissance ; si les sombres voûtes du Purgatoire s'ouvraient à nos yeux pendant que les eaux rafraîchissantes se déversent sur les âmes plaintives, nous comprendrions combien notre zèle les console, et peut-être les verrions-nous échanger alors le lieu de leur supplice contre le séjour de la félicité !

O vous qui dites ou entendez la Messe à leur intention, je ne saurais trop vous exhorter à y mettre tout votre cœur et toute votre piété; car vos mérites sont les derniers bienfaits que vous puissiez leur procurer.

Souvenez-vous que, suivant votre ferveur ou votre indifférence, vous augmenterez ou affaiblirez les secours qu'elles attendent si impatiemment au milieu des flammes.

La meilleure manière de les soulager, c'est de répandre sur elles, en l'offrant pendant la Messe, le sang précieux du Sauveur. Le livre du Lévitique nous fournit une preuve touchante de cette vérité (1) : « Je vous ai donné de ce sang, dit le Seigneur, afin qu'il vous serve sur l'autel pour l'expiation de vos âmes, et que l'âme soit purifiée. » — Le prophète annonce ici, écrit saint Thomas (2), que le Sacrifice de l'Eucharistie servira aux âmes du Purgatoire. En effet, si Dieu avait donné aux Juifs le sang des animaux, afin qu'ils l'offrissent sur l'autel, pour l'expiation de leurs péchés, il est évident que le sang de Jésus-Christ nous est donné à la même fin ; et si le sang des animaux purifiait les âmes, combien plus efficace encore devra être celui du Sauveur ! Quelle

(1) Lev., XVII, 11.
(2) Opusc. 58.

utilité n'avons-nous pas droit d'en attendre pour nos frères souffrants !

A leur première effusion, ces ondes sacrées ont délivré tous les captifs, ainsi que nous l'apprend Zacharie (1) : « Tu as, par le sang de ton alliance, ouvert les portes des cachots. » Cette action bienfaisante continue chaque jour à la Messe. Mais quel besoin d'insister ? Non, jamais le malade que dévore une fièvre brûlante ne sera soulagé par un verre d'eau fraîche autant que le sont les âmes sur lesquelles coule, d'une manière mystique, le précieux sang de Jésus-Christ.

Lorsque le Bienheureux Henri Suso (2), prêtre de l'Ordre des Frères Prêcheurs, étudiait à Cologne, il fit, avec un religieux de ses amis, un pacte aux termes duquel celui des deux qui survivrait à l'autre dirait pour le défunt une Messe le lundi et le vendredi de chaque semaine. Son compagnon étant mort le premier, Frère Henri remplit d'abord exactement son engagement, mais finit par le négliger. Son ami lui apparut plusieurs fois pendant la nuit et lui reprocha en gémissant de manquer à sa promesse. Frère Henri l'assura qu'il ne l'avait jamais oublié dans ses prières. « Cela ne suffit pas dit le mort, ce sont des Messes qu'il me faut. Le sang de Jésus-Christ peut seul éteindre les flammes qui me brûlent. » Le Bienheureux lui promit de nouveau de célébrer pour lui. Il le fit et délivra cette âme qui revint le remercier de l'avoir tirée du Purgatoire.

Si les prières du Bienheureux Henri ont été insuffisantes, que dire des nôtres, si sèches, si distraites ?

(1) Zach., IX, 11.
(2) Vie du B. Henri Suso.

— Je me hâte de vous rappeler néanmoins qu'unies à celles du prêtre au saint Sacrifice, elles acquièrent une puissance considérable.

Avant de clore ce chapitre, citons comme motifs d'encouragement les paroles de saint Jérôme (1) : « Les âmes du purgatoire ne souffrent pas pendant le Sacrifice offert à leur intention. » Saint Grégoire dit la même chose (2) : « Les peines des défunts à l'intention desquels la messe est dite, ou que le célébrant recommande particulièrement, sont suspendues ou diminuées pendant ce temps-là. » Je multiplierais volontiers les citations, si je ne m'étais déjà étendu trop longuement.

Admirable enseignement que celui de ces deux Pères ! Consolante doctrine qui nous montre le sang de Jésus-Christ tempérant l'ardeur des flammes dévorantes, ou préservant de leurs morsures les âmes pour lesquelles nous l'offrons !

(1) In Miss. defunct. Venetiis, 1809.
(2) Dialog., VI, 56.

CHAPITRE XXIII

Des prières du prêtre pour ceux qui entendent la Messe.

Vous vous plaignez souvent de manquer de ferveur, et d'être constamment distrait par des pensées étrangères. Je ne saurais rien vous conseiller de mieux que d'aller à la Messe, et d'unir vos faibles prières à celle du Sauveur et à celle du prêtre. De même que le cuivre gagne en valeur par son alliage avec l'or, tout ainsi votre prière, vulgaire et commune par elle même acquerra une noblesse et une valeur inestimables. « La prière faite à la sainte Messe, en union avec le Sacrifice, dit Fornerus, dépasse toutes les autres, quelles que puissent être la durée et la ferveur de ces dernières. » Telle est la touchante vérité que j'exposerai dans le présent chapitre.

A l'autel, le prêtre prie pour tous les assistants. C'est une obligation à laquelle il ne saurait se soustraire, puisque les termes mêmes dont il doit se servir sont dans le missel et qu'aucun prétexte ne peut jamais l'autoriser à les omettre. Par exemple, l'oraison du commencement, appelée *Collecte*, celle récitée à voix basse et nommée *Secrète*, la *Postcommunion*, sont dites pour l'assemblée, donc pour vous, si vous

en faites partie. Vous obtenez même de la sorte autant de grâces que si vous étiez seul dans l'église avec le prêtre.

Mais ne nous contentons pas d'un aperçu sommaire. Voici en détail les prières auxquelles vous avez une part officielle :

Dès le commencement, le servant récite le *Confiteor* au nom des fidèles, et le prêtre prononce sur ces derniers une sorte d'absolution : « Que le Dieu tout-puissant vous fasse miséricorde ; qu'il vous pardonne vos péchés et vous conduise à la vie éternelle ! » *Amen*, répond le clerc. Le prêtre poursuit : « Que le Dieu tout-puissant et miséricordieux vous accorde l'indulgence, l'absolution et le pardon de vos péchés. » *Amen*, répond encore le clerc.

En montant à l'autel, le prêtre prie pour lui-même et pour les personnes présentes : « Délivrez-nous de nos iniquités, ô mon Dieu, afin que, par les mérites de Jésus-Christ, nous puissions approcher du Saint des Saints avec une entière pureté de cœur et d'esprit. »

Au *Kyrie eleison*, qui est un cri de détresse vers le Ciel, au *Gloria in excelsis* aussi bien qu'à la *Collecte*, il parle en son nom et au vôtre. Il adresse à l'assemblée réunie autour de l'autel le *Dominus vobiscum*, salutation pieuse que les Anges et les hommes avaient coutume d'employer jadis, comme nous le voyons dans les histoires de Ruth et de Judith. Il souhaite au peuple d'être avec Dieu, et le peuple lui répond par le même vœu : *Et cum spiritu tuo*. Ainsi le prêtre et les fidèles sont inséparablement unis en Dieu, et il va de soi que le premier prie pour les seconds autant de fois qu'il répète le *Dominus vobiscum*.

Au *Credo*, il fait, comme représentant de l'assem-

blée, cette profession de la foi catholique dans laquelle nous désirons tous vivre et mourir.

A l'oblation du pain, il dit : « Agréez, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, cette Hostie sans tache que je vous offre, moi, votre indigne serviteur, comme à mon Dieu vivant et véritable, pour mes péchés, mes offenses et mes négligences, qui sont sans nombre. Je vous l'offre aussi pour tous les assistants, et même pour tous les fidèles chrétiens vivants et morts, afin qu'elle serve à mon salut éternel et au leur. Ainsi soit-il. »

En versant le vin et l'eau dans le calice : « O Dieu, qui, par un effet admirable de votre puissance, avez créé l'homme dans un état excellent, et qui l'avez réparé d'une manière plus admirable encore, accordez-nous, par le mystère de cette eau et de ce vin, d'avoir part à la divinité de Celui qui a daigné revêtir notre humanité : Jésus-Christ, votre Fils, Notre-Seigneur. »

A l'oblation du calice : « Nous vous offrons, Seigneur, le calice du salut, suppliant votre clémence de le faire monter, avec un parfum d'agréable odeur, en présence de votre divine Majesté, pour notre salut et celui du monde entier. »

Après le *Lavabo* : « Recevez, ô Trinité sainte, ce Sacrifice que nous vous offrons en mémoire de la Passion, de la Résurrection et de l'Ascension de Jésus-Christ, Notre-Seigneur, en l'honneur de la bienheureuse Vierge Marie, de saint Jean-Baptiste, des saints Apôtres Pierre et Paul, des Saints dont les reliques sont ici, et de tous les autres Saints afin qu'il serve à leur gloire et à notre salut, et que ceux dont nous célébrons la mémoire sur la terre daignent intercéder pour nous dans le Ciel. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

Vient ensuite la *Secrète*, oraison mystérieuse, que le prêtre dit à voix basse, pour le peuple. Aux féries, aux fêtes du rite simple ou semi-double, il y en a trois, quelquefois cinq. Aux fêtes du rite double, il n'y en a qu'une.

A la *Préface*, qui varie selon le temps et les solennités, le prêtre loue Dieu à voix haute, en son nom et au nom du peuple. Ce chant exprime la louange la plus sublime que la voix humaine puisse faire entendre, alliée à une musique grave et majestueuse. En voici le texte ordinaire : « Que le Seigneur soit avec vous. — R. Et avec votre esprit! Elevez vos cœurs! — R. Nous les tenons élevés vers le Seigneur. Rendons grâce au Seigneur notre Dieu. — R. Cela est juste et raisonnable. — Il est véritablement juste et raisonnable, équitable et salutaire de vous rendre grâces en tous lieux et en tous temps, ô Seigneur très saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par Jésus-Christ Notre-Seigneur. C'est par Jésus-Christ que les Anges louent votre Majesté, que les Dominations l'adorent, que les Cieux, les Vertus des Cieux et les bienheureux Séraphins célèbrent ensemble votre gloire, dans les transports d'une joie sainte. Permettez-nous, Seigneur, d'unir nos voix à celles de ces esprits bienheureux, pour chanter avec eux, humblement prosternés devant vous : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Les Cieux et la terre sont remplis de votre magnificence. Hosanna au plus haut des Cieux! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. Hosanna au plus haut des Cieux! »

Alors commence le *Canon*, partie de la Messe qui se dit à voix basse, et dont je citerai seulement ces mots désignés sous le nom de *Memento* des vivants : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos

servantes N. N. *(le célébrant nomme mentalement ceux pour lesquels le Sacrifice est offert).* Souvenez-vous aussi de tous ceux qui sont ici présents, dont vous connaissez la foi et la piété, pour qui nous vous offrons ou qui vous offrent ce sacrifice de louange, tant pour eux que pour ceux qui leur appartiennent, pour l'espérance de leur salut et de leur conservation, et qui vous y rendent hommage à vous, Dieu éternel, vivant et véritable. »

« Apprenez par ces paroles, vous dit un pieux auteur (1), à ne pas vous désoler, vous qui êtes trop pauvre pour faire célébrer la Messe, car celle que vous entendez est offerte par le prêtre à vos intentions. Le prêtre vous applique, à vous et aux vôtres, suivant l'étendue de votre foi et de vos désirs, les mérites de son Sacrifice. »

Après le *Memento*, le prêtre ajoute : « Unis à tous les Saints, nous honorons la mémoire, premièrement de la glorieuse Vierge Marie, Mère de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur ; de vos bienheureux apôtres et martyrs Pierre et Paul, etc., par les mérites et l'intercession desquels nous vous supplions de nous accorder, en toutes choses, les secours de votre protection. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Les mains étendues sur l'Hostie, il dit : « Nous vous prions, Seigneur, de recevoir favorablement l'hommage que nous vous rendons par cette oblation qui est aussi celle de toute votre famille, et de nous faire jouir de votre paix pendant notre vie mortelle. Sauvez-nous de la damnation éternelle et recevez-

(1) Marianus Schott. Fundam. perfect. tract. 2, cap. VI, § 12.

nous au nombre de vos élus. Par Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Après l'élévation du calice : « C'est pour cela, Seigneur, que nous, qui sommes vos serviteurs et votre peuple saint, nous rappelant la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa Résurrection et sa glorieuse Ascension, nous offrons à votre sublime Majesté les dons que Vous nous avez faits, l'Hostie † pure, l'Hostie † sainte, l'Hostie † sans tache, le Pain † sacré de la vie éternelle et le † Calice du salut éternel. Nous vous prions de regarder d'un œil favorable l'oblation de ce sacrifice sans tache. Daignez l'agréer comme il vous a plu d'agréer les présents du juste Abel, votre serviteur, le Sacrifice de notre père Abraham et celui de Melchisédech votre grand prêtre. »

Ensuite, profondément incliné : « Nous vous prions humblement, Dieu tout-puissant, d'ordonner que, par les mains de votre saint Ange, ces dons soient portés sur l'autel de votre divine Majesté, afin que tous, tant que nous sommes ici, qui participons à ce Sacrifice, ayant reçu le † Corps très saint et le † Sang de votre Fils, nous soyons remplis de toutes les bénédictions et de toutes les grâces du Ciel. Par le même Jésus-Christ Notre-Seigneur. »

Au *Memento* des morts, il prie pour les âmes à l'intention desquelles il dit la Messe, pour toutes celles qu'on a particulièrement recommandées à son souvenir ; puis il continue : « Et à nous pécheurs, vos serviteurs, qui espérons dans la multitude de vos miséricordes, daignez donner part au céleste héritage avec vos Apôtres, vos Martyrs et avec tous vos Saints, dans la compagnie desquels nous vous prions de nous recevoir, sans examiner nos mérites, mais

en usant d'indulgence à notre égard. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Il dit alors le *Pater* pour lui et pour tous les Chrétiens, et il ajoute : « Daignez, Seigneur, nous délivrer de tous les maux passés, présents et futurs. Donnez-nous, dans votre bonté, la paix durant notre vie mortelle, par l'intercession de la bienheureuse Marie, Mère de Dieu, toujours vierge, et de vos saints Apôtres Pierre et Paul, d'André et de tous vos Saints, afin qu'étant assistés du secours de votre miséricorde, nous ne soyons jamais esclaves du péché, ni agités par aucun trouble. Par le même Jésus-Christ, Notre-Seigneur. »

Il dit trois fois l'*Agnus Dei* : « Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. » Il fait pour lui seul la prière qui suit, mais il récite l'oraison qui accompagne les ablutions pour lui et pour l'assemblée entière, et il termine en disant : « Recevez favorablement, ô Trinité sainte, l'hommage de ma parfaite dépendance, et agréez le Sacrifice que, malgré mon indignité, j'ai offert à votre divine Majesté ; faites, par votre bonté, qu'il m'obtienne miséricorde, à moi et à tous ceux pour lesquels je l'ai offert. Par Jésus-Christ, Notre-Seigneur. » — Enfin, il bénit les fidèles, et lit l'Evangile selon saint Jean.

Vous voyez quelles prières vous vous assurez en assistant à la Messe. Ces prières ont une grande efficacité, car c'est le Saint-Esprit qui les a inspirées. Le prêtre ne les dit pas en son nom, mais au nom du Sauveur et de toute l'Eglise, dont il est le représentant. L'Eglise l'envoie à l'autel comme son député, le charge de présenter ses suppliques à Dieu et d'intercéder auprès de lui pour nos intérêts spirituels et

temporels, pour le salut de tous les hommes et pour la délivrance des âmes du Purgatoire.

Quand le prêtre, arrivant à l'autel, se place sous les yeux de Dieu, Dieu ne voit donc plus en lui un pauvre pécheur, mais le puissant ambassadeur de son Eglise. Il le considère comme le fondé de pouvoirs de son cher Fils dont il tient la place, dont il porte les vêtements et au nom duquel il prononce les paroles de la Consécration : « Ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang. » Sa prière vaut, aux yeux de Dieu, autant que si elle sortait des lèvres du Sauveur lui-même.

Au reste, il ne fait pas que prier : il offre un don, un joyau d'une valeur infinie, le corps et le sang de Jésus-Christ. Dieu le Père ne peut repousser un présent si précieux ni refuser d'exaucer le donateur. Le meilleur moyen d'augmenter la dignité et la noblesse de votre prière, c'est donc de l'unir à la sienne.

C'est ainsi que le prêtre vous vient en aide et obtient ce que votre ferveur seule n'aurait jamais obtenu.

Encore un mot. Le prêtre ne prie pas seulement pour vous; il prie aussi *sur vous*, c'est-à-dire que toutes ses prières contiennent en elles-mêmes la puissance de la bénédiction. Or si la bénédiction a déjà, de sa nature, tant de force, combien n'en acquiert-elle pas davantage, unie au saint Sacrifice? Plusieurs oraisons, deux évangiles sont dits pour vous. A la fin de la Messe, le prêtre élève une dernière fois la main pour vous bénir, afin de vous préserver de tout mal et de répandre les grâces du Ciel sur votre journée.

Ici une question se pose : Toutes les Messes sont-elles également bonnes? Avant d'y répondre, distinguons entre le Sacrifice et la piété du sacrificateur. Demandez-vous si le Sacrifice est le même, offert par *un bon ou par un mauvais prêtre? Je réponds : Oui.*

De même que le baptême est également bon, qu'il soit conféré par un pécheur ou par un juste, par un fidèle ou par un infidèle, par un hérétique ou par un catholique, pourvu que la forme soit appliquée à la matière, et que le ministre ait la volonté de faire ce que fait l'Eglise; le Sacrifice de l'autel est toujours également salutaire, dès lors que le prêtre observe les paroles et les cérémonies essentielles. Avez-vous une intention à donner, il n'y a donc pas à hésiter un seul instant sur le choix du célébrant, car chacun offrira le même Sacrifice, également saint, également efficace, et la Messe du plus vertueux n'est pas meilleure que celle du plus indigne. C'est ce que nous avons établi plus haut, en nous servant de l'expression latine : *ex opere operato*.

Demandez-vous si l'oblation du Sacrifice est toujours également pieuse, également édifiante? La réponse sera non. Le ministre du saint Sacrifice sait par expérience qu'une fois il est recueilli, une autre fois distrait, un jour brûlant de ferveur, froid le lendemain. Aussi s'exhorte-t-il souvent lui-même à la piété. Après l'offertoire, quand il s'est lavé les mains pour exprimer son désir d'être entièrement pur, il se tourne vers le peuple avec cette prière suppliante : *Orate, fratres*, etc. : O mes frères et mes sœurs, nous avons une si grande œuvre à accomplir que je sens l'insuffisance de mes forces. Je vous conjure tous ensemble de m'aider à offrir ce Sacrifice, qui est le vôtre comme le mien. Si je m'acquitte convenablement de mon ministère, vous en retirerez un plus grand profit, car votre piété en sera plus vive ; si je m'en acquitte mal, votre gain sera moindre, puisque vous serez vous-mêmes distraits et dérangés. Ici, nous mettons une différence entre un prêtre pieux et un

prêtre léger, et c'est avec raison que vous assisterez plus volontiers à la Messe du premier qu'à celle du second.

Je vous préviens cependant que, en faisant trop de distinctions, vous vous rendriez coupable de jugement téméraire et que vous vous priveriez à l'avance de quelques fruits, car vous blesseriez la charité, qui est une des conditions requises pour recevoir la grâce. Au reste, dans cette recherche excessive, vous perdriez souvent votre peine : le prêtre le plus fervent n'est point à l'abri des distractions, et, avec un tel système, il vous faudrait choisir non seulement entre les hommes, mais encore entre les jours et les heures.

Un curé avait dit la Messe pendant de longues années à l'édification de ses paroissiens, et il trouvait une grande force et une grande douceur dans la célébration des saints Mystères, quand les troupeaux d'un de ses voisins vinrent à endommager ses récoltes. Il engagea d'abord amicalement l'homme à mieux veiller; mais, n'obtenant rien, il finit par tuer un des animaux malfaisants, qu'il garda comme indemnité. C'était son droit. D'autre part, il ne pensait pas commettre d'injustice, puisqu'il ne faisait que se compenser en partie du préjudice qu'il avait souffert. Aussi monta-t-il sans scrupule à l'autel. Chose étrange, il n'était plus le même : il se sentait froid, insensible, comme mort à la piété. Une personne à qui Dieu avait accordé déjà des grâces signalées pendant la Messe de ce curé, remarqua le changement opéré en lui. Elle éprouva la même indifférence, le même engourdissement, la même froideur. Pleine de trouble, elle alla le trouver et lui confia le sujet de sa peine. Il devint alors évident pour lui que sa conduite avait dû provoquer la cessation des grâces

accoutumées, et il se réconcilia sur l'heure avec son ennemi.

Reconnaissez donc que, même célébrées par des prêtres fervents, les Messes sont quelquefois fort différentes les unes des autres. Le pape saint Alexandre (1) l'affirme d'ailleurs en ces termes : « Plus les prêtres sont dignes, mieux leurs prières sont écoutées. » « Toutes les Messes sont également bonnes en ce qui concerne le Sauveur, dit de son côté saint Bonaventure (2), mais en ce qui concerne le célébrant, il y en a de meilleures et de moins bonnes ; c'est pourquoi il vaut mieux, pour l'entretien de notre propre dévotion, entendre la Messe d'un prêtre vertueux que celle d'un mauvais. » Le cardinal Bona (3) va encore plus loin : « Plus le prêtre est saint et agréable à Dieu, dit-il, plus son Sacrifice est reçu favorablement. » Il en est, en un mot, de la Messe comme des autres bonnes œuvres : elle est d'autant plus méritoire qu'on la célèbre avec plus de ferveur et de zèle.

Autre source de grâces : il n'y a pas que le prêtre à prier pour vous, les Anges prient avec lui.

Il est certain que les Anges sont présents à la Messe. Le Psalmiste nous le fait entendre dans le verset suivant : « Il a commandé à ses Anges de te garder dans toutes tes voies. » Ces esprits célestes, qui ne nous quittent jamais, nous laisseraient-ils aller seuls au saint Sacrifice ? Ah ! non seulement ils nous y accompagnent, mais ils se réjouissent de nos dispositions ferventes, mais ils s'ingénient à nous

(1) Can. Ipsi sacerdotes, Caus. 1ª, quæst. 1ª.
(2) De Sacram. virt., l. XVI, c. XVIII.
(3) De Missâ, cap. I, § 3.

préserver des suggestions du démon, qui s'efforce de nous distraire.

A la messe, il y a au moins autant d'Anges que d'hommes, puisque chaque homme a le sien. Demandez au vôtre de prendre part avec vous et pour vous aux saints Mystères, d'adorer le Sauveur et de l'implorer. Sensible à sa prière, Jésus suppléera lui-même à votre impuissance.

Les Anges sont rangés autour de l'autel, comme nous le font entendre les paroles du prêtre après la Consécration : « Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, d'ordonner que, par les mains de votre saint Ange, cette offrande soit portée devant votre sublime Majesté. » Quand le roi des Anges est personnellement présent et accomplit sur l'autel l'œuvre la plus élevée de sa droite, ne convient-il pas que ses ministres soient aussi présents pour lui rendre honneur?

Je citerai comme preuve les paroles de saint Paul (1) : « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion... de la troupe innombrable des Anges... et de Jésus, médiateur de la nouvelle alliance. » Ce texte s'applique bien à la sainte Messe, dans laquelle le Sauveur remplit la plus haute fonction de son ministère de médiateur. Vous pouvez donc dire en vérité, avec David (2) : « En présence des Anges je chanterai vos louanges, ô mon Dieu ; je vous adorerai dans votre temple et j'exalterai votre saint Nom. » Vous vous agenouillez au milieu de ces purs esprits ; ils vous environnent, ils entendent la Messe avec vous et prient ardemment pour vous. Vous êtes parmi les Chérubins et les Séraphins ; conduisez-vous de telle

(1) Hebr., XII, 22.
(2) Ps. CXXXVII, 12.

sorte que loin de s'attrister de votre indifférence, ils se réjouissent de votre ferveur.

Saint Jean Chrysostome enseigne clairement que les Anges prient pour nous (1) : « Quand le prêtre célèbre le sublime et effrayant Sacrifice de la Messe, les Anges se tiennent auprès de lui, et le chœur des esprits célestes chante un cantique de louange en l'honneur de Celui qui est immolé. » Il ajoute (2) : « A ce moment, non seulement les hommes mais les Anges et les Archanges sont à genoux devant Dieu. C'est le temps qui nous est propice : le saint Sacrifice est à la disposition de ces célestes intelligences ; elles le savent et elles intercèdent pour nous : Seigneur, s'écrient-elles, nous vous prions pour ceux que votre Fils a aimés jusqu'à la mort de la Croix, et à qui il a donné son corps et son sang. » Leur prière est beaucoup plus efficace que la nôtre, car ils sont brûlants d'amour pour le Dieu qu'ils contemplent face à face. Aussi obtiennent-ils mille fois plus que nous. Cependant, unies aux leurs pendant la Messe, vos supplications perceront les nues, et grâce à cette précaution, vous serez exaucé plus sûrement que si vous aviez prié tout seul dans votre maison.

Non seulement les Anges sont présents autour de l'autel, mais ils offrent le Sacrifice et nos prières au Dieu tout-puissant. Nous en avons la preuve dans ces paroles de saint Jean (3) : « Un Ange se tenait près de l'autel du temple, un encensoir d'or à la main. On lui donna une grande quantité de parfums, afin qu'il offrît les prières de tous les Saints sur l'autel qui est

(1) De Sacerd., lib. VI.
(2) Homil. 3 de incomp. Dei naturâ.
(3) Apoc., VIII, 3-4.

devant le trône de Dieu, et la fumée de ces parfums, s'élevant de la main de l'Ange avec les prières des Saints, monta vers Dieu. »

Les Anges recueillent donc vos prières pour les offrir comme un parfum suave en présence du Seigneur. Pourquoi, en effet, l'Ange se tiendrait-il près de l'autel, si la victime n'y était immolée? Pourquoi placerait-il sur cet autel les prières des Saints, si ce n'était pour les offrir en même temps que la Messe.

Concluons : la prière faite à la Messe est plus efficace que toutes les autres. Efforcez-vous par conséquent d'assister chaque jour à cet adorable Sacrifice, unissez-vous aux Anges, et chargez ces purs esprits de suppléer par leur ferveur à votre indifférence. Ils porteront vos vœux au Ciel.

CHAPITRE XXIV

Loin de nuire au travail, la sainte Messe le favorise.

Les hommes en général tiennent pour perdues les heures qu'ils n'emploient pas au travail. Mais ce sont surtout les instants consacrés à l'audition de la Messe ou à tout autre acte de religion qu'ils qualifient ainsi. Je veux leur montrer combien ils se trompent, et combien cette erreur leur est préjudiciable. Si vous rencontrez un ami, en vous rendant à votre tâche quotidienne, vous causez volontiers avec lui; vous lui racontez les nouvelles et, pendant une demi-heure, vous oubliez tout. S'agit-il d'entendre la Messe, vous êtes tourmenté dix fois au moins à la pensée que votre besogne souffre. Illusion satanique!

Non, l'audition de la Messe n'est pas préjudiciable aux ouvriers; loin de là, elle leur procure de grands biens, et, au lieu de nuire à leur travail, elle l'avance. C'est ici le cas de rappeler la parole du Sauveur (1): « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Les commentateurs de l'Ecriture sainte expliquent ce texte dans notre sens, comme si Jésus-Christ avait

(1) Matth., VI, 33.

voulu dire : Ne vous inquiétez pas de la nourriture du corps, et, avant de vaquer à vos affaires temporelles, commencez par entendre pieusement la Messe. Vous glorifierez ainsi votre Dieu, qui, en retour, pourvoira à vos besoins. Si vous rendez à un grand personnage un service important, n'en serez-vous pas récompensé ? Or, en assistant au saint Sacrifice, vous rendez au Seigneur un hommage infini, vous lui procurez un plaisir immense, vous lui faites un don qui surpasse en valeur le Ciel tout entier. Laissera-t-il sans rémunération cette riche offrande ? En reconnaissance de l'honneur que vous lui avez procuré, ne veillera-t-il pas sur vous? — Non, le souverain Maître, qui récompense les moindres bonnes œuvres, ne saurait oublier celle-ci. S'il l'oubliait, on pourrait lui dire au jour du jugement : Seigneur, j'ai entendu la Messe, et vous ne m'en avez pas tenu compte; à votre service j'ai perdu au lieu de gagner. Dieu n'autorisera jamais un tel reproche par sa conduite, et quoique les biens terrestres soient peu de chose à ses yeux, il a souvent favorisé visiblement l'assiduité au saint Sacrifice. Je citerai quelques exemples.

Commençons par l'histoire bien connue que raconte saint Jean l'Aumonier. Il y avait dans une rue d'Alexandrie deux cordonniers. L'un, marié et père de famille, assistait chaque jour à la Messe. De la pauvreté il passa bientôt à une heureuse aisance. Le second, marié aussi, mais sans enfants, ne mettait jamais le pied à l'église pendant la semaine, et travaillait jour et nuit sans pouvoir sortir de la gêne. Il alla un jour trouver son voisin et lui dit : Comment se fait-il que vous, qui avez de la famille et qui travaillez moins que moi, sembliez faire fortune, tandis que je reste

pauvre, moi qui pourtant n'ai pas d'enfants et ne prends jamais de repos? — J'ai trouvé un trésor où je vais puiser chaque matin, répondit l'autre, tel est le secret de ma prospérité. — Montrez-moi ce trésor et permettez-moi d'y recourir à mon tour.—Soit! venez avec moi demain, je vous conduirai à la cachette; c'est d'ailleurs un trésor si considérable que la ville entière pourrait s'y enrichir.

Le jour suivant, dès l'aube, le pauvre cordonnier, tout joyeux, fut exact au rendez-vous. Son camarade lui dit : Commençons par entendre la Messe, puis nous nous rendrons au lieu convenu. Or, le saint Sacrifice achevé, il le remit au lendemain. Le lendemain, même proposition, même delai. Le troisième jour enfin notre homme, de très méchante humeur, dit à son prétendu guide : Je connais depuis longtemps l'église et la Messe; vous avez eu tort de vous moquer de moi. — Ne vous fâchez pas, répliqua l'honnête ouvrier, je ne me suis nullement moqué de vous, et vous ai réellement indiqué le lieu du trésor : ce lieu, c'est l'église, ce trésor, c'est la Messe. C'est là que je vais chercher l'aisance que vous m'enviez. Faites comme moi, vous recevrez de Dieu les même faveurs; En preuve de la vérité de mes paroles, écoutez le conseil du Sauveur : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice, et le reste vous sera donné par surcroît. » Dès les premiers temps de mon mariage, j'ai cherché ce royaume par l'audition quotidienne de la Messe, et j'ai obtenu le nécessaire dans les choses temporelles. Vous, au contraire, vous apprenez à vos dépens combien un zèle mal entendu est dangereux, puisque vous avez reçu la misère en partage. Lè cordonnier, touché de ce discours, assista chaque matin au saint Sacrifice et fut béni de Dieu.

Le nom de l'auteur qui rapporte ce trait est un gage suffisant de son authenticité. Le pieux ouvrier a eu raison de nommer la Messe un trésor; elle est véritablement d'une valeur inestimable et on peut lui appliquer les paroles du Sage : « C'est un trésor infini pour les hommes; ceux qui en usent ont part à l'amitié de Dieu (1). » C'est une mine d'où l'on tire à la fois l'or céleste et l'or terrestre. Celui qui y assiste en état de grâce reçoit la bénédiction du Père éternel, bénédiction autrement précieuse que celle donnée par Isaac à Jacob, laquelle n'avait pour objet « que la rosée du ciel, la graisse de la terre, l'abondance du blé et du vin » (2). Cette dernière était toute terrestre, tandis que la première est à la fois spirituelle et temporelle. En effet, après la Consécration le prêtre dit : « Nous vous supplions, ô Dieu tout-puissant, d'ordonner que ces dons soient portés par les mains de votre saint Ange sur votre sublime autel, afin que tous, tant que nous sommes ici, qui participons à ce Sacrifice, ayant reçu le corps très saint et le sang de votre Fils, nous soyons rempli de toutes les bénédictions et de toutes les grâces du Ciel. » En vertu de cette prière, et par l'efficacité des divins Mystères, vous êtes béni dans votre corps et dans votre âme, dans vos travaux et dans vos affaires, dans les choses du temps comme dans celles de l'éternité. « Vous êtes béni, disent les saints Livres (3), en entrant et en sortant, vous êtes béni dans votre maison et dans votre champ, et tous les ouvrages de vos mains sont bénis.

Suivant un proverbe dont les ouvriers et les pay-

(1) Sap., VII, 14.
(2) Gen., XXVII, 28.
(3) Deut., XXVIII, 3, 4.

sans connaissent la justesse, rien ne va sans la bénédiction de Dieu. Quelque actif que soit votre travail, il ne fructifiera pas si Dieu ne le féconde. Or, il n'y a pas sur la terre de moyen plus sûr d'obtenir cette faveur que l'audition de la sainte Messe ; car, là, ce n'est pas seulement le prêtre qui bénit, c'est Jésus-Christ lui-même, ainsi que sainte Brigitte l'a constaté de ses yeux. A l'élévation de l'Hostie, cette grande Sainte vit Notre Seigneur faire, avec la main droite, le signe de la croix sur le peuple et l'entendit en même temps prononcer ces paroles : « Je vous bénis, vous tous qui croyez en moi. » En bénissant les personnes, Jésus bénit aussi leurs travaux et leurs affaires.

Enée Sylvius (1) rapporte qu'il y avait jadis en Istrie un gentilhomme qui, sans être de mauvaise vie, négligeait complètement la Messe, et finit, à la suite de son indifférence, par tomber dans la misère. Incapable de soutenir son rang à la ville, il alla s'établir à la campagne ; mais, continuant à supporter son épreuve avec impatience, il passa peu à peu du découragement au désespoir. Dans cet état d'esprit, le démon lui inspira la détestable pensée de se soustraire à ses maux par le suicide. La tentation était si pressante qu'il ne se sentait pas la force d'y résister. Il avait demandé conseil aux ecclésiastiques et aux personnes du monde, et essayé en vain tous les moyens quand, un jour, deux prêtres, après avoir reçu ses confidences, lui conseillèrent de solliciter chaque matin à la Messe la délivrance de cette obsession, l'assurant qu'il n'y avait pas d'arme meilleure contre les assauts de l'esprit du mal ni de meilleure pratique

(1) Descrip. Europæ, c. 21.

pour s'attirer les bénédictions divines. Le gentilhomme les écouta et eut grandement à s'en féliciter, car il recouvra la paix, et la prospérité revint dans sa maison. Il ne s'en tint pas là. Résolu d'assister tous les jours au saint Sacrifice, dont il avait éprouvé les effets salutaires, il s'attacha un prêtre pour le faire offrir régulièrement dans son oratoire. On ne saurait dire les fruits spirituels et temporels qu'il recueillit de cette dévotion.

Il y avait un an qu'il vivait ainsi lorsque, un jour de fête solennelle, le curé le pria de laisser son chapelain dire la première Messe à la paroisse. Il y consentit avec peine, à la condition expresse qu'on attendrait son arrivée pour commencer la grand'Messe. Il se lève de bonne heure, monte à cheval et se dirige vers l'église, située sur une montagne voisine ; mais voici qu'on lui remet en chemin une lettre concernant une affaire pressante dont la réponse ne pouvait, sans grave dommage, être différée. Il retourne donc chez lui, règle la question, puis reprend en toute hâte la route du village. Arrivé sur la montagne, il trouve un paysan : D'où venez-vous ? lui demande-t-il. — De la grand'Messe. — Elle est finie ? — Oui, répondit l'homme. Le retardataire parut si bouleversé de cette nouvelle, il se plaignit si amèrement que le paysan se mit à rire et lui dit : Vous m'étonnez avec votre désespoir ; j'ai manqué pour ma part, sans m'en inquiéter, plus d'une Messe en ma vie. — Ne faites-vous donc point cas de la sainte Messe ? — Si, mais il ne faut rien exagérer ; qu'ai-je gagné, par exemple à celle d'aujourd'hui ? En suis-je devenu plus riche ? — Moi, au contraire, je l'ai en si haute estime que, si vous voulez m'abandonner les mérites que vous venez d'acquérir, je vous donnerai mon manteau. Le paysan ayant accepté

la *proposition*, les *deux hommes* se séparèrent enchantés de leur contrat (1).

Lorsque le gentilhomme arriva au village, l'office était terminé. Il s'en plaignit au curé, lequel s'excusa, alléguant qu'il avait attendu jusqu'à neuf heures, et qu'il s'était décidé à ne pas différer davantage, convaincu que son paroissien ne viendrait pas. Après dîner et chemin faisant, il racontait à son chapelain le retard causé par la lettre à laquelle il avait fallu répondre et l'échange qu'il avait *fait, quand il* aperçut le paysan pendu à un arbre à quelques pas du lieu où le fatal marché s'était conclu. En punition de sa cupidité et de son peu d'estime pour la sainte Messe, ce malheureux, assailli à *son tour* par la tentation du suicide, n'avait pas su y résister. Exemple mémorable de la témérité de ceux qui parlent légèrement du saint Sacrifice.

Puisse ce fait singulier vous être un utile enseignement ! — Si vous omettez facilement la Messe, et que vous tombiez dans la pauvreté, ne demandez pas d'où vous vient l'épreuve. Dieu se montre avare envers vous, parce que vous avez été avare envers lui : vous lui avez refusé l'hommage auquel il est le plus sensible, il vous prive de ses bienfaits.

Gardez-vous de dire comme ce paysan : A quoi la Messe sert-elle ? Suis-je plus riche après qu'avant ? Qu'un ignorant s'exprime ainsi, soit ; vous qui lisez ce livre, vous comprenez trop la valeur et l'efficacité surnaturelles des saints Mystères pour proférer un pareil blasphème.

(1) Inutile de faire observer que ce contrat était nul. Si le gentilhomme fut récompensé, il ne le dut qu'à ses bonnes intentions. (*Note du traducteur.*)

L'audition de la Messe n'est pas seulement utile à l'âme, elle l'est aussi au corps ; sa vertu s'étend aux choses du temps comme à celles de l'éternité.

« Le jour que vous avez entendu la Messe, dit Fornerus, la nourriture vous profite davantage, vos travaux sont plus fructueux, vos peines moins nombreuses, moins accablantes. »

« Celui qui a entendu la Messe le matin, ajoute un autre auteur, réussira mieux dans ses entreprises, dans son commerce, dans ses voyages. Le Seigneur fortifiera son corps et son âme, les Anges le garderont avec plus de vigilance, et, s'il vient à mourir, le Christ l'assistera à son dernier moment pour le récompenser de l'avoir assisté lui-même pendant le saint Sacrifice. »

Oui, l'audition de la Messe est favorable au travail ; je l'ai appris par ma propre expérience, autant que par le dire d'autrui. Voici d'ailleurs une preuve nouvelle de cette vérité. Saint Isidore, paysan espagnol, avait entrepris les terres d'un riche seigneur. Il s'acquitta de sa tâche avec zèle, mais sans rien changer à ses habitudes de piété. Chaque matin, il allait d'une église à l'autre entendre la sainte Messe et employait quelques heures à la prière. Sa fidélité plut tellement à Dieu qu'il le fit aider par les Anges, afin que son travail ne souffrît point et, quand sa femme venait lui apporter à manger, elle apercevait souvent deux esprits célestes, tenant chacun une charrue attelée de bœufs blancs qui labouraient avec lui. Isidore ne les voyait pas, et elle se gardait bien de lui révéler le miracle, de peur qu'il n'en conçût de l'orgueil. Cependant certains cultivateurs, attachés au service du même gentilhomme et fort hostiles à leur compagnon, se plaignirent à leur maître. Seigneur, lui

dirent-ils, Isidore passe ses matinées à visiter les églises, il ne vient jamais à l'heure et fait moitié moins de besogne que nous. Nous vous en avertissons, parce que cela vous porte préjudice. Le maître, plein de colère, appelle l'accusé et lui reproche durement son inexactitude : Si je dépends de vous, répondit le Saint avec douceur, je dépends aussi du Roi des rois, et je ne puis négliger mes devoirs envers lui. Vous craignez que je ne vous fasse tort : rassurez-vous : je vous dédommagerai au temps de la moisson. Apaisé par ces paroles, le gentilhomme cessa de réclamer ; mais, voulant se rendre compte par lui-même du moment auquel son serviteur se mettait à l'ouvrage, il sort un jour de grand matin, se cache derrière un rocher, et constate que, de fait, il arrivait en retard. Outré de fureur, il s'avance, la menace à la bouche, quand il voit tout à coup, de chaque côté de la charrue du pieux laboureur, deux autres charrues tirées par des bœufs blancs. A ce spectacle, il s'arrête étonné. Bientôt sa surprise est au comble, car, au moment qu'il s'approche, les attelages s'évanouissent avec leurs mystérieux conducteurs. Il aborde Isidore, et, le saluant amicalement, lui dit : Au nom du Ciel. quels sont les deux hommes qui t'aidaient à travailler ? Le Saint sourit, ne sachant que répondre. Je t'affirme, insiste le maître, que j'ai vu avec toi deux autres laboureurs qui ont disparu comme je m'avançais. — Dieu m'est témoin, dit Isidore, que je n'ai appelé personne que lui à mon secours. A ces mots, le gentilhomme comprit que les deux inconnus étaient des Anges, et il se réjouit d'avoir à son service un homme aussi vertueux.

Autre exemple. Il y avait en Espagne (1) un cheva-

(1) Mariana, Hist. Hisp., VIII, 9.

lier nommé Fernando Antolinus qui professait pour le saint Sacrifice une telle dévotion qu'il n'omettait pas un seul jour d'y assister, même quand il était surchargé d'affaires. A cette époque, les Maures d'Afrique, maîtres de la plus grande partie de la péninsule, en opprimaient impitoyablement les habitants. Or, en 982, Fernando fut mis à la tête de l'armée et infligea des pertes considérables aux ennemis. Ceux-ci, à leur tour, informés par leurs espions que le général entendait la Messe tous les matins, sans jamais y manquer, profitèrent de ce moment pour attaquer ses troupes. Aussitôt les officiers le font prévenir du danger et prier de venir sans retard. Bien qu'effrayé d'une si grave communication, le noble espagnol répondit qu'il ne pouvait sortir avant la fin de la Messe. Les officiers entrent dans l'église, informent eux-même Fernando des pertes déjà subies, et lui répètent que, s'il ne vient pas à leur secours, l'armée est perdue. Ne craignez rien, leur dit-il, le Dieu que je sers nous protègera, quant à moi, je ne quitterai pas ce lieu que le saint Sacrifice ne soit achevé. Ils s'en retournent, croyant tout perdu. Quel n'est pas leur étonnement, quand, à leur arrivée, ils voient un cavalier semblable en tous points au général, monté sur un de ses chevaux, revêtu de ses armes, qui passait devant les troupes et les exhortait énergiquement. Ce cavalier pénètre dans les masses ennemies, frappe à droite et à gauche et enfonce les rangs. Les soldats, suivant leur intrépide chef, écrasent les Maures. Bref, en quelques instants, les Chrétiens ont remporté une éclatante victoire. Tout l'honneur en est à Fernando. L'armée entière veut lui témoigner sa reconnaissance ; mais Fernando demeure introuvable. On pense qu'il est retourné à

l'église rendre grâce à Dieu d'un si grand succès, et on va l'y chercher. Chose étrange, il semble ignorer son triomphe et quittait justement l'autel pour venir au combat. On l'acclame, on vante son héroïsme. Il ne comprend rien à ces témoignages : Je me demande, dit-il à ses officiers, si vous parlez sérieusement. — Comment ! n'avons-nous pas été témoins de votre bravoure ? N'est-il pas juste de vous glorifier, quand vous venez de remporter à vous seul une telle victoire ? Toute l'armée eût été massacrée si votre présence n'eût changé la face du combat. — Croyez-moi, je n'ai même pas donné un coup d'épée, n'ayant quitté l'église qu'à la fin de la Messe. — Mais nous vous avons vu de nos yeux mettre les Maures en déroute.— Si vous dites vrai, répond Fernando, plein de surprise, ce n'est pas moi qu'il faut remercier.

A ce moment, un soldat arrive avec le cheval du général, qu'il avait trouvé dans les champs courant sans cavalier. Tout le monde est stupéfait à la vue de l'animal haletant, couvert d'écume, portant attachées après lui les armes de son maître, toutes ruisselantes de sang. Je jure, s'écrie Fernando, que je ne me suis pas servi de mon cheval aujourd'hui ; c'est mon Ange gardien qui, sous une forme semblable à la mienne, aura combattu pendant que j'entendais la Messe en priant pour vous. Vous voyez combien cette œuvre est agréable à Dieu et quels bienfaits elle procure aux hommes ! Si j'avais quitté l'église, selon vos désirs, l'Ange ne serait pas venu et la victoire nous aurait échappé.

Reconnaissez, vous aussi, avec l'illustre général, que l'assistance au saint Sacrifice, loin de nuire à nos affaires, attire sur les choses temporelles comme sur les spirituelles la bénédiction divine.

CHAPITRE XXV

De la manière d'offrir la sainte Messe et de la valeur de l'oblation.

Ame dévote qui lisez ce chapitre, gravez-le dans votre mémoire, car vous pouvez tirer grand profit des renseignements qu'il contient.

Rappelez-vous d'abord que la Messe est le seul sacrifice du Christianisme, et que c'est au Dieu éternel qu'on l'offre. « La Messe, dit le père Gobat (1), n'est pas seulement une prière, c'est le seul acte d'adoration, la seule offrande digne de Dieu, puisque la victime immolée est divine. Le Christ est le véritable Pontife, le célébrant véritable. Après lui vient le prêtre qui est son instrument, puis l'assistance. Tous les fidèles présents ont en effet le pouvoir d'offrir le saint Sacrifice; certains laïcs le font même parfois avec une âme plus pure que celle du prêtre. Je place en quatrième ligne ceux qui contribuent aux honoraires ou qui procurent les objets du culte, tels que calice, chasuble, etc., etc., enfin tous ceux qui, empêchés par leurs occupations de venir corporellement, se tiennent en esprit au pied de l'autel. Tous participent aux fruits du mystère. »

(1) Alphab. sacr. aud.

Méditez ces paroles : elles enferment une belle et consolante doctrine.

Une des grâces les plus signalées que Dieu ait accordées au monde est, à coup sûr, d'avoir permis non seulement aux prêtres, mais aux laïcs, aux femmes, aux enfants, d'offrir à sa sublime Majesté ce Sacrifice auguste. Les Juifs étaient moins privilégiés. Dans l'ancienne loi, l'immolation des victimes, l'offrande de l'encens étaient réservées aux prêtres. L'encens, le peuple devait l'apporter aux holocaustes et aux sacrifices de paix, mais il lui était défendu d'y mettre le feu. Quiconque transgressait cette prescription se rendait coupable de péché grave.

L'Ecriture sainte (1) nous montre à ce sujet les prêtres résistant aux prétentions téméraires du roi Osias. « Ce n'est point à vous, ô Roi, lui dirent-ils, qu'il appartient de brûler l'encens, c'est aux enfants d'Aaron, consacrés pour ce ministère. Sortez donc du sanctuaire et ne méprisez pas notre conseil ; car cette action ne vous sera point imputée à gloire par le Seigneur Dieu. » A ces mots, Osias, outré de fureur, éclate en paroles menaçantes et saisit l'encensoir ; mais au même instant, Dieu le frappe de la lèpre.

Sous la loi de grâce, il en va autrement. Les laïcs touchent à l'encensoir ; ils sont même invités à offrir l'holocauste. Ecoutez comment saint Pierre (2) proclame la dignité du Chrétien : « Vous êtes la race élue, l'ordre des prêtres-rois, la nation sainte, le peuple conquis, afin de publier les grandeurs de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière. »

(1) II Paral. xxvi, 18.
(2) I Epist., ii, 9.

Suivant le prince des Apôtres, tous les fidèles des deux sexes exercent donc à la Messe une espèce de sacerdoce. Quelle faveur pour vous, ô Chrétien, que de pouvoir offrir à Dieu le corps et le sang de Jésus-Christ ! Usez souvent de ce droit, soyez fidèle à cette oblation, vous amasserez une fortune immense. Je dirai même que vous ne sauriez autrement entendre comme il faut la sainte Messe.

En effet, dit un pieux auteur (1), « entendre la Messe, ce n'est pas seulement y assister, c'est encore offrir le Sacrifice en s'unissant d'intention au célébrant ».

Je suis du même avis. Pour entendre la Messe, il est indispensable de l'offrir à Dieu avec le prêtre. Cette nécessité découle de sa nature même, puisqu'elle est un sacrifice. Par conséquent, les fidèles qui se contentent d'y prier, tout en satisfaisant au précepte ecclésiastique, ne participent pas aux grâces propres de l'oblation. La comparaison suivante fera mieux ressortir ma pensée.

Une personne récite dévotement plusieurs rosaires, les offrant à Jésus-Christ et à sa sainte Mère. Une autre personne n'a entendu et offert à Dieu qu'une seule Messe. Quelle est celle qui donne davantage ? Quelle est celle qui sera le plus récompensée ? Assurément c'est la seconde. La première offre une prière très sainte, mais qui, après tout, ne tire sa valeur que de la piété de celui qui la fait, tandis que l'autre a dans les mains un don absolument divin. Ce qu'elle offre, c'est la chair du Christ, ce sont les larmes, la mort, les mérites du Christ.

Mais, répondrez-vous, la première fait au moins don

(1) P. Antoine de Spire.

de ce qui lui appartient. On n'en saurait dire autant de la seconde, puisque le mérite du saint Sacrifice revient à Jésus-Christ. — Je vous le répète, celui qui offre la sainte Messe, donne son bien propre, attendu qu'il est réellement propriétaire des mérites du Sauveur. Oui, à l'autel, nous nous approprions tout ce que Jésus a mérité par sa Passion, par l'effusion de son précieux sang, par sa mort. Si vous ne voulez pas croire à ces consolantes paroles, croyez au moins à celles de l'Eglise : « Le Sacrifice non sanglant, nous dit le concile de Trente (1), est le moyen par lequel nous recevons les fruits du Sacrifice sanglant. » Ce que vous acquérez de cette manière étant tout aussi réellement votre propriété que ce que vous acquérez au prix de vos efforts personnels, vous avez droit, pendant la Messe, d'offrir à Dieu, comme vôtres, les mérites de Jésus-Christ.

Songez donc à l'étendue de la grâce que vous fait le Sauveur, quand, vous établissant prêtre d'une manière spirituelle, il vous confère le pouvoir d'offrir au Très-Haut ce Sacrifice sublime, comme il convient à un prêtre, c'est-à-dire non seulement pour vous-même, mais aussi pour les autres. « Le célébrant, dit Fornerus, n'est pas seul à immoler la Victime eucharistique. Vous vous associez à son action, et tous les Chrétiens s'y associent avec vous. »

C'est d'ailleurs le sens des paroles que l'Eglise met sur les lèvres de son ministre après le *Sanctus* : « Souvenez-vous, Seigneur, de vos serviteurs et de vos servantes et de tous les fidèles ici présents, pour lesquels nous vous offrons, ou *qui vous offrent eux-*

(1) Sess. XXII, cap. 2.

mêmes ce Sacrifice de louange, *pour eux et pour tous ceux qui leur appartiennent.* »

La coopération des assistants est encore exprimée dans la prière que récite le prêtre avant la Secrète : « Priez, mes frères, pour que mon Sacrifice, *qui est aussi le vôtre*, soit agréable à Dieu le Père tout-puissant. » Cette prière, il l'adresse à toute l'assemblée, comme s'il disait : Mon œuvre est vôtre autant que mienne ; mon Sacrifice vous appartient autant qu'à moi ; par conséquent vous devez m'aider à l'offrir. Après l'élévation du calice il dit : « O Seigneur, nous, vos serviteurs et votre peuple saint, nous offrons à votre sublime Majesté une Hostie pure, une Hostie sainte, une Hostie sans tache. »

Le prêtre exprime ainsi la part qu'ont les fidèles dans l'oblation de la Messe. En ne vous unissant à lui ni de la voix ni du cœur, vous tromperiez son attente, vous vous porteriez à vous-même un grand préjudice. « Soyez donc attentif, conclut Fornerus, à ne pas perdre un si grand bien ; n'oubliez point d'exercer votre mystique sacerdoce pour vous et pour les vôtres. » Sublime prérogative à laquelle renoncent les personnes qui manquent la Messe, celles qui l'entendent sans attention ou qui s'acquittent, pendant ce temps-là, de leurs prières ordinaires. Donc l'offrande que je viens de décrire est incomparablement la meilleure de toutes les pratiques et, plus on la renouvelle, plus on réjouit Dieu, plus on expie ses fautes ; plus grande aussi est la récompense qu'on se prépare dans le Ciel. Dire à Dieu : *Je vous offre*, signifie ici : je vous paye ; je paye la rançon de mes péchés, je paye l'acquisition des biens célestes, je paye la délivrance des âmes du Purgatoire.

On peut, il est vrai, dire en tout temps avec avan-

tage, en dehors même de la Messe : Seigneur, je vous offre votre cher Fils, je vous offre sa Passion, sa mort, je vous offre ses vertus, ses mérites. Mais cette oblation ne se fait qu'en esprit, tandis que celle dont je parle est réelle ; car, Jésus étant sur l'autel, ses mérites, ses vertus y sont avec lui. C'est là qu'il renouvelle sa Passion et sa mort, c'est de là qu'il nous communique ses trésors, qu'il se donne lui-même à nous, afin que nous l'offrions à son Père céleste. Or, si l'offrande faite par de simples paroles, en dehors de la Messe, est déjà si efficace que Jésus-Christ a pu dire à sainte Gertrude (1) : « Quelque coupable que soit un homme, il lui suffira, pour espérer son pardon, d'offrir à mon Père mes souffrances imméritées », ne sera-t-elle pas plus efficace encore, quand elle aura pour objet les mérites du Sauveur devenus véritablement notre propriété?

Jésus tint une fois à sainte Mechtilde (2), pendant le saint Sacrifice, le langage suivant : « Je te donne mon divin Corps, ma Passion amère, afin que tu puisses, à ton tour, me les présenter comme ton bien. Offre-les-moi ; je te les rendrai ; puis tu me les offriras encore et, chaque fois, ton mérite se multipliera ; car ce que l'homme fait sur la terre lui sera compté au ce tuple dans l'éternité. »

Ce n'est pas seulement à sainte Mechtilde, c'est à nous tous que Notre-Seigneur abandonne ses mérites.

Prenons donc aussi pour nous le conseil que nous venons d'entendre, et mettons-le en pratique.

Un mot maintenant sur la valeur de l'oblation.

(1) Lib. IV, c. xxv.
(2) Lib. I, c. xiv.

De toutes les prières de la Messe, aucune n'est plus consolante que celle du prêtre, lorsque, après l'élévation du calice, il dit, en offrant au Père céleste l'Agneau divin chargé des péchés du monde : « Seigneur, nous, vos serviteurs et votre peuple saint, offrons à votre sublime Majesté une Hostie pure, une Hostie sainte, une Hostie sans tache, etc. » Le peuple saint, ce sont les assistants ; ils sont sanctifiés par la Messe, suivant la parole de Jésus (1) : « Je me sanctifie pour eux, afin qu'ils soient sanctifiés dans la vérité. » Ils sont sanctifiés, comme parle saint Paul, « par l'aspersion du sang divin. »

Qu'elle est précieuse, cette Hostie, qui n'est autre que la chair très pure, l'âme très sainte, le sang immaculé de Jésus-Christ ! Je l'ai déjà dit plusieurs fois, elle a plus de prix que l'or et les pierres précieuses. Si quelqu'un, possédant en propre la terre entière, voire même le Ciel et tous ses habitants, en faisait hommage au Très-Haut, son présent resterait infiniment au-dessous de celui-ci.

Qu'offrez-vous à Dieu, en effet ? Un don incomparable, le seul qui soit parfaitement digne de sa Majesté sublime. Je ne saurais en donner une idée plus haute, car il n'y a rien de supérieur à la Divinité. Que de conséquences découlent de ce principe ! Vous tendez à un pauvre un morceau de pain : votre acte a une valeur considérable, s'il est inspiré par la charité ; mais qu'un prince distribue tous ses trésors, ne mérite-t-il pas plus que vous ? Que dirons-nous donc du prêtre et du peuple qui offrent au Tout-Puissant son Fils avec son Humanité sainte ? Expliquons-nous mieux à l'aide d'une comparaison.

(1) Joan., XVII, 19.

Les citoyens d'un grand Etat font faire une coupe artistique, de l'or le plus pur, et l'envoient au prince, comme témoignage de leur amour, par une ambassade choisie. Le donataire recevra cet objet avec joie, mais, si on a déposé dans la coupe un joyau de la valeur d'un royaume, les sentiments du prince seront encore plus vifs.

A la Messe, nous offrons à Dieu l'Humanité du Christ, c'est-à-dire la créature la plus noble, la plus parfaite qui soit sortie de ses mains et qui en puisse sortir : voilà la coupe précieuse. Nous l'offrons, quand, après la Consécration, les yeux levés au Ciel, nous disons : O mon Dieu ! je vous offre votre cher Fils immolé sur cet autel.

Un tel présent est déjà magnifique. Ce n'est cependant pas tout ; nous plaçons dans le vase d'or un joyau dont la valeur n'a d'égale que celle de l'Infini : la Divinité du Christ « habitant son Humanité », suivant l'expression de saint Paul (1).

Sans doute c'est, à proprement parler, l'Humanité qui fait l'objet du Sacrifice ; mais comme les deux natures sont si étroitement unies qu'elles ne peuvent plus être séparées, nous les offrons nécessairement l'une avec l'autre. L'Humanité est la coupe, la Divinité le joyau. Quelle joie pour le Père céleste à la réception de ce don sans pareil, à la vue de ce Jésus dont il a dit : « Voilà mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ! » Aussi quelle riche récompense n'avons-nous pas le droit d'attendre ! Que de fautes effacées ! Que de dettes payées !

Ce don précieux n'est pas un emprunt, c'est notre

(1) Colos., II, 9.

propriété. Jadis nous l'avons reçu du Ciel ; il redevient nôtre à chaque Messe, comme cela ressort des paroles déjà citées, suivant lesquelles le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ appartient véritablement au prêtre et au peuple. Encore une fois, quel trésor ! « L'homme, dit le Père Sanchez, devient plus riche par la sainte Messe, s'il sait l'entendre, que par la possession de tous les biens créés (1). » Inutile d'ajouter que, pour Sanchez comme pour tous les Docteurs, entendre la Messe, c'est offrir au Père éternel son Fils bien-aimé.

Cette pratique vous sera facile, si vous vous pénétrez de la pensée que vous êtes associé au célébrant, que c'est par son intermédiaire que vous faites agréer la Victime au Très-Haut. Dites-donc : O mon Dieu, je ne suis pas digne de monter à l'autel, de prendre Jésus dans mes mains profanes, mais je m'avance en esprit près de votre ministre, je l'aide à élever l'Hostie et le calice. Rainaldi rapporte que Henri I[er], roi d'Angleterre, qui entendait chaque jour trois Messes, avait coutume de s'agenouiller à côté de l'autel, et que c'était pour lui une grande consolation de soutenir les bras du prêtre qui élevait les saintes Espèces. Si cet usage existait encore aujourd'hui, vous ne laisseriez à personne l'honneur dont le pieux monarque était si jaloux. Eh bien, Dieu vous tient compte de votre désir ; dites lui seulement du fond du cœur : Seigneur, je vous offre votre cher Fils par les mains du prêtre. Le Père éternel comprendra le sens de vos paroles et se contentera de votre intention.

A l'offrande de la sainte Hostie joignez celle du pré-

(1) Thes. miss., 24.

cieux Sang. Rien n'est plus efficace pour désarmer la colère céleste. Notre-Seigneur le révéla un jour à sainte Madeleine de Pazzi. Depuis ce moment, l'illustre Sainte offrit, jusqu'à cinquante quatre fois par jour, avec la plus grande ferveur, ce Sang précieux pour les vivants et pour les morts. De son côté, Jésus-Christ, lui montra les âmes dont elle avait, par ce moyen, obtenu la conversion en cette vie ou la délivrance en l'autre.

« Il est bien à craindre, répétait-elle souvent, que l'impénitence des pécheurs ne soit proportionnée à notre paresse. Ah ! si nous offrions à leur intention le Sang de Jésus Christ, Dieu se réconcilierait avec eux et les préserverait des peines éternelles. »

Je l'ai dit, l'offrande du précieux Sang peut être faite en tous temps et en tous lieux, mais jamais et nulle part aussi fructueusement qu'à la Messe, parce que là elle est réelle. Celui qui dit à la Messe : Seigneur, je vous offre ce sang divin par les mains du prêtre, offre réellement le précieux Sang que le prêtre a dans le calice, et cette offrande lui est mille fois plus avantageuse que s'il ne contentait de paroles en dehors du saint Sacrifice. « Si un homme, ajoutait sainte Madeleine de Pazzi, offre le sang de Jésus-Christ à Dieu le Père, il lui fait un don au-dessus de tout don, un don si grand, que Dieu qui le reçoit se reconnaît débiteur de sa créature. » La Sainte n'exagère-t-elle point ? Non, puisque, à l'exception du Dieu infini, il n'est rien au Ciel ni sur la terre qui égale en valeur ce Sang, dont une seule goutte est plus précieuse qu'un océan du sang des martyrs, « dont une seule goutte, dit saint Thomas, serait assez puissante pour purifier le monde de tout péché. »

Ainsi, que Dieu vous accorde en retour la rémis-

sion de vos péchés, qu'il vous donne même le Ciel, sa munificence est infiniment inférieure à la vôtre.

Je résume. Faites au pied de l'autel ce que vous auriez fait au pied de la Croix ; recueillez le Sang qui s'échappe des plaies de Jésus pour l'offrir à Dieu. Dieu seul serait à même de nous révéler par quels trésors de grâces et de pardon il répondra à votre oblation. Ce que je puis vous dire, c'est que vous n'aurez rien à envier aux témoins du crucifiement.

CHAPITRE XXVI

Combien il est utile de se recommander à beaucoup de Messes.

Pour prévenir toute fausse interprétation, je commence par répondre à une difficulté.

Quelle conduite tenir dans une église où l'on célèbre simultanément à plusieurs autels? Certaines personnes se figurent que, dans ce cas, elles ont autant de mérites que si elles assistaient successivement au même nombre de Messes. C'est une erreur : saint Alphonse de Liguori, saint Thomas, Laymann, tous les Docteurs, demandent deux choses pour l'accomplissement du second précepte de l'Eglise : 1° Que l'on s'acquitte matériellement de l'œuvre prescrite ; 2° Que l'esprit s'applique, au moins virtuellement, soit à Dieu, soit aux mystères du Sacrifice, soit enfin aux paroles ou aux actes du célébrant. Il est donc tout aussi impossible d'entendre à la fois plusieurs Messes qu'il est impossible de prononcer ou de suivre à la fois plusieurs sermons. Comment être attentif à deux ou trois choses en même temps, quand une seule doit absorber toutes les puissances?

Les théologiens enseignent aussi qu'on ne peut entendre la Messe par fractions. L'axiome que deux demis valent un entier ne saurait être invoqué ici. L'homme qui entre dans une église où deux prêtres

offrent le saint Sacrifice, l'un étant au *Pater*, l'autre au commencement, ne satisfait pas à l'obligation, s'il ne reste à la Messe du second jusqu'à la fin. Sans cette dernière condition, il fait un acte méritoire, les quelques instants qu'il donne à Dieu seront inscrits en lettres d'or au livre de vie, mais il n'entend pas la Messe, car le Sacrifice est indivisible.

Cette question résolue, vous demanderez peut-être s'il n'est pas mieux d'assister simultanément à plusieurs Messes qu'à une seule. Je distingue. Vous mettez-vous au point de vue du culte rendu à Dieu? La chose est indifférente, attendu que *vous ne pouvez* offrir qu'un seul Sacrifice à la fois. Vous mettez-vous au point de vue de votre propre avantage? Je n'hésite point à répondre affirmativement, puisque chaque prêtre vous applique les mérites du divin Médiateur. Il est toutefois nécessaire de n'être pas distrait par le bruit, trop ordinaire en ces circonstances. Si donc vous êtes d'une nature telle que le moindre mouvement étranger détourne votre esprit, choisissez de préférence une petite église où on ne dise qu'une seule Messe. Je m'explique en deux mots. Ainsi qu'il a été démontré au chapitre XXIII, tous les prêtres prient et offrent le saint Sacrifice à l'intention des assistants. Conclusion : s'il n'y a qu'un prêtre à l'autel, vous n'avez qu'une seule prière et une seule application des mérites de Jésus ; s'il y en a trois ou plus encore, votre profit spirituel s'accroît d'autant.

Les Anges présents à toutes les Messes prient eux-mêmes pour vous. Dès lors, plus nombreuses sont les Messes, plus nombreux aussi sont vos intercesseurs. Enfin le prêtre principal, Notre-Seigneur Jésus-Christ, tout en se sacrifiant pour le monde entier, s'offre pour chacun des membres de l'assemblée. Par

conséquent, si vous n'assistez qu'à une seule Messe, le Christ ne prie pour vous que sur un seul autel, tandis que, si vous êtes à plusieurs, Jésus prie pour vous sur plusieurs autels. Il fait plus que prier, il vous donne ses mérites, augmente en vous la grâce, vous accorde enfin mille faveurs précieuses, et d'autant plus abondantes que vous entendez plus de Messes.

Voici un fait merveilleux, emprunté à la vie de sainte Elisabeth, reine de Portugal, qui prouve avec quelle générosité Dieu récompense cette dévotion. Un seigneur de la cour, sur le point de mourir, dit à son fils : Je quitte ce monde, plein d'espérance en la divine miséricorde, et je te laisse seul héritier de mes biens ; mais, avant toute chose, je te recommande d'entendre chaque jour la sainte Messe, et, si tu me succèdes dans ma charge, de servir fidèlement ton roi. Après la mort de son père, le jeune homme fut attaché au service de la reine, qui, témoin de sa piété, lui portait un grand intérêt, lui donnait de bons conseils et lui confiait souvent la distribution de ses aumônes. Cette princesse avait un autre page, mais qu'elle souffrait difficilement à cause de ses mauvaises mœurs. Celui-ci, aveuglé par la jalousie, haïssait profondément son compagnon. Le malheureux ne s'en tint pas là. Voulant à tout prix faire éloigner le vertueux jeune homme, il l'accusa auprès du roi d'entretenir avec Elisabeth un commerce coupable. Il assura même qu'il était fréquemment dans la chambre de la reine, seul avec elle. Denys se refusait à le croire, sachant ce qu'était sa femme. Le calomniateur le conduisit dans un lieu d'où il lui montra le page sortant de l'appartement indiqué. Ce plan odieux réussit : l'époux indigné résolut de se venger. Un jour, se promenant à cheval aux environs de la ville, il arrive près d'un

four à chaux, appelle le maître et lui dit : Je t enverrai demain matin un messager qui te demandera si tu as exécuté mes ordres : prends-le et jette-le, quoi qu'il puisse dire, dans ton four, sinon je t'y ferai jeter toi-même à sa place. L'homme promit d'obéir à cet ordre cruel. Le lendemain, de grand matin, le roi manda le page et lui dit : Rendez-vous en toute hâte au four à chaux et demandez si mes volontés sont accomplies. Vous me rapporterez aussitôt la réponse. Le jeune page partit sur-le-champ, tout en s'affligeant de n'avoir pas assisté à la Messe, car il craignait de ne pouvoir le faire ce jour-là. En passant près d'une église, il entendit sonner la Consécration. Il entre, adore le Sauveur, l'offre à Dieu pour sa sauvegarde temporelle, comme pour son salut éternel. Sa piété satisfaite, il continue son chemin, tout joyeux, et trouve une autre église dans laquelle le même signal retentissait ; il y entre également, mais, pressé par l'heure, il sort presque aussitôt. Il reprend sa route, entend pour la troisième fois une clochette annonçant l'Elévation et, pour la troisième fois se rend à cet appel. Sa joie intérieure était si grande qu'il resta à l'église jusqu'à la fin de la Messe.

Pendant ce temps, le roi, éprouvant un violent désir de savoir sa vengeance accomplie, envoya l'autre page chez le chaufournier s'assurer de l'exécution de ses ordres. Le messager, qui comprenait le sens de sa mission, se hâta si bien qu'il arriva le premier : Le roi est-il obéi ? demanda-t-il avec précipitation.— Pas encore, répondit l'homme, mais il va l'être. Aussitôt l'infortuné est dépouillé de ses vêtements, lié par les pieds et les mains et, malgré ses protestations, jeté dans la fournaise. A peine était-il consumé que le vrai condamné arriva. Si vous étiez venu un peu plus tôt,

lui dit le chaufournier, vous auriez assisté au supplice de votre compagnon, bien qu'il assurât que ce n'était pas lui, mais vous, qui deviez être brûlé vif. Le page rentra au palais, très effrayé, ne sachant pas en quoi il avait déplu. Vous êtes-vous acquitté de mes ordres? lui demanda le roi, fort surpris de le revoir. A ces mots, qui étaient pour lui une révélation, le jeune homme, tombant aux pieds de son maître, lui raconta la promesse faite à son père mourant. L'occasion s'étant offerte d'entendre trois Messes, il n'avait point cru aller contre son devoir en en profitant. Telle a été l'explication de son retard et la cause de son salut. Denys, reconnaissant alors son innocence, le conduisit chez sa femme et apprit d'elle qu'elle lui permettait quelquefois de venir chercher dans son appartement les aumônes qu'elle le chargeait de distribuer aux pauvres de Lisbonne.

Imitez un si touchant exemple. Rendez, vous aussi, à votre Sauveur les hommages auxquels il a droit. Nous parlerons, dans un des chapitres suivants, de l'efficacité du saint Sacrifice. Apprenez, en attendant, la manière de vous y recommander, et voyez combien la fidélité à cette pratique est avantageuse.

Quelques auteurs soutiennent qu'on participe aux fruits de toutes les Messes auxquelles on se recommande. Selon d'autres, on ne saurait bénéficier d'un sacrifice auquel on ne coopère pas. Si une simple recommandation suffit, disent-ils, à quoi bon assister à la Messe les jours ordinaires?

Je reconnais sans peine que vous n'entendrez jamais qu'une seule Messe à la *fois*, alors même qu'on en dirait cent dans la même église ; mais rien ne vous empêche de vous recommander à toutes, ni, par conséquent, d'y être présent en esprit. De cette façon,

pendant que vous offrirez le saint Sacrifice avec un prêtre, tous les autres qui disent la Messe en même temps prieront pour vous. Aussi, je ne saurais trop vous engager à demander un *memento* à tous ceux auprès de qui vous avez l'occasion de le faire. C'est un antique usage, chez les ecclésiastiques célébrant dans la même église, de se recommander les uns aux autres. Faites-en autant, quand même vous assisteriez assidûment au saint Sacrifice, vous qui n'avez pas l'avantage d'être si près de Dieu.

En certains pays, quand un prêtre quitte la sacristie pour aller à l'autel, il prie ses confrères de le bénir, en disant : *Benedicite;* les autres répondent : *Deus benedicat;* et ils ajoutent : *Commendo me ad tua sacra,* je me recommande à vos saints Sacrifices. Prenez cette pieuse habitude. Présent ou absent, vous en retirerez de grands avantages, car vous exprimerez par là votre désir d'assister aux saints Mystères et Dieu vous en tiendra compte : « Quel trésor, dit sainte Gertrude (1), on acquiert par un moyen si facile ! » Vous savez qu'à telle heure la sainte Messe est dite quelque part, et il ne dépend que de vous d'y faire porter votre souvenir, n'hésitez pas : puisque le prêtre prie pour les assistants, vous serez du nombre, étant présent d'une manière spirituelle.

Grand sujet de consolation pour les personnes cloîtrées, qui ne peuvent entendre autant de Messes qu'elles le désirent, pour les gens du monde qui n'assistent qu'à une seule, quand ils n'en sont pas complètement privés à cause de leurs occupations, pour les malades enfin et pour les prisonniers.

Si vous êtes empêché d'aller à l'église, lisez au moins

(1) Lib. IV, c. xv.

les prières liturgiques, uni d'intention avec tous les prêtres qui célèbrent à ce moment. Formez le désir d'offrir le Christ sur tous les autels où il est présent.

Vous me demanderez pourquoi je vous engage à vous recommander à des Messes dont vous ne savez ni l'heure ni le lieu. Ne serait-il pas plus simple de vous recommander en général à toutes celles qui sont ou qui seront célébrées sur la terre? L'idée est très belle, mais non pratique puisque, pour participer aux fruits du Sacrifice, il faut y coopérer réellement, et que vous ne pouvez être présent en même temps dans toutes les églises de la terre, même par la pensée la plus rapide.

Voici une doctrine qui n'en est pas moins très consolante. L'Eglise catholique offrant chaque Messe (car le prêtre n'est que son ministre), le fruit principal lui en revient. Or, c'est de la vie de l'Eglise que vous tirez votre vie spirituelle, c'est donc des mérites de la sainte Messe, lesquels entretiennent et augmentent incessamment le trésor de l'épouse de Jésus-Christ.

Toutefois, il vaut beaucoup mieux être présent corporellement; car, dans ce cas, tout en ne pouvant offrir qu'une seule Messe, vous avez l'avantage de vous unir à tous les prêtres qui célèbrent, et vous participez à leurs prières pour les assistants.

CHAPITRE XXVII

Pressante exhortation à entendre chaque jour la sainte Messe.

Si vous avez lu attentivement et un peu médité ce livre, vous avez dû sentir s'éveiller en vous une grande ferveur pour la Messe, et vous n'avez besoin d'aucune autre exhortation pour l'entendre chaque matin. J'ajouterai cependant quelques considérations nouvelles, propres à fortifier votre zèle.

Disons d'abord qu'aucune heure du jour n'est plus précieuse que celle durant laquelle vous assistez aux saints Mystères. C'est vraiment une heure privilégiée, et tout ce que vous faites alors devient pour vous un trésor. Les autres heures, comparées à celle-ci, ne sont qu'un vil métal à côté de l'or le plus pur ; car les biens temporels ont infiniment moins de valeur que les richesses spirituelles. Le travail est plus important que l'audition de la Messe, m'objecterez-vous ; il est nécessaire à l'entretien de la vie. Je vous répondrai : L'audition de la Messe est plus importante que le travail, car, sans elle, vous ne sauriez être réellement heureux. Loin de moi la pensée de vous détourner du travail ; jè soutiens seulement que, chaque jour, vous pouvez prendre une demi-heure pour la donner au Seigneur. Fécondé par la bénédiction du Ciel, votre

travail même n'en ira que mieux. Si, au contraire, par négligence, ou en vue d'un bien temporel, vous omettez la Messe, vous changez l'heure d'or en heure de plomb ; vous vous causez un préjudice hors de comparaison avec tous les dommages matériels ; vous renoncez à un gain mille fois plus considérable que celui que vous pourriez faire en toute une longue journée de labeur. J'en ai pour preuve les paroles du Maître : « A quoi sert-il à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son âme ? »

Oh ! si vous réfléchissiez à cela, comme on vous verrait assidu au saint Sacrifice ! Que gagnent pendant une demi-heure, le paysan qui cultive son champ, l'ouvrière qui tire son aiguille ? Quelques centimes à peine. Insensés ! Par une seule Messe ils s'enrichiraient assez pour acheter le Ciel, et ils sacrifient cette fortune à un travail payé deux ou trois pièces de cuivre ! Disons plus : tout serait bénéfice, car, dans sa libéralité, Dieu compenserait le léger prélèvement d'une demi-heure sur un jour, en rendant plus profitable le travail suivant.

Voici une réflexion qui fera mieux voir encore combien cette négligence est contraire à la raison. Si l'or tombait des nuages, ne laisseriez-vous pas de côté vos occupations ? Ne vous précipiteriez-vous pas pour le recueillir ? Eh bien, à chaque Messe, un or précieux tombe du Ciel. Cet or, c'est l'augmentation de la grâce divine, de la vertu, des mérites, de la gloire céleste ; c'est la consolation et la piété, c'est la bénédiction divine dans l'ordre du temps, c'est le pardon des péchés, c'est la remise de la peine, c'est la participation aux mérites de Jésus-Christ. Cet or, c'est le bonheur, la grâce, la miséricorde, toutes choses d'une valeur infinie. Libre à vous de vous l'approprier. Si

au contraire, pour vous épargner un léger dérangement, pour ne point perdre un avantage misérable, vous négligez d'entendre la Messe un jour de semaine, vous surpassez en inconséquence l'homme qui continuerait à travailler au lieu de recueillir la pluie d'or.

Ecoutez Eligius (1) : « La sainte Messe a la priorité sur toutes les dévotions ; celui qui la délaisse tarit promptement en lui les sources de la piété. Comme le soleil vivifie toutes les plantes, elle active toutes les œuvres. Le soleil est à lui seul plus lumineux, plus chaud, plus utile à la terre que l'ensemble des planètes ; de même la Messe est plus agréable à Dieu, plus fructueuse pour vous, plus salutaire pour le monde, plus secourable aux âmes du Purgatoire quo tous les autres mérites de votre journée. Au saint Sacrifice, en effet, vous rendez au Seigneur un hommage digne de lui et vous lui procurez une incomparable jouissance. »

Que dire encore? Si, par vos bonnes œuvres, vous ajoutez au bonheur des Anges et des saints, par la Messe vous les comblez d'allégresse ; si, par vos bonnes œuvres, vous acquérez une fortune, par la Messe vous vous ménagez une récompense infinie. Eclairons cette vérité à l'aide d'une comparaison.

Deux journaliers sont occupés à défricher un vignoble : l'un deux trouve un trésor, l'autre rien. Ce dernier travaille jusqu'au soir à la sueur de son front et, l'heure venue, il ne reçoit que le prix accoutumé. Le premier s'est reposé après sa précieuse découverte; il a passé le jour dans l'oisiveté. Malgré cela, il a gagné cent fois plus que son compagnon. Ainsi en

(1) Lib. XXXIV, c. xxII.

est-il des œuvres. Fussent-elles accomplies avec la plus grande piété, elles ne sont dignes que d'un salaire ordinaire, tandis que la Messe est un trésor.

Que d'autres considérations devraient vous engager à ne la manquer jamais! Vous avez été créé par Dieu pour le servir; la Messe est la dernière expression du culte divin; vous êtes tenu de le remercier de tant de bienfaits spirituels et temporels : la Messe est le plus précieux de tous les sacrifices d'actions de grâces; vous êtes sur la terre pour louer la Majesté divine : la Messe est le plus digne sacrifice de louange ; vous êtes le débiteur du Seigneur : la Messe est le plus complet des sacrifices d'expiation; vous courez incessamment le danger de tomber dans le péché : la Messe est le plus efficace des sacrifices propitiatoires; la mort et le démon vous guettent pour vous arracher la vie et vous précipiter dans l'abîme : la Messe est une sauvegarde contre tous les maux. Enfin, vous aurez grand besoin, à votre dernière heure, de la protection des Saints, et cette protection, vous ne pouvez l'obtenir aussi sûrement par aucun autre moyen. Notre-Seigneur a dit à sainte Mechtilde qu'il enverrait à votre secours, à l'heure de votre mort, autant de Saints que vous auriez entendu de Messes.

Si votre état ne vous permet pas de fréquenter assidûment l'église, faites au moins célébrer quelquefois, afin de suppléer à ce que vous omettez dans le service de Dieu et de payer la dette énorme de vos péchés. Etes-vous trop pauvre? Voici un utile conseil. Un homme, une femme, une famille sont pressés par le besoin. Aidez-les dans leur travail pendant vos heures de loisir et, après les avoir obligés, dites-leur : Veuillez entendre pour moi la sainte Messe, à laquelle

mes occupations ne me permettent d'assister que les jours fériés. Certainement ils se rendront de tout cœur à vos désirs, ou bien ils enverront leurs enfants. Vous vous ménagerez ainsi le bonheur d'avoir, pendant que vous vaquerez à votre tâche, un représentant près de l'autel. Je ne puis assez vous dire combien cette pratique est avantageuse; rappelez-vous seulement l'exemple que j'ai cité à la fin du chapipitre XIX.

Mais, m'objecterez-vous, peut-on assister au saint Sacrifice pour un autre? Sans aucun doute, car il n'en est pas de l'audition de la Messe comme de la communion. Communier pour un autre, c'est en quelque sorte manger pour un autre. Or, comment donner à autrui la nourriture que l'on prend? Cela n'empêche pas, il est vrai, vos communions d'être, sous d'autres rapports, fort utiles à vos frères. Vous dites, par exemple : J'offre cette communion pour les âmes du Purgatoire; c'est comme si vous disiez : En participant au saint Sacrement, je me suis élevé à un degré tout particulier de grâce devant Dieu. J'en profite pour prier avec plus d'ardeur et de confiance à l'intention des fidèles de l'Eglise souffrante. Tel est le vrai sens de ces expressions. Il en va différemment de l'audition de la Messe. Le saint Sacrifice n'a pas été institué seulement pour celui qui y assiste ou qui l'offre. Jésus-Christ peut être immolé pour les absents, soit par l'officiant, soit par le peuple. En effet, comme le prêtre le dit au *Memento* des vivants, ceux qui entendent la Messe l'offrent pour eux-mêmes et pour tous les leurs. De plus, ils peuvent appliquer une partie des mérites qu'ils en retirent ou des richesses satisfactoires qu'ils y puisent, à une autrepersonne. C'est pourquoi je considère comme plus avantageux d'entendre la Messe pour le prochain que

de communier pour lui. N'avez-vous personne qui veuille vous rendre ce service; je vous rappellerai ce que j'ai expliqué plus haut : recommandez-vous à un prêtre, ou assistez en esprit à telle Messe dont vous savez l'heure et le lieu. De cette manière, le dernier des pauvres peut participer au saint Sacrifice.

Autre stimulant plus persuasif encore. Vous connaissez le proverbe célèbre : *Verba movent, exempla trahunt*, les paroles touchent, les exemples entraînent. Si mes exhortations ne vous ont pas décidé, je vous citerai l'exemple de Saints qui, malgré de nombreuses occupations, ne manquaient jamais la Messe.

Le Pape Léon III (1) ne connaissait pas de meilleur secours, et la célébrait avec la plus grande piété, non seulement une ou deux fois par jour, mais au moins sept, et parfois neuf (2). Le saint évêque Ulrich avait

(1) Baronius an. 816, n° LIV.

(2) Dans les premiers temps de l'Eglise, les prêtres célébraient chaque jour autant de Messes que leur demandait leur dévotion personnelle ou la piété des fidèles. Le pape Alexandre II (Dist. 1, can. 52 Sufficit. De Consecr.) déclara qu'il suffisait d'en dire une, attendu que le Christ a racheté le monde entier par une Passion unique. Il ajouta que le prêtre qui en célébrait plusieurs, poussé par des motifs de cupidité ou de vaine complaisance à l'égard des séculiers, péchait gravement. Innocent III (lib. III, tit. 41, cap. 3) rendit une décision dans le même sens. « A l'exception du jour de la Nativité du Seigneur, répondit-il à un évêque qui le consultait, ou à moins d'un cas de nécessité, il suffit de dire la Messe une fois par jour. » La discipline actuellement en vigueur est très précise. En dehors du jour de Noël où, suivant un usage de temps immémorial, les prêtres célèbrent trois Messes, le binage n'est autorisé que dans certaines circonstances soumises à l'approbation de l'Evêque. (Note du traducteur.)

coutume de la chanter trois fois, à moins que la maladie ou une affaire importante l'en empêchât.

Sainte Hedwige, duchesse de Pologne, en entendait chaque matin plusieurs et, s'il n'y avait pas assez de prêtres dans sa chapelle, elle en faisait appeler d'autres qu'elle dédommageait de leur dérangement. Rainaldi rapporte que saint Louis, roi de France, assistait toujours à deux et souvent à quatre. Ses serviteurs en murmuraient. Il ne convient pas, disaient-ils, qu'un roi demeure toute la matinée à l'église, comme un moine; le nôtre ferait mieux de s'occuper des affaires du royaume et de laisser la Messe aux prêtres. Le roi, l'ayant appris, leur dit : Je m'étonne de vos plaintes. Ah! aucun de vous ne me reprocherait de passer deux fois plus de temps au jeu ou à la chasse. Excellente réponse qui ne s'applique pas seulement aux serviteurs de Louis IX, mais à nous tous. En effet, nous pensons perdre beaucoup de temps et de profit si, un jour de semaine, nous entendons une ou deux Messes; mais que nous consacrions de longues heures à bavarder, à jouer, à dormir, nous n'en aurons aucun scrupule. Quel aveuglement! Au rapport du même Rainaldi, Henri Ier, roi d'Angleterre, assistait trois fois par jour au saint Sacrifice, bien qu'il fût accablé des affaires de l'Etat. Le roi de France vint le voir et lui dit entre autres choses : On ne doit pas aller à la Messe aussi souvent qu'au sermon. — Je ne sais, répondit Henri, mais, pour moi, j'aurais plus de plaisir à contempler les traits de mon ami qu'à écouter ses louanges. Je suis de l'avis de ce prince, et j'ai souvent répondu à ceux qui me demandaient s'il valait mieux entendre la Messe qu'une instruction, que je donnais la préférence à la Messe.

Aucune dévotion n'était plus chère au bienheureux

frère Antoine de Stroncone (1). Il servait à l'autel avec une telle ferveur et y ressentait de telles consolations, qu'il en perdait le boire et le manger. Si, de l'aube jusqu'au soir, on avait célébré des Messes, il ne serait pas sorti de l'église. Devenu vieux et pouvant à grand'peine se mouvoir, il assistait encore aux saints Mystères. A l'article même de la mort, il voulait quitter son lit pour s'y rendre. Les autres religieux l'engageant à s'en abstenir, dans la crainte que cet effort n'achevât d'épuiser ses forces, il leur répondit : Si vous saviez quels bienfaits l'âme reçoit à la Messe, vous ne parleriez pas ainsi.

Selon Baronius, l'empereur Lothaire l'entendait trois fois chaque jour, même dans les camps. Surius rapporte que Charles-Quint ne la manqua qu'une seule fois. Le bréviaire romain mentionne l'émotion voisine de l'extase qu'y ressentait saint Casimir. Nous lisons dans la *Vie de saint Venceslas* que l'empereur Othon, ayant convoqué à Worms les princes et les seigneurs, leur enjoignit de se trouver au palais de très bonne heure pour le conseil. Le duc de Bohême commença par aller à la Messe. L'empereur et les princes s'impatientaient de son retard. Enfin Othon, exaspéré, leur dit : Si Venceslas vient, que personne ne se lève pour lui faire place. La Messe terminée, celui-ci arrive, et l'empereur aperçoit deux anges marchant à ses côtés. Aussitôt, quittant son trône, il va au devant du duc qu'il serre dans ses bras, et, comme l'assemblée s'étonnait de le voir manquer le premier à la consigne, il s'excusa en disant qu'il n'avait pu s'empêcher de rendre honneur à Venceslas à cause des Anges qui l'accompagnaient.

(1) Bolland., VII feb.

Le célèbre maréchal Tilly était fidèle au prix des plus grands dangers, à la même dévotion. Un fait, connu de tous ses contemporains et qui nous a été conservé par le Père Gobat, montre combien cette assiduité plaisait à Dieu. Pendant la campagne de 1623, Tilly entendait un matin la Messe que le Père Jean Pierson, son confesseur, disait dans une grange, quand le baron Lindela vint lui apprendre que le duc Christian de Brunswick était en marche vers le camp impérial. « Mon cher Lindela, répondit-il, je suis retenu, vous le voyez, par une affaire urgente. Hâtez-vous de retourner au camp ; rangez les troupes, et je vous rejoindrai aussitôt après la Messe. » Le baron obéit ; mais, comme il arrivait au camp, il crut que le maréchal avait changé d'idée, car il l'aperçut chevauchant à travers l'armée, dont il stimulait l'ardeur, et courant sus aux hérétiques. En peu de temps, la cavalerie ennemie est battue, les fantassins, au nombre de trente mille, sont tués ou fait prisonniers. Après la Messe, Tilly, qui n'avait pas quitté l'église, monte à cheval et s'élance sur le champ de bataille, où il constate avec surprise le succès des siens. Lorsque la victoire fut confirmée et le butin partagé, il demande à Lindela d'où venait ce triomphe glorieux. L'officier lui répondit : « La présence de Votre Excellence a encouragé les soldats ; à mon retour au camp, je vous vis pénétrer dans les rangs ennemis, et nos cavaliers vous suivirent. » Tilly reconnut l'assistance du Ciel, car il savait bien n'être arrivé qu'à la fin du combat ; mais, pour tenir caché le prodige dont il avait été favorisé, il garda le plus profond silence. Le Père Pierson révéla cependant que le maréchal avait entendu la Messe jusqu'à la fin, et il fut prouvé ainsi que l'Ange gardien du capitaine autrichien s'était

battu à sa place, comme l'avait fait jadis, contre les Maures, le céleste protecteur d'un général espagnol.

Si des rois, si de grands personnages, accablés par les affaires publiques, ont entendu avec ferveur, tous les jours de leur vie, non seulement une mais plusieurs Messes, comment nous excuserons-nous auprès de Dieu d'y avoir été infidèles, nous qui n'avons que des occupations vulgaires ? Je crains que le Juge suprême ne nous dise en toute justice (1) : « Prenez ce serviteur inutile, liez-lui les mains et les pieds, et jetez-le dans les ténèbres extérieures, là où il y aura des pleurs et des grincements de dents »

Vous me répondrez : Dieu ne me damnera pas pour avoir omis la Messe les jours ordinaires, puisque l'audition en est facultative. Sans doute Dieu ne vous damnera pas précisément à cause de vos omissions, mais il vous punira d'avoir négligé son service, et de n'avoir pas fait fructifier le talent qui vous était confié. Le serviteur paresseux qui fut jeté dans les ténèbres extérieures n'avait dissipé ni perdu au jeu le dépôt de son maître ; il le lui avait exactement rendu ; son tort fut de ne pas en avoir tiré parti.

Dans l'omission de la Messe, c'est moins notre propre dommage que celui de Dieu et des Saints qu'il faut considérer. Voici comment s'exprime à ce sujet le *Pédagogue chrétien* : « Si un prêtre en état de grâce et dans de bonnes dispositions s'abstient, par une négligence sans excuse, de dire la Messe, il dérobe, autant qu'il dépend de lui, à la sainte Trinité la louange et la gloire, aux Anges la joie, aux pécheurs le

(2) Matth., xxv, 30.

pardon, aux justes le secours, aux âmes du Purgatoire le soulagement, à l'Eglise un grand bien spirituel, et se prive lui-même d'un remède salutaire. Le tort causé par le Chrétien qui manque sans raison suffisante la sainte Messe est, proportion gardée, comparable à celui de ce prêtre (1). »

Ah ! si un serviteur vous portait chaque jour un aussi grand préjudice que celui que vous portez à Dieu par vos omissions, vous vous hâteriez de le congédier. Craignez donc que Dieu ne vous repousse, vous aussi, pour ne l'avoir pas servi convenablement. Il punit souvent cette absence de zèle avec une extrême sévérité. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple, emprunté à Augustin Manni. Le fait eut lieu aux environs de Rome, pendant l'hiver de 1570.

Trois marchands qui s'étaient rendus de Gubbio à la foire de Cisterno descendirent ensemble dans une auberge. Ils avaient gagné beaucoup d'argent. Deux d'entre eux dirent : « Il nous faudra partir de bonne heure demain matin afin d'arriver le soir chez nous. « Je ne suis pas de votre avis, répondit l'autre ; demain dimanche, notre premier devoir est d'entendre la Messe ; nous reprendrons ensuite notre route sous la protection de Dieu. » Ils persistent quand même dans leur résolution, et le lendemain, dès l'aurore, ils montent à cheval. « Voulez-vous donc manquer la sainte Messe un dimanche ! s'écria leur compagnon. — Nous y assisterons une autre fois. Dieu ne nous en voudra pas si, pour un motif de cette importance, nous ne l'entendons pas aujourd'hui. « Bref, ils s'obstinent tous les deux dans leur idée, malgré les remontrances du troisième, qui les laissant partir, se rendit seul

(1) De Præp. ad Miss., c. 5.

à l'église. La justine divine les attendait à Corfuone, à deux milles de Cisterno. Ils traversaient sur un pont de bois une rivière débordée. Tout à coup le pont s'effondre sous leurs pas. Les chevaux se sauvent à la nage, mais les cavaliers, coulant à fond avec l'argent gagné, périssent dans les eaux. Lorsque, une demi-heure plus tard, le troisième marchand arriva, les habitants lui racontèrent le terrible accident en lui montrant sur la rive les cadavres qu'on venait de retirer. Très effrayé, il reconnut là le sévère jugement de Dieu, et il remercia le Ciel de lui avoir épargné une mort si affreuse. Les veuves de ses compagnons apprirent de sa bouche la triste fin de leurs maris.

Puisse ce châtiment vous convaincre qu'il ne faut jamais, dans un intérêt temporel manquer la Messe les jours d'obligation, comme le font beaucoup de commerçants, sans se soucier davantage du péché mortel qu'ils commettent. Les acheteurs se souviendront aussi, de leur côté, qu'ils ne sont point excusables d'aller faire des emplettes dans des endroits où l'accomplissement du précepte leur est impossible. Qu'ils sachent bien qu'avec la marchandise ils acquièrent les peines de l'enfer, à moins toutefois qu'il ne s'agisse d'un objet absolument indispensable.

Les parents empêchent-ils leurs enfants d'assister au saint Sacrifice, c'est un devoir pour ces derniers de suivre l'exemple de sainte Geneviève, que sa mère Gérontia voulait, sans raison suffisante, retenir à la maison un jour de fête. La jeune sainte lui dit, avec une fermeté au-dessus de son âge : « Chère mère, je ne puis en conscience manquer la Messe aujourd'hui. J'aime mieux vous mécontenter que de désobéir à Dieu. » Gérontia s'emporta au point de souffleter sa

fille, en lui reprochant avec colère sa résistance. Le châtiment ne se fit pas attendre. Dieu frappa sur l'heure cette mère dénaturée d'une cécité dont elle ne guérit que deux ans après, grâce aux prières de Geneviève.

Un père et une mère de famille se rendent très coupables, non seulement en détournant de la Messe leurs enfants et leurs serviteurs, mais même en la leur laissant manquer. Ecoutez le langage de l'Apôtre (1) : « Si quelqu'un n'a pas soin des siens, surtout de ceux qui habitent avec lui, il renie sa foi et il est pire qu'un infidèle. » Saint Jean Chrysostome commente ainsi ces paroles (2) : « Par le mot *soin*, saint Paul n'entend pas seulement la conservation du corps, mais aussi celle de l'âme. » En effet, si un père de famille qui néglige de fournir à ses enfants et aux gens de sa maison la nourriture et le vêtement, est aux yeux de Dieu pire qu'un infidèle, combien plus sévèrement encore sera jugé celui qui ne cherche pas à leur procurer les moyens de salut !

Suivant Mgr Sperelli (3), évêque de Gubbio, la Messe quotidienne étant une des œuvres les plus capables d'assurer le salut éternel, tous les chefs de famille devraient imposer à leurs subordonnés l'obligation d'y assister autant que cela leur est possible. Les gens de la campagne y sont moins sévèrement astreints, à cause de leur éloignement des églises, que les habitants des villes, surtout des villes où résident des religieux, lesquels célèbrent ordinairement de grand matin.

(1) I. Timot., v, 8.
(2) Hom. 14.
(3) Exposition de la sainte Messe, ch. XII.

L'homme qui empêche son enfant ou son serviteur d'entendre la Messe semble lui dire : Ce n'est pas Dieu mais moi que tu dois servir; car ce n'est pas Dieu, mais moi qui te paie; aussi, toute la semaine tu travailleras pour moi seul. Si ce langage n'est pas sur les lèvres, il ressort évidemment de la conduite. De tels Chrétiens sont au-dessous des païens et des renégats. Ils apprendront à l'heure de la mort combien ils ont offensé Dieu.

CHAPITRE XXVIII

Exhortation à la piété pendant la sainte Messe.

Qu'il est triste de voir les Catholiques apporter, en général, si peu de dévotion à la Messe! La plupart ne s'occupent que de ce qui se passe autour d'eux, regardent les allants et venants, prient du bout des lèvres, sans que le moindre mot vienne du cœur. Ils paraissent distraits, restent assis tout le temps, n'ont aucune idée de l'œuvre qui s'accomplit sur l'autel, et montrent que la foi est en eux si profondément ensevelie sous la routine journalière que c'est à peine s'ils méritent le nom de Chrétiens. On ne saurait assez s'affliger d'un tel spectacle. Aussi me ferai-je un devoir d'exposer les motifs les plus propres à tirer les âmes de cette coupable insouciance.

L'Eglise nous prêche, par l'organe du Concile de Trente, le respect avec lequel nous devons assister au saint Sacrifice. « Reconnaître, dit-elle (1), que les Chrétiens ne peuvent opérer aucune œuvre plus sainte, plus divine que ce redoutable mystère, dans lequel la Victime vivifiante, qui nous réconcilia avec Dieu le Père, est quotidiennement offerte par le prêtre sur l'autel, c'est aussi reconnaître qu'on ne saurait mettre trop de soin et de diligence à s'en acquitter

(1) Trid. sess. XXII. decr. de observ. in Miss., cap. 9.

avec pureté d'intention, avec piété et édification. » On ne vous demande point pour cela une dévotion sensible ; ayez seulement la ferme volonté de garder l'attention convenable, comme le trait suivant vous le fera comprendre.

Le Père Jean de Schœnau, prieur de Grünenthal, rapporte que trois religieuses entendaient un jour la Messe avec ferveur. Derrière elles se trouvait une pieuse matrone. Après la Consécration, cette femme vit, de ses yeux corporels, un petit enfant descendre de l'autel, et la première des trois vierges le saisir amoureusement dans ses bras pour le baiser. L'enfant alla ensuite vers la seconde et, soulevant son voile, lui sourit affectueusement. Enfin, arrivant à la troisième, il la regarda d'un œil sévère, comme s'il eût voulu la rudoyer. Il la frappa même sur la joue, puis remonta sur l'autel. La femme cessa alors de le voir ; mais elle resta très surprise, fort tentée de prendre pour une grande pécheresse la religieuse qui venait d'être si mal traitée. Ne pouvant saisir le sens de sa vision, elle pria Dieu de le lui révéler. Notre-Seigneur lui dit : La première vierge, pour laquelle je me suis montré si bon, est très faible, très inconstante envers moi. Si je ne la prévenais de mes caresses, elle céderait peut-être au désir de retourner dans le monde. La seconde est bien disposée, pourvu que je lui accorde quelques consolations spirituelles. Mais la troisième est ma fiancée bien-aimée, qui en tout temps me demeure fidèle, même si je lui envoie des amertumes et des persécutions. La pieuse femme reconnut ainsi son erreur et comprit la nature de la vraie dévotion.

Persuadez-vous donc que la piété est une ferveur

spirituelle, et non une douceur sensible. Elle consiste à servir Dieu, à demeurer constamment en sa présence, même quand il ne communique aucune suavité intérieure. C'est vous dire assez de ne vous décourager ni à la vue de vos distractions involontaires, ni au sentiment de votre froideur. Souvenez-vous seulement de votre indignité et continuez à entendre fidèlement la Messe. Dieu vous bénira, malgré votre insensibilité, pourvu que vous cherchiez à sortir de votre apathie. Il est vrai aussi qu'en ne faisant aucun effort, vous vous priveriez d'un grand mérite, comme le prouve l'histoire suivante :

Un jour que sainte Mechtilde (1) entendait la Messe, elle vit le Christ assis sur un trône de cristal d'où partaient deux clairs ruisseaux. Comme elle s'étonnait de ce spectacle, il lui fut relevé qu'un des ruisseaux figurait le pardon des péchés, l'autre les consolations spirituelles, et que ces grâces sont communiquées, en vertu de la présence de Notre-Seigneur, surtout à ceux qui assistent au saint Sacrifice. « A l'élévation de l'Hostie, écrit la Sainte, Jésus prenant son cœur l'éleva entre ses mains. Ce cœur divin était transparent, et le baume dont il était rempli s'échappait incessamment sans diminuer pour cela. Les cœurs de toutes les personnes présentes planaient dans l'espace avec celui du Sauveur ; quelques-uns, pénétrés d'huile balsamique, répandaient une vive clarté, d'autres retombaient sur le sol, ternes et alourdis. » Mechtilde apprit alors que les premiers appartenaient à ceux qui entendaient la Messe avec dévotion, et les seconds à ceux qui languissaient dans une coupable inertie.

(1) Lib. I, c. XIX.

Remarquez, je vous prie, la différence signalée par la voyante entre les cœurs zélés et les cœurs tièdes : les premiers animés du désir d'honorer Jésus-Christ, sont remplis du baume qui coule du cœur du Sauveur, embrasés des feux de l'amour divin ; les seconds, au contraire, tournés vers la terre, encombrés de pensées mondaines, ne contiennent pas une goutte de l'huile de la dévotion. Ce que Dieu condamne en eux n'est pas précisément leur défaut de ferveur, mais leur négligence volontaire à s'élever dans la piété. Hélas ! combien de Chrétiens méritent ce reproche ! Combien, par une froideur inexcusable, se privent de toute joie spirituelle !

Mais, me demandez-vous, que dois-je faire si, malgré mes efforts, je reste sans dévotion ? Suivez le conseil donné par Notre-Seigneur à sainte Gertrude. Un jour, au chœur, elle s'appliquait à chanter la Messe et, par suite de la faiblesse humaine, ne pouvait se recueillir. A quoi bon, se dit-elle en elle-même, cette prière inconstante ? Mieux vaut la cesser. Comme elle se disposait à sortir, le Christ lui apparut, son cœur entre ses mains, et lui dit : Vois, je mets mon cœur à ton service, afin que tu lui ordonnes d'accomplir ce que tu ne peux faire par tes propres forces. De la sorte mes yeux ne trouveront rien à reprendre. Dans sa surprise il lui semblait indécent qu'un si noble cœur suppléât à son incapacité ; mais Jésus lui fit cette comparaison : Si tu avais une belle voix, et que tu éprouvasses un grand plaisir à chanter, ne serais-tu pas blessée qu'une de tes compagnes affligée d'un organe ingrat, voulût se faire entendre à ta place ? De même mon divin cœur souhaite ardemment que tu te décharges sur lui des devoirs dont tu ne peux t'acquitter convenablement. »

Quelle excellente leçon ! Vous êtes distrait à la Messe ; vous n'avez aucune dévotion ; dites à Jésus : Je souffre cruellement de me sentir si peu recueilli, et je prie votre divin cœur de vouloir bien réparer les omissions du mien.

Cette pieuse supplication ne vous empêche pas d'ailleurs de recourir aux autres moyens. En voici qui ne dépendent que de vous. Avant de vous rendre à la Messe, réfléchissez à ce que vous allez faire. N'entrez pas dans le temple pour prier avec le pharisien, ni même avec le publicain, mais entrez-y avec David pour offrir le Sacrifice dont il dit (1) : « Je vous sacrifierai volontiers » et (2) : « O Seigneur, je suis votre serviteur, c'est pourquoi je vous offrirai un Sacrifice de louange et j'invoquerai votre saint nom. »

Vous allez, en effet, rendre à Dieu l'hommage le plus parfait, lui offrir un Sacrifice dont le prix est infini. Ecoutez le Père Gobat (3) : « L'audition de la Messe n'est pas, à proprement parler, une prière ; c'est un acte d'adoration, c'est l'offrande d'un sacrifice divin, offrande que les assistants, s'ils sont convenablement disposés, font avec le prêtre. » Le même auteur explique ensuite la nature du sacrifice : « Sacrifier, dit-il, c'est accomplir l'action la plus excellente, c'est exercer toutes les vertus. En sacrifiant, nous reconnaissons les droits souverains de Dieu à être infiniment honoré et glorifié ; en sacrifiant, nous confessons notre dépendance absolue comme créatures. Aussi le sacrifice est-il de tous les

(1) Ps. LIII, 8.
(2) Ps. CXV, 6, 7.
(3) Alphab. sacr. aud

actes de religion le plus agréable au Très-Haut et le plus utile à l'homme. »

Mais voici que vous êtes à l'église, et le prêtre monte à l'autel : formez en vous-même l'intention d'entendre la Messe. Avez-vous quelques prières préférées ? faites-les jusqu'à la Consécration, uni au prêtre par une attention continuelle. A partir de ce moment, appliquez-vous exclusivement à adorer Notre-Seigneur et à l'offrir avec le célébrant.

Ne devrais-je pas me faire scrupule, me demanderez-vous peut-être, de renoncer à mes prières habituelles? Rassurez-vous. Comparées au saint Sacrifice, ces prières-là sont ce que le cuivre est à l'or. Rien ne vous empêche du reste d'y vaquer dans la soirée, tandis que vous ne pouvez jamais vous acquitter de celles de la Messe avec autant de fruit qu'au pied de l'autel où le Sauveur s'immole. Si, un jour, en passant, vous êtes obligé de manquer vos exercices de piété, cette omission vous sera moins préjudiciable que ne le serait la première.

Au *Confiteor*, frappez-vous trois fois la poitrine, en esprit de pénitence, éveillez en vous un sincère repentir de vos fautes. Pour cela, représentez-vous le Christ prosterné au jardin des Oliviers et pleurant sur votre état. Vous suivrez ensuite les actes du prêtre ; mais surtout vous ferez votre offrande avec ferveur et humilité au moment de l'oblation du pain et du vin, réfléchissant que votre indignité ne devrait même pas vous permettre de paraître devant Dieu.

Au *Sanctus*, inclinez-vous profondément pour adorer la sainte Trinité, en union avec les Séraphins, qui chantent dans le Ciel cette sublime prière.

Après le *Sanctus* vient le *Canon*. Le prêtre le

récite à voix basse pour ne point exposer à la profanation les augustes mystères qu'il contient. « A ce moment, nous dit l'apôtre saint Jacques dans sa liturgie, tout homme doit se taire, trembler de crainte et oublier les choses terrestres, car le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs vient s'immoler et se donner en nourriture aux hommes. Devant lui marchent les Anges, se voilant le visage et chantant des cantiques parmi des transports de bonheur. »

A propos de ces cantiques, sainte Brigitte écrit les lignes suivantes (1), que nous avons déjà citées au chapitre XII : « Un jour que j'assistais au saint Sacrifice, il me sembla, après la Consécration, que le soleil et la lune, toutes les étoiles, toutes les planètes, tous les cieux, dans toutes leurs évolutions, chantaient de la voix la plus douce et la plus retentissante. A eux se joignaient une foule innombrable de musiciens célestes dont les accents étaient si mélodieux que je renonce à en donner la moindre idée. Les chœurs des Anges descendaient, contemplaient le prêtre, inclinés vers lui avec une respectueuse tendresse, pendant que les démons s'enfuyaient épouvantés. »

Le Ciel tout entier concourt à l'accomplissement solennel du plus grand des miracles, tandis que nous, pauvres pécheurs, nous y assistons sans respect, sans foi, comme à une cérémonie ordinaire ! Ah ! si Dieu nous ouvrait les yeux, de quels spectacles admirables nous serions témoins ! Nous verrions l'assemblée céleste attentive au renouvellement de la vie, de la Passion, de la mort du Sauveur ; nous verrions le soleil, la lune et les étoiles éclairer ces mystères, les planètes, les célébrer par leurs évolu-

(1) Lib. VIII. c. IV.

tions, en même temps que les chœurs angéliques les glorifient dans leurs chants ; et, pénétrés de la crainte pieuse que prescrit saint Jacques, nous oublierions toutes les choses terrestres.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des cérémonies qui précèdent la Consécration. Disons quelque chose de la Transsubstantiation elle-même.

Au moment où sont prononcées les paroles sacramentelles, les portes du Ciel s'ouvrent, et le Fils de Dieu en personne descend avec une grande majesté. Il a daigné révéler à sainte Mechtilde de quelle manière il opère cet acte ineffable (1) : « Je viens, lui dit-il, avec une telle humilité qu'il n'est aucune âme, si méprisable soit-elle, vers qui je ne m'abaisse, pourvu qu'elle le veuille. Je viens avec une telle douceur, que je supporte mes ennemis les plus acharnés, que je n'attends qu'un désir de leur part pour me réconcilier avec eux et leur remettre leurs dettes. Je viens avec un tel amour que j'attendris les cœurs les plus durs, s'ils répondent à mes avances. Je viens avec une telle libéralité que nul, quelle que soit son indigence, ne se retire sans être comblé de richesses. Je viens avec une nourriture si excellente que les plus affamés et les plus altérés sont rassasiés et abreuvés. Je viens avec une lumière capable d'éclairer tous les aveugles ; je viens enfin avec une plénitude de grâces suffisante pour vaincre toutes les résistances et secouer la torpeur des âmes les plus lentes et les plus paresseuses. »

Ne vous lassez point d'admirer la bonté de Notre-Seigneur descendant sur l'autel. Voyez combien il désire relever les pécheurs, pardonner à ses ennemis, tou-

(1) Lib. III, c. XXXVIII.

cher les obstinés, enrichir les nécessiteux, nourrir les affamés, éclairer les aveugles, exciter les indifférents! C'est l'accomplissement littéral de la parole évangélique (1) : « Le Fils de l'homme est venu pour chercher et pour sauver ce qui avait péri. » « Dieu n'a pas donné son Fils au monde pour le juger, mais pour le sauver (2). » Non, il ne vient pas dans le but de condamner ni de punir, mais dans celui de rendre sa grâce aux coupables. Aussi personne ne doit appréhender de paraître devant lui. O pécheur, ce n'est point un juge, c'est un médiateur qui s'avance. Loin donc de commettre une faute nouvelle, en vous présentant à ses regards, comme pourrait vous le faire craindre la conscience de votre triste état, vous préparez plutôt votre justification. Vous ne péchez pas non plus si, par suite de la fragilité humaine, vous êtes distrait ou indifférent, pourvu que vous soyez venu avec bonne volonté.

Essayons maintenant de concevoir ce que peut ressentir l'Humanité du Christ reproduite sous les espèces sacramentelles par la vertu des paroles sacrées. Jésus ne se contemple pas dans l'Hostie comme un homme qui se regarderait dans un miroir. Dans un miroir vous n'apercevez que votre image, tandis que le Sauveur a sous les yeux sa présence réelle, comme s'il était devenu un nouveau lui-même. Il se retrouve dans tous les lieux où la Consécration s'accomplit, et son bonheur accidentel s'accroît à cet ineffable spectacle. Nul entendement humain ne peut approfondir un tel mystère, nul cœur mortel ne peut goûter une telle suavité.

(1) Luc., XIX, 10.
(2) Joan., III, 17.

Voici comment sainte Brigitte (1) parle de la Transsubstantiation, qu'elle vit en esprit : « Aussitôt que le prêtre eut prononcé les paroles sacramentelles, le pain devint un petit agneau qui avait un visage humain et qu'entourait une flamme brûlante. Tous les Anges présents l'adoraient et le servaient. Ils étaient aussi nombreux que les grains de poussière qui remplissent l'air. Il y avait en outre une telle multitude de Bienheureux que ma vue ne pouvait mesurer l'espace qu'ils occupaient. » O Dieu, quelle magnifique solennité ! Aucun n'était de trop, aucun inutile, aucun désœuvré. Que faisaient-ils donc ? Sainte Brigitte nous le dit : ils adoraient l'Agneau et le servaient ; mais de quelle manière ? Elle ne l'exprime pas. Je me figure que quelques-uns portaient des flambeaux, d'autres des encensoirs magnifiques ; que ceux-ci chantaient des cantiques et que ceux-là faisaient retentir des instruments. Ah ! si une fois seulement il nous était donné de voir ce qui se passe à la Consécration, quel ne serait pas notre saisissement ! « L'homme doit trembler, écrit saint François de Sales, le monde doit frémir, le Ciel tout entier doit être ému, lorsque, sur l'autel, entre les mains du prêtre, apparaît le Fils du Dieu vivant. O grandeur admirable ! O dignité amoindrie ! le Verbe, le Maître de toutes les créatures, s'humilie pour le salut des homme, au point de se cacher sous la figure du pain ! » Mais, parce que nous ne voyons pas Jésus-Christ de nos yeux corporels, nous ne pensons pas à lui, tandis que les Anges qui le contemplent « tremblent en sa présence », suivant le texte de la Préface, et que les démons s'enfuient épouvantés, ainsi qu'il l'a révélé

(1) Lib. VIII, c. xxxvi.

lui-même à sainte Brigitte (1) : « De même qu'à ce seul mot : *C'est moi!* mes ennemis tombèrent à la renverse, aux paroles de la Consécration : *Ceci est mon corps*, les démons prennent la fuite. »

A l'exemple des Anges et des Saints, faisons tout ce qui est en nous pour servir le Sauveur et participer à ce Sacrifice adorable ; appliquons-y toutes nos facultés, afin que, célébré avec la dignité requise, il porte les fruits les plus abondants. La raison nous commande d'oublier alors les autres prières, d'élever nos yeux vers l'autel, d'exciter vivement notre foi, d'adorer humblement l'Agneau divin, de l'offrir au Père céleste et de persévérer dans ces exercices aussi longtemps que le Christ demeure présent.

Hélas ! qu'ils sont rares les hommes qui entendent ainsi la Messe ! La plupart continuent leurs pratiques ordinaires de piété, sans s'occuper de Notre Seigneur. Un comparaison montrera mieux l'inconvenance de cette conduite. Un ami vous a souvent, dans ses lettres, pressé de lui faire visite. Touché de ses instances, vous vous mettez en route. Or, à votre arrivée, il ne vous souhaite pas la bienvenue, ne vous adresse pas la parole, vous laisse debout, comme s'il ne vous connaissait pas. Ne vous froisseriez-vous point de ce manque d'égards? Ne vous repentiriez-vous pas d'avoir entrepris ce voyage? Eh bien ! à toutes les Messes, le Christ descend du Ciel pour vous visiter, vous consoler, vous combler de ses grâces ; il est devant vous, il vous regarde, il attend que vous lui parliez ; et vous, vous ne tenez aucun compte de sa présence. Vous ne le saluez pas, vous ne l'adorez pas, vous ne lui rendez aucun honneur, vous continuez vos prières

(1) Lib. IV, c. LVIII.

habituelles, qui n'ont aucun rapport avec la sainte Messe, vous agissez, en un mot, comme si l'auguste Sacrifice n'avait pas lieu.

Que faire donc à ce moment redoutable ? Imitez la conduite du prêtre. Tombant à genoux, il adore le Dieu qu'il tient entre ses mains. Comme lui, inclinez profondément la tête, songez que votre Sauveur est caché sous les apparences de l'Hostie, et adorez-le. Le sentiment le plus élémentaire des convenances vous conseille de lui rendre cet honneur. La sainte Ecriture nous le rappelle en maint endroit, et particulièrement dans l'histoire des trois rois Mages. « Arrivés à Bethléem (1), dit saint Matthieu, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie, sa mère, et se prosternant en terre ils l'adorèrent. » Lorsque l'aveugle-né (2) comprit que Jésus était le Fils de Dieu, il tomba lui aussi à genoux et adora. Les disciples (3) nous donnent le même exemple : « Quand ils rencontrèrent le Sauveur sur la montagne de Galilée où il leur avait donné rendez-vous, ils l'adorèrent. »

(1) Matth., II, 11.
(2) Joan., IX, 38.
(3) Matth., XXVIII, 16-17.

CHAPITRE XXIX

Quelle dévotion on doit pratiquer pendant la Consécration.

LA Transsubstantiation est la partie la plus importante, le véritable centre de la Messe. Aussi, afin que le peuple puisse y prendre une part intime, l'Eglise a-t-elle voulu que le corps de Jésus, caché sous les saintes Espèces, fût, immédiatement après la Consécration, élevé aux yeux des fidèles.

A ce moment, tout le Ciel se met en fête, les sources du salut jaillissent sur la terre, les flammes dévorantes du Purgatoire s'adoucissent, les esprits infernaux sont saisis d'effroi. C'est que jamais don plus touchant ni plus magnifique n'a été offert au Seigneur.

Autre merveille : cette Humanité de Jésus, miroir très pur, très fidèle de la sainte Trinité, joyau infiniment supérieur à tous les trésors de la terre, le prêtre ne la présente pas à Dieu sous une seule, mais sous plusieurs formes. Entre ses mains, le Verbe s'incarne de nouveau, de nouveau il naît et endure la Passion, la sueur de sang, la flagellation, le couronnement d'épines, le crucifiement, la mort. De nouveau, il s'interpose entre la Sainteté divine et le monde coupable, entre le juste Juge et le pauvre pécheur.

Oh! que le cœur de Dieu le Père doit être ému à ce spectacle !

Mais ce n'est pas seulement le prêtre qui place Jésus-Christ sous les yeux du Très-Haut. Nous lisons dans les Révélations de sainte Gertrude (1) que le Sauveur s'offre lui-même d'une manière qui dépasse toute intelligence. Comment traduire les sentiments de Dieu à la vue d'un tel sacrifice ? Qui pourrait sonder ce mystère ? Qui pourrait même se l'imaginer ? Dieu reçoit comme un nouveau Fils, puisque la présence réelle de Jésus-Christ se renouvelle ; il se contemple comme dans un nouveau miroir. Aucune bouche mortelle ne saurait redire l'admirable colloque du Père et du Fils, ni les témoignages d'amour qu'ils se donnent réciproquement. Le Père répète sans doute les paroles qu'il prononçait jadis lors du baptême de Jésus : « Tu es mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances », et le Fils répond : « Tu es mon Père, c'est de toi que je tire ma joie et mes délices. »

Saint Bonaventure (2) invite le prêtre et le peuple à dire alors à Dieu le Père : « Voyez, ô Père éternel, votre Fils unique, ce fils que le monde entier ne peut contenir, devenu notre prisonnier. Accordez-nous, au nom de sa captivité, ce que nous demandons par lui avec tant d'instance : le pardon de nos péchés, la remise de nos peines, l'augmentation de la grâce, notre avancement dans la vertu, le bonheur de la vie éternelle. » D'autre part, le prêtre pourrait dire au peuple : « Voici, ô Chrétiens, votre Sauveur, votre Sanctificateur, votre Rédempteur. Regardez-le dans

(1) Revel., lib. IV, c. 62.
(2) Expos. Miss.

l'Hostie avec une foi vive, et ouvrez-lui votre cœur. Bienheureux ceux qui, malgré les voiles qui le cachent, croient fermement à sa présence ! « J'ai vu le Seigneur face à face et mon âme a été sauvée », peuvent-ils s'écrier avec le patriarche Jacob (1), et même à meilleur droit que Jacob, car celui-ci n'avait vu qu'un Ange envoyé de Dieu, tandis que nous, nous avons sous les yeux notre divin Sauveur en personne.

A l'Elévation, tout le peuple doit fixer l'autel et regarder avec ferveur le très saint Sacrement. Jésus-Christ révéla à sainte Gertrude (2) combien cette pratique est agréable à Dieu et utile à l'homme. « Toutes les fois, lisons-nous dans la vie de l'illustre Sainte, qu'on lève les yeux sur l'Hostie consacrée, on grandit en mérites, et le bonheur de l'éternité répondra à celui avec lequel on aura contemplé ici-bas le précieux corps de Jésus. » Ne vous rendez point indigne par votre négligence d'une si consolante promesse. N'imitez point les Chrétiens mal éclairés qui, en se prosternant trop profondément, se mettent dans l'impossibilité de voir leur Sauveur. D'après la rubrique, le prêtre doit tenir quelques instants les saintes Espèces élevées au-dessus de sa tête, afin de les présenter aux regards des fidèles. Le missel ajoute, à propos du précieux sang : « Après avoir adoré, le prêtre se redresse, prend entre ses mains le calice et le montre au peuple. » Telle est la volonté de l'Eglise. Celui qui n'observe pas cette règle, c'est-à-dire qui n'élève pas l'Hostie et le calice, ou qui, les ayant élevés, les dépose sur l'autel avec trop de hâte, se

(1) Gen., xxxii, 30.
(2) Revel., lib. IV, c. 25.

rend coupable, car il prive le Sauveur des hommages de l'assemblée.

La Bible nous apprend, dans un trait prophétique, l'efficacité de cet usage. Comme les Israélites murmuraient, le Seigneur envoya contre eux des serpents aux morsures brûlantes qui en blessèrent et en tuèrent un grand nombre. A la prière du peuple, Moïse (1) invoqua le secours du Ciel, et Dieu lui dit : « Fais un serpent d'airain et expose-le comme un signe : tout blessé qui le regardera, vivra. » Conformément à cet ordre, un serpent d'airain fut élevé, et tous les malades qui le regardèrent furent guéris. Qu'il faille voir là un symbole du Christ immolé, nul n'en doute après les paroles de saint Jean (2) : « Comme Moïse a élevé un serpent dans le désert, le Fils de l'homme doit être élevé sur la Croix. » Si une simple image avait la vertu de préserver de la mort les Juifs atteints par les venimeux reptiles, combien plus efficacement la pieuse contemplation du Sauveur lui-même ne guérira-t-elle pas les âmes blessées par l'aiguillon empoisonné du péché !

Après, ou plutôt pendant cette contemplation, faites des actes de foi sur la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte Hostie, et offrez ce divin Sauveur à Dieu son Père pour votre salut. Vous vous ménagerez déjà par là une haute récompense, attendu qu'il y a un grand mérite à croire ce que les yeux ne voient pas, ce que le goût ne perçoit pas, ce que l'intelligence ne saisit pas. Certes, la raison humaine, laissée à elle seule, ne saurait admettre que, par la vertu de cinq courtes paroles, le pain vulgaire devienne un Dieu, et que le

(1) Num., XXI, 8.
(2) Joan., III, 14.

vin ordinaire soit changé au sang du Christ. Aussi les protestants et les infidèles nous traitent-ils d'insensés. Demeurons néanmoins fermes dans notre croyance, et supportons de bon cœur toutes les railleries pour l'amour de Notre-Seigneur. « Bienheureux (1), nous dit Jésus, ceux qui ont cru sans voir. » C'est-à-dire bienheureux ceux qui, malgré toutes les apparences, croient fermement à ma présence dans le saint Sacrement : je leur donnerai la vie éternelle.

Le récit suivant, tiré de la vie de Hugues de Saint-Victor, confirme cette consolante doctrine. Hugues avait maintes fois sollicité avec ferveur la grâce de voir le Christ à la sainte Messe. Un jour l'Enfant Jésus lui apparut, reposant sur le tabernacle. La vision dura un certain temps ; puis le divin enfant lui dit : Hugues, tu as perdu un grand mérite en voulant me voir avec les yeux de ton corps ; et il disparut, laissant le saint prêtre tout attristé. Exemple bien propre à vous fortifier contre la tentation ; preuve consolante qu'à chaque regard jeté sur l'Hostie, comme témoignage de votre inébranlable foi, vous acquérez auprès de Dieu un mérite immense.

Saint Louis, roi de France, ne perdait aucune occasion de pratiquer cette vertu. On vint le prévenir un jour, comme nous l'avons déjà raconté, que, non loin de Paris, pendant la Messe d'un certain prêtre, Jésus-Christ apparaissait sous une forme corporelle, que la foule se pressait pour voir le miracle, et on l'invitait à s'y rendre. Le pieux monarque répondit : Laissez ceux qui ne croient pas aller voir avec les yeux de leur corps le Seigneur Jésus ; pour moi, qui crois fermement à sa présence réelle, je reste ici.

(1) Joan., xx, 29.

Saint Louis avait sans doute le désir, naturel à tout homme, de contempler l'Enfant Jésus — car que peut-il y avoir de comparable sur la terre à ce spectacle? — Cependant, plutôt que de perdre le mérite de sa foi, il aima mieux se priver d'une satisfaction si ravissante. Quel que soit votre désir de voir le Seigneur dans la sainte Hostie, consolez-vous, à l'exemple de ce grand Saint, par l'assurance que vous serez dédommagé dans le Ciel.

Cet attrait pour la contemplation des saintes Espèces devait être bien vif chez saint Pascal Baylon, religieux de l'ordre de Saint-François. Ses historiens rapportent qu'à la Messe de ses funérailles son corps placé dans l'église, le visage découvert, ouvrit deux fois les yeux au moment de l'Elévation, et les fixa sur l'Hostie avec des marques extraordinaires de joie et d'amour (1). Les nombreux assistants, témoins étonnés de ce prodige, en furent grandement affermis dans la foi.

Ce que raconte Fornerus du vaillant Simon de Montfort n'est pas moins remarquable. Ce héros, qui entendait chaque jour la Messe, tressaillait de joie en présence de l'Hostie, et souvent il s'écriait comme Siméon : « Et maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, parce que mes yeux ont vu mon Sauveur ! » Pendant douze ans il combattit les Albigeois avec le secours des Français et des Allemands. Or, un jour, l'ennemi, connaissant sa pieuse habitude, tomba à l'improviste sur le camp, où il sema la terreur. Les officiers de Simon se hâtèrent de lui apprendre le danger que courait l'armée, en le priant de quitter l'église pour voler au secours des siens. Laissez-moi, leur répondit le duc, préférer les

(1) Brev. Rom., 17 maii.

choses divines aux choses terrestres et honorer auparavant mon Sauveur. Bientôt de nouveaux envoyés arrivent porteurs d'un message plus pressant : les troupes commencent à fléchir. Le général s'obstine : Je ne sortirai d'ici qu'après avoir vu et adoré Jésus. Puis, implorant le Christ, il le prie de sauver son peuple par la vertu de la sainte Messe. A l'Elévation, il répand son cœur devant lui, l'adore humblement et l'offre au Père céleste. Enfin, quand le calice est déposé sur l'autel, il dit vivement à ceux qui l'entourent : Allons maintenant, et mourons, s'il plaît à Dieu, pour Celui qui, sur la Croix, a daigné mourir pour nous. A ces mots, il prend ses armes, monte à cheval, range sur trois lignes quelques fantassins et huit cents cavaliers, et s'élance, au nom de la sainte Trinité, contre la formidable armée des hérétiques, à la tête de laquelle marchaient le comte de Toulouse et Pierre d'Aragon.

La troupe héroïque de Simon attaqua bravement l'ennemi, lui tua vingt mille hommes et contraignit le reste à la fuite. La victoire fut attribuée à Montfort; mais, malgré toute sa vaillance, celui-ci n'eût pas vaincu, avec sa faible troupe de seize cents combattants, sans le secours spécial du Ciel, qu'il avait demandé par les mérites de la sainte Messe.

Robert Ier, roi de France, assiégeait la ville de Melun, qu'il ne pouvait amener à reddition, tant les habitants s'acharnaient à la défense. Un jour qu'il priait avec ferveur, au moment de l'Elévation, pour obtenir la victoire, les murailles de la ville, tombant d'elles-mêmes, comme autrefois celles de Jéricho, laissèrent libre passage au roi. Est-il besoin de dire que ce fait merveilleux augmenta encore la dévotion de Robert?

Aussitôt après avoir adoré l'Hostie, faites-en l'offrande. Nous avons déjà traité de l'efficacité de cet acte, j'ajouterai néanmoins une remarquable parole de sainte Gertrude : « L'oblation de la sainte Hostie, dit-elle dans ses *Révélations* (1) efface toutes nos fautes. » En d'autres termes, il n'y a, pour se réconcilier avec Dieu, aucun moyen aussi efficace. Méditez ces mots, ô pécheur, et, à l'Elévation ou immédiatement après, offrez à Dieu de toutes vos forces l'Hostie consacrée, en vue d'obtenir votre pardon. Ce conseil, je ne le donne pas seulement aux grands coupables, mais à tout le monde.

A l'Elévation de l'Hostie succède celle du calice, seconde cérémonie très importante. C'est alors, en effet, que le précieux sang de Jésus-Christ coule d'une manière mystique sur les assistants, comme il ressort des paroles de l'Evangile que l'apôtre saint Jacques a insérées dans son missel : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, versé pour vous et pour beaucoup d'autres en rémission des péchés. » Des expressions identiques se retrouvent dans la Messe de saint Marc, et établissent que le sang du Sauveur est répandu au saint Sacrifice. Donc, au pied de l'autel, vous recevez la même grâce que si vous aviez été au pied de la Croix, sous les flots du sang de Jésus, plein de repentir et de componction.

Au douzième chapitre de l'Exode (v. 7. 13), Dieu dit aux Hébreux : « Les enfants d'Israël immoleront un agneau et marqueront de son sang les poteaux de leurs portes. A la vue de ce signe, je passerai outre, et ils ne seront atteints d'aucune des plaies dont je

(1) Lib. III, 18.

frapperai l'Egypte. » Si le sang de l'Agneau pascal a sauvé les Israélites des coups de l'ange exterminateur, le sang de l'Agneau sans tache ne nous préservera-t-il pas des attaques du démon, qui, « comme un lion rugissant, tourne autour de nous, cherchant quelqu'un à dévorer »?

Mais que feront ceux qui sont hors du temple? L'Eglise a sagement ordonné d'annoncer l'Elévation par un coup de cloche. A ce signal, ne manquez pas de vous agenouiller. Dans les champs aussi bien qu'à la maison, tournez-vous vers l'église, pour adorer Jésus-Christ entre les mains du prêtre. Cet usage salutaire est en vigueur dans beaucoup de pays; que ne l'est-il partout! Il contribue puissamment à la gloire de Dieu et au salut de ceux qui s'y montrent fidèles, comme le prouve l'exemple suivant.

Gabriel Biel, théologien distingué, rapporte qu'une pauvre femme avait un mari brutal, qui la frappait sans pitié et l'accablait d'injures. Elle souffrit longtemps en silence, espérant que le coupable s'amenderait; mais, le mal empirant de jour en jour, elle tomba dans un profond découragement, et de là dans le désespoir. Hélas! disait-elle, il ne faut plus compter sur sa conversion, le temps ne fait qu'aggraver mes épreuves, et il ne me reste d'autre moyen de délivrance que d'en finir avec la vie. A ces mots, elle prend une corde, l'attache à un clou fixé dans une poutre de sa chambre à coucher, monte sur une chaise et se passe au cou le lien fatal. Elle allait repousser la chaise sur laquelle reposaient ses pieds, quand la cloche de l'église voisine annonça l'Elévation. La pauvre créature avait l'habitude de s'agenouiller toujours à ce signal, pour adorer humblement le Sauveur. Elle ne voulut pas y manquer à l'heure su-

prême et, se débarrassant de la corde, elle s'agenouilla du côté de l'église en disant : Seigneur Jésus, qui êtes élevé entre les mains du prêtre, j'implore votre miséricorde pour la dernière fois. Moi qui vous ai adoré tous les jours de ma vie, je vous adore et je vous offre à votre Père ; mais, parce que vous ne m'avez pas exaucée, j'en suis réduite à mettre fin moi-même à mon insupportable tourment. A peine a-t-elle prononcé ces paroles, que, la poutre se rompant, la corde lui tombe dans les mains. Remplie d'étonnement, elle ne savait que penser, quand elle entendit comme une voix effroyable retentir dans son cœur : Si tu n'avais pas adoré ton Dieu sur l'autel, dès aujourd'hui tu serais en enfer. Elle reconnaît la voix du démon. Au comble de l'épouvante, elle comprend aussitôt dans quel danger de damnation elle avait été ; puis, se repentant de son mauvais dessein, elle en demande pardon à Dieu, et le remercie de l'avoir miraculeusement sauvée. Ce devoir rempli, elle va trouver son mari à qui elle reproche hardiment sa conduite : Cruel, lui dit-elle, tu m'as réduite à un tel désespoir que j'allais attenter à ma misérable existence, quand j'ai entendu la cloche de l'Elévation. A ce signal je me suis agenouillée ; la poutre à laquelle j'avais attaché la corde qui devait me délivrer est tombée et, en même temps, j'ai entendu Satan me crier : Si tu n'avais pas adoré ton Dieu sur l'autel, dès aujourd'hui tu serais en enfer. Reconnais donc ta méchanceté, et sache que tu répondras de mon crime devant le juste Juge. Effrayé par ces paroles, touché de la grâce, le mari avoua ses torts. Il se corrigea, devint même très assidu à la sainte Messe, et édifia le prochain par son exemple.

Si vous ne pouvez être à l'église au moment de

l'Elévation, je vous le répète, agenouillez vous, à l'exemple de cette femme, dans votre maison, quand vous entendez la cloche. Faites-le ostensiblement, sans vous inquiéter des moqueries des méchants. Songez plutôt à la sentence du Christ (1) : « Quiconque me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi devant mon Père, » et : « Quiconque (2) rougira de moi et de mes paroles sera renié aussi par le Fils de l'homme, lorsqu'il viendra dans sa Majesté. »

Voici un trait remarquable rapporté dans les Annales des Capucins (3). Frère Bonaventure servait régulièrement la Messe avec un grand respect et une grande joie. Un jour qu'il ne pouvait y assister, étant retenu à la cuisine, il se tourna vers l'église, au son de la cloche annonçant l'Elévation, et adora Notre-Seigneur. Cette pratique fut si agréable à Jésus qu'il la récompensa sur-le-champ. Il voulut que, les murailles qui séparaient la cuisine du lieu saint s'écartant miraculeusement, le bon religieux aperçût l'autel. On se figure sans peine la ferveur avec laquelle il adora le corps et le sang de Jésus-Christ. Sa prière achevée, les murs se refermèrent si bien qu'aucune trace de leur ouverture ne demeura visible, mais on remarqua chez frère Bonaventure une dévotion brûlante et on comprit bien qu'il lui était arrivé quelque chose d'extraordinaire. Son Gardien la somma de dire toute la vérité. C'est ainsi que nous la connaissons.

Il est encore d'usage chez les Capucins, quand on est hors du chœur au moment de l'élévation, de

(1) Matt., x, 32.
(2) Luc., ix, 26.
(3) An. 1715.

s'agenouiller du côté de l'autel pour adorer de loin Jésus caché sous les saintes Espèces.

Encore un trait :

La duchesse Drahomire, mère de saint Venceslas, persécutait les Chrétiens avec le parti pris de les anéantir complètement. Un jour qu'elle se faisait conduire, avec sa fille, de Prague à Stoatz, pour honorer le tombeau de ses ancêtres et exterminer les fidèles, elle arriva à une chapelle située au bord de la route au moment où la cloche sonnait l'Elévation. Le cocher, descendant aussitôt, s'agenouilla, sur le seuil de la porte. La duchesse en fureur lui ordonne de remonter et de continuer son chemin et, comme il n'obéit pas sur-le-champ, elle éclate en affreux blasphèmes. Tout à coup, la voiture et les chevaux s'enfoncent dans le sol. En vain les deux femmes crient au secours, l'équipage s'enfonçant toujours disparut bientôt dans les entrailles de la terre (1). Le cocher se félicita de son acte de piété, car si, au lieu de descendre pour adorer Notre-Seigneur, il était resté sur son siège, il aurait été englouti lui-même.

Vous ne pouvez entendre la Messe les jours de semaine ; efforcez-vous au moins d'être présent à l'Elévation ; vous passez près d'une église où le prêtre est sur le point de consacrer, entrez, agenouillez-vous, et restez jusqu'après ce moment solennel.

Parlons maintenant de ce que nous devons faire, quand le calice est replacé sur l'autel. Certaines personnes ont l'habitude de réciter alors cinq *Pater* et cinq *Ave*, en l'honneur des cinq plaies, pratique

(1) Brev. Rom., 28 Sept. Le fait est également rapporté par Æneas Sylvius. (N. du T.)

excellente, mais déplacée. D'autres, qui ont beaucoup de prières à faire, continuent à s'en acquitter. J'ai vu à la campagne des maîtres d'école chanter des cantiques en langue vulgaire ou des hymnes latines, usage contraire aux intentions de l'Eglise, qui prescrit, du *Sanctus* au *Pater*, un silence respectueux pour permettre au peuple de s'occuper exclusivement des saints Mystères. Les chants ont en effet le grave inconvénient de distraire l'assemblée de la seule chose qui devrait alors absorber toutes ses pensées. Que les pasteurs ne l'oublient pas et, qu'après avoir pourvu au recueillement de leurs paroissiens par l'observation d'une loi si sage, ils leur recommandent instamment de tourner leurs cœurs vers le Christ présent sur l'autel.

Ceci posé, je dirai : après la Consécration, faites ce que fait le prêtre Le saint Sacrifice est aussi bien votre propriété que la sienne. Or, le prêtre, qui avant la Consécration a offert si souvent la Messe à Dieu, ne laisse pas que de l'offrir encore. En réalité, que pourrait-il faire de plus opportun ? Aussi, dès que le calice est déposé sur l'autel, il dit : « Nous, vos serviteurs et votre peuple saint, nous offrons à votre sublime Majesté un Sacrifice † pur, un Sacrifice † saint, un Sacrifice † sans tâche, le pain † sacré de la vie éternelle et le calice † de l'éternel salut. » « Dans toute la Messe, dit Sanchez (1), le prêtre ne prononce pas de paroles plus précieuses, car il est impossible de faire quelque chose de mieux que d'offrir à Dieu cet auguste Sacrifice. » Si donc, après l'Elévation du calice, tout entier à votre pauvre et aride prière, vous cessez de vous unir aux actes du prêtre, vous méconnaissez vos intérêts.

(1) In Thesaur. Miss., c. 24.

Misérables pécheurs que nous sommes! il semble que nous n'avons rien à présenter à Dieu. Cependant, malgré notre pauvreté, nous disposons d'un trésor capable d'enrichir le Ciel et la terre, trésor que saint Paul nous rappelle en ces termes (1) : « Comment Dieu, qui nous a donné son Fils unique, ne nous aurait-il pas donné toutes choses avec lui ? » Ce don, Dieu ne nous l'a pas fait seulement une fois, il nous le renouvelle à chaque Messe, ainsi que nous l'avons souvent répété dans ce livre. Il nous abandonne en même temps tous ses biens, afin que nous puissions les lui offrir comme paiement de notre dette. Voulez-vous donc devenir riche? offrez souvent la sainte Messe à Dieu le Père. Les personnes instruites trouveront dans les livres d'excellentes méthodes, les illettrés pourront se contenter de la prière suivante : O mon Dieu, je vous offre votre cher Fils, son Incarnation, sa Naissance, sa douloureuse Passion; je vous offre sa sueur de sang, son couronnement d'épines, ses humiliations, ses souffrances, son crucifiement, sa mort cruelle, son sang précieux; je vous offre, pour votre plus grande gloire et pour le salut de son âme, tout ce que ce cher Fils a fait, tout ce qu'il a enduré, en un mot, tous les mystères qu'il reproduit sur l'autel.

Prière très simple, mais très efficace, que le plus humble fidèle peut apprendre par cœur.

Je ne saurais trop conseiller cette pratique aux ignorants : elle leur sera bien plus profitable que la récitation du rosaire. Avec cela, qu'ils prient Notre-Seigneur de suppléer à leur insuffisance et de présenter, en leur lieu et place, la divine oblation à son

(1) Rom., VIII, 32.

Père. La révélation suivante nous dispense d'insister davantage. Un jour que sainte Mechtilde, récitant neuf *Pater* en l'honneur des neuf chœurs angéliques, voulait faire porter ces prières à Dieu par son Ange gardien, Jésus-Christ lui dit : « Charge-moi de ton message, car toute offrande qui m'est confiée s'ennoblit infiniment entre mes mains. » Prenez pour vous cette invitation précieuse et répondez : O Jésus, puisque je ne puis offrir convenablement votre sacrifice, daignez, je vous en conjure, le présenter pour moi à votre Père !

Enfin, tenez-vous en garde contre toute irrévérence. Abstenez-vous de rire, de parler ; abstenez-vous aussi de vous asseoir, à moins d'une nécessité réelle, entre la Consécration et la Communion, car le sans-gêne serait souverainement inconvenant en présence de Celui qui s'abaisse si profondément pour l'amour de nous. Je vous engagerais même à vous agenouiller sur le pavé.

Les péchés commis pendant la Messe ont une gravité particulière. En offensant les yeux du Sauveur, ils revêtent le caractère d'une espèce de sacrilège. « Ceux qui causent ou qui rient pendant la Messe, dit saint Jean Chrysostôme, mériteraient d'être foudroyés dans l'église. » Ces paroles sévères s'adressent surtout aux pères et aux mères qui ne répriment pas la dissipation de leurs enfants. Hélas ! en beaucoup d'endroits, ce ne sont pas seulement les plus petits, mais ceux de dix ans et plus qui manquent de respect à Jésus Christ. On les voit causer sans retenue, se pousser les uns les autres, s'agiter en mille manières, tout cela sous les regards des parents qui, pour ne pas les avoir repris, porteront la responsabilité de leur conduite scandaleuse.

CHAPITRE XXX

Du respect avec lequel on doit entendre la sainte Messe.

Comme les fidèles, dit le saint Concile de Trente, ne peuvent rien accomplir d'aussi saint ni d'aussi divin que ce Sacrifice redoutable, dans lequel la Victime vivifiante est journellement immolée par le prêtre sur l'autel, il est évident qu'il faut apporter à l'autel une extrême pureté intérieure et la dévotion la plus fervente. » Grave sujet de méditation pour les prêtres et même pour tous les fidèles. Au rapport de l'historien Josèphe, sept cents prêtres étaient employés chaque jour dans le temple de Jérusalem à immoler les victimes, à les purifier, à les brûler sur l'autel, et cela se faisait avec le même respect que s'il n'y eut qu'un seul homme. Ces sacrifices pourtant n'étaient que de simples images. Avec quelle dévotion, quel silence, quelle attention ne devons-nous pas assister au nôtre !

Les premiers Chrétiens n'étaient pas moins édifiants que les prêtres juifs « S'ils entrent dans l'église. dit saint Jean Chrysostome (1), ils en baisent humblement le seuil, et gardent, pendant la Messe, un tel recueillement qu'on se croirait dans un lieu désert. »

(1) Hom. 3 in II Corinth.

C'était remplir à la lettre le précepte formulé par saint Jacques dans la liturgie : « Tout le monde doit se tenir dans le silence, la crainte et le tremblement et oublier les choses terrestres, quand le Roi des rois, Jésus-Christ Notre-Seigneur, vient s'immoler et se donner en nourriture aux fidèles. » Personne plus que saint Martin n'était fidèle à cette recommandation. Jamais il ne s'asseyait dans l'église ; on ne le voyait qu'à genoux ou debout, l'air pénétré d'un pieux effroi. « Comment ne pas craindre, répondait-il, à ceux qui lui exprimaient leur étonnement, comment ne pas craindre, lorsqu'on se trouve en présence du Seigneur ? » Tels étaient aussi les sentiments de David (1) : « J'irai dans votre maison, disait-il au Tout-Puissant, et je vous adorerai avec crainte dans votre temple. »

Rappelons-nous encore les paroles que, du milieu du buisson ardent, Dieu adressait à Moïse : « Ote ta chaussure, car la terre que tu foules est sainte. » Combien plus sainte encore est cette église, consacrée par l'évêque avec tant de cérémonies, d'onctions, de prières, et sanctifiée de nouveau chaque jour par la célébration de la Sainte Messe ! Ah ! si David n'approchait qu'en tremblant de l'arche d'alliance, nous devons nous-mêmes nous sentir saisis de frayeur en pénétrant dans l'église, où le saint Sacrifice est offert. Dieu n'a-t-il pas dit (2) : « Craignez de paraître devant mon sanctuaire et dans mon lieu saint ! » Ces paroles se rapportent plutôt à nos églises qu'au tabernacle d'Israël, de même que l'échelle de Jacob figurait plutôt nos temples catholiques que celui de Salomon.

(1) Ps. v, 8.
(2) Levit., xxvi, 2.

Jugez par là du péché de tant de Chrétiens qui se conduisent à l'église sans plus de respect que chez eux. Quelques-uns en arrivent à ce point de témérité que, pendant le redoutable Sacrifice durant lequel les Anges se voilent le visage, ils osent promener curieusement leurs yeux de tous côtés, s'occupent des allants et venants, pensent aux choses du monde et parlent sans pudeur comme sans utilité. Le Christ pourrait leur dire, avec autant d'à-propos qu'aux marchands du Temple : « Ma maison est une maison de prières, et vous en avez fait une caverne de voleurs. » — « Les églises chrétiennes, écrit Corneille de la Pierre, sont vraiment la maison de Dieu, puisque Jésus-Christ y réside d'une manière corporelle dans le Saint Sacrement. » Or, si Notre-Seigneur chassa à coups de verges les Juifs profanateurs, pourquoi ne chasserait-il pas de même ces Chrétiens indignes ?

Voici ce que raconte à ce sujet la bienheureuse Véronique de Binasco (1) : « Un jour, dit-elle, que j'étais à la Messe, je fixai les yeux sur une religieuse agenouillée au pied de l'autel. Aussitôt un Ange qui avait coutume de se tenir près de moi, me réprimanda avec une telle sévérité que je crus en mourir d'effroi. Il me regarda d'une façon terrible et me demanda durement : Pourquoi as-tu donné une telle liberté à ton cœur ? Pourquoi as-tu considéré ta sœur avec curiosité ? Sache que tu t'es rendue très coupable. L'Ange continua sur ce ton, et m'imposa, par l'ordre de Dieu, en punition de ma faute, une rude pénitence qui me fit passer trois jours dans les larmes. Maintenant, quand j'assiste au Saint Sacrifice, je n'ose plus

(1) Bolland., 13 Jan.

remuer la tête, tant je crains d'offenser la Majesté divine. »

Cet aveu d'une âme illuminée des clartés célestes nous prouve assez combien déplaît au Seigneur l'immodestie des regards pendant la Messe.

Si la simple curiosité mérite des reproches, que dire d'une conversation méchante? Comme il est beaucoup plus facile de garder sa bouche que ses yeux, c'est aussi en général un plus grand péché de causer dans l'église que d'y laisser errer ses regards. Celui qui manque la Messe, suivant saint Césaire, est moins coupable que celui qui y parle mal à propos, car le bavardage de ce dernier dérange le prochain. Prétendrez-vous qu'il faut répondre à ceux qui vous interrogent? Vain prétexte! Rien ne nous excuse de parler, surtout durant un temps appréciable, si ce n'est une vraie nécessité. Que de personnes, pour cette raison, entendent mal la Messe! Sachez que vous assumeriez vous-même une lourde responsabilité en vous mêlant aux propos des autres. Eh quoi! m'objecterez-vous, est-ce une si grande faute de dire un mot à l'oreille de son voisin? Rappelez-vous la menace de l'Ecriture (1): « Les hommes rendront compte, au jour du jugement, de toute parole oiseuse. » Oui, de même que chaque bonne parole sera enregistrée au livre de vos mérites, le moindre mot inutile le sera aussi au livre de vos péchés.

J'ajoute qu'il faut entendre la Messe à genoux, avec le plus grand respect, comme saint Paul semble nous y inviter dans le texte célèbre : « Qu'au nom de Jésus, tout genou fléchisse au Ciel, sur la terre et

(1) Math., XII, 36.

dans les enfers (1). » Gardons surtout cette humble posture pendant que le Sauveur est présent sur l'autel, c'est-à-dire depuis la Consécration jusqu'à la Communion. Beaucoup de personnes ont la mauvaise habitude de rester debout pendant toute la Messe; si elles s'agenouillent à la Consécration, c'est pour se relever aussitôt après ; conduite indécente, contraire à la foi chrétienne. On dirait, à les voir, que Notre-Seigneur s'est retiré. Je le sais, les auteurs spirituels permettent en général de prendre, pour prier, une position commode, afin de favoriser l'application de l'esprit ; mais ici n'oublions jamais que nous nous trouvons en face de la divine Majesté, et que la tenue la plus convenable est de rigueur. En certains pays, les femmes demeurent assises même à la Consécration, comme si elles ne croyaient pas à la présence réelle. Quand un motif de santé les oblige de s'asseoir, qu'elles le fassent du commencement de la Messe à la Consécration, mais qu'ensuite elles se tiennent à genoux jusqu'à la Communion.

Je conseillerai aux mères de laisser à la maison leurs petits enfants, et même d'omettre la Messe, plutôt que d'y amener ceux qui, en pleurant, dérangeraient le prêtre et l'assemblée.

Il y a plus qu'une inconvenance à venir à l'église avec des chiens. Ces animaux semblent comprendre qu'ils sont dans un lieu défendu et, par leurs allées et venues inquiètes, ils ont l'air d'en avertir leurs maîtres; ils troublent le service divin, distraient les fidèles, souvent même le célébrant. Aussi voit-on, dans les règlements anciens des grandes églises, qu'un homme

(1) Philip., II, 10.

était gagé à l'année pour les chasser. Au dernier chapitre des révélations mystérieuses de saint Jean (1), nous lisons : *Foris canes*, « dehors les chiens ! » Ces mots, qui dans leur vrai sens visent une catégorie de pécheurs, je voudrais les crier à tous les amateurs de chiens, pour leur épargner, au jour du jugement, la douleur de les entendre sortir contre eux-mêmes, de la bouche de Dieu.

C'est une honte pour les Catholiques de faire dans leurs églises ce que ni les protestants ni les juifs ni les païens ne se permettent dans leurs temples. C'est une honte plus grande encore d'y voir des femmes et des jeunes filles mises comme au théâtre et au bal.

Saint Paul s'élève contre un abus si déplorable (2) : « Une femme, dit-il, qui prie la tête découverte déshonore sa tête. » Le pape saint Lin, d'après ce texte, a fait une loi à toutes les femmes d'être voilées à l'église, et saint Charles Borromée prescrit d'en refuser l'entrée à celles qui ne le seraient point (3), car, suivant la parole de Clément d'Alexandrie, leur beauté est un piège pour le cœur des hommes. Ces sévères avertissements concernent moins les paysannes et les ouvrières, dont la mise est en général modeste, que les dames qui se parent outre mesure par orgueil et par coquetterie.

Thomas Morus dit un jour à une jeune fille vêtue avec une recherche excessive : : « Si, en récompense du soin que vous prenez, le Dieu juste ne vous donne

(1) Apoc., XXII, 15.
(2) Corinth., XI, 5.
(3) Pædag., lib. II, cap. X.

pas l'enfer, il commettra certainement une criante injustice. » Avis à toutes les femmes trop occupées de plaire. « Etes-vous une fiancée se rendant à ses noces? demandait un jour saint Jean Chrysostome à une personne de ce genre qui entrait dans l'église. Si vous allez dans le lieu saint pour implorer miséricorde, pourquoi ce luxe? Est-ce là une livrée de chrétienne repentante? Non seulement vous ne sortirez pas justifiée, mais vous augmenterez le nombre de vos dettes, vous provoquerez de nouveau sur vous la colère du Ciel. »

Les personnes parées avec excès font beaucoup de mal dans l'église, car elles détournent de l'autel les regards des hommes, à qui, le démon aidant, elles inspirent de criminels désirs. « Elles offrent du poison à leur prochain, écrivait saint Jérôme à Népotien. Or, celui qui prépare le poison commet un péché grave, que la personne à laquelle il le destine le boive ou non. Ces femmes dangereuses se rendent donc très coupables par le seul fait qu'elles présentent à tous un breuvage mortel; d'autant plus coupables qu'elles agissent ainsi à l'église, pendant la Messe, alors qu'elles devraient expier leurs fautes. » Le langage de saint Ambroise n'est pas moins sévère : « Plus une femme se montre magnifique devant les hommes, dit-il, plus abominable elle est devant Dieu ; plus elle est louée du monde, plus elle est méprisée et détestée de Dieu. »

Thomas de Catimpré raconte qu'un enfant de sept ans, passant devant un crucifix pour se rendre à l'église, dit à sa mère qui marchait à côté de lui, richement parée : Vois donc le Christ suspendu à la Croix, tout nu et tout sanglant; n'as-tu point honte d'aller entendre la Messe, vêtue avec tant de luxe?

Prends garde de ne pas te faire précipiter, avec ta belle toilette, dans le feu éternel. La mondaine crut entendre la voix de Dieu dans celle de cet innocent. Aussitôt après l'office, elle rentra chez elle, jeta de côté ses atours, se vêtit simplement, et après la mort de son mari se retira aux Bernardines. Un peu plus tard, son fils entra chez les Dominicains.

Toutes les femmes mises avec trop de recherche devraient trembler à la vue du crucifix. Vois, ma fille, semble leur dire Jésus, je suis suspendu à la Croix, couvert de sang et de blessures, pour expier ta vanité. Toi, par une ironie cruelle, tu viens étaler ici ton élégance et tu n'as honte ni de paraître devant moi dans un tel état, ni de scandaliser l'assistance, par ce mauvais exemple. Prends garde de ne pas être, à ta mort, jetée dans le feu éternel par moi, ton juste Juge !

Cette menace du Sauveur peut s'accomplir sur vous, femme vaniteuse, comme elle s'est accomplie déjà sur tant d'autres, car l'amour du luxe est un péché dont il est difficile de recevoir le pardon, attendu que personne ne s'en repent, ne s'en confesse ni ne s'en corrige. A quoi bon d'ailleurs vous en confesser, si vous n'êtes pas résolue à modifier vos habitudes, si vous restez décidée à vivre, à mourir, à vous faire enterrer avec magnificence? Pour mieux comprendre combien vous êtes coupable, songez au temps que vous avez perdu, au plaisir que vous avez goûté, à la joie que vous avez ressentie quand d'autres vous ont louée, aux nombreuses personnes dont vous avez blessé les yeux et à celles qui, trop pauvres pour vous imiter, sont tombées, à cause de vous, dans le péché d'envie; pensez surtout aux hommes chez qui vous avez provoqué des regards curieux, des pen-

sées dangereuses. Vous ne vous mettez en peine d'aucun de ces péchés, vous ne vous en repentez pas, vous ne les confessez point; vous mourrez comme vous aurez vécu, et vous arriverez devant le tribunal de Dieu en grand péril de damnation.

Ecoutez le sévère mais juste langage du Père Jean Lejeune, de la congrégation de l'Oratoire (1) : « La charité, la chasteté, la pénitence n'étouffent pas toujours l'amour de la parure. » — « Les toilettes coupables, dit-il ailleurs, sont semblables au feu de l'enfer. qui brûle sans consumer. » Par là, les femmes perdent les âmes : mais leurs victimes, hélas! ne sont pas seulement les pécheurs; les justes subissent comme les autres les atteintes de ces flammes dévorantes. Aussi le saint religieux ajoute : « Les vains ornements sont des torches qui communiquent le feu du péché; ce sont des présages de la réprobation éternelle. »

Toutes les femmes, toutes les jeunes filles vaniteuses devraient méditer avec effroi ces paroles. Si une personne chaste, charitable, pénitente, mais trop portée au luxe, court, par ce seul fait, le risque de perdre éternellement son âme, comment celles qui joignent à ce goût immodéré l'impudicité, l'impénitence et la dureté de cœur se sauveront-elles? Si une mise élégante est une torche qui enflamme les justes eux-mêmes de désirs impurs, combien ne troublera-t-elle pas davantage les jeunes gens inconsidérés? Effet à redouter surtout pendant la sainte Messe, durant laquelle les regards hardis recherchent d'ordinaire les personnes belles et attrayantes, et où le

(1) Spect. exempl. verbo *vestis*.

péché est beaucoup plus grand, en raison du temps et du lieu.

On voit aussi des femmes qui étudient curieusement sur leurs voisines l'effet des modes nouvelles. Ces distractions sont une faute pour celles qui se les permettent, une autre pour celles qui en fournissent l'occasion.

Je signalerai enfin un dernier obstacle qui empêche la plupart des Chrétiens de suivre la Messe : l'ignorance des prières liturgiques. Beaucoup ne savent pas le premier mot de ce que le prêtre dit à l'autel. Comment s'y uniraient-ils? Tout Catholique devrait être assez instruit pour ne pas entendre journellement le *Dominus vobiscum*, les oraisons, le *Gloria*, les leçons, sans en saisir le sens. Quel remède apporter à ce mal? Lire dans son livre; sans doute, mais où sont les fidèles qui possèdent un livre docte et pieux? Et pourquoi ne pas choisir le meilleur de tous, c'est-à-dire celui où sont contenues les prières mêmes que le célébrant récite, en un mot le missel?

Me voici à la fin de ma tâche. En terminant, j'adresse à tous ceux qui auront en mains ce petit écrit l'humble prière de le parcourir souvent. Ils sentiront de la sorte s'augmenter leur ferveur pour nos divins Mystères, et voudront y assister avec plus d'assiduité et de dévotion. Ils voient déjà l'excellence de l'œuvre et la grandeur de la récompense; ils l'apprendront mieux encore à l'heure de la mort et pendant la bienheureuse éternité, tandis que les indifférents et les tièdes reconnaîtront le tort qu'ils se sont causé, sans pouvoir le réparer par ce tardif repentir. Je prie Dieu, par Jésus Christ son Fils, Notre-Seigneur, et par la vertu du Saint-Esprit, d'éclairer l'entendement et d'enflammer la volonté de mes lecteurs, afin qu'ils

profitent de mes travaux et me fassent, moi pauvre pécheur, participer à leurs prières.

L'indigne traducteur vous adresse la même requête. Souvenez-vous de lui et des siens au saint Sacrifice et vous l'aurez payé au centuple de la peine qu'il a prise pour vous faire connaître un ouvrage si utile et si consolant.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE

LA CHAPELLE-MONTLIGEON (ORNE). — IMP. DE MONTLIGEON. 870-6-10.